

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XXIV

*Louis Hjelmslev et la sémiotique
contemporaine*

Rédigés par
Michael Rasmussen

CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

COPENHAGUE
1993



Louis Hjelmslev
et la sémiotique
contemporaine

TRAVAUX
DU
CERCLE LINGUISTIQUE
DE COPENHAGUE

VOL. XXIV

*Louis Hjelmslev et la sémiotique
contemporaine*

CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

COPENHAGUE
1993

LOUIS HJELMSLEV
ET LA SÉMIOTIQUE
CONTEMPORAINE

Rédigés par
Michael Rasmussen

CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

COPENHAGUE

1993

© 1993 LE CERCLE LINGUISTIQUE DE COPENHAGUE

Composé par Times

Produit par Special-Trykkeriet, DK-8800 Viborg

Imprimé au Danemark, 1993

ISBN 87-983447-1-4

Distribué par

les Editions C.A. Reitzel,

Nørregade 20,

DK-1165 Copenhagen K

Sommaire

Préface de l'éditeur	7
<i>Per Aage Brandt</i> : De la linguistique structurale à la linguistique cognitive. Avec Hjelmslev	9
<i>Cosimo Caputo</i> : L'image de l'histoire de la linguistique chez Hjelmslev.....	26
<i>Henrik Jørgensen</i> : Paul Diderichsen's sentence-scheme as a glossematic construct	36
<i>Svend Erik Larsen, Raymond Nault</i> : Immanence and Transcendence. Hjelmslev and/or Brøndal	52
<i>Claudine Normand</i> : <i>Les Principes de grammaire générale</i> : genèse d'un modèle abstrait	65
<i>Kasper Nefer Olsen</i> : Quelques notes sur le métalangage et le jeu.....	78
<i>David Piotrowski</i> : Sur le statut du concept de 'matière'	89
<i>Michael Rasmussen</i> : La situation de l'observation en linguistique. Une comparaison entre Louis Hjelmslev et Niels Bohr.....	112
<i>Frederik Stjernfelt</i> : <i>Categorical Perception as a General Prerequisite to the Formation of Signs?</i>	131
<i>Claude Zilberberg</i> : Description de la description	151
<i>Alessandro Zinna</i> : La glossématique entre théorie et objet	173

Préface de l'éditeur

Michael Rasmussen

La tentative visant à fonder la linguistique, science humaine et sociale, entamée par F. de Saussure, puis par l'École de Prague (N.S. Troubetzkoy et Roman Jakobson), est à son apogée dans l'œuvre théorique de Louis Hjelmslev (1899-1965). Selon l'aveu même de son créateur, l'élaboration conceptuelle – la glossématique – fait "table rase" de ce qui la précède, et se veut "une théorie pure sur laquelle on bâtira une nouvelle pratique".¹

Par ses analyses, sa conceptualisation et son épistémologie, la glossématique continue à susciter des réactions positives, des commentaires et des contradictions. Le dévouement de A. J. Greimas (décédé en 1992), pour la théorie, dont il s'est inspiré et qu'il a, à certains égards, parachèvement, mérité d'être retenu: les *Prolegomènes*, dit-il, c'est le plus beau texte linguistique qu'il ait jamais lu². On a édité récemment des numéros de revue consacrés à la pensée de Hjelmslev³. Il faut signaler aussi la parution de deux thèses de doctorat (en danois) sur la glossématique, l'une se réclamant de la méthode externe en histoire des sciences⁴, l'autre de la méthode interne⁵.

Aussi avons-nous jugé opportun de réunir quelques études qui témoignent de l'intérêt pour la glossématique auprès des sémioticiens et des linguistes d'aujourd'hui. Les articles réunis dans ce volume examinent et interrogent la glossématique dans le cadre de l'historiographie, de la philosophie du langage, de la logique, de l'épistémologie.

1. *Actes du sixième congrès international des linguistes*. Paris: Klincksieck 1949, p. 475.
2. "When you ask me the question if and why I am a Hjelmslevian, I would answer frankly: by my sense for estheticism. I consider the *Prolegomena* to be the most beautiful linguistic text I have ever read. I use 'esthetic' in the same sense as a mathematician when he finds a formula beautiful or elegant because of its rigor, its simplicity. Beauty and efficiency coincide here. I have always wanted to write like Hjelmslev, without succeeding, of course" (Interview. Parret, Herman (éd.): *Discussing Language*. Haag: Mouton 1974, 55-79, p. 58).
3. Cosimo Caputo et Romeo Galassi (éds.): *Louis Hjelmslev. Linguistica, Semiotica, Epistemologia. Il Protagora*, 25(7-8), IV série, 1985; et Alessandro Zinna (éd.): *Louis Hjelmslev. Linguistica e semiotica strutturale*, Vs, no. 43, 1986.
4. Frans Gregersen: *Sociolingvistikens (u)mulighed. Videnskabshistoriske studier i Ferdinand de Saussures og Louis Hjelmslevs strukturalistiske sprogteorier*, 1-2 [L(im)possibilité de la sociolinguistique. Etudes d'histoire des sciences sur les structuralismes linguistiques de Ferdinand de Saussure et de Louis Hjelmslev]. Copenhague: Tiderne skifter 1991.
5. Michael Rasmussen: *Hjelmslevs sprogteori. Glossematikken i videnskabshistorisk, videnskabsteoretisk og erkendelsesteoretisk perspektiv* [La théorie du langage de Hjelmslev. La glossématique dans la perspective de l'histoire des sciences, de la théorie des sciences et de l'épistémologie]. Odense: Odense Universitetsforlag 1992.

logie, de la sémiotique et de l'esthétique, et ils constituent un hommage posthume à Hjelmslev avec le cinquantenaire des *Prolégomènes à une théorie du langage* (PTL), parus en danois en 1943. Les thèmes les plus importants soumis à la réflexion sont les rapports entre la théorie et son objet, la conceptualisation de la syntaxe, la notion d'observation et de matière, et la relation entre la sémiotique européenne (Saussure-Hjelmslev) et la sémiotique américaine (Peirce).

Le titre danois des PTL, *Omkring sprogteoriens grundlæggelse* signifie littéralement *Autour de la fondation de la théorie du langage*. Curieusement on n'a jamais remarqué le renvoi intertextuel de *omkring* à *περί* ('autour', cf. latin 'circum'), utilisé dans l'édition des œuvres aristotéliennes. Or, cet ouvrage de Hjelmslev paraît, à ceux qui connaissent "le chef-d'œuvre inconnu"⁶ dont les PTL ne sont que les prolégomènes, à savoir *Sprogteori. Résumé*⁷, essentiellement un ouvrage destiné à *introduire* une problématique. De là, l'ordre un peu décousu des paragraphes: le propos étant *pédagogique*⁸, aucune nécessité interne ne détermine leur succession. C'est comme si quelqu'un venant de l'extérieur prenait la mesure de la théorie du langage pour en communiquer par la suite ses impressions, son éblouissement, son extase même.

De là, le principe selon lequel nous rangeons les articles dans ce recueil. Nous avons renoncé à grouper les articles par thèmes, bien qu'ils circonscrivent chacun à sa manière un aspect important de la théorie. Nous avons choisi, par circonspection, de grouper les articles par ordre alphabétique. Ce faisant nous espérons restituer aux échos glossématiques, rassemblés ici, toute leur teneur, car, selon Hjelmslev, l'alphabet est l'avant-coureur de la glossématique⁹. Sûr de la nouveauté de sa théorie, il dit dans un congrès: "Cette situation [la théorie du langage étant théorie pure sur laquelle on bâtera une nouvelle pratique] est récente et place la linguistique devant le plus grand problème qu'elle ait envisagé depuis l'invention de l'écriture alphabétique". Nous suivons l'ordre alphabétique en souvenir de cette déclaration. Dans les *Prolégomènes*, Hjelmslev contourne la théorie, théorie qui devait apprendre aux chercheurs à *lire* et à *écrire* les sémiotiques (dont les langues). Ici nous 'alphabétisons' les auteurs en espérant représenter l'espace intellectuel autour d'une personne et d'une œuvre.

6. L'expression est de François Rastier: Introduction, dans Hjelmslev: *Nouveaux essais*. Paris: P.U.F. 1985, 7-22, p. 13. Rastier fait allusion à la nouvelle 'Le chef-d'œuvre inconnu' de Balzac contenue dans la *Comédie Humaine*.

7. Traduit en anglais par Francis J. Whitfield sous le titre *Résumé of a Theory of Language* (TCLC 16, 1975). Il n'existe pas de compte rendu de cet ouvrage.

8. Hjelmslev ne l'appelle-t-il pas "un ouvrage de vulgarisation" (Whitfield: Introduction. TCLC, 20, 1980: 39-48, p. 42)?

9. Cf. PTL § 12.

De la linguistique structurale à la linguistique cognitive. Avec Hjelmslev

Per Aage Brandt

0. Sur le discours scientifique en linguistique

L'existence de la linguistique, d'une linguistique *überhaupt*, dépend de la possibilité, pour une approche scientifique, de développer et de défendre un ensemble d'hypothèses et de modèles – hypothèses qui exposent (*telling*) et modèles qui représentent (*showing*) – portant sur le phénomène éminemment humain qu'est le langage verbal. Enraciné dans la biologie de l'espèce et manifestant ses effets différenciés dans la civilisation – reliant ainsi la "bio-sphère" et la "sémio-sphère" –, ce phénomène est cependant loin de nous offrir l'homogénéité que l'on attend de l'objet d'une discipline classique de connaissance scientifique. Aussi constate-t-on que l'équilibre établi habituellement entre le motif méthodologique et le motif ontologique, dans une telle discipline, ne se consolide en "linguistique" qu'au prix d'un effort particulièrement grand et à renouveler sans cesse; une méthode peut, bien sûr, constituer un "objet" à elle toute seule, comme nous le montrent les rites religieux (s'agenouiller pour croire); une ontologie, d'autre part, peut suffire à retenir l'"objet" dans le champ de l'attention ou de la réflexion d'une communauté : la psychanalyse nous en offre un exemple instructif (l'inconscient est là, mais nous ne le savons pas). Dans ces deux cas inverses de déséquilibre onto-méthodologique, la recherche se trouve inhibée par deux rigidités correspondantes : le dogmatisme du *faire* "connaissant" et celui qui porte sur l'*être* "connu"; en effet, la souplesse des choix méthodiques ou des décisions conceptuelles, condition indispensable du dynamisme scientifique, ne se maintient que si la résistance ontologique permet le changement de méthode dans l'analyse, et si la résistance méthodologique permet corrélativement le changement de concepts régulateurs dans l'élaboration théorique et ontologique.

La tradition structurale du saussurisme manifeste un penchant pour l'attitude qui accorde le privilège à la méthode, et qui risque de faire éclater ou simplement disparaître le concept (du langage). La tradition cognitive du peircéanisme, si j'ose dire (puisque le mentalisme cognitif ne reconnaît pas encore, ou pas toujours, sa propre filiation), privilégie en revanche très fortement la question de l'être (celui du sens représenté), au point que les styles du faire connaissant risquent de se diversifier à l'extrême et d'interdire toute comparativité des résultats.

Dans le contexte du Cercle Linguistique de Copenhague, le travail de Louis Hjelmslev s'oppose à celui de Viggo Brøndal selon la même polarité. La célèbre phrase de Hjelmslev, selon laquelle "le langage ne veut pas être connu", puisqu'il semble résister presque activement et obstinément à la connaissance, nous semble renvoyer à l'impossibilité apparente de trouver un "argument" permettant de sortir de cette aporie, dans la mesure où rien dans le "donné empirique", de quelque manière

qu'on l'envisage, ne nous permet de trancher dans ce débat opposant *faire* et *être*, et de cerner un noyau dur orientant l'analyse et la théorie, stabilisant l'équilibre. La syntaxe? La phonétique? La sémantique lexicale? Les classes de mots? La pragmatique, enfin? Nous voyons tous les jours de nouvelles doctrines qui stipulent chacune leur noyau enfin trouvé; et régulièrement, nous voyons leur triomphalisme céder à l'abattement. L'inflation discursive nourrit la perplexité.

L'aveu de cette perplexité semble cependant un bon point de départ pour qui cherche à faire le bilan des défis objectifs par lesquels ce langage humain nous résiste. Dans ce qui suit, nous reprendrons et discuterons deux motifs hjelmsléviens élémentaires qui témoignent, chacun à sa façon, puisque l'un est ontologique et l'autre méthodologique, de la qualité de ce désespoir scientifique et de la pertinence de ses effets eidétiques pour la recherche que l'on voudrait pouvoir appeler actuelle. Il s'agit donc, d'une part, de son *ontologie sémiotique* et de ses interprétations possibles; d'autre part, de sa *méthodologie logique* et du textualisme qui s'ensuit.

1. Ontologie sémiotique et théorie linguistique

Le signe que Ferdinand de Saussure emprunte à la philosophie est une généralisation du mot, du lexème, et la sémiologie que fonde cette généralisation reste lexicaliste. S'il y a "signe", un "signifiant" se superpose à un "signifié", *sa/sé*. Le travail de Saussure retient cette unité duelle et cherche à la comprendre. Or, dans ses extensions modernes, que l'histoire des idées désignent désormais comme les manifestations du saussurisme, deux déformations symétriques de cette entité généralisée sont à l'oeuvre. Soit on "surcharge" le *signifiant*, en l'exposant à une lecture multiple, et l'on obtient une stratification des signifiés :

sa // sé / sé / sé / sé... -> montée

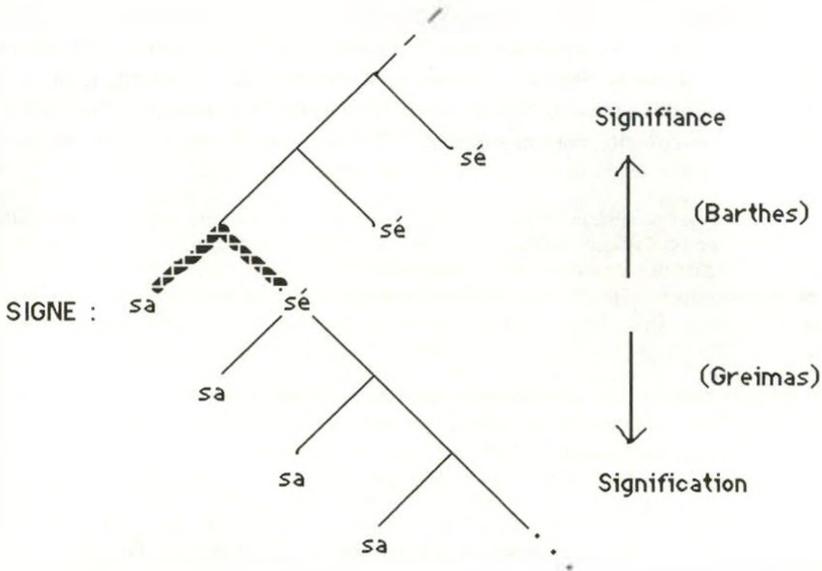
On distinguera alors le premier signifié des suivants en reprenant les termes de dénotation et de connotation; une telle lecture, on le voit, s'ouvre facilement aux interprétations contingentes, pragmatiques, circonstancielles (chaque relecture du signifiant étant "surdéterminée" par quelque circonstance), et invite ainsi à la construction hétéroclite d'un objet polyphonique appelant au secours les psychologies et les sociologies, à l'infini. C'est le cas des sémiologies d'un Barthes, d'une Kristeva, ainsi que du déconstructionnisme qui suit de Man et Derrida. On sort délibérément du domaine linguistique, pour faire ce que Lacan a pu appeler, lucidement, de la "linguisterie". On monte, de connotation en connotation, vers un sens de moins en moins intentionnel, de plus en plus déterminé – à savoir, par tout ce qui peut satisfaire la spéculation libre sur l'être des humains. On avance une critique du signe qui revendique le procès ouvert de la Signifiante, la productivité du signifiant et la superposition interminable des signifiés.

Soit on "surcharge" inversement le *signifié*, en étudiant le contenu sous l'angle d'une "descente" possible, de palier en palier, selon le degré de "profondeur" et d'abstraction de la structure du sens, que le signifiant manifeste par ses propriétés formelles, notamment sa syntaxe, de dimensions variables, allant du morphème jusqu'au livre ou à la bibliothèque; et l'on obtient une sémantique à manifestation stratifiée,

une stratification des signifiants :

sé // sa / sa / sa / sa... -> descente

La richesse du signifié, considéré phénoménologiquement, permet alors d'envisager, sous les blocs lexématiques immédiats et denses, d'autres blocs plus éthérés et étendus, manifestés à leur manière : un réseau sous-tendant les verbes (une narrativité) ou reliant les nominaux (une discursivité), ou organisant les expressions de relations (une "catégorique" profonde). On se souciera de substituer au simple concept de signe une Fonction de Signification ou de Manifestation systématiques qui assure à chaque couche du signifiant identifiée sa contrepartie structurelle du côté du signifié – qui, au travers de ces structururations, *reste bien le même*, un sens immanent se révélant graduellement, grâce aux systèmes signifiants qui, précisément, le signifient. Au sens auto-transcendant, en altération processuelle et sans identité, que propose la sémiologie de la Signifiante, s'oppose ainsi le sens immanent de l'objet rendu signifiant par les formes de la manifestation stratifiée, selon cette sémiologie de la Signification. Nous décrivons ici, trop rapidement, l'école de Greimas. Au lieu de monter, par signifiés superposés, on descend, par couches de signifiants qui se sous-tendent.



Or, le rapport à la linguistique ne joue aucun rôle technique ou théorique pour l'effectuation de cette descente; ni la discursivité, ni la narrativité, ni la catégorique relationnelle ne semblent dérivables de ce que l'on peut savoir sur la phrase ou les morphologies grammaticales, trop près des "mots" pour instruire la connaissance du contenu discursif. La linguistique demeure une référence méta-théorique, presque nostalgique. Et l'objet qui signifie ainsi, selon cette analytique, se confond avec celui de toute phénoménologie, naturelle ou culturelle. Une sémiotique du "monde naturel"

est proposée par Greimas, ainsi qu'une sémiotique du monde social, de l'historique : tout phénomène signifie, parce que les formes universelles qui organisent les couches de signifiants se projettent sur tout ce qui apparaît.

Ces deux sémiologies saussuriennes, irréductibles l'une à l'autre, déformant¹ l'unité duelle dans deux directions opposées, s'écartent donc l'une comme l'autre de la recherche proprement linguistique. Bien que toutes deux se réclament régulièrement de Louis Hjelmslev, il est important de faire remarquer que le linguiste danois, lui, évite ces dérivations ontologiques ou simplement en fait l'économie et revient, dans son saussurisme que l'on peut dire – dans ce sens – primaire, à la relation fondatrice : signifiant – signifié, *udtryk* – *indhold*, expression – contenu, dans sa pureté duelle, sans stratification, pour la repenser, en en faisant deux “plans”.

En effet, si une fonction sémiotique relie par un appel mutuel un plan de l'expression et un plan du contenu, dans n'importe quel phénomène interprété comme un signe, il faut savoir plus précisément comment ces plans “fonctionnent”, ensemble et séparément – au lieu de procéder à la stratification² immédiate –, avant même de pouvoir effectuer le passage *du signe au langage*, dans le sens d'une *langue*, occurrence du langage humain. Hjelmslev voit que l'articulation des plans n'est pas que fonctionnelle. La catégorisation formelle qui a lieu dans le plan de l'expression d'un signe et dans son plan de contenu ne forme pas une unité fonctionnelle. Cette idée lumineuse, simple et fondamentale, d'une richesse pourtant insuffisamment explorée, mérite toute notre attention. La catégorisation et la fonction (sémiotique) ne coïncident pas.³ Si catégorisation et fonction coïncidaient, on aurait en effet un monde transparent, un mode de

-
1. Déformations qui présentent beaucoup d'intérêt par ailleurs; le terme n'est pas dépréciatif, mais plutôt morphologique, dans notre emploi. On voit aisément que la stratification du signifié représente une ouverture vers la pragmatique; et que la stratification du signifiant, ainsi entendue, permet un dialogue technique avec les sciences cognitives.
 2. Paradoxalement, Hjelmslev théorise cette stratification, dans les *Prolégomènes*, – ce qui lui vaut les éloges des deux écoles stratificatrices – , mieux, plus rigoureusement, qu'aucun autre saussurien. Trop rigoureusement même : dans la connotation, il est trop fort de dire que le plan de l'expression est incarné par une sémiotique biplane, puisque la reprise du premier signifiant n'a pas à prendre en compte ce que cette première sémiotique articule : c'est le signifiant seul qui est repris! Il est trop fort, corrélativement, de dire que le contenu du métalangage est incarné par une autre sémiotique biplane, car la nouvelle organisation du signifié qu'introduit le signifiant “superposé” n'est évidemment pas une *Aufhebung* complète du signifié inférieur, c'est tout simplement une organisation “plus profonde”, qui peut parfaitement négliger ce qu'une organisation “moins profonde” avait manifesté. La reformulation que nous proposons ici, apparemment plus vague, est donc plus correcte : plus proche de “ce qui se passe” en réalité, à savoir que le signe philosophiquement établi est déformé pour pouvoir ressembler aux intuitions de ces recherches.
 3. La philosophie transcendantale de Kant force les choses considérablement en postulant, entre la catégorisation de la *Einbildung* (plan de l'expression) et celle du concept de l'entendement (plan du contenu, en l'occurrence), l'efficacité miraculeuse et universelle des schèmes. Or, une linguistique selon ces lignes nous ramènerait à la langue universelle de Leibniz. Le problème du schématisme reste au centre de toute discussion linguistique et de toute sémiotique de nos jours; et l'idée de Hjelmslev, que nous qualifierons de géniale, représente à la fois une reprise et un défi essentiels de celle de Kant. Le défi peut se résumer ainsi : le lexème n'est pas un schème.

donation du monde humain ou physique offrant un accès fonctionnel direct aux choses mentales ou matérielles. Or, le signe n'a même pas besoin d'être arbitraire pour nous bloquer cet accès. Il n'y a pas de fonction universelle assurant la co-catégorisation des phénomènes et des noumènes, pour paraphraser Husserl.

On sait que Hjelmslev en tire une conséquence technique immédiate : la forme, dans les deux plans, est articulée en *figures* dont seule la combinaison acquiert la fonctionnalité.⁴ Ces figures séparent les plans l'un de l'autre, alors que la fonction des combinaisons les constitue en plans sémiotiques. Chaque figure est le résultat d'une catégorisation, et ces résultats forment, dans chaque plan, une organisation autonome; les deux organisations sont connectées par la fonction sémiotique, qui n'est pas universelle, puisqu'elle ne connecte que telle combinaison de figures dans un plan et telle autre dans l'autre plan, sans épuiser l'ensemble des connexions possibles, et sans contrôler ou même affecter le registre des figures. Les connexions – nous préférons nous dispenser de reproduire la batterie terminologique correspondante – constituent, dans leur ensemble, la *structure* de la sémiotique en question. Ce concept de structure reste suffisamment ouvert pour pouvoir s'adapter, en particulier, à la contingence et à l'historicité générale des sémiotiques que nous offre la communication humaine.

Hjelmslev pensait que seul le langage séparait véritablement les registres figuratifs, et qu'ainsi, la séparation des catégorisations et la limitation de la fonctionnalité définiraient l'objet de la linguistique. Cette hypothèse confortable hypothèque cependant le réel et n'a aucune raison *a priori* de s'avérer bonne; ce serait merveilleux si, en formulant les idées directrices de la théorie sémio-linguistique, on avait la chance inouïe de déterminer par là même, de comprendre ou d'appréhender immédiatement l'essence de l'objet à étudier. On n'aurait plus besoin de continuer la recherche. En fait, il n'en est pas ainsi. Toute sémiotique à expression temporelle – la musique, la danse, le cinéma, la gestualité, etc. – possède la même propriété de manière nette et indubitable. Pour les sémiotiques visuelles, même l'iconicité – qui peut avoir induit en erreur le linguiste danois (avec le jeu d'échec, son exemple trop classique⁵), dans la mesure où la similarité étend la fonctionnalité beaucoup plus loin que le lien conventionnel entre l'élément expressif et son contenu – contredit pourtant le fonctionnalisme généralisé : d'une part, en vertu du diagrammatisme, qui impose la lecture conventionnelle et donc des figures de contenu; d'autre part en vertu de la granularité du substrat de l'expression – par exemple, des touches de la peinture – , qui fait surgir des propriétés formelles, non fonctionnelles, de la substance en question, donc des fi-

4. L'introduction du *plan* est solidaire de celle des figures indépendantes : pour que les catégorisations puissent être envisagées séparément, il faut que l'expression et le contenu soient, eux aussi, envisagés en dehors de la fonction sémiotique. Comme cela n'est pas le cas chez Saussure, qui identifie encore la catégorisation et la fonction, on ne trouve pas de plans non plus dans son analyse, et il lui faut un renvoi direct et terminologique du *signifiant* et du *signifié* au *signe*; si Hjelmslev préfère des termes qui ne "riment" plus avec le signe, c'est pour cette même raison.

5. Parce que l'exemple est faux : en considérant la temporalité du jeu, on comprend vite qu'une *stratégie* se compose de stratagèmes, qui sont autant de figures au même sens, dans le plan de l'expression; alors que le plan du contenu fait le bilan des gains et des pertes en cours de route selon une interprétation nettement catégorisée de manière autonome.

gures de l'expression. Sinon, une esthétique visuelle ne serait guère pensable.

Or, cette critique ne doit pas nous cacher l'essentiel dans le saussurisme hjelmslévien : l'introduction du concept de la *forme* dans la reformulation de l'entité duelle de base. Le signe reformulé, non stratifié, repose sur *deux* catégorisations et *une* fonction sémiotique de connexion, qui ne prend en charge que les combinaisons de figures résultant des catégorisations, et ne les épuise pas. Il y a aura ainsi une *forme* de l'expression et une *forme* du contenu; l'indépendance de ces deux formes est due au fait que les catégorisations s'appliquent à deux *substances* naturellement distinctes, à savoir la perception et la pensée.⁶ Les instances naturelles responsables des catégorisations sont tout aussi distinctes. Cependant, la fonction sémiotique, troisième instance fondamentale à considérer, et se présentant dans un premier temps comme un véritable mystère, fait que les deux substances s'"attirent", au point d'attacher et de "fixer" les formes complexes (combinaisons de figures) les unes aux autres. On peut probablement faire un premier pas dans l'élucidation de ce mystère en faisant remarquer que les *morphogenèses* – émergence et stabilisation d'une forme dans une substance – se réalisent dans des conditions différentes dans les deux plans, quelle que soit la sémiotique considérée : une expression perçue est une donnée qui appelle potentiellement une réponse *mimétique* chez le récepteur, c'est-à-dire un écho moteur – gestuel, sonore, phonatoire – qui est une esquisse de répétition, et par là même, un geste fixateur affectant la catégorisation formelle. La réception se trouve pour ainsi dire contrôlée ou même déterminée par cette mimésis corporelle. Dans le plan du contenu, il ne peut en être de même : soit il s'agit d'une idéation pure, et cette forme conceptuelle ne déclenche aucune réponse mimétique; si nous nous mettons à imiter nos propres pensées par une auto-réception mimétique et corporelle, motrice, il s'agit déjà par définition d'une expression, d'une "extériorisation" qui la traduit; mais le signifiant est déjà là, dans le plan de l'expression; soit il s'agit d'une pensée orientée vers un référent extérieur, et s'exprimant par un geste déictique; dans ce cas, le contenu de la pensée, l'objet référentiel, apparaît au bout du geste déictique – s'offrant donc à une reconnaissance sans mimétisme, forme stabilisée uniquement par l'intervention fixatrice de la mémoire du sujet. La fonction sémiotique s'expliquerait ainsi par une superposition de deux processus de reconnaissance, dont l'un seulement active le mimétisme, alors que l'autre active la mémoire. Le contenu est saisi sans mimétisme (il est *intelligibilis*), alors que la saisie de l'expression y fait appel (elle est *sensibilis*). La fonction sémiotique est alors à comprendre par extension de la projection intentionnelle, orientation "centrifuge" de l'attention qui part du proche et va vers le lointain; qui projette le proche sur le lointain. Le proche est la zone environnante de tout ce qui déclenche le mimétisme corporel; le lointain recouvre comme catégorie tout ce qui reste au-dehors de cette zone. Le proche – expression – indique et vise le lointain – contenu –, un "lointain" qui disparaît à l'horizon pour réapparaître

6. La logique, par exemple, est introuvable au niveau de la perception; les couleurs, inversement, sont introuvables dans la pensée. A moins qu'il ne s'agisse d'une construction poétique proposant une logique chromatique... De telles constructions abondent, certainement, mais toujours grâce à des projections arbitraires et réductibles en termes de sémiotiques biplanes – passionnelles, par exemple.

dans notre pensée mémorisante. Ce principe dynamique s'imposerait au sujet comme une condition sémiotique de toute relation avec le monde extérieur. La source du signifiant et du signifié serait donc proxémique; celle du mental en général serait la rétention du distant. Nous aurions dans ce principe, ici stipulé de manière libre et tentative, une hypothèse réaliste sur la constitution cognitive de la fonction sémiotique.

Hjelmslev dirait que ces considérations réalistes et phénoménologiques dépassent *linguistic concern*; cela est certain; nous sommes, ontologiquement, dans le domaine du sémiotique fondateur. Trois *instances cognitives*⁷ ont cependant été dégagées chez Hjelmslev : la catégorisation (C1) opérant dans le plan de l'expression et responsable de la forme de l'expression, dont la substance relève de la perception; la catégorisation (C2) à l'oeuvre dans le plan du contenu, génératrice de la forme du contenu, et probablement de l'organisation conceptuelle en général; et finalement la fonction sémiotique (FS), par laquelle la donation du monde devient indissociable de la symbolisation. Avec ces trois instances – C1, C2, FS – , nous n'avons toujours pas "défini" le langage, mais seulement préparé le terrain pour une recherche sémio-linguistique qui se donne pour tâche de le comprendre dans le domaine et dans la perspective des sémiotiques humaines. On ne "définit" pas le langage, dans cette optique; on le découvre, pas à pas, en le comparant aux phénomènes sémiotiques dans leur ensemble.

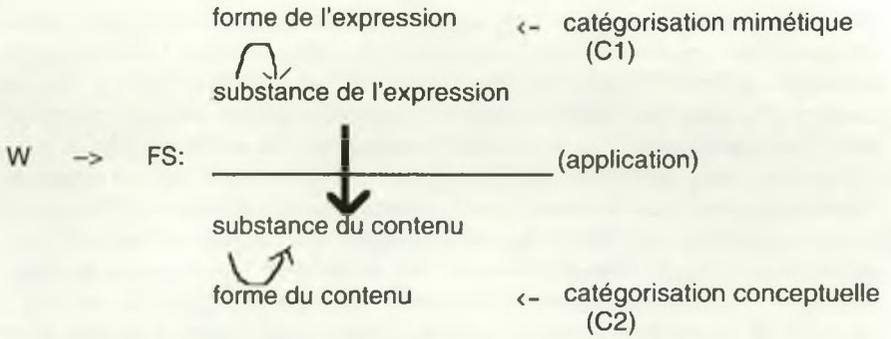
Pour résumer cette analyse, nous pourrions dire que l'unité duelle du signe devient, dans notre relecture de la relecture hjelmsléviennne, une topologie; la fonction sémiotique, bien que biimplicationnelle du point de vue logique, est en réalité un dynamisme orienté, qui fait que l'expression – quel que soit son degré de formalité – est appliquée au contenu – quel que soit également le degré de formalité de ce dernier⁸ –, du fait même que cette fonction dépend d'une phénoménologie constitutive du sens.⁹ C'est par la fonction ainsi comprise que le monde (W) de l'énonciation réelle et de la référence entre dans l'expérience sémiotique (voir la figure à la page 16).

Nous proposons donc de rapprocher les "substances", dans le modèle, et de consi-

7. Les termes *cognition*, *cognitif* renvoient aux principes d'organisation mentale supposés pratiquement universels, relevant d'une biologie nerveuse caractérisant notre espèce et non quelque culture spécifique.

8. Même si l'on ne "décrypte" pas formellement la performance phonétique de l'autre, on suppose un vouloir-dire-quelque-chose et on imagine ce contenu sans pouvoir l'organiser formellement; dans ces cas, on fait l'expérience de la fonction sémiotique sans que les catégorisations n'interviennent, autrement que de manière purement virtuelle. C'est régulièrement le cas de la réception esthétique, para-poétique, d'un texte dont on ne maîtrise pas suffisamment la langue pour le comprendre. Et à un autre niveau, c'est le cas de toute écoute poétique.

9. On s'explique ainsi pourquoi Hjelmslev peut garder l'attitude neutraliste que J. Derrida avait remarqué dans *De la grammatologie*, 1967, devant la question de l'écriture. En effet, si l'expression devient telle dans le processus morphogénétique – qui implique, dans notre hypothèse, le mimétisme stabilisateur –, il n'y a aucune raison de privilégier *a priori* la voix plutôt que l'écriture. La proposition si décriée de J. van Ginneken, qui voit une origine possible du langage verbal dans la gestualité, serait à reprendre et à développer dans cette perspective (*La reconstruction typologique des langues archaïques de l'humanité*, 1939).



dérer les formes comme les résultats à la fois des *émergences* substantielles et de leur *reconnaissance* sélective grâce aux instances de catégorisation. Dans la mesure où l'on peut maintenant supposer que la fonction sémiotique *n'est pas à l'origine* de ces résultats, il semble plus correct de mettre ainsi l'"usage" au cœur de la topologie, et de voir la solidarité fonctionnelle des formes – qui fait "système" – comme un effet secondaire et problématique. Effet dont la stabilité n'est que relative, fragile, et de plus, *locale* – telle morphologie grammaticale se constitue, localement, et s'inscrit dans la compétence linguistique d'un sujet "en apprentissage", quand une variation formelle nette dans l'expression rencontre une variation formelle nette dans le contenu, et quand le sujet "parlant" peut vérifier par l'expérience communicationnelle l'existence de la même¹⁰ connexion chez "les autres" présents dans son entourage. Au lieu de nourrir le rêve maximaliste d'une connexion globale, qui ferait du résultat global de ce processus un réseau exhaustif – reliant toutes les différences possibles, toutes les variables catégorisées, dans les deux plans¹¹ –, une grande *structure* cohérente définissant une langue, notre interprétation vise plutôt la constitution d'une pluralité ouverte de morphologies, entourées de créations incertaines et de configurations formelles non connectées, dans les deux plans.

L'unité d'une sémiotique – et notamment celle d'"une" langue – ne semble pas pouvoir se concevoir, en effet, comme unité fonctionnelle. Sur ce point, le "structuralisme", maximaliste, mérite une révision. La collection de morphologies fonctionnelles que nous offrent, par exemple, les versions scolaires de la grammaire d'une langue, est représentée à juste titre sous forme de corpus presque juridique, par un défilé de paragraphes. Cette apparente dispersion reflète les faits.

Cette question de l'*unité*, non plus du signe ou de sa reformulation, mais de l'*objet*

10. Il peut sembler démesurément naïf de parler d'une "même" connexion; et il est sans doute plus exact de dire que ce qui acquiert une "existence" à ce titre, c'est une *croissance*, chez le sujet, qui porte sur une telle identité. Cette croissance rend absolu ce qui ne l'est peut-être que dans des cas-limite, où un schéma conceptuel irréductible se trouve ainsi symbolisé. En général, la vérification du contenu se fait par paraphrases.

11. A la manière des symbolismes artificiels, telle la logique formelle, où toute expression combinée permise est interprétable.

sémiotique déployé, sémiotique ou langue, est évidemment essentielle à l'étude scientifique du sens. Il semble raisonnable de constater qu'elle n'a pas, a priori, de réponse. Nous ne savons pas ce qui fait l'unité d'une langue, ou d'un "système" sémiotique en général. C'est là un problème immense et fascinant, qui ne doit pas nous gêner. D'autant moins que nous ne nous trouvons pas non plus totalement démunis d'hypothèses à son sujet.

Comment faisons-nous, dans l'analyse pratique, pour reconnaître, derrière un ensemble de "dialectes", une langue dont ces dialectes seraient des variantes? Cette opération typologique, qui n'est pas nécessairement justifiée scientifiquement, se retrouve pourtant chez tout sujet doté de "conscience linguistique" ou émotionnellement engagé dans la défense de sa communauté ethnico-linguistique. S'agit-il d'une intuition émotionnelle inexplicable, ou est-ce qu'elle recouvre une sensibilité objectivement motivée? Au niveau ethnique, cette intuition est régulièrement scellée, d'ailleurs, par le partage d'une écriture phonétiquement interprétable. Et partant, d'"une" littérature, sentie comme un domaine d'appartenance.

Nous pensons que la bonne réponse est à chercher dans la problématique *syntaxique*, que les considérations présentées jusqu'ici n'ont pas relevée, puisqu'elle semble se soustraire à l'ensemble des questions saussuriennes appelées par l'introduction de la notion du signe (philosophique) dans la théorie linguistique. En effet, la réflexion sur la constitution sémiotique et cognitive (par FS, C1, C2) des morphologies semble aboutir à une théorie purement sémantico-phonologique en linguistique. On peut se demander si même un "structuralisme" éclaté comme celui qui ressort de ce qui précède rend possible une élucidation du phénomène syntaxique. Si les morphologies et les connexions en général renvoient aux *classes de mots*, ou "parties du discours", au lexique ouvert comme à la paradigmatique fermée, en revanche, les *fonctions syntaxiques* pourraient sembler disparaître entièrement du panorama, ainsi que l'unité de l'ensemble sémiotique appelé "une langue".

Les traducteurs savent que la *phrase* est une entité essentielle de référence interne au texte, un objet de référence immanente, pourrait-on dire, quelque chose comme, en musique, la mesure métrique qui permet le rythme et la tonalité toute entière. Si on demande au traducteur "où" il est, dans le texte-source, il va indiquer telle phrase, plutôt que tel mot. La sensibilité linguistique naturelle reconnaît spontanément la phrase, et apprécie son phrasé. Et pourtant, paradoxalement, elle relève d'un ordre apparemment insaisissable, si l'on la projette sur le modèle sémiotique des plans et des catégorisations, des connexions morphologiques, des différences et des paradigmes. On comprend que les générativistes aient pu sentir le besoin de rejeter, violemment même, le saussurisme sous toutes ses formes, quitte à réanimer la grammaire préhistorique de Port-Royal, au prix que l'on sait, d'ailleurs. La phrase semble en effet supposer un tout autre modèle, permettant de comprendre une structure de *dépendances* dont à la fois les composantes immédiates et la composition même défient la séparation de l'expression et du contenu : il s'agit d'un contenu qui n'est pas dans les mots, et dont l'expression n'est pas lexicalisable, une sorte de création invisible, entièrement mentale, mais inséparable de la chaîne expressive, multi-lexicale, qu'elle interprète d'une manière régulière. Si la phrase est une "fonction", ses "fonctifs"

comme ses “foncteurs” représentent apparemment une fusion du contenu et de l’expression, miracle fusionnel qui dote les syntagmes d’une “vivacité” incompatible avec la virtualité froide des paradigmes. On a donc pensé pouvoir les reléguer au niveau paralinguistique de la parole (Brøndal, et probablement Saussure lui-même). Or, nous venons de voir que l’“usage” – ou la parole – est en réalité au coeur de la topologie dynamique qui reformule le signe dans l’optique hjelmsléviennne réinterprétée. Existerait-il ainsi un rapport direct entre la fonction sémiotique et la fonction syntaxique? C’est ce que nous essayerons de montrer.

Il n’a peut-être pas toujours été naturel pour l’homme, dans l’évolution de l’espèce, de préférer des *suites* de sons.¹² Nous nous permettons sur ce point encore d’introduire une remarque spéculative et réaliste. Au moment où la *phonation continue* apparaît, alors que pour des raisons sémiotiques plus élémentaires, les sons se trouvent déjà rudimentairement signifiants, cette continuité force les signifiés à s’articuler. Au lieu de s’articuler “dans le monde”, derrière des expressions discontinues, ils doivent désormais le faire *a priori*, “dans la tête”, et la phonation arrive à stimuler la production mentale d’une nouvelle sorte de concepts, destinés à articuler les autres, dont les expressions se suivent. La complémentation phrastique, verbale et nominale, émerge ainsi à long terme sous l’influence de cette provocation phonatoire, de manière à ce que le *phonétisme différenciel se raffine* – pour pouvoir reconnaître et catégoriser maintenant des sons-en-procès – en même temps que se développe un ensemble opératoire de *concepts fonctionnels* qui organisent entre eux des concepts, plutôt que des “choses”. L’idée de *propriété* – complémentation nominale – et celle de *procès* – complémentation verbale – resteraient ainsi indissolublement liées à la sonorité, sans imposer pourtant une concaténation sonore rigide : il s’agit d’organiser “dans l’entourage”, entourage fait de lexèmes mobilisés, de mots-signes désignant des concepts d’états et de choses appelés en co-présence. La tension entre l’ordre linéaire de la suite sonore et l’ordre mental défini par la rétention mémorielle immédiate, qui est limitée et spatiale dans l’imaginaire humain, fait alors apparaître des routines d’écoute et de pensée qui permettent de faire l’économie d’une production à chaque fois nouvelle de principes d’intégration; *en imposant un cadre maximal*, exprimé par une intonation et correspondant à une prestation mentale standard, on obtient une maîtrise de la “suite de signes”, des lexèmes désormais intégrés périodiquement, immédiatement et automatiquement. Une sorte de perception syntaxique, interne, imaginaire, aussi instantanée que celle des signes exprimant les concepts de choses (les prototypes), se substitue aux inférences lentes et compliquées portant sur “le monde” sans cadre. La phrase serait, en ébauche, ce cadre, analysé du bord vers l’intérieur. Elle serait le résultat évolutif d’une optimisation, une *forme sémiotique* émergeant du conflit inévitable entre le tempo rapide du flux sonore et la lenteur ou “lourdeur” des signes lexicaux qu’il contient; solution qui permet une maîtrise relative du déchirement conceptuel produit par la linéarisation du signifiant sonore. Elle est, ainsi expliquée, parfaitement compatible

12. En suivant van Ginneken, nous pouvons imaginer une première révolution phonétique amenée par le simple fait de remplacer les *clicks* imposés par des syllabes exposées; le souffle explosif étant plus long que la syllabe, il appelle une concaténation.

avec le modèle théorique du saussurisme, qui en livre même la clé génétique. C'est en effet la *fonction sémiotique* qui, contrainte par l'homogénéisation du flux sonore, à la fois crée la *fonction syntaxique*, comme une spécification impliquant une nouvelle prestation conceptuelle, qui développe un nouveau registre (propriétés, procès) dans la catégorisation conceptuelle (C2), et crée la compétence phonologique de reconnaissance multisyllabique, en enrichissant d'un nouveau registre prosodique (accents, intonations) la catégorisation phonétique (C1). La fonctionnalité syntaxique développe un enrichissement des deux catégorisations, qui désormais font appel à l'"oreille" linguistique du sujet parlant. Quand Hjelmslev pratique sa division de la chaîne *textuelle*, il ne fait que suivre les articulations que la fonction syntaxique, puis la fonction sémiotique originaires, morphologique, ont déjà imposées à son "oreille", sensibilisée aux dépendances.

L'invention de la phrase, révolution dans l'évolution humaine, peut avoir eu lieu plusieurs fois ou à plusieurs endroits en même temps. Or, à "chaque fois" que cette invention a lieu, la communication se donne effectivement une *langue*. Malgré les différences qui séparent et opposent les ensembles morphologiques élémentaires, la surcomposition syntaxique unifie ces "dialectes", dans la mesure où les *deux extensions* des instances de catégorisation se produisent : une écoute plus fine, multisyllabique, mais en revanche spécifique, va caractériser *une* langue et s'avérer inopérante face à une autre; une stratégie d'analyse rapide du cadre phrastique, de *scanning* immédiat, non-inférenciel, va privilégier tel ou tel ensemble de concepts intégrateurs. C'est donc véritablement la phrase qui résoudra le problème de l'unité de la langue. Une langue est définie, se définit en fait, *par son phonétisme et par sa syntaxe*, plutôt que par ses classes de mots – et même pas du tout par ces classes, trop élémentaires pour capter ce qui se produit, quand la fonction sémiotique fait émerger, par surcomposition, la fonction syntaxique.

Dans cette optique, on comprend un peu mieux le phénomène naturel de la traduction, sa possibilité, d'abord. La spécification *en langues* n'atteint pas la fonction sémiotique élémentaire, qui assure un contact fondamental avec un sens primaire¹³, mais détermine en revanche le sens phrastique dans une très large mesure. Cependant, même si tout ce qui relève de la syntaxe introduit nécessairement une connotation "intraduisible", car liée à la sonorité du syntagme, spécifiée par le phonétisme de la langue et ensuite par ses résonances culturelles, le fait phrastique lui-même est là, et permet une transposition, en principe, de phrase en phrase, en passant par les paraphrases que les connotations inspirent. Et, chose importante, les fonctifs et les foncteurs qui structurent le cadre phrastique, quelle que soit la langue, obéissent à un principe fonctionnel universel : la *dépendance*. La catégorisation conceptuelle primaire était relativement uniforme, puisque les sémiotiques humaines dépendent toutes d'une organisation cognitive qui réapparaît dans les figures du contenu que l'on trou-

13. Le linguiste cognitif américain Leonard Talmy insiste à juste titre sur l'existence d'un tel *primary meaning*, qui rend possible la lecture morpho-conceptuelle élémentaire et la comparaison du fonctionnement des classes ouvertes et fermées, reposant sur des constantes sémantiques dont l'importance, l'étendue et l'efficacité ne cessent de nous étonner.

ve sous toutes les configurations spécifiques et culturelles; or, cette catégorisation secondaire, syntaxique, semble obéir effectivement à une régulation guère moins déterminée, dans la mesure où un concept qui en contrôle d'autres, dans la hiérarchie interne du cadre phrastique, doit offrir un *motif* de contrôle pour pouvoir opérer. Et ces motifs n'ont d'autre origine possible que l'instance de catégorisation (C2) qui a déjà permis la reconnaissance des figures primaires. Les motifs, ou figures secondaires, opérateurs prédicatifs, transitifs, modaux, etc. doivent à la fois transcender les figures primaires et les prolonger, tout en restant leurs semblables : la dépendance responsable de l'imaginaire stématique de l'"arbre" phrastique repose sur un nombre restreint de *motifs opérateurs*¹⁴, quelle que soit la langue. Et même si leur ordre d'application ne semble pas être identique, ni dans tous les types de phrase, ni dans toutes les langues – et les langues n'ont aucune raison de privilégier toutes les mêmes types, les mêmes constructions, à l'intérieur d'un possible plus vaste – , la provenance cognitive des opérateurs les sémantise d'une manière si régulière et quasi-universelle que leur interprétation, active dans le processus naturel de la traduction de langue en langue, rendant en général phrase par phrase, se réalise sans rencontrer d'obstacles majeurs. On ne peut pas ne pas conclure de ce fait étonnant que *la syntaxe phrastique*, abstraction faite des connotations, bien entendu, est *quasi-universelle* comme structure, par ses motifs opérateurs, alors qu'elle est aussi spécifique que le phonétisme comme grammaire de langue, par ses syntagmes phonétisés.

2. Méthodologie logique et théorie linguistique

Le principe de dépendance est un *critère* logique par lequel on découvre une régularité qui doit avoir son motif. Le critère, qui étudie la co-présence d'un ensemble de phénomènes préalablement identifiés, ne dévoile pas le motif, mais se contente d'indiquer sa force et son lieu d'opération.

Pour étudier une dépendance, on se donne un espace d'observation, un cadre, comme celui d'une peinture ou d'une phrase; la source réelle de ce procédé est probablement la phrase, pour la raison génétique que nous avons indiquée. Dans cet espace encadré, on attend le surgissement d'éléments nominaux, plus ou moins complexes, et on s'applique à ne prendre en considération que leur co-présence. On ne produira donc que des énoncés existentiels coordonnés : "il y a X, et/ou il y a Y". Cette stratégie permet de réduire la représentation verbale des occurrences à un tableau de coordinations se référant à des actes de présence. Le sacrifice des représentations scénarielles, fondamental en logique formelle, élimine presque toute phénoménologie et constitue une objectivité purement combinatoire, au plus près de celle de l'écriture symbolique dont se sert la comptabilité. On "rend compte", effectivement, des co-présences observées. D'abord, les éléments peuvent être *incompatibles*; dans ce cas, la présence de l'un exclut celle de l'autre, et comme ce comportement manifeste un

14. Nous nous sommes risqué à stipuler une série d'opérateurs sémantisés selon ces principes, dans l'ouvrage *L'analyse phrastique. Introduction à la grammaire*, Paris-Bruxelles, 1973. La recherche continue.

lien dynamique fort et négatif (X “fait sortir” Y, et Y “fait sortir” X), on est en droit de lui chercher un motif. Les analogies humaines abondent. Ou bien les éléments s'avèrent *compatibles*; la présence de l'un admet celle de l'autre; dans ce cas, on aura trois degrés dynamiques à distinguer : un lien positif fort – la solidarité hjelmslévienne – qui rend les éléments inséparables; un lien orienté, fort dans un sens et faible dans l'autre : la *dépendance* (X “appelle” Y, mais Y n’“appelle” pas X); ou finalement une absence de lien détectable, une compatibilité pure et simple, une tolérance.

Les deux conjonctures fortes sont non-orientées; leurs éléments (X, Y) partagent donc le motif qui les interprète : il s'agit d'un élément intégrant I, dont X et Y sont les parties accessibles, les manifestations. L'incompatibilité fait de X et de Y les manifestations de deux états alternatifs de l'élément intégrant, alors que la solidarité manifeste un I¹⁵ connaissant un seul état, mais deux parties. Ainsi interprétées, l'incompatibilité et la solidarité se réduisent, dans un second temps, à des dépendances triadiques : si X et Y sont *incompatibles*, X dépend de I qui dépend de non-Y; I est un “répulsor” pour Y et un “attracteur” pour X; si I est actif, on a X exclusivement, et s'il est inactif, absent, on a éventuellement Y; soit la triade (la flèche -> se lit “dépend de”) :

X -> I' -> non-Y (résultat : X ou Y ou aucun des deux)

La dépendance triadique correspondant à la solidarité présente un I “attracteur” pour les deux, et des X et Y “attracteurs” pour I :

X -> I'' -> Y

et Y -> I'' -> X (résultat : XY ou aucun des deux)

Ces conjonctures élémentaires permettent donc d'introduire des entités plus abstraites dans le traitement des éléments concrets, soit de distinguer les motifs (I) qui organisent ces derniers. Ainsi, I'(X,Y) est un paradigme; et I''(X,Y) est un *syntagme*. Un *paradigme* à plus de deux éléments, multiple, serait représenté par un I' qui en acceptant l'un de ses manifestants possibles se transformerait en “répulsor” pour tous ses autres manifestants possibles. La relation genre – espèce, ou *type – token*, dans la paradigmatique grammaticale, est de cet ordre-là : chaque entité abstraite – tel l'article du substantif – est représentée par un seul spécimen qui exclut le reste du paradigme. Le syntagme est par contre un *tout* dont les parties s'attirent. Les éléments positifs (X, Y)¹⁶ deviennent donc des “attracteurs” pour le *tout* (I''). Mais cette dernière attraction, inverse, peut s'affaiblir, soit globalement – et l'on a la simple *compatibilité* –

15. Ces I, que nous introduisons dans le but de comprendre la problématique interprétative en jeu dans l'analyse logique, sont “invisibles”, mais appelés par l'imaginaire scientifique interprétant un comportement logique des “visibles”; on peut les identifier au cadre même, à l'espace de co-présence fondant l'analyse, en ajoutant d'une part que dans ce cas, le cadre se multiplie selon le nombre d'éléments dont on étudie la co-présence, et inversement, que ce cadre joue à chaque fois le rôle d'un agent dynamique contrôlant les éléments qu'il intègre.

16. En réalité, c'est la catégorie à laquelle appartient l'élément positif qui est l'attracteur, c'est son paradigme, donc un intégrateur I'. Ainsi, le dynamisme reste du côté des intégrateurs; or, si X se distingue de Y dynamiquement, il s'agit de deux I' différents, et nous pouvons continuer à noter simplement X, Y (en lisant, bien entendu, I'(X) et I'(Y)).

$$X \rightarrow I''$$

$$Y \rightarrow I'' \quad (\text{résultat : } X \text{ ou } Y \text{ ou } XY \text{ ou aucun des deux})$$

soit localement, chez X, par exemple, alors que Y garde sa force:

$$X \rightarrow I'' \rightarrow Y$$

$$Y \rightarrow I'' \quad (\text{résultat : } XY \text{ ou } Y \text{ ou aucun des deux})$$

Nous retrouvons ici le lien orienté, caractérisant la *dépendance*. X "dépend de" Y, dans le syntagme I". L'absence de réciprocité, obtenue par l'affaiblissement de X, rend asymétrique la composition, de sorte que Y devient sa *constante* et X sa *variable*, comme Hjelmslev propose de dire – sans introduire ou expliciter les motifs, cependant.

Or, l'explicitation interprétative des motifs, ou éléments intégrateurs, non-positifs, permet précisément de comprendre comment l'analyse logique peut mener à la découverte d'un fonctionnement réel. Dans le monde du sens, comme dans celui de la physique, les forces – conceptuelles dans le premier cas – ne relèvent pas du "visible", et ne se manifestent dans le temps qu'à travers le rythme du visible. Une famille de {I} peut constituer une problématique, une région dans l'être, que les familles des éléments positifs peuvent cacher entièrement.

Si la syntaxe linguistique est une telle région, ce n'est pas la similarité des mots (éléments positifs) par leur phonétique, ou même leurs morphologies, leur appartenance de classe, qui nous ouvrira l'accès à sa problématique. Brøndal s'opposa en vain à Hjelmslev sur ce point. Ce sont ces "invisibles" dynamiques qui ordonnent la métrique sous-jacente au rythme.

En syntaxe phrastique, la dépendance fait de X un complément de Y. Mais I'' seul permet de saisir comment la composition (X)Y peut elle-même se présenter comme un complément. Un motif intégrateur nouveau, attracteur de l'élément positif Z, disons I''', peut en effet prolonger en chaîne de dépendances hiérarchisées l'espace interne du cadre phrastique.

$$X \rightarrow I'' \rightarrow Y$$

$$Y \rightarrow I'' \rightarrow I''' \rightarrow Z?$$

et $Z \rightarrow I'''$

(résultat : Y, XY, XYZ, YZ, Z ou rien)

La structure sous-jacente $I'' \rightarrow I'''$, que Z appelle, contrôle ainsi l'intuition interprétative selon laquelle X est le complément de l'instance que Y incarne, et cette instance est à son tour le complément d'une autre, incarnée ou manifestée par Z (qui est sa constante ou sa variable).

Tout porte à croire que la syntaxe phrastique repose sur une structure de dépendances ainsi comprise. Les éléments positifs, qui interviennent à tous les niveaux de la hiérarchie, relèvent toujours d'autre part des paradigmes (I') qu'ils manifestent, et le dynamisme de base peut donc s'écrire :

$$I' \rightarrow I'' \rightarrow I''' \rightarrow I'''' \rightarrow \dots$$

$$I' \rightarrow I''''$$

$$I' \rightarrow I''''''$$

$$I' \rightarrow \text{etc.}$$

L'étude qui part du positif et de cette logique inter-positive, dynamique, aboutit à

l'établissement d'un ordre intégratif en expansion jusqu'à ce qu'il retrouve le cadre maximal qui délimite la phrase comme telle; la problématique syntaxique s'inscrit dans la finitude qu'impose la catégorisation cognitive.¹⁷

Toute problématique compositionnelle se prête à cette même lecture logico-dynamique. Si le phonétisme langagier se donne d'abord pour cadre la syllabe et, plus loin, le mot phonétique et le groupe intonational, une syntaxe phonétique procède de la même manière. Le résultat est la constitution d'une *phonologie* distinctive, phonématique, spécifique des langues (avec la syntaxe phrastique). Et si la *sémantique* textuelle, trans-phrastique, trouve un cadre dans le scénario et, plus loin, dans le cycle diégétique de la narration, les analyses actuelles¹⁸ montrent que le principe reste valable et efficace. Seulement, le "sens" des opérateurs – plutôt "déictique" en phonétique, conceptuel en sémantique – varie considérablement selon les domaines d'application.

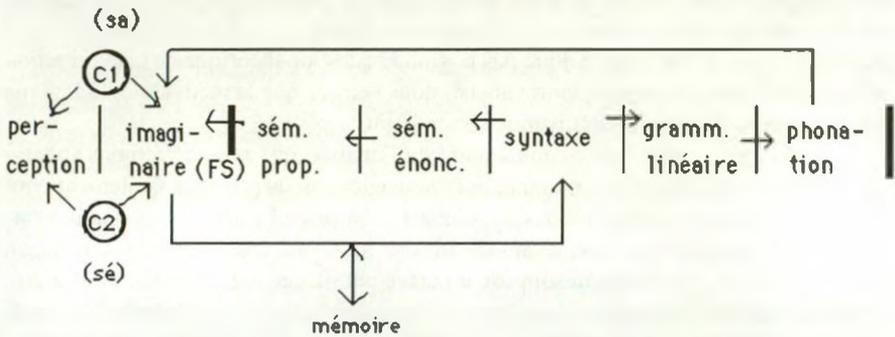
Cependant, malgré l'universalité formelle de la méthodologie logique, ces champs ou régions ne fusionnent pas; car les cadres qui limitent leurs compositions – et donc les réseaux résultatifs – ne communiquent pas. Il serait absurde de postuler un continuum allant des grandes unités discursives jusqu'aux unités minimales, morphologiques, en passant par les unités d'extension moyenne, phrastiques, et unifiant tous les motifs correspondants en une seule dynamique globale. Les réseaux relationnels se brisent en chemin. On n'évite donc pas la grande question théorique de la distribution des *composantes* du langage; en revanche, nous verrons que la méthodologie logique informe encore la théorie linguistique sur ce point.

En regardant en effet le fonctionnement de l'analyse que nous effectuons spontanément, à titre de récepteurs ou émetteurs langagiers, nous pouvons facilement constater que l'ordre des composantes stipulables n'est pas arbitraire. La phonation "attend" la chaîne grammaticale, avant de trouver sa forme (bien entendu, dira-t-on); mais le phrasé de la chaîne présuppose un arbre phrastique logiquement, c'est-à-dire dynamiquement, intelligible; c'est donc la syntaxe intelligible qui "nourrit", en production, la grammaire et la stylistique linéaires, qui "nourrissent" l'articulation phonatoire. Voilà déjà un ensemble de présuppositions et de dépendances. Cette syntaxe informe en même temps, ce qui est particulièrement clair en réception, une sémantique énonciative qui détermine la modalisation des énoncés; et cette première sémantique informe la seconde, qui reconstruit l'unité discursive (argumentative, descriptive ou narrative); c'est ainsi reconstruite que l'information (le contenu) arrive à l'imaginaire intentionnel, ouvert sur la perception et sur la mémoire. La syntaxe, elle-même directement dépendante et "nourrie" de cet imaginaire – puisque nous découpons nos cadres phrastiques directement dans l'imaginaire en le catégorisant –, ap-

17. Selon nos propres analyses, cf. *L'analyse phrastique*, op. cit., les opérateurs sémantisés constituent une telle structure de contrôle, atteignant un maximum de huit intégrations par dépendance, abstraction faite des 1^{er} paradigmatiques. La question de savoir si elle est universelle reste ouverte.

18. C'est le cas des analyses de R. W. Langacker – *Foundations of Cognitive Grammar I-II*, Stanford 1987-1991 – ou de L. Talmy – "Force Dynamics in Language and Thought", Chicago 1985 – comme de celles que nous proposons dans *La charpente modale du sens*, Amsterdam-Aarhus 1992.

paraît donc au centre d'un ordre orienté de présuppositions qui relie les *types de structure* dont se compose le fait linguistique (en tant que *utterance*). La boucle qui se forme entre la syntaxe intelligible et l'imaginaire ouvert rend bien l'impression que le sujet langagier peut avoir d'entendre tourner "dans sa tête" quelque chose qui ressemble tantôt à une image, tantôt à une phrase, quand il réfléchit et prépare son dire, en mobilisant sa mémoire. Les dépendances dont il est ici question opèrent bien entre types de structure; bien que nous ne connaissions pas encore les détails de ces transferts informatifs, ou *conversions*, leur plan d'ensemble commence à se dessiner. Ce plan, un *flowchart* qui pourrait représenter tout un programme théorique pour une linguistique à la fois hjelmsléviennne et cognitive, nous le résumerons à titre de conclusion de ces considérations sémio-linguistiques, destinées à montrer que linguistique structurelle et sémiotique cognitive sont, plus que jamais, deux disciplines qui méthodologiquement comme ontologiquement visent la connaissance du même objet, de véritables alliés de recherche; les humains n'ont qu'une seule tête. Et l'une de ses organisations serait la suivante :¹⁹



Que deviennent ici les plans hjelmsléviens?, pourrait-on finalement se demander; si la syntaxe "nourrit" – entre les barres épaisses démarquant les composantes linguistiques dont l'ensemble intervient et médiatise l'échange entre l'imaginaire et la mémoire – vers la droite deux composantes de manifestation, et vers la gauche, deux composantes sémantiques, comment maintenir, dans une telle topologie théorique, l'idée directrice qui guidait Hjelmslev vers une linguistique à la fois structurelle et cognitive?

Nous pensons que le *feedback* qui relie l'instance de la phonation à l'imaginaire, et qui représente l'auto-contrôle du sujet parlant, répond à la question, en faisant constamment jouer les deux catégorisations – C1 projetant certains de ses résultats sur ceux de C2 – dans la phénoménologie du sens linguistiquement articulé. Bien que, du point de vue de la syntaxe, deux linéarisations expressives aient lieu, la première

19. Les flèches libres indiquent ici l'inverse de la dépendance, soit le flux réel de l'information entre les types de structure : les conversions.

d'ordre local et grammatical, la seconde d'ordre global et phonologique, et deux lectures sémantiques, la première d'ordre énonciatif et la seconde d'ordre propositionnel (ce qui permet à la sémantique phrastique d'informer l'imaginaire à la fois sur la "situation" de parole et sur la structure de la pensée qui s'y trouve communiquée), on revient ainsi à une sémiotique, non pas à deux plans d'expression et à deux plans de contenu, mais à deux *articulations* dans chaque plan. La catégorisation phonétique (C1) reconnaît à la fois l'expression syntagmatique et l'expression globale; la catégorisation conceptuelle (C2) reconnaît et sépare nettement le scénario énonciatif et le scénario "référentiel".

Avons-nous pourtant répété le geste hjelmslévien qui définit et spécifie déjà le langage en théorisant ses présupposés? On pourrait le croire. Mais il est bien probable que les sémiotiques non-langagières à expression temporelle, telle la musique, partagent en grande partie ce plan des composantes, en installant une métrique à la place de la syntaxe, et esquisse à partir de cette transposition la même double articulation – avec une différence essentielle, toutefois, dans le résultat obtenu, puisque cette parasyntaxe ne repose pas sur un langage primaire et paradigmatique (il n'y a pas de l'préétablis, pas de mots, pas de morphologie lexicale), et par conséquent ne permet pas une référence non-esthétique à des états de choses; ces esthétiques sont "condamnées" à la référence interne, à la construction de mondes qui ne dépassent pas conceptuellement l'oeuvre elle-même, bien que, affectivement, l'horizon d'une telle sémantique retrouve – comme on le voit expliciter dans l'interprétation esthétique – celui d'un énoncé langagier portant sur l'univers ou l'existence. La gestualité nous offre peut-être un phénomène transitionnel, une sémiotique se situant entre la danse ou la musique et le langage paradigmatique; sa sémantique semble vaciller entre référence externe et référence interne. C'est dans ce contexte qu'il nous paraît pertinent d'étudier l'écriture – et de situer le problème "grammatologique".

Pour les sémiotiques à expression non-temporelle, telle la peinture, c'est l'interprétation qui fait appel à la compétence linguistique du sujet; c'est grâce aux institutions discursives – les écoles de "critique" – que ces sémiotiques ont pu trouver leur place dans les cultures humaines. Le contrôle langagier de l'image arrive ainsi à guider le pinceau du créateur iconique ou diagrammatique, et l'on retrouve dans la métrique du trait l'écho de la voix collective qui l'interprète.

En ce sens, on n'échappe jamais entièrement au langage. Mais inversement, le langage ne se détache jamais non plus des sémiotiques qui l'entourent. Sa véritable spécificité serait plutôt celle de dépasser les autres dans les deux dimensions de l'épistémique et de l'esthétique, de permettre aux humains de collaborer dans la connaissance en ne cessant pas de chanter ou de danser.²⁰

20. Dans les *Prolégomènes*, chap. 21, Hjelmslev célèbre le langage ordinaire – "dagligsprog" –, qui grâce à sa non-spécificité est utilisable dans n'importe quelle situation et permet de rendre n'importe quel sens, exprimé par d'autres sémiotiques. Notre dernière remarque est une variation sur cette page.

L'image de l'histoire de la linguistique chez Hjelmslev

Cosimo Caputo

1. Parler d'«image de quelque chose» (qu'il s'agisse de la science, de l'art, de la philosophie ou de toute autre forme de contenu) signifie affronter la question de *comment* cet objet a été décodifié ou interprété. Les objets du savoir ne sont pas des objets en soi mais ils sont ce que leurs interprètes les font être. Dans le cas de l'histoire, la complexité du passé est filtrée à partir d'un certain résultat, ou d'un événement final, à partir duquel on reconstruit une chaîne d'antécédentes. La sélection est toujours subjective, c'est-à-dire référée à un interprète, et en même temps objective car l'interprète existe historiquement. Tout interprète a en effet une matérialité propre qui le caractérise comme interprète partiel, référé à un contexte et à un style de pensée. C'est dans cette perspective, en nous limitant à l'histoire de la linguistique, que nous considérons l'œuvre de Hjelmslev. Nous nous proposons de voir, quel sens assume, dans le cadre de sa recherche théorique, l'histoire de la linguistique et de quelle histoire de la linguistique il s'agit.

1.1. On peut dire d'emblée que chez Hjelmslev l'intérêt pour la linguistique est le support essentiel de ses intérêts théoriques. Son travail historiographique semble avoir un double visage: d'une part il s'agit d'une «récupération bibliographique en vue d'enquêtes spécifiques» (Meli 1988: 17), comme dans *Les Principes de Grammaire Générale*, dans *La catégorie des cas*, *Le verbe et la phrase nominale*, *Animé et inanimé*, *personnel et non-personnel*; d'autre part il s'agit d'un travail de méthodologie historique étroitement lié à la méthode de la recherche théorique. Dans le premier cas il s'agit d'une attitude «qui fait une large part à la synthèse des études précédentes; mais – comme l'écrit encore Marcello Meli (*Ib.*) – dans cette récupération l'attention s'attache plus aux faits, qu'aux conclusions et à leurs présupposés théoriques, révélant par là une attitude plus philologique que linguistique. C'est là que l'on saisit la dette que L. Hjelmslev avoue sans rhétorique vis à vis de l'œuvre de V. Thomsen». La deuxième attitude est plus théorique et selon nous plus adéquate à l'esprit de Hjelmslev. Ces deux aspects toutefois ne sont pas séparés mais dépendants l'un de l'autre, et c'est même dans leur coprésence et dans leur tension qu'il faut cueillir le contenu de l'image de l'histoire de la linguistique chez Hjelmslev.

2. Dans le travail théorique de Hjelmslev, des phénomènes, des intuitions, des discours qui existaient sous forme latente et potentielle, se fondrent. Des déplacements de sens se produisent grâce à la réinterprétation de théories linguistiques contemporaines ou précédentes. La tradition linguistique est donc la référence constante de sa pratique théorique, le matériau de la pensée filtré à travers ses hypothèses de re-

cherche. En effet la lecture de ses écrits laisse entrevoir une attitude critique envers le passé de la linguistique. Une science du langage «*iuxta propria principia*» pourra s'élaborer, dit-il

«si l'on s'efforce d'oublier le passé et de faire table rase partout où il n'a rien fourni de positif pouvant être utilisé. Dans une grande mesure nous nous appuyerons sur les matériaux recueillis par la recherche linguistique antérieure, matériaux, qui, réinterprétés, constitueront l'essentiel de la théorie du langage. Nous adhérons explicitement au passé sur certains points où nous savons que des résultats positifs ont été atteints par d'autres avant nous» (Hjelmslev 1968-1971: 14).

Quelques années plus tard, en une autre occasion, Hjelmslev écrit:

«La linguistique structurale opère sur les mêmes faits que la linguistique d'autrefois [...]. C'est en réinterprétant ces matériaux qu'elle atteint ses résultats» (Hjelmslev 1948: 33).

Et, de manière plus explicite, il affirme, par rapport à l'élaboration de son point de vue théorique:

«l'histoire des recherches nous intéresse, comme une préparation du travail à entreprendre, et pour marquer la continuité aussi bien que l'antithèse. On l'étudiera dans le double but de comprendre et de combattre» (*Ib.*).

Il s'agit de comprendre en une synthèse supérieure les difficultés des points de vue précédents que la linguistique structurale doit reconnaître comme étant ses origines (*Ib.*), mais il s'agit aussi de combattre les issues non scientifiques.

Dans son essai *La notion de rection* (1939) la linguistique structurale est considérée comme un nouveau point de vue qui restructure le passé et qui élèvera la linguistique au rang de science, en la préservant d'évaluations subjectives et vagues, d'intuitions spirituelles et de généralisations inductives. Dans cet essai encore l'indication préconisée est de ne pas couper tous les liens avec le passé, mais plutôt de maintenir le contact avec celui-ci, surtout là où ses acquis apparaîtraient fructueux pour la recherche en cours (cf. *Id.*: 149-150). Pour Hjelmslev il existe «un structuralisme avant la lettre» que la méthode structurale a clarifié et exprimé de manière plus adéquate. C'est en effet en raison d'une question de méthode et non pas de principe que certaines études entreprises par le passé se sont étioilées (cf. Hjelmslev 1957: 105-108). Mais lisons encore directement les textes de Hjelmslev, comme cette page des *Prolegomenes*:

«Comme toute autre discipline scientifique, l'étude du langage a connu au cours de son histoire des tentatives philosophiques qui cherchaient à justifier ses méthodes de recherche [...]. Il est toutefois extrêmement rare que ces spéculations de la philosophie du langage atteignent une telle précision et qu'elles soient effectuées sur une vaste échelle, de manière systématique, par des chercheurs ayant une connaissance suffisante et de la linguistique et de l'épistémologie. Ces spéculations sont la plupart du temps subjectives, et c'est pourquoi aucune

d'elles, sauf peut-être à l'occasion d'une mode passagère, n'a réuni un grand nombre de défenseurs. *Il est donc impossible de tracer le développement de la théorie du langage et d'en écrire l'histoire*: il lui manque la continuité. A cause de cela, tout effort pour formuler une théorie du langage s'est vu discrédité et considéré comme une vaine philosophie, un dilettantisme teinté d'apriorisme. [...] Le présent ouvrage voudrait contribuer à faire reconnaître que de telles caractéristiques ne sont pas nécessairement inhérentes à toute tentative de fonder une théorie du langage. Il sera plus aisé d'y parvenir si *l'on s'efforce d'oublier le passé et de faire table rase partout où il n'a rien fourni de positif pouvant être utilisé*. Dans une grande mesure nous nous appuyerons sur les matériaux recueillis par la recherche linguistique antérieure, matériaux, qui, *réinterprétés*, constitueront l'essentiel de la théorie du langage. Nous adhérons explicitement au passé sur certains points où nous savons que des résultats positifs ont été atteints par d'autres avant nous» (Hjelmslev 1968-1971: 13-14, c'est nous qui soulignons).

Cette longue citation nous a semblé opportune pour mettre en évidence sous tous ses aspects la position de Hjelmslev dont nous retiendrons trois points caractéristiques:

1) L'historien doit avoir une formation linguistique outre sa formation épistémologique. Il s'en suit que l'histoire de la linguistique doit s'insérer dans le contexte plus large de l'histoire des sciences.

2) L'histoire de la linguistique ne peut s'élaborer sur la base de théories spéculatives du langage ou de philosophies de l'histoire.

3) La relation avec le passé ne doit pas être une relation de négation totale, mais elle recueillera ce qu'il y a de positif et d'utile dans celui-ci, elle écartera comme secondaire tout ce qui n'est pas adéquat au nouveau point de vue. La nouvelle théorie du langage devra dans de nombreux cas repartir à zéro.

C'est le troisième de ces points qui est le plus prégnant du point de vue historiographique.

3. Hjelmslev montre son intérêt dominant envers l'histoire de la théorie du langage, envers une théorie «introvertie, méthodologique», mais son approche comprend aussi une histoire «extrovertie, qui s'adresse aux choses dont elle parle»¹, aux idées qu'elle véhicule. Hjelmslev ne manque pas de porter son attention à la pensée linguistique, aux attitudes envers le langage, c'est-à-dire à l'histoire des idées linguistiques. Il est attentif à situer les auteurs, les théories et les oeuvres dans leur contexte d'origine; il s'enquiert de la profession de foi scientifique de tout chercheur, selon l'indication de Hugo Schuchardt. Et ceci car il est très attentif et intéressé par la dimension *générale*, c'est-à-dire la dimension philosophique des théories qui est quelque chose de plus ample que la notion de théorie scientifique «tout court». A propos de Rasmus Rask, Hjelmslev met en évidence que la présence d'un noyau philosophique est innée à la linguistique. D'après Rask – écrit Hjelmslev – il faut distinguer entre une conception *mécanique*, qui consiste dans l'énumération des faits, et une conception *philosophique* du langage qui recherche un système derrière les faits. Hjelmslev continue:

1. Entre guillemets, nous citons les mots par lesquels G.C. Lepschy (1990: 18) caractérise les deux façons de faire l'histoire de la linguistique.

«La conception philosophique de la langue, ou linguistique, se divise en deux parties: l'explication et l'investigation de la langue. [...] l'explication linguistique est la théorie de la forme extérieure de la langue, la théorie de l'expression ou du signifiant, tandis que l'investigation linguistique est la théorie de la forme intérieure, du contenu ou du signifié» (Hjelmslev 1951: 8).

L'*investigation* vise à l'étude de la pensée et des idées exprimées dans la structure de la langue. Ces deux domaines de la linguistique se partagent encore en deux parties: une partie *appliquée*, c'est-à-dire «la linguistique spéciale qui étudie les diverses langues», et une partie *théorique* qui «est la linguistique générale qui étudie le langage et la langue considérés dans leur généralité» (*Ib.*).

3.1. La glossématique de Hjelmslev a un rapport dialogique avec le passé, un dialogue renfermé entre les pôles du «comprendre» et du «combattre». Nous sommes, semble-t-il, face à une pratique théorique et historiographique qui se pose 'contre quelque chose' (les théories linguistiques contemporaines et précédentes) pour combler les lacunes, en en restructurant et en reproblématisant méthodes et contenus. La théorie linguistique de Hjelmslev est donc le produit d'un travail en même temps de réinterprétation, approfondissement, accroissement.

3.2. Il en dérive une image de l'histoire de la linguistique constituée par des problèmes sur lesquels, pourtant, pèse continuellement le risque d'aplatir des conceptions et des expériences scientifiques selon des mouvements idéaux ou des modèles analytiques méta-historiques, un risque dont Hjelmslev est conscient, mais – comme M.Meli le fait remarquer (1988: 17) – «évalué comme secondaire, dans le cadre de son type d'enquête». On peut le remarquer dans son jugement sur les évaluations précédentes de l'œuvre de Rask.

L'image traditionnelle de Rask «court le risque d'être trop influencée par des égards personnels de toutes sortes et par le désir inconscient de cacher et de déformer certains faits» (Hjelmslev 1951: 4). Aucune mention de sa maladie mentale parce que ses premiers biographes la considéraient comme quelque chose de dégradant, dont on ne doit pas parler. Il faut dépasser les préjugés et les stéréotypes pour entreprendre «des recherches impersonnelles et objectives», pour arriver à l'état réel des choses au delà de la littérature biographique «jusqu'aux documents mêmes, c'est-à-dire à la production, aux manuscrits et aux lettres de Rask qui, seuls, constituent la source primaire». Enfin, d'après Hjelmslev, en plus de la tradition biographique il existe aussi une tradition scientifique à l'intérieur de laquelle il faut placer R. Rask. Selon cette tradition Rask est considéré, avec Bopp et Grimm, comme «le fondateur de la méthode historique en linguistique» (*Ib.*). A l'enquête biographique

«il convient de substituer une conception immanente qui consiste à juger l'œuvre au point de vue de l'œuvre même, sans y faire entrer les points de vue d'autres époques ou d'autres savants et sans la confondre avec eux» (Hjelmslev 1951: 5).

Cette substitution a été possible parce qu'on s'est libéré «de la méthode exclusivement historique du XIXe siècle», ajoute Hjelmslev (*Id.*: 6).

4. La recherche de Hjelmslev sur les sources de la théorie structuraliste du langage, ne va pas au delà de R. Rask et maintient une attitude ambivalente, voire ambiguë, envers la linguistique comparée. A ce propos Giulio C. Lepschy parlerait du «point de vue du structuraliste conventionnel» qui souligne d'une part le changement représenté par la linguistique structuraliste, considérée comme plus scientifique que la linguistique historique comparative, plus anecdotique, et remarque d'autre part que ce qu'il y a de valable dans la linguistique historique du XIXème siècle, c'est son élément systématique (cf. Lepschy 1989: 115-116).

Dès sa leçon inaugurale, prononcée à l'occasion de sa nomination à la chaire de linguistique comparée à l'Université de Copenhague, le 14 septembre 1937, Hjelmslev observait que «la linguistique comparée n'a cependant jamais cessé d'être générale» (Hjelmslev 1937: 25). La généralité est le presupposé de la systématique.

Dès sa préface aux *Principes de Grammaire Générale* Hjelmslev relie le problème synchronique et sémantique du système linguistique au problème «général» du langage (cf. Hjelmslev 1928: 4). Et, dans la conclusion de l' *Introduction à la linguistique* il soutient qu'«une théorie générale des états linguistiques, du système linguistique, est une évidente et tentante possibilité». Seule la synchronie est susceptible d'être traitée d'un point de vue général, alors que la diachronie «est embarrassée de considérations particulières». Mais dès lors que l'on pourra établir un lien entre synchronie et diachronie, on pourra

«montrer que les changements linguistiques ne sont pas dûs simplement à des tendances limitées à une population donnée, mais aussi à une prédisposition au changement dans le système du langage lui-même, de telle sorte qu'un état linguistique d'un type donné doit nécessairement changer d'une façon donnée aussitôt que sont présentes les conditions nécessaires, alors la linguistique comparée aura réussi à établir une explication linguistique générale, selon laquelle les changements linguistiques sont dûs aux états linguistiques, et où le particulier est dû au général» (Hjelmslev 1937: 27).

La synthèse du général et du systématique a été l'un des objectifs de Hjelmslev, comme il le déclare d'ailleurs dans la conférence citée.

4.1. L'optique historiographique de Hjelmslev est «rétrospective» selon les termes d'une autre grande source théorique du linguiste danois: F. de Saussure. Cette optique remonte le cours du temps, «exige une méthode reconstructive qui se fonde sur la comparaison»². Une perspective du présent vers le passé, où le présent manifeste et détermine le passé. Une forme reconstruite, telle une histoire, est toujours déconstruc-

2. Saussure 1972: 260. Le maître genevois parle aussi d'optique perspective, qui suit le cours du temps comme le fait la linguistique historique, en collectant des documents pour aboutir à une simple narration (cf. *Id.*: 110, 259).

tible, sujette à des révisions et à des ré-écritures, à de nouvelles hypothèses de lecture. Le présent est le signe du passé, c'est donc son représentant et son interprétant qui dans sa fonction même produit de nouveaux développements, d'autres signes. C'est-à-dire que le présent a une matérialité passée qui lui est propre, qui constitue l'occasion de son être, même si elle ne dérive pas génétiquement d'elle. Ainsi, on ne dira pas que la linguistique d'aujourd'hui est la fille de celle d'hier, mais seulement qu'elle présuppose celle d'hier. Il s'agit d'une détermination au sens que Hjelmslev donne à ce terme, qui n'explicite pas le contraire, à savoir que la linguistique d'hier conduit nécessairement à celle d'aujourd'hui. Une telle historiographie cherche à cerner les conditions, les origines, les lignes le long desquelles et à partir desquelles s'est développée, avec des arrêts, des accélérations, des détours, la science actuelle, en respectant les identités du présent et du passé. Une historiographie, qui d'après un écrit de Hjelmslev mentionné plus haut, «consiste à juger l'œuvre du point de vue de l'œuvre même, sans y faire entrer les points de vue d'autres époques ou d'autres savants et sans la confondre avec eux». Hjelmslev semble dire que les théories ont un niveau d'autonomie, en vertu duquel elles peuvent être séparées du contexte des idées auquel elles se rattachaient initialement. Cela engendre l'impression qu'il entend l'histoire de la linguistique seulement comme une évolution théorique, comme le passage de théories moins avancées à des théories plus avancées auxquelles seraient étrangers les contextes et les idéologies. Nous verrons que cette impression est selon nous peu trompeuse.

4.2. L'historiographie de Hjelmslev est sans doute plus tournée vers les théories du langage que vers les idées sur le langage. L'intérêt «historico-philologique pour les faits, les idées, les œuvres du passé» dont Lepschy (1990: 17-18) déplorait la carence dans les histoires purement internes, n'est sans doute pas prédominant mais il est présent. C'est ainsi que nous en arrivons à l'autre face de l'historiographie de Hjelmslev, déjà signalée au début, c'est-à-dire à cette «récupération bibliographique en vue de recherches spécifiques», selon la citation initiale de M. Meli. Il ne faut pas s'attendre à des rééditions, à des commentaires, à des exégèses mais on entrevoit au moins l'indication visant à situer les auteurs et les œuvres dans un contexte culturel plus ample après les avoir analysés de l'intérieur. Il s'agit là, selon nous d'une indication de fait importante, et par là même non explicite, de la part de Hjelmslev, pour l'histoire de la linguistique. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous pouvons mesurer la portée d'une telle indication, car l'historiographie linguistique s'est développée comme une discipline avec sa praxis autonome et elle acquiert progressivement un statut méthodologique moins provisoire. A l'époque de Hjelmslev en effet, et de toute façon au moment où la linguistique était exposée à des profondes mutations de perspective et à la justification de ses fondements théoriques, la conscience historique ne pouvait alors qu'être à peine ébauchée et implicite. C'est là le lot commun des sciences qui – comme l'écrit Paolo Rossi (1990: 326-327) – «en général écrivent leur propre histoire non pas au moment où elles se forment et se constituent, mais à des époques où elles semblent suffisamment consolidées pour avoir le temps et l'envie de regarder leur propre passé. Avant, dans la phase de l'élaboration et de la recherche de l'autonomie,

on s'oppose au passé, on le refuse [...]. Une fois [...] que l'on a atteint un accord suffisamment ample sur certains principes et présupposés communs, quand l'objet de la science s'est constitué, quand une communauté de spécialistes qui acceptent une étiquette commune a commencé à vivre, on recherche alors en général dans ce passé des précurseurs. [...] Par rapport à ces thèmes [...] je n'ai pas l'impression que les linguistes ou les logiciens se soient comportés de façon très différente de ce qu'ont fait d'autres scientifiques pour des matières dépourvues de tradition ancienne».

4.3. Dans son écrit sur Vilhelm Thomsen (1942) Hjelmslev parle d'une *Histoire de la linguistique. Une présentation concise des points essentiels (Sprogvidenskabens historie. En Kortfattet fremstilling af dens hovedpunkter, 1902)*. L'auteur était justement Thomsen alors président de l'Université. Il s'agit de l'une des œuvres de Thomsen qui a trouvé

«la plus large audience en dehors des cercles spécialisés [...]. Si étrange que cela puisse paraître, elle constitue le seul exposé d'ensemble de toute l'histoire de la linguistique qui ait jamais vu le jour» (Hjelmslev 1942: 17).

La raison de son succès consiste à avoir su coordonner une extrême diversité d'instruments en les faisant jouer dans un ensemble harmonique tout en respectant le rôle spécifique de chacun d'entre eux. Cela, bien sûr, grâce au mérite du chef d'orchestre (*Ib.*).

La complexité de l'histoire de la linguistique, semble dire Hjelmslev, nécessite d'une habileté particulière de la part de l'historien. On entrevoit la sympathie pour une historiographie simple, non artificielle, détaillée, qui s'en tienne aux faits desquels doivent surgir les hypothèses et qui n'incline pas vers des conjecturations aprioriques. Le sentiment de l'historicité, de la contingence est marqué, comme quand il dit que:

«il va de soi que toute œuvre scientifique porte la marque de son époque et qu'elle est, d'où qu'on se place, susceptible de correction, de révision, et, à cet égard, la production de Vilhelm Thomsen partage le lot de tout écrit humain» (Hjelmslev 1942: 21).

C'est là un point sur lequel Hjelmslev revient souvent, comme dans *Langue et parole* à propos de l'apport de Saussure. La conscience du rôle souvent déformant qu'ont les filtres théoriques et les contextes culturels se fait jour. L'œuvre de Saussure s'est en effet heurtée à des nombreuses difficultés avant de s'affirmer car à l'époque la linguistique privilégiait l'étude du changement linguistique d'un point de vue physiologique et psychologique. Époque à laquelle il fallait se conformer faute d'être jugé profane ou dilettante. Et Hjelmslev continue ainsi:

«Pour juger utilement du *Cours de linguistique générale*, il faut l'envisager comme le produit d'une situation. C'est ainsi seulement que s'explique mainte particularité dans les termes et les notions utilisés, reflets du compromis inévitable et nécessaire pour établir le con-

tact avec le passé et avec le présent, et c'est ainsi également qui s'expliquent les retouches et les insinuations, reflets de la réaction accomplie par la pensée du maître contre les influences du milieu» (Hjelmslev 1943: 77).

4.4. On peut trouver dans les écrits de Hjelmslev des pages entières de références historiques précises, d'informations biographiques et culturelles sur des auteurs, des textes, et des problèmes d'histoire de la linguistique.

Selon Hjelmslev (1942: 23), c'est V. Thomsen qui formule le premier la loi sur les palatales en 1874, grâce à laquelle on prouve l'antériorité du système vocalique grec par rapport au système indien. Seuls les auditeurs de ses cours profitèrent de cette découverte. En outre, à cause d'une polémique sur cette priorité, il mit de côté le traité écrit à ce sujet en 1877, pour ne le publier qu'en 1920 sous le titre de *Der arische a-laut und die palatale (Ib.)*. C'est à cette période encore que selon Hjelmslev, Thomsen mène des recherches dans le domaine des langues romanes. Que l'on se réfère à deux traités de 1875 consacrés à l'histoire de la langue française: *Remarques sur la phonétique romane; l'i parasite et les consonnes mouillées en français et Phonétique française: e + i en français* (cf. Hjelmslev 1942: 24). L'essai contient d'autres informations sur les recherches et les publications de Thomsen.

4.5. Dans les présentations de Jespersen et de Pedersen on trouve aussi des informations et des détails sur le milieu historique et théorique dans lequel ont mûri certaines découvertes linguistiques. Hjelmslev s'affirme comme historien de la linguistique dans sa collecte de matériel. A propos de Jespersen, par exemple, il dit que c'est grâce à l'entourage du philosophe Harald Høffding (professeur à l' Université de Copenhague), qu'il fut introduit à la pensée de Darwin, Mill, Spencer et à la psychologie introspective, influences qui furent décisives pour lui et auxquelles il resta fidèle toute sa vie. Jespersen, en outre, n'avait pas seulement des intérêts linguistiques, dès sa jeunesse il professa les idéaux des Lumières et de la Révolution française. Il étudia les Encyclopédistes et Diderot en particulier, qu'il choisit comme sujet d'examen spécifique à l'Université, en 1887 (cf. Hjelmslev 1945: 42). D'autres informations biographiques et bibliographiques sur Jespersen et sur ses contributions à la linguistique suivent, comme par exemple l'étude sur les lois phonétiques que Jespersen estime comparables à certaines lois de l'évolution biologique, alors que les Néo-grammairiens parlaient de lois mécaniques et nécessaires en les comparant aux lois physiques.

4.6. Dans son essai *Animé et inanimé etc.*, Hjelmslev écrit:

«Il vaudra sans doute la peine d'insister brièvement sur l'historique de notre problème pour rendre justice à nos devanciers, mais aussi parce que l'histoire de la linguistique, et peut-être surtout celle du XIXième siècle, a été faussée largement par un enseignement trop exclusif pratiqué dans certains centres universitaires où la linguistique a été réduite à tort à n'être qu'une linguistique du seul indo-européen qui s'est faite constamment et obstinément en vase clos; cette prétendue linguistique a été en réalité en dehors du mouvement général, mais c'est elle surtout qui a assumé la tâche de faire l'histoire de la linguistique, et on n'exagère

pas beaucoup en disant que l'histoire de la linguistique sera à refaire d'un bout à l'autre» (Hjelmslev 1956: 229).

Il ajoute en note:

«Nous ne connaissons qu'une seule histoire de la linguistique qui embrasse le domaine entier, mais ce n'est en réalité qu'un précis, bien qu'extrêmement bien fondé: celui de Vilh. Thomsen de 1902» (*Ib.*).

Hjelmslev travaille historiquement:

«On retrace l'historique de la question, qui mérite d'être refait, et on fait état de la forme donnée à la catégorie étudiée par les diverses langues du monde» (*Id.*: 220).

En effet, il passe en revue de nombreuses études du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle sur un argument; dans le cas précis de l'essai de 1956, il s'agit du problème général du genre grammatical et des distinctions entre «animé» et «inanimé», et, entre «personnel» et «non-personnel». En outre, Hjelmslev confirme son idée fondamentale de l'historiographie: l'histoire de la linguistique doit être refaite d'un point de vue «général», en écartant le point de vue idiosynchronique selon lequel elle a été élaborée jusqu'à présent. Ceci prend un autre valeur complémentaire et non antithétique pour Hjelmslev, il s'agit en même temps de faire une histoire de la linguistique générale. Les premières ébauches de cette histoire sont insatisfaisantes car trop rapides, ou vieillotes, ou ne concernent pas la linguistique générale «stricto sensu», selon Mounin (1968: 6-8).

Le point de vue «général» est le présupposé essentiel de la recherche théorique, comme de la recherche historique. C'est même le point de vue à travers lequel se réalise l'interdépendance de la recherche historique et de la recherche théorique.

5. En littérature ou dans l'histoire civile et politique un compte rendu historique ne produit pas d'œuvre littéraire (même si cela peut se produire par effet de retour), ou une guerre ou une grève, ne produit pas de faits, même si elle peut contribuer à modifier l'interprétation d'autres faits semblables dans le présent. Dans le domaine des sciences la situation se présente différemment. Là histoire de la discipline et problèmes théoriques se conjuguent. Étudier l'histoire d'une science n'exclut pas de pratiquer cette science et vice versa. En effet, pour s'acheminer vers la solution d'un problème il faut faire le point de la situation de ce problème, comme le fait justement Hjelmslev. Faut-il étudier Galilée, Newton, Einstein en histoire de la physique ou en physique? Et Schleicher, Humboldt et Saussure, faut-il les étudier en histoire de la linguistique ou en linguistique? Et quel pourrait être le critère discriminant? Faut-il les étudier dans un cours de physique et de linguistique qui apprécient leurs contributions d'un point de vue historique, en soulignant leurs limites, leurs développements, les points stimulants qu'il convient de développer? L'esprit scientifique de

Hjelmslev nous indique cette approche. Une optique, donc, qui ne sépare pas de façon rigide la linguistique et l'histoire de la linguistique, mais qui considère profitables leurs contacts et leur inspiration réciproque.

(traduit de l'italien par Pérette-Cécile Buffaria)

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations:

EL = Hjelmslev, Louis (1971), *Essais Linguistiques*, préface de F. Rastier, Paris: Minuit.

EL II = – (1973), *Essais Linguistiques II*, T.C.L.C., XIV, Copenhague: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.

Hjelmslev, Louis (1928), *Principes de Grammaire Générale*, «K.D.V.S., Hist.-Filol. Medd.», XVI, 1, 3-363, Copenhague: Høst & Søn, mais l'achevé d'imprimer est du 27 avril 1929.

– (1937), «Introduction à la linguistique», *EL*, 15-27.

– (1939), «La notion de rection», *EL*, 148-160.

– (1942), «Vilhelm Thomsen», *EL II*, 17-27.

– (1943), «Langue et parole», *EL*, 77-89.

– (1945), «Otto Jespersen», *EL II*, 41-54.

– (1948), «Linguistique structurale», *EL*, 28-33.

– (1951), «Commentaires sur la vie et l'œuvre de Rasmus Rask», *EL II*, 3-16.

– (1956), «Animé et inanimé, personnel et non-personnel», *EL*, 220-258.

– (1957) «Pour une sémantique structurale», *EL*, 105-121.

– (1968-1971), [1943], *Prolégomènes à une théorie du langage*, tr. fr. par U. Canger, Paris: Minuit.

Lepschy, Giulio C. (1989), *Sulla linguistica moderna*. Bologne: Il Mulino.

– ed. (1990), *Storia della Linguistica*, Bologne: Il Mulino, vol. I.

Meli, Marcello (1988), «Louis Hjelmslev e la linguistica danese», dans L.H., *Saggi Linguistici*, Milan: Edizioni Unicopli, vol. I, 17-33.

Mounin, Georges (1968) [1967], *Storia della linguistica dalle origini al XX secolo*, tr. it. par M. Maglione, Milan: Feltrinelli.

Rossi, Paolo, (1990), «Storia delle idee del pensiero linguistico», *Lingua e Stile*, [«Storia del pensiero linguistico e storia della scienza»], n. 3, 323-335.

Saussure, Ferdinand de (1972) [1922], *Corso di Linguistica Generale*, tr. it. par T. De Mauro, Bari: Laterza.

Paul Diderichsen's sentence-scheme as a glossematic construct¹

Henrik Jørgensen

Paul Diderichsen, professor of Scandinavian Languages at the University of Copenhagen from 1949 until his early death in 1964, is probably the most influential figure within the field of modern Danish language study. His development as a linguist went through three stages: in the initial phase, concluded in the mid-1940s, he was greatly influenced by the brand of structuralism-cum-traditional-philosophy advanced by Viggo Brøndal. After WWII, Diderichsen joined Louis Hjelmslev's glossematic project, but abandoned it again after 1951.² The rest of his life he worked with educational politics and the investigation into the history of Danish linguistics.

Diderichsen's major linguistic achievement is a systemic interpretation of modern Danish syntax which is so scientifically convincing that it still competes on a par with generative grammar. Indelibly marked by Brøndalian thought, this so-called 'sentence-scheme' was not subjected to glossematic reinterpretations either by Diderichsen or by Hjelmslev – who was most reticent about all these matters in general.³

This article is basically an outline for a reinterpretation of the Diderichsen sentence-scheme as it might have been modified by glossematic thinking. Yet it is also a discussion of the status of syntax in glossematics and the role of linearization in syntax. These two concerns are of pertinence here because the sentence-scheme presupposes linearity, even though Diderichsen himself does not suggest any clear reason why a certain fixed word-order is manifested. As for Hjelmslev, he would have categorically banned linearization since, for him, no phenomenon is constitutive of 'language' unless it is reducible to an atemporal relational network. Accordingly, a glossematic syntax is to be based on the relations enforced by the morphological inventory.

It is of crucial importance to observe that the concept of 'morphology', as used here and throughout the Copenhagen School of Linguistics, encompasses both what an Anglo-Saxon reader would term parts-of-speech and 'morphology proper', that is paradigm of endings, etc. I am aware of the dangers of this double usage of linguistic morphology, and the mathematic concept of morphology which, unhappily, also plays a role in the development of the ideas in this paper. I hope, though, that these concepts remain sufficiently distinct in my exposition.

This digression aside, a realist must, however, seriously object to the Hjelmslevian ban on linearization, no matter how necessary the relational formulation of the linguistic inventory may prove to be. This objection is justified in the absence of a concept of 'enunciation' encompassing the sphere of communication. Hence my present intent is to dispose of a concept of linearity lacking theoretical foundation in favor of a concept of non-linearity. This resultant concept, in turn, is to be discarded in the attempt to formulate a realistic conception of syntax.

The first section provides an outline of the theoretical foundation for Paul Diderichsen's topological project. My thesis is that Diderichsen's conception of topology as an independent factor in syntax rests on questionable empirical grounds. Thus a reduction of the sentence-scheme into relationally-defined positions is both necessary and, to a certain extent at least, possible.⁴

The second section presents the reductions of the sentence-scheme which are necessary in order to establish the tightly knit relationally-defined scheme, the kind of syntax, that is, which glossematics makes room for. Section 3, finally, discusses the language factors that oblige glossematic thinking to appropriate and incorporate some sort of notion of 'syntactic independence'.

This section reiterates and expands arguments put forth in Jørgensen (1988a), where I pointed out the incompatibility of glossematics and time as a philosophical concept. My aim in this earlier exposition (based primarily on an interpretation of Hjelmslev's treatment of the history of the Indo-European languages), was to disclose a pronounced glossematic inclination to purge linguistic science of phenomena which are dependent of a concept of consecutive time, regardless of the nature of this concept. The first glossematic alternative to be offered was the general system of (atemporal) dependencies out of which – at least in the proto-glossematic period of Hjelmslev's thought around 1934 – we can remark an emerging, general concept of morphological change. Hjelmslev, however, did not succeed in developing this incipient tendency into a consistent system.⁵ Had he done so, he would have formulated Catastrophe theory well in advance of René Thom, which would have had disastrous, if not down right catastrophic, effects on the history of modern mathematics. But let us keep to the effects this would have had upon the study of syntax.

1.1. Diderichsen's topological project

Diderichsen's project was significant not only to the concrete investigation of Danish syntax (and to some extent morphology), but also to a more general level of inquiry. His findings led him to interpret syntax as a two-fold system comprising a relational and a topological dimension, the latter being separate from but, of course, related to the former. This distinction is generally considered to be one of the great advantages of Diderichsen's sentential apparatus, in that it allows us to extricate syntax proper from the classical concerns of 'word-order'. However, it must be realized that Diderichsen made only vague attempts at interrelating syntax and morphology. This is why I insist upon a revision of the Diderichsen tradition, to make obvious these evident relations between morphology and syntax. And while this will entail some kind of 'Chomskification' of Diderichsen, the purpose in this case will be to bring the latter on line with glossematic thinking.

First it is essential that we have understood Diderichsen's arguments for this independent syntactic level. Some of these derive from the fact that he – in agreement with John Ries (1927, 1931), and Brøndal (1932), – regarded syntax as an autonomous domain of linguistic science treating the operation of syntactic functions. This, of course, begs the statement that a syntactic function is something different from the

set of relations exercised by a morphological category. This distinction, in fact, is the crux of the controversy between Hjelmslev and Brøndal as reflected in the Diderichsen analyses. This point can lead us to recall the development within generative syntax, where the X-bar convention was introduced to ensure that the previous doctrine of the syntactic independence of morphology (in many ways reminiscent of Diderichsen and Brøndal), was replaced by a dogma which considered the syntactic categories projections of morphological categories (which was basically Hjelmslev's point of view). Many facts speak in favor of this point of view; however, in Section 3, I attempt to demonstrate some of its limitations. John Ries' stroke of genius lay in his postulating the presence of a level distinct from the sum of the morphological relations of the sentence which embraced the syntactic relations *per se* at a general level. Ries' idea of a general level embracing a totality of syntactic relations seems very enticing. It is no wonder Diderichsen was captivated by his line of thinking.

Looking at matters from our vantage point today, Ries' perspicacity seems somewhat less convincing. One could, for example, question his reproach of the so-called 'Mischsyntax' for being unable to grasp all syntactic relations and, consequently, for being unable to regard the sentence as a totality. True, the *misch*-syntacticians did aspire towards a maximal description of the concrete linguistic matter in terms of morphological relations, and to conceal the residual left-overs as being (something termed) logic. And, given they could *grosso modo* describe obligatory dependencies maximally, it would be a matter of due course to resort to 'logic' in order to attend to facultative dependences and 'solidarities'. However, this fact does not render impossible a description of the syntax as being constituted precisely by those relations thus sketched out. The level of syntactic totality would simply then be accommodated by the description of the more remote morphological relations. More concretely, we must acknowledge recent ideas within X-bar syntax, according to which the 'nexus', a constitutive factor in the Diderichsen conception of sentential syntax, is accounted for as a projection of COMP and INFL, respectively. This means that the sentence can be conceived as projective and obligatory parts-of-sentence all the way up. In recognizing these newer contributions, the rather lofty idea of syntactic totality could be re-assigned to its well-deserved state of limbo as an interesting, necessary, but empirically void scientific idea.

But before resorting to such measures, we must first address the question as to how the purported analysis can lay claim to any knowledge of morphological classes in general. The orthodox glossematic answer would be, that it is only through the segmentation and classification of syntagmatic strings that the word-classes can be established. This way of going about things also accords with the glossematic precept whereby morphology is 'langue' and syntax is 'parole', and where 'parole' is relegated to a question of substance. On the condition that the analysis has established the form of the language, the glossematician should be able then to deduce the patterns permissible within 'parole'.

Since this paper is not an orthodox glossematic treatment of syntax, I do not hesitate, when justly motivated, to circumvent the above complex of problems altogether. For, by way of personal confession, I see syntax and morphology as being closely in-

tertwinced, that is, as dialectic. No doubt it is possible, from the point of view of speech-production and speech-reception alike, to go both ways through the system (from morphology to syntax and *vice versa*): decoding language presupposes a morphological knowledge enabling the listener to reconstruct the relations exercised by the individual words and which in fact bind them together. Likewise, it is just as legitimate to presuppose some sort of generalized knowledge of syntactic patterns enabling the listener to match new words with their possible syntactic relations.

In the ensuing sections, however, we shall act as if the only road to the scientific description of the subject in question is the linear one from morphology to syntax.

1.2. Sequential morphemes

In his thesis on the syntax in the language of an ancient Danish law creed (The Law of Scania) from 1941, Diderichsen (§§7-11) names three so-called 'sequential morphemes' (Danish: 'rækkefølgemorfem'⁶). These fixed sequences of syntactic elements are as follows ['>' here signifies: always preceding]:

1° indirect object > direct object

2° inverted subject > object

3° placement of the sentence verb in indicative at the 1st.

2nd, or at latter positions, as a sign of certain 'modes': 'modus interrogativus', 'modus affirmativus', and 'modus

subjunctivus' (effectively the same modes as in Searle 1969 p. 22; only the imperative is missing.)

Diderichsen's refutation of these 'sequential morphemes' is based on empirical grounds; however, since his own arguments rest on relatively weak material evidence, this matter deserves closer attention.

Diderichsen denies the validity of the first sequential-morpheme, stating that the meaning of only a few sentences is changed when the direct and indirect objects are interchanged. This is quite correct; however, this may be due rather to semantic and pragmatic than to syntactic factors⁷. The other counter-arguments which Diderichsen puts forth, amongst others the Danish reflexive pronoun "sig", are treated in detail below.

Diderichsen more or less invalidates his counter-argument against the second sequential-morpheme since he uses this very same claim to clarify the subject-object sequence in dependent clauses (e.g. §50, cp. 68, 114). And while he notes that deviations from this sequence are to be found in "special circumstances", he does not support this assertion with examples. A few such examples are to be found in Mikkelsen (1911 §222 I), though it should be noted that this relatively out-dated grammar disclaims all of them as being "somewhat rhetorical and stiff" (probably with the exception of those having infinitives as subjects where postposition is necessary. Such examples do not, however, suffice as the counter-evidence Diderichsen requires). Diderichsen states that maintaining this sequential-morpheme would support the claim that the 'syntactic subject' in impersonal constructions would rightfully be an oblique

part of the sentence. Although he holds the opinion that such claims had not hitherto been made, Erik Oxenvad (1934) comes pretty close to doing so. Oxenvad also adduces a number of arguments for why it is difficult to regard these 'subjects' as real subjects. Also the Danish usage of personal pronouns displays oblique forms in this respect. This argument is not, however, conclusive, since the Danish oblique form in this case can result from the syntactic subjects in impersonal sentences always being accentuated (cp. Jørgensen 1991).

Diderichsen's third 'sequential morpheme' is supposedly the least problematic one and, being also the one least relevant here, we shall disregard it for the time being. We shall return to it in connection with the syntax of the verbal group.

1.3 On the Syntax of the Danish "sig" and the IO-DO word order

Diderichsen's arguments concerning the reflexive "sig" points up the importance of an investigation into the syntactic relations of this word, and requires a detailed examination of a couple of apparent exceptions to the IO-DO (indirect object-direct object) word-order.

The Danish reflexive pronoun has already suffered the consequences of its clitic nature once in the course of history: in the late Viking age it was conflated with the verbal root as a passive ending. The reflexive object, whether co-occurrent with nominal objects or not, is closely akin to the verb, and hence may tend to occur quite close to the verb itself. This observation is proved by those constructions where the IO-DO sequence is for some reason inverted or blocked. Mikkelsen (1911) and Aa. Hansen (1967) mention the following instances:

1° If the DO is a personal or reflexive pronoun, the IO, as a full NP, is often blocked and replaced by a PrepP:

(1) *Hans far gav ham til kirken* (DO_{pron}-IO_{PrepP}O; blocked with IO_{NP})

'His father gave him to the church'.

(1.1) * *Hans far gav kirken ham* (IO_{NP}-DO_{pron})

(2) *Jeg bragte min søster dem* (IO_{NP}-DO_{pron})

'I brought them to my sister' (i.e. "dem" = "the books"; but blocked with IO_{NP} and "dem" = "the children")

(3) *Han overgav sin hustru nøglerne* (IO_{NP}-DO_{NP})

'He handed over the keys to his wife'

(4) * *Han overgav fjenden sig* (IO_{NP}-DO_{refl})

'He surrendered the enemy' (same verb as 'hand over')

(4.1) *Han overgav sig til fjenden* (DO_{refl}-IO_{PrepP}O)

(5) *Han betroede Olsen pengene* (IO_{NP}-DO_{NP})

'He entrusted the money to Olsen'

(5.1) *Han betroede Olsen dem* (IO_{NP}-DO_{NP})

(6) * *Han betroede Olsen sig* (IO_{NP}-DO_{refl})

'He confided himself to Olsen' (NB: same verb as 'entrust somebody')

(6.1) *Han betroede sig til Olsen* (DO_{refl}-IO_{PrepP}O)

(7) *Han solgte den højstbydende et tegneserieforglag* (IO_{NP}-DO_{NP})

'He sold the highest bidder a cartoon publisher'

(7.1) ?? *Han solgte den højstbydende det* (IO_{NP}-DO_{pron})

(7.2) *Han solgte det til den højstbydende* (DO_{pron}-IO_{PREP(O)})

(8) *Han solgte den højstbydende sin arbejdskraft* (IO_{NP}-DO_{NP})

'He sold his labour to the highest bidder'

(8.1) **Han solgte den højstbydende sig* (IO_{NP}-DO_{refl})

(8.2) *Han solgte sig til den højstbydende* (DO_{refl}-IO_{PREP(O)})

That this rule is universally valid only for the reflexive pronoun is evident. The personal pronouns, as proved by Hansen (1984: exercise 14B), do frequently occur as enclitics on IOs. Mikkelsen's hypothesis, that blocking and the reference of the anaphore are related in such a way that blocking occurs when the reference is human, strikes me as rather doubtful. It holds for some examples in the material, but not for others; and it fails to account for the anomaly of "sælge" (to sell) in this respect, where the blocked anaphore in example #7 also has non-human reference. That the specific details are valency-bound is only an educated guess; in the absence of a systematic dictionary of verbal valency in Danish such a hypothesis is very hard to prove.

2° The following compilation, from Mikkelsen 1911 and Hansen 1967, should list all verbs where it is possible, by analogy, to explain the object sequence as DO-IO rather than IO-DO (as is normal). A number of them display the normal IO-DO sequence when the DO is non-reflexive:

– hellige sig sit ringere helbred <to devote oneself to one's worsened state of health>, cp. "hellige sit ringere helbred ens fulde opmærksomhed" (to devote one's full attention to one's worsened state of health). An instance of inversion of O order with refl. DO; however, certain ODS quotations without reflexives may be interpreted as (spurious) DO-IO orderings.

– modsatte sig et forslag <oppose a suggestion>; This is probably only a double object construct with a reflexive DO. ODS has no quotes. An example of a spurious double object is: "Han modsætter Winthers sippethed Aarestrups ild- og sjælfule erotik." <He opposes Winther's pettiness to Aarestrup's fiery and spiritual eroticism> (Invented -but is it DO-IO or IO-DO?)

– modstille nogen noget ('oppose something to something else'); "Man modstillede forbryderens udsagn vidnets udtalelse" <The criminal's statement was opposed to the witness's testimony>; active in Danish. No examples in ODS to check this; maybe plain IO-DO order.

– nærme sig noget: "nærme sig til noget" <'come closer to something'>; different than "nærme noget til sig" <approach something to oneself>. At any rate the first O must be the thing approaching a goal, i.e. semantically the DO. On the other hand, the double object construction is excluded whenever both objects are non-reflexive.

– påberåbe sig retten til noget <'claim the right to something'>; this occurs only with

a reflexive 1st O; this is bit dubious, since there is no reason to assume the reflexive to be anything but IO.

– tilslutte sig forhøjelsen af moms <'advocate the increase of the value excised tax'; cp. "tilslutte radioen til stikket" <plug the radio in>/"tilslutte Danmark EF" <conjoin Denmark with the EEC">. In spite of the obscuring translations into English of what is the same verb in Danish, we have either exclusion of double object construct or permanent DO-IO order.

– tilskrive nogen noget <'ascribe something to somebody'; this verb has both IO-DO and DO-IO orders, according to Mikkelsen 1911 p. 644. When one O is an enclitic pronoun, it always precedes the other O.

– underkaste sig streng dressur <'subject oneself to strict treatment'; "underkaste forbryderen et forhør" <subject the criminal to interrogation>. Aa. Hansen has examples of both IO-DO and DO-IO order with reflexives. IO-DO: "Han har lovet mig en ø, naar han faar underkastet sig en." <He has promised me an island, as soon as he has 'got one submitted to himself' (i.e. conquered one)>; DO-IO "Han underkastede sig en kur." >He submitted himself to a cure>. With non-reflexive objects there apparently is only the DO-IO order. "Han underkastede bilen en grundig kontrol." <He subjected the car to a thorough tune-up> "Privat havde han ... underkastet Nanny et indgående Forhør." <Privately he had subjected Nanny to close scrutiny> (Pontoppidan).

– underlægge nogen noget <subject somebody to something>; according to Mikkelsen 1911, p. 644, this verb has both IO-DO and DO-IO orders. When one object is an enclitic pronoun, it always precedes the other object.

– underordne sig nogen <submit oneself to somebody>; = "underordne sig under nogen"; but not inverted; but also with full NPs apparently the DO-IO order; "underordne filialen i Amsterdam det ny lokalkontor i Bruxelles." <subordinate the department in Amsterdam to the new department in Brussels> This is confirmed by observations of the ODS material

Aa. Hansen (1967 I. 159f.) also mentions cases like "Gå fanden i vold" <go to the devil; literally: go into the power of the devil>; probably not fully justified (as already pointed out by Mikkelsen 1911 p. 81, 91 f. and 644f), since such expressions may also function as adverbs of direction ("Basra ligger fanden i vold" <Basra lies damned far away, literally: Basra lies within the power of the devil">, Hansen loc. cit.). The kernel of the construction would thus be "i vold", "Fanden" (or whatever precedes) being an IO of the prepositional phrase. This fact, combined with the observation that the stress pattern unifies the verb and the expression "gud/fanden i vold" in a manner much similar to other unificational constructions ("bære 'pakken 'ud" <carry the package >) point to the necessity of excluding this material from the investigation.

Apart from this material, Aa. Hansen (1967 vol. I p. 158) names cases where verbs composed with the preposition "til" through contamination may receive the DO-IO word order.

3° In some situations a generic object (without article) blocks IO:

(9) *Sy borgmesteren en kjole*

Sew the lord-mayor an evening gown

(9.1) *Sy borgmesteren tøj*

Sew the lord mayor clothes

(9.2) *Sy tøjet for borgmesteren*

Sew clothes for the Lord Mayor

4° Mikkelsen (1911: 644) gives several examples where the semantic interpretation of the sequence would point instead to a DO-IO sequence. In most of these cases it is very difficult, if not impossible, to distinguish, except by semantic means; as far as syntactic observations are concerned, there is no particular reason to consider these.

This brief survey of this construction demonstrates that exceptions to the otherwise fixed IO-DO word-order are to be found in Danish. But it also shows that such exceptions are either valency-bound anomalies (e.g. "underordne")⁸ or that they are triggered by the enclitic pronouns, mainly the reflexive one. The salient question in this investigation is whether these phenomena can be regarded as valid arguments against the IO-DO order. It is probably better to see them as results of a few specific rules in the Danish syntax, in which case they obviously do not count as arguments against a rule applying so to speak as a "default variant" at the most general level of the syntax.

The fundamental rules of cliticization in Danish have been outlined in Jørgensen 1991. They state that any subject, direct or indirect object represented by an unstressed⁹ anaphorical pronoun occurring in the part of the sentence after the modal field¹⁰, moves forward to hang enclitically on the nearest stressed valency-bound member of the sentence; in case they may also stand enclitically on the modal field. If the pronouns in question occur in front of the modal field, they stand proclitic on this (even though the verb or whatever filling this field may not be stressed). Concerning these rules, compare the interesting paper by Josefsson (1992) on the Swedish situation.

In this way, it is possible to explain quite a number of the apparent exceptions mentioned in this section as results of the cliticizations. The relation between the verbal root and the clitic may be strong enough to exclude any other interfering member of the sentence: this accounts for cases where the IO is not possible.

The conclusion to be drawn from this section is that the concept of sequential morphemes is not invalidated by Diderichsen's arguments. In fact it should be possible to investigate Danish word-order using this concept, and to extend its range beyond those discussed by Diderichsen in his thesis from 1941. The advantage to this approach, as compared to the traditional Diderichsen one, is that it allows the parallel between syntactic and morphologic case to stand out, thereby facilitating the reduction of syntax into morphology.

2. The Sentence-Scheme as a Maximal Sequence Morpheme

The following remarks presume a whole series of sequential morphemes in Danish, a much stronger claim in fact than the list enumerated above. These assumptions are substantiated by a number of empirical observations, carried out primarily by Lars Heltoft (1986 a, b) and myself.

The basic claim is that for the relational sequence: S-V-IO-DO. This fundamental sequence is observable not only in ordinary constructions with full NPs, but also for example between clitic pronouns (cp. Jørgensen 1991), where the S-IO-DO sequence will always be the rule. It also encompasses two of the sequential morphemes observed by Diderichsen and discussed at length above. The place of the verb is not merely a theoretical construct intended to force the Danish word-order to conform with the basic characteristics of a SVO language. Its placement is also defensible in terms of the observations made below concerning the syntax of complex verbal groups in Danish, namely where all infinite verbs assume precisely that position anticipated in this pattern.

In front of this basic relational sequence we assume, with Diderichsen, a fixed sequence made of *conjoining conjunctions*, *subordinating conjunctions*; *fundament field*¹¹ and *modal field*. Whereas the first two can be defined paradigmatically, by virtue of the morphemes admissible in these fields, the two next fields have a more complex status. Basically, they are filled with material defined paradigmatically elsewhere in the sentence: the fundament field comprised by the nominal and adverbial groups, the modal field either (in independent clauses) by the finite verb or (in dependent clauses) by the optional modal filler 'at'¹². Their presence and interrelation depend on the external function of the clause in the discourse, so that the constellation given in these two fields marks the illocutionary function of the clause¹³.

Following the fixed relational sequence we anticipate a zone where adverbs of time and place and other kinds of heavy adverbs, and possibly what is sometimes termed prepositional objects. Also within this zone there are heavy NPs. Admittedly this area – roughly what Diderichsen subsumed under 'A' and 'extraposition' – is a syntactic garbage disposal, made vaguely coherent thanks to a few palpable relations. This zone is little investigated, and Diderichsen's interpretation (1941) of it as mainly governed by principles of weightedness may be the most valid proposal we have right now. At any rate, all members within this zone are characterized semantically by either their morphological character or their introductory particle. This means that they do not need to prey upon sequencing to keep distinct from each other¹⁴. Unlike German, for instance, where the time -> place sequence is mandatory, nothing like this is observable in practical Danish language usage.¹⁵

It should be mentioned that all direct members of the sentence are provided with at least one stress each, unless it is removed by some subsequent rules.

In order to establish the exact word order in a Danish sentence from these three blocks, five important modifications are needed. I render them here in a provisory hierarchic order:

1° Introduction of coordinated members. Coordinated members are always stressed (cp. Hansen and Lund 1983 §§ 13, 30, 44, 89; Basbøll 1989 p. 122), and hence do not undergo further modifications insofar as these effect stress and/or word-order.

2° Filling of the modal field (see Heltoft). This also caters to the complete syntax of the verbal group, since the V is of course removed from the sequential morpheme, when there is only one verb. Spurious examples mentioned by Diderichsen (1966) of objects within V sequences (...VVOV..) must be left aside here.¹⁶

3° General marking of anaphoricity; this also removes the stress from the anaphorical members, unless already encompassed by 1°.

4° Filling of the fundament field in sentences with *modus affirmativus*. There seems to be two quite contrary reasons to do this: either to mark anaphoricity, i.e. the member filling this field is the most anaphoric member in the sentence; or to mark contrast. Maybe formulations like "most scene-setting from a communicative point of view" will suffice.

5° Cliticization of pure anaphores (see Jørgensen, 1991). From the sequential morpheme proper and, in PrepPs, this means encliticization; from the fundament field, procliticization. In certain kinds of PrepP's, this does not work, like comparative PrepPs (if they are Preps at all). The most likely explanation is that the Prep in such constructions is inherently weak, thereby so to speak "passing on" the stress to the anaphore; cp (with certain reservations as to the validity of the claims in this paper): Jørgensen 1990.

If the arguments concerning inversion of the IO-DO order in connection with certain clitics are to find their right place, the re-orderings must be made to follow after this step. Since others may be termed valency-bound, they would not occur at this level, but would be prepared already in the organization of the sequential morpheme by the valency of the verbal root.

By way of conclusion to this section, a typology is given of the different sentence members in Danish and the way they display their relation to the sentence as a whole.

1° *Members characterized through inflection*

Only two types are to be found in this group: those members built around verbs and those represented by pronouns. Both are given here only with strong reservations: through schwa deletion, endings in the Danish system of verbs have been weakened to a point where phonetic recognition of preterite vs. past participle and infinitive vs. present in many cases has become difficult out of context. Sequencing plays an important role in the construction of the Danish verbal group, since the only finite position lies in front of the infinites. Moreover, the hierarchy between the infinites relies exclusively on simple linear sequencing. Thus the importance of the endings should not be overestimated¹⁷.

As for the pronouns in the spoken language, conjugation plays a role for the clitic pronouns, especially the personal pronouns. Non-clitic pronouns tend not to be conjugated in Danish, which means that they are comparable to common NPs in this respect (see Jørgensen 1991). In any event, the whole question of strong morphologic relations appears somewhat doubtful when dealing with the Danish pronouns, since it is virtually impossible to separate endings from roots and to erect a consistent inflexional system. In fact, what we have is a set of supplementary roots with a related kind of semantic reference. The Danish system is interpretable as a paradigmatic function only by analogy to languages with proper morphological systems. Thus the only consistent morphological systems in Danish seem to be the verbal and adjectival ones (the latter of course without implication on the global syntactic level).

2° Members characterized through sequencing.

Subjects and objects are to be found in this group. As just noted, verbs and pronouns rely heavily on sequencing also in their syntactic function. Sequencing also applies to certain other sentence members like subordinating conjunctions (whose linear sequence also exhibits their functional hierarchy), and adverbs (where the scope also encompasses its field through strict linear, rightward effect).

3° Members characterized in their function through a nexus of a kernel and a function word.

This group encompasses the prepositional phrases whose function is determined by the interplay between the preposition and the kernel. It must be mentioned, though, that the prepositions are very often polysemous, covering different kinds of relations (typically both local and objectal relations or local vs. temporal function). In such cases the semantic character of the kernel becomes important¹⁸

4° Members characterized through their semantic properties.

In Danish, a number of individual types, like designations of time and place, may function as adverbs, even though they are ordinary NPs as far as their form is concerned. This holds for such expressions as 'næste uge' (next week), 'samme sted' (same place), or Kl. 5' "at five o'clock". This is presumably possible only for a minor group whose semantic features are at any rate quite distinct.

3. What is syntax?

So far, we have apparently confirmed the young Hjelmslev in his chauvinistic attitude towards syntax, as so vividly expressed in his 1934 lectures on linguistic theory (Hjelmslev 1972 p. 57), where he depicted himself as the vulture hovering to plunder the carcass of syntax. It seems as though the relational network of the sentence can be reduced to morphological systems – even in a language like Danish practically devoid of nominal inflection.

However we in fact *did* overlook one factor: the effect of temporality upon the *signifiant*, a concern which Hjelmslev also wanted to eradicate in his linguistic theory¹⁹. A thorough interpretation of his ongoing development of linguistic theory reveals that Hjelmslev attempts to reduce language wherever temporality impinges upon the theory²⁰. This is evidenced not only in his treatment of syntax, but also in his reduction of the history of the Indo-European languages, as it can be read in Hjelmslev (1963, 1972). In these two treatments of historical features in linguistics, he defends a thesis that all linguistic change derives directly from the system of language. However, in order to effect this reduction, it becomes necessary to construct a meta-morphological level beyond the morphological level of 'langage'. It is from here that the linguistic changes can be staged (cp. Jørgensen 1988a). Conceived in the normal Saussurean way, a linguistic system can not initiate its own change. In this sense Hjelmslev, in trying to elude this problem, seems to be working towards something altogether different from the classical structuralism.

It is likewise necessary to pose the question whether time is really reducible in these allegedly morphologic relations. This claim seems valid only conditionally. The very possibility of displaying morphological relations as sequential morphemes no doubt presupposes some given concept of sequential time. Hjelmslev's attempt to meet this demand by introducing the notion of vectors (mentioned in Gregersen 1991 II p. 184) is evidently incapable of removing the problem, since time must constitute a single parameter of these vectors. A concept of time can not be negotiated²¹, even though the purpose driving this way of thinking is to do abolish it. It is no doubt possible, and in many ways also necessary to solve certain problems, to operate with concepts, below sentence level, that suspend the direct influence of time on a given structure. This is what Rischel (1975) suggests. But, when the linguistic structure is exposed to communicative perspectives their character as formal replacements of realistic structures should be made clear.

This failure to clearly demonstrate the relation of time as such is a problem inherent to both Chomskyan syntax and dependence grammar. The exact nature of deep structure also seems too vaguely defined so as to allow a serious discussion of whether the deep structures comprise phonetic representations²². However, when judging matters from an external, realisistic point of view, it does seem necessary to conclude that syntax in fact operates on phonetic matrices, and that a temporal organization is involved.

If this assertion is valid then any syntax must satisfy these two general preconditions. This goes also for a Hjelmslevian syntax. The concept of time as called upon here is conceived in connection to a general realistic approach to language. Nevertheless this approach retains important aspects of structuralist linguistics, namely the deductive approach and the relational networks. Realism is meant to designate some very precise assumptions regarding the prerequisites to any kind of 'nature of language', *grosso modo* identical with the basic concepts of enunciation (cp. Jørgensen 1988b). Hence the concept of time thus called for should be ascribed neither metaphysical nor psychological character. Time in this context is an agnostic concept invoked to account for a necessary condition of enunciation, viz. the presence of the speakers within an existing communicational space.

To the extent that this criticism of Hjelmslevian syntax holds, it should make possible strong analogies between semiotic and syntactic processes of transitivity. The doubleness which I have tried to demonstrate in the overall organisation of Danish syntax is strongly reminiscent of the way the 'énoncé' in Greimassian theory is organized in relation to 'énonciation' (cp. Greimas and Courtés 1979; for a detailed discussion of the organization of temporality within their theory, see Jørgensen 1988b). Thus it can be concluded that:

1° The purely constructive network in Danish syntax can be conceived in conformance to Hjelmslev theorems on the fundamentally atemporal character of linguistic structure;

2° that this position is defeated radically as soon as semantic and pragmatic factors are taken into account. That, in other words, an atemporal syntax must pay heed to the demands from the semiotic processes of enunciation.

The question to which extent the syntax of other languages conform with this duality of internal a-temporality and external temporality, must remain an open one. The suggested analogies to general semiotic theory make the universality of this claim probable.

NOTES

1. I have been benefitted in this article by the extensive comments of Professor Michael Herslund, Department of French, Copenhagen School of Economics and Business Administration. Naturally, I assume responsibility for any remaining inconsistencies. I also want to thank Raymond Nault for his thorough work on the language.
2. The reasons for this leave-taking are outlined in a most useful book by Frans Gregersen (1991) which also presents a deep-going epistemological discussion of how these circumstances may be interpreted. See also his earlier version (Gregersen 1986).
3. Apart from a short discussion of Henri Weil's (1844) conception of the interface between psychology and word order (Hjelmslev 1950), concluding with a statement that these questions hinge on a theory of connotation, Hjelmslev never published anything on word-order. Gregersen (1991: 210ff.) discusses a series of sessions in 1950-1 with Hjelmslev and Diderichsen as main participants, where these issues were the main topic of inquiry. At the time of the present paper, I was unaware of the existence of a number of extensive notes made by Professor Eli Fischer-Jørgensen from these sessions, and have not had occasion to purview them for the technical matters pertinent to the present discussion.
4. I of course am not the first one to suggest such an approach; Aage Hansen 1967 and Heger 1984 are notorious recent efforts in the same direction. A detailed account of the differences between our approaches does not lie within the present bounds; however, it should be noted that one of my main arguments, namely the importance of the clitics in Danish, is not used by my forerunners.
5. Similar conclusions on Hjelmslev's conception of history and system are reached by Gregersen (1991; II: 39).
6. Diderichsen (1941: 12) claims that the term is coined by the Danish Germanic philologist L.L. Hammerich. Another possibility is Louis Hjelmslev, who used a similar concept in Hjelmslev: 1935-37.
7. I am referring to the well-known (though linguistically defective) observation of indirect objects being frequently 'human' and indirect objects frequently 'things'. The futility of claiming this in a theoretical framework is proved by Herslund 1986; this notwithstanding, it is difficult to claim that there is no broad statistic relevancy to it.
8. In a personal communication, Professor Erik Hansen, Copenhagen, has pointed out to me that obviously many of the relevant words are composite verbs with a preposition as first component. In these cases the word order Prep-V-DO-IO is an obvious parallel to the word order V-DO-PrepO. This does not explain the non-composite verbs like "nærme" (approach), "hellige" (attend to), however.
9. Anaphorical pronouns receiving contrastive stress do not undergo cliticization, but retain the morphologic features of full anaphores, i.e. the distinction between nominative and oblique forms. Cp. Hansen 1972; Jørgensen 1991.
10. The 'modal field' is my translation of the concept *m* in Heltoft 1986 a, b. This supplants the well-known Diderichsen term of *v* through generalizing its function and applying it also to dependent clauses.
11. I am not entirely satisfied with this literal translation of Diderichsen's concept of 'felt', since an important connotation – that of a "square on a game-board" in the English correlate is lost.
12. The interesting status of this particle in relation to structural and sociolinguistic matters is

described in Hansen 1983 and Heltoft 1986b. Even though the particle is superficially optional, there is very good reason to assume that it is structurally present, even in such sociolects where explicit language politics condemns it, cp. Heltoft 1986b.

13. For details, see Heltoft, 1986 a, b,.
14. Of course heavy full NPs are an exception to this. The interpretation of these is either secured by the valency of the full verb, or, in Danish syntax, by replacement dummies like the subject 'der' analyzed as such by Diderichsen.
15. Nevertheless, simple experiments with permutations within 'A' will convince one of the fact that some sequencing rules in fact do apply within this field ("Han er stået tidligt op i morges" (He is arisen early this morning") as opposed to *"Han er stået i morges tidligt op" (He is arisen this morning early)).
16. The most promising possibility in my opinion is an interpretation of these phenomena allowing the post-O verbal sequence to be a predicative of the O, not a verbal group proper (this phenomenon is well-known; lengthy observations in Mikkelsen 1911). Other factors might be at play as well.
17. A general introduction to the reduction of the Danish verbal inflexional system and the consequences for the general syntax of the language is given in Ács and Jørgensen, 1990.
18. I have used the term 'nexus' in this connection, in spite of my previous reluctance to accept this idea in the general outline of this article. I am forced to do so for want of a better term to express the mutual relation of the kernel and the preposition, obviously present due to homonymies etc.
19. Just one notable example of this is taken from an allegedly cryptic text, Hjelmslev's outline of the Danish system of Expression (original: 1951, reprinted in 1973: 247ff): to Hjelmslev, the ordering of phonemes in a morpheme did not really matter. This can be seen from his reduction of ?p, ?t and ?k to respectively hb, bh, hd, dh, hg, and gh. This was done in order to account for the particular Danish stopped consonants, distinct only through aspiration vs. non-aspiration. The two-fold analysis depends on the fact that certain contexts (like ?pl) would force him to acknowledge otherwise non-existent groups like ?hl, whereas others (like l?p) would likewise force non-existent groups like ?lh upon the poor phonetician. In the end-effect, neither variant of the aspirated stops is pronounced differently – *cur illa lacryma?*
20. Gregersen 1991 (passim) offers a wealth of details on the 'anti-time' theme in Hjelmslev's thinking.
21. Or "Es gibt Zeit", as Heidegger would have (put) it.
22. However, Bach's (1975) most interesting attempt to justify the linearity of the deep structure on theory-internal grounds deserves mentioning in this connection. My claims on phonetical character of deep structure rely on Brandt 1974, 1975.

BIBLIOGRAPHY

- Ács, Péter and Jørgensen, H. (1990). "På afgrundens rand?" Sooman (ed.): *Vänbok. Festgabe für Otto Gschwantler*. Wien: Verlag Verband der wissenschaftlichen Gesellschaften in Österreich.
- Bach, E. (1975). "Order in Base Structure". *Word Order and Word Order Change*. Li (ed.), Austin and London: University of Texas Press.
- Basbøll, Hans (1989). "Dansk talesprog, systembeskrivelser. Dansk fonologi i de sidste 25 år." *Forskningsprofiler*. Holmberg and Ruus (eds.). Copenhagen: Gyldendal.
- Brandt, P. Aa. (1974). *Tegn Sætning Subjekt*. Grenå: GMT.
- Brandt, P. Aa. (1975). "Lingvistik og psykoanalyse" *Papir*, no. 4. Grenå: GMT.
- Brøndal, Viggo (1932). *Morfologi og Syntax*. Copenhagen: Munksgaard.

- Diderichsen, Paul (1939). "Om Pronominerne *sig* og *sin*". *Acta Philologica Scandinavica*. Copenhagen: Munksgaard.
- Diderichsen, Paul (1941). *Sætningsbygningen i Skaanske Lov*. Copenhagen Munksgaard.
- Diderichsen, Paul (1966). "Sætningen og dens led – 30 år efter". *Helhed og Struktur*. Copenhagen: G.E.C. Gads Forlag.
- Gregersen, Frans (1986). "Paul Diderichsen og Louis Hjelmslev". *Nydanske Studier*, 16/17.
- Gregersen, Frans (1991). *Sociolingvistikens (u)mulighed*. Copenhagen: Tiderne Skrifter.
- Greimas, A.-J. and Courtés, J. (1979): *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.
- Hansen, Erik (1983). "Det Pleonastiske At". *Danske Studier*.
- Hansen, Erik (1984). *Dæmonernes Port*. Copenhagen: Hans Reitzels Forlag.
- Hansen, Erik and Lund, Jørn (1983). *Sæt tryk på*. Copenhagen: Lærereforeningens Materialudvalg.
- Hansen, Aage (1949). "On the So-Called Indirect Object of Danish". *Recherches structurales (Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, V)*. Copenhagen: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Hansen, Aage (1967). *Moderne Dansk*, I-III. Copenhagen: Grafisk Forlag.
- Heger, Steffen (1984). "Halløj i operaen". Unpublished manuscript, University of Copenhagen.
- Heltoft, Lars (1986a): "The V/2 Analysis – A Reply from the Diderichsen Tradition". Dahl and Holmberg: *Scandinavian Syntax*. Stockholm: Institute of Linguistics.
- Heltoft, Lars (1986b). "Topologi og Syntax". *Nydanske Studier*, 16-17. Copenhagen: Akademisk Forlag.
- Herslund, Michael (1986). "The Double Object Construction in Danish". Hellan and Koch Christiansen (eds.): *Topics in Scandinavian Syntax*. Dordrecht: Reidel.
- Hjelmslev, Louis (1935-37). *La catégorie du cas*. (*Acta Jutlandica*, VII.1) (quoted here from the second edition: München, Wilhelm Fink Verlag 1972).
- Hjelmslev, Louis (1950). "Rôle structural de l'ordre des mots". *Journal de psychologie normale et pathologique*, 43.
- Hjelmslev, Louis (1963). *Sproget*. Copenhagen: Berlingske Forlag.
- Hjelmslev, Louis (1972). *Sprogsystem og Sprogforandring*. (*Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, XV). Copenhagen: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Josefsson, Gunlög (1992). "Object Shift and Weak Pronominals in Swedish". *Working Papers in Scandinavian Syntax*, no 49. Lund.
- Jørgensen, Henrik (1988a). "Louis Hjelmslev som historiefilosof". *Subjektivitet og intersubjektivitet (Arbejds-papirer fra NSU, no. 28)* Ålborg: Nordisk Sommeruniversitet.
- Jørgensen, Henrik (1988b). "Udsigelsen eksisterer sgu ikke". *Litteratur og samfund*, 43. Copenhagen.
- Jørgensen, Henrik (1990). "On Some Mysterious Conjunctions in Danish and Their Syntactic Features" *Skandinavistisk Füzetek*, 4. Budapest.

- Jørgensen, Henrik (1991). "Om de danske personlige pronominer". *Danske Studier*.
- Mikkelsen, Kristian (1911). *Dansk Ordføjningslære*. Copenhagen: Lehmann and Stage (2nd edition. Copenhagen: Hans Reitzel: 1975).
- ODS: *Ordbog over det danske Sprog*. (1918-1956), I-XXVIII. Copenhagen: Gyldendal.
- Oxenvad, Erik (1934) "Om nogle upersonlige konstruktioner i Dansk." *Studier tilegnede Verner Dahlerup på Femoghalvfjerdsdaarsdagen den 31. oktober 1934* (eds. P. Andersen, Aa. Hansen, Peter Skautrup) in *Danske Folkemaal*. Tillægsbind til 8. Aargang. Århus: Universitetsforlag.
- Ries, John (1927). *Was ist Syntax? (Beitrage zur Grundlegung der Syntax, 1*. 2nd edition Prague: Taussig and Taussig (1st edition, 1894).
- Ries, John (1931). *Was is ein Satz? (Beiträge zur Grundlegung der Syntax, 3)*. Prague: Taussig and Taussig.
- Rischel, J. (1975). "Problemer og perspektiver i Hjelmslevs udtrykslære." *Papir*, no. 3.
- Searle, J.R. (1969). *Speech Acts*. Cambridge: Cambridge UP.
- Weil, Henri (1844): *De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux modernes*. 3rd. ed. Paris 1879.

Immanence and Transcendence. Hjelmslev and/or Brøndal

Svend Erik Larsen & Raymond Nault

The Linguistic Circle

In this article we will be presenting Louis Hjelmslev's fundamental theoretical precepts insofar as they are demarcated by their proximity to the ideas of Viggo Brøndal. Hjelmslev and Brøndal were the main proponents in the 1930's theoretical debate of linguistics in Denmark. Their academic and personal differences helped to sharpen their scholarly profiles and to thereby promote Danish linguistics in a manner that neither could have managed alone.

The Linguistic Circle of Copenhagen was founded with Brøndal and Hjelmslev as anchormen in 1931. Brøndal, the newly-appointed but established and recognized professor in Romance languages, was representative for the new trends in linguistics as inaugurated in Ferdinand de Saussure's programme for a structural linguistics. Hjelmslev was spokesman for the younger, as yet unestablished linguists who were interested in channeling the drift of modern European currents into Denmark. Hjelmslev's appeal to Brøndal to embark upon the sort of renovative process initiated by the founding of the Linguistic Circle meant that the most fecund combination of common interests – the modern, theoretical-oriented structural linguistics – and various conditions and generations would be assembled in one place.

For it should not be forgotten that since the days of Rasmus Rask Danish linguistics has been both internationally orientated and acknowledged. A random sampling of such names as Rask, Madvig, Verner, Thomsen, Pedersen, Sandfeld, Nyrop, Jespersen, Roos, Hammerich, which would also include names active in the 30s in and around the Circle, demonstrates that the Indo-European, national- and contemporary-oriented linguistics were firmly established. That the International Congress of Linguists took place in Copenhagen in 1936, with Otto Jespersen and Viggo Brøndal as the main organizers, also attests to the degree to which different schools and interests coexisted.

If we elect nonetheless to focus on the Linguistic Circle and its two figureheads it is because the labors and intents of the Circle broke new ground: here it was that *theoretical* linguistics burst upon the scene in full force, a synchronic linguistics that was concerned with itself as science, as a specific science, and hence as a science that explicitly attended to the constitution of its object, in both the epistemological and methodological sense of the word. From here on out no appeal to theoretic innocence could be made.

At the same time the presence of precisely these two keynote figures, Hjelmslev

and Brøndal, meant that this new orientation took on a certain character and thrust that was particularly Danish in design, albeit not always harmoniously. The personal opposition in Brøndal's and Hjelmslev's relationship, and the academic hiatus between them is, however, better suited to the subscribers of historico-scientific gossip tabloids. A conflict between them certainly existed, but did not disrupt the shared workaday experience within the Circle, even though it did, of course, surface at certain junctures.

This personal slant to the story aside, Brøndal's and Hjelmslev's co-presence in the Copenhagen milieu (with Hjelmslev temporarily posted at the new Århus university), provided Danish linguistics with two eminent representatives of the polar positions in the New Linguistics. At one end was Brøndal's *philosophic* oriented brand of structural linguistics. This stressed the constitutive role of language structure in the relation between object and consciousness, and was highly influenced by phenomenologic avenues of thought. At the other end was Hjelmslev's *methodologic* oriented version of the new trends. This emphasized the formal structures of language, and was influenced by the thinking of logical positivism. Hence our indication of the *tensions*.

These tensions could have been considered far greater, had each of the two scholars been confronted by others from outside the theoretical-linguistic horizon as we have just described it; by a Jespersen or a Sandfeld, for example. It is therefore important to keep in mind that Brøndal and Hjelmslev, due to their occupation within the same, structural linguistic, horizon, automatically exhibit many similarities. Thus the *tension* between them is more an indication of the *span* which linguistics consequently has in Denmark. This is a singlemost exception within European linguistics. For Brøndal was also deeply preoccupied with the concepts of modern relational logic, and by relations and the signification of relational interdependencies. And Hjelmslev was also engaged by the problem of how language structure signalizes our possibility of finding the form of as many transcendent entities as possible. And both shared a traditional philological background as their common stock of knowledge.

Method and Object

The Linguistic Circle of Copenhagen celebrated its 10-year anniversary on September 24, 1941. Naturally Louis Hjelmslev and Viggo Brøndal were to deliver a speech upon this occasion – each their own. While Brøndal's anniversary talk is primarily an historical overview of the intellectual and the scientific climate in the twenties and thirties as seen after the outbreak of World War II, Hjelmslev's speech is a scientific self-portraiture. He enumerates three species of linguists in the contemporary linguistic populace: the specialist, i.e. the learned, but theory-deprived empiricist; the language philosopher, whose interests are more philosophic and metaphysical than truly linguistic, and for whom the possession of intuitive, undefined and undefinable concepts is regarded a virtue; and, finally, the linguistic theoretician, whose interests are purely linguistic, and who labors to define concepts and methods that are general, though general only to linguistics (Hjelmslev 1973: 103).

It is to this latter category that Hjelmslev assigns himself, and which he character-

izes in his speech. The two other species were also present for the occasion: Hammerich and Jespersen, the specialists, had probably squirmed a bit in their seats while Brøndal, the philosopher, held a stiff upper lip.

The dominant status of methodology in Louis Hjelmslev's formulation of theory comes through very clearly here:

Neither before nor after the application of the method is it possible to go directly to the object, by-passing the method. There are, prior to the application of the method, no so-called obvious facts (those which some linguistic philosophers are fond of as a starting point by appealing to naive realism, which of course does not stand up to any scientific examination); and there is, after the application of an exhaustive method, no attainable object left (ib.: 104).

One implication of this bare-faced declaration that the object has solely a methodologic and not an ontologic, phenomenologic, or any other general status, is that the linguistic method itself is also an object of linguistics:

Linguistic theory must be capable of being analyzed and described by means of its own method; linguistic theory must be susceptible of being made its own object (ib.:107).

Seeing that the object of linguistics is constituted by the linguistic method, method and object become indistinguishable. The method consists in describing the object as a sum of functions "taken in its most abstract meaning, namely in the mathematical-logical meaning of 'dependency' or 'relation'" (ib.: 107), hence "Functional wholes are the only things which are known. The object is equal to the sum of the functions of its parts and its own functions by this the object is defined" (ib.: 107).

This explains why the task of language theory becomes one of elaborating a non-contradictory and exhaustive description by prescribing a procedure that leads to the simplest possible description by the simplest possible means (ib.: 105). That the description is to be non-contradictory and exhaustive lies in consequence of the fact that the object is constituted by the method. Otherwise what would be constituted is not one object that could be described, but a plurality of possible objects between which a choice should be made according to criteria external to the method. Thus it is the notion of simplicity which is the specifying factor with respect to how this pure methodologic constitution is possible. In contrast to language-philosophic – and hence for Hjelmslev metaphysical – approaches, the theoretic endeavor would never dare to operate with indemonstrable axioms and undefinable fundamental concepts (ib.: 104). The theory of language has no axiomatic (ib.: 106). Hence simplicity has nothing to do with the number of fundamental concepts or of procedural rules, something which a quick look at the Hjelmslevian array of concepts can convince anyone of. Simplicity is concerned solely with an explicitness. That which cannot be explicitized in relation to the method is to be excluded.

The procedure which the method comes to prescribe becomes a procedure of parti-

tion: the object to which the fully implemented procedure can relate is a textual process that is divided up on the basis of observed dependencies – functions – between parts. Against this background the object is cleansed of everything other than that which renders it precisely an object of this character. It becomes a structure.

Invoking mathematical logic (ib.: 107 including Poincaré (ib.: 117)) and the exact sciences (ib.: 116), Hjelmslev thus declares himself an adherent to the branch of modern thinking which can, broadly speaking, be termed logical positivism.

Intentionality and Object

In Brøndal's contribution to the anniversary festivities, extant only in a Danish manuscript in outline form, few theoretical principles are to be found. It is basically a retrospective overview of the channels through which the international debate in language science was conveyed, and the manner in which this debate contributed at all to keeping the problems open and generating in a closed and cold pre-war interrim. Brøndal gives name to important congresses and to other forums, including the cultural meetings and initiatives of the The League of Nations, in which Brøndal participated actively, and the Prague Circle; mentioned too are periodicals, amongst others of course the Circle's own *Acta Linguistica*. Brøndal, not out of character, speaks pathetically about a conscientious responsibility toward the entire cultural predicament, where the maximal manifestation of intellectual liberty keeps the holes in the ice from freezing over. We do not make this point as a rhetorical superfluity; we merely wish to emphasize that Brøndal, even when examining the most insignificant phoneme, always perceives the echo from the total cultural space, and it is that echo which is his subject of inquiry. He enshrouds himself always, not just in occasional speeches, in a mass of the indefinables which Hjelmslev repudiates.

Their differences do, however, surface at points in the talk where the more specific matter at hand is language science. Brøndal commences by characterizing as prerequisites to a general linguistics the familiarity with diverse languages and types of language (cf. Hjelmslev's specialist), familiarity with several "understandings of language" and a consequential "collaboration between several methods." The latter two conditions obliterate Hjelmslev's sharp distinction between philosopher and theoretician. This collaboration after all requires not only a familiarity with various understandings, but an acceptance of them in all their variety, and hence an acceptance that each of them can not explicitize their fundament wholly and completely, but must be supplemented by other conceptions which in turn implies a different balance between an explicitness and an undefined axiomatic. It is this reconcilability of such approaches that Brøndal insists upon, even though he thereby commits himself to doing something "which undoubtedly the philologists will think too philosophic and the philosophers too philologic" (Brøndal 1948: IX). But method and epistemology or philosophy *must* be a totality – that is the entire purpose (cf. Brøndal 1950: preface).

Brøndal's starting point is that, in language, the world about us originates as a human world in such a way that we are able to carry on in it:

For a language is, like a Geometry, a system of concepts, which from our stage and according to our capacities we apply to a world and whereby – who knows? – we perhaps create this world (Brøndal 1948: 15).

The concept which in various guises Brøndal calls upon in his theory in order to account for how language plays a constitutive role in the founding of the world as object for consciousness is *intentionality*, i.e. the notion basic to phenomenology (that phenomenology which, incidentally, also was the basis for much of the work within the Prague School).

If the starting point is this conception of language as a whole that holds all its structural relations together to constitute a specific totality, then the fundamental concepts of linguistics must be elucidated so as to articulate this intentionality in various language-specific ways. The method or methods for rendering this relationship explicit must then be made to account for these aspects of intentionality everywhere in language, down to its most minute detail so that they thereby originate as linguistic entities. Be the method incapable of doing so, then the task is not to define the object as that which the method is capable of explicating, but to develop better methods from the unchanged axiomatic fundament. Again, without going into detail, we shall only remark that Brøndal allows for the argument for working with relations – at this point in total agreement with Hjelmslev – to be accompanied by an equally strong argument for linguistics being unable to dispense with a concept of object or substance. This he retrieves from the history of the philosophical categories, primarily through an analysis and reinterpretation of Aristotle.

Acta Linguistica

We could state the opposition between Brøndal and Hjelmslev a bit more directly: Hjelmslev would presumably give Brøndal his just due concerning language and its role in the constitution of the external world. But, if this mode of constitution can not be reformulated into explicit methods, then we are unable to say anything about it as concerns to language as object. Therefore it must be excluded from the definition of this object; otherwise, the analysis would be obfuscated. Brøndal would respond that if the method cannot address that which one considers essential in the object, but only that which we can manage to explicate, then we can rest assured that the result which is true also is uninteresting.

From this tension between validity and relevance is born the singlemost undertaking of the Linguistic Circle: the periodical *Acta Linguistica*, founded with Brøndal and Hjelmslev as coeditors in 1939. It achieved immediate international acclaim and its first edition led out with several articles on the concept most fundamental to structural linguistics: the sign.

Brøndal wrote the editorial preface to the first number. Following Brøndal's death in 1942, Hjelmslev assumed sole editorship and reissued a new editorial stance to an edition that should have been issued in 1944, but which came out in 1948. These two prefaces are a programmatic repetition of the two linguists' shared interests in struc-

ture in language analysis and their differences in evaluating the basis for structure and the purpose of analysis.

When Brøndal puts forth his structuralist manifesto he too defines structure as being the immanent relational cohesiveness of the object (Brøndal 1943: 93, 97) determining its specificity. But the object is not reduced to that which can be delimited by the method, whereafter the structure is established. In fact he finds in this stance a positivistic leaning which has value only with respect to analytic technique, and sees it as a feeble attempt at scientific self-legitimation.

For Brøndal it is necessary to "supposer une réalité, objet spécifique de la science donnée, derrière les purs rapports qu'on constate entre les observations" (ib.: 92). It is at the same time important for him, with the help of the structure, to analyze both the features that fall regularly within the relational logic of the structure, and the features that are less bound up or which enter discontinuously as a sign of other sorts of dependencies than those which regulated structural analysis has revealed. The reality he supposes thus is not homologous, but heterologous (ib.: 92, 96). When he calls it a totality (ib.: 95), he means that it is not a totality which is exhausted by a formal analysis. This is to say that both elements and relations inhere to the structure as scientific object:

il sera en effet important de distinguer entre les propriétés purement formelles d'un système et sa matière ou substance qui, tout en étant adaptée à la structure donnée (puisqu'elle y entre), n'en est pas moins relativement indépendante; et l'étude des catégories réelles, contenu ou base des systèmes, sera non moins importante que celle de la structure formelle. Les méditations pénétrantes de Husserl sur la phénoménologie seront ici une source d'inspiration pour tout logicien du langage (ib.: 97).

It is the closing words to this editorial preface which Hjelmslev at least was unable to endorse.

When as chief editor Hjelmslev receives the opportunity to write a preface the message is another one. Structure is still center stage as "une entité autonome de dépendances internes" – here there are no quarrels (Hjelmslev 1970: 28). But "C'est donc la méthode seule qui est en cause, et ce que la recherche est appelée à contrôler, c'est la possibilité de la méthode préconisée par l'hypothèse." (ib.: 29). The hypothesis hinges on the existence of these internal dependencies alone, hence on the object as accessible to a formal analysis and to a formal analysis alone, and "L'hypothèse initiale ne se prononce pas, on l'aura remarqué, sur la 'nature' de l'objet étudié," a formulation of hypothesis that is called dogmatic apriorism (ib.: 29). The reference to a hypothetic-deductive method-complexus is thereby wholly explicit. At the same time Hjelmslev concedes, naturally, that language exhibits variation and randomness, but denies that they might inhere to the object's basic properties. This basic property is to be autonomous (ib.: 30).

Hence the fronts for linguistic-scientific principle are clearly drawn up. We find on the one side the method-oriented formalism which understands that the claim for a to-

tal expliciting of the premisses for the method is an absurdity since the object displays non-formal characteristics, substantial irregularities. Hjelmslev's later attempt to elude the substance concept or rather to define it so that it can be legitimately bypassed (see Hjelmslev 1969 and 1975) signalizes that the problem cannot be resolved in his theory with the absolute autonomy of language as the fundamental, but not sole, property.

Over against this stands the philosophical-oriented linguistics with emphasis on the object's non-linguistic constitution as a precondition to the linguistic analysis, so that the immanent description is only half of the linguist's legitimate and necessary task. Brøndal's attempt to establish categories and formal concepts with methodologic and analytic purposes reveals the difficulties with which this point of departure presents him. His analysis has a clear aim but no clear procedure and each time a critical new detail comes to light his grammatical system changes (for ex. from the Danish original to the French translation of *Ordklasserne*).

Immanence and Transcendence

Hjelmslev's and Brøndal's different objectives are clear determinants of the respective immanent and transcendent approaches they take. In order, however, to understand their differences it will be necessary to draw out the implications held in these two respective terms.

As it cannot be denied that one must start somewhere with some thing, let us for the sake of illustration choose a literary work as our sample object. An immanently oriented investigation or interpretation would immediately resign itself to the work as it exists, that is, wholly and in the present now. Discarding and disregarding possible external influences, historical or geographical data, the investigator would attempt to extricate and explicate its structure by following, for instance, the unfolding and development of a symbol stream in the unconscious weave, trying to establish the inter-relatedness of the symbols. In this way the work is treated as a totality where the elements have identity by virtue of the piece's own autonomous structure. A transcendent treatment would, disrespecting or overlooking the validity of an autonomous whole, draw in from the outside historical sources, person or place names, dates etc. The latter approach would assuredly arrive at a description of the structure, but true historical insight deriving from an explication of the unconscious structures presupposed in spontaneous production (speech, for example) would be fractured and distorted. In this sense immanence and transcendence can be seen as the difference between a synchronic and a diachronic approach.

But this synchronic/diachronic distinction can also be considered in terms of what has been called the naturalistic reduction, the borrowing of methods from the natural sciences in order to establish the humanistic sciences. The transference of these methods carries with it questions regarding the epistemological and ontological status of the scientific objects. Hjelmslev, in applying the basically logical 'functions' (interdependence, determination, constellation), establishes objects based on relationships of necessity and non-necessity between the 'dependences' which are otherwise unde-

finables in his theory. In this sense Hjelmslev could be accused of being transcendent. The central question here, however, concerns what is, in language or linguistics, immanent. Thus, for now, the relationship between logic and language will be left unsevered. Since our ultimate gesture here is towards a structuralist approach to language as defined in the initial proposal from *Acta Linguistica* let us instead consider what is implied by a synchronic and/or a diachronic investigation.

Although analogy has now been drawn between the immanence/ transcendence and the synchronic/diachronic dichotomies, caution must be exercised so as not to simply transpose the one to or for the other. Hjelmslev's glossematics advocates an immanently based theory of language (respectfully foregoing the distinction 'langue' and 'langage'), whereas Brøndal's transcendent reflections derive directly from language as an intentional phenomenon. However, neither would exclude the synchronic in favor of the diachronic approach. In fact, they admit of the methodological necessity of giving precedence to the former. This is manifest in one of Hjelmslev's concluding statements to *Prolegomena to a Theory of Language*: "Instead of hindering transcendence, immanence has given it a new and better basis; immanence and transcendence are joined in a higher unity on the basis of immanence" (Hjelmslev 1969: 127). Hjelmslev's static conception, though, is so strongly pronounced in his immanent theory that Time disappears. In a description of determinations or unilateral dependences, Hjelmslev informs:

The one is a prerequisite of the other, but not conversely [...] The determining element is manifested graphically or acoustically as final or vowel-distant, the determined element as initial or vowel-adjacent, but these physical place designations and this time designation of before and after do not enter into the definitions. Time is completely eliminated in a system of this kind (Hjelmslev 1973: 110).

A consequence of an application of the logically described functions in the analysis of the text is that the elements are viewed only in relation to others without reference to the speaker. What is not clear, however, is whether the full elimination of this human aspect later can be rectified. For now, however, and in the comparative nature of this paper, a quotation from Brøndal's work treating the synonymic systems of prepositions, will show his service to the diachronic study of language through a synchronic one:

Là, pour comprendre chaque état de langue, il sera de la plus grande importance d'établir son système de prépositions, c.-à-d. de définir chaque préposition (et ses emplois possibles) et de déterminer le rapport qu'elle entretient avec tous les autres mots analogues de la langue. Sur la base de cette étude synchronique (mais non *sans* elle) on pourra ensuite procéder à un examen diachronique (Brøndal 1950: 4).

The above quotations illustrate two ways of possibly constructing a system. Without further consideration here being given to the respective objects, another aspect of

immanence and transcendence must be drawn into the present context in connection with the disappearance of Time.

Thought is not expressed in a momentaneous burst, though it can be interjected that its realization may be. The totality of a thought unfolds in time and with the elimination of time an essential aspect of language too is removed: the speaker. This neutralizing of the individual moment in language is a consequence readily admitted of by Hjelmslev, as he flatly states: "Speaker and listener are not relevant to language structure." (Hjelmslev 1973: 126). Insofar as one of the prerequisites of spontaneous human communication is that of the participants remaining unaware of the underlying structure, this is essentially a correct dictum. But, and as Jean-Paul Sartre remarks: "... cette chose sans l'homme [...], portant la trace de l'homme" (Sartre 1966: 89). Thus while Hjelmslev and Brøndal are methodologically well-grounded in a synchronic approach, the exaggeration of the static aspect of a system neglects language change. What is the consequence of the disappearance of the bearer and purveyor of linguistic material? Here an essential distinction between an immanent and a transcendent approach to language comes to the fore: according to Hjelmslev, the tendency for change is contained in the system. Brøndal, conversely, admits of the impetus from the outside but, once influenced, the system, according to its particular disposition, develops in one as against another possible way:

Il est évident que ce genre de disposition peut et doit jouer un rôle *quand* un écroulement et, ensuite, une réfection ont lieu. Mais la cause elle-même du *fait que* une brisure a lieu doit toujours être cherchée ailleurs. Dans le système comme tel il n'y a en effet ni tendance à changement ni motif capable d'expliquer aucune modification. Un système (et plus généralement une norme) est de par sa nature un équilibre au dessus du temps, une harmonie, que l'usager de la langue ne peut considérer que synchroniquement ou mieux *achroniquement*, c.-à-d. comme gardant sa validité aussi longtemps que la compréhension sera possible dans les circonstances données. L'impulsion qui mène à un changement doit donc nécessairement venir du dehors [...] (Brøndal 1950: 117)

Here, too, time is suspended in respect to the system which is in turn necessarily removed from its carriers' consciousness. The question then is where the distinction between immanence/ transcendence should be marked since, as it appears in both the above cases, the language system is conceived of as an abstract, self-contained, timeless entity removed from the individual's awareness.

One answer is the relationship of methodology to ontology or the ontological status of the object. This is a crucial point in the opposite directions Hjelmslev and Brøndal take. Hjelmslev's article from 1944 demonstrates how the object's existence is secondary to a method:

Ajoutons tout de suite que la recherche ainsi envisagée n'est pas pour cela bornée au détail, ni au particulier. Au contraire, la recherche porte sur le général. L'hypothèse initiale ne se prononce pas, on l'aura remarqué, sur la 'nature' de

l'«objet» étudié. Elle se garde bien de se perdre dans une métaphysique ou dans une philosophie du *Ding an sich*. Elle porte uniquement sur la méthode. [...] C'est donc la *méthode* seule qui est en cause, et ce que la recherche est appelée à contrôler, c'est la possibilité de la méthode préconisée par l'hypothèse (Hjelmslev 1970: 29).

Thus Hjelmslev's hypothesis: "il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme étant essentiellement un entité autonome de *dépendances internes*, ou, en un mot, une *structure*" (ib.: 28) is exclusively concerned with the method, not with an object as such. But in averting a study focused upon an object, he leaves the empirical world to epistemology. Hjelmslev thereby isolates the theory through the empirical principle: the demands to which the theory must answer are: 1) non-contradictoriness, 2) exhaustiveness and 3) simplicity. This raises questions of a scientific and theoretical nature, those related to locating an object from whence an investigation can begin, and whether this method can yield a valid ontological truth since we learn: "That something is true means, and means only, that it constitutes the simplest possible, self-consistent, and exhaustive solution" (Hjelmslev 1973: 104). Hence, according to Hjelmslev, the ontological and scientific truth of the object is determined by the method alone and, consequently, if Hjelmslev is to be criticized, then it can only be on grounds of the logical consistency of the theorems subsequently deduced from the definitions.

Somewhere along his line of thinking, however, Hjelmslev must have asked: 'Where and how in the world is the linguistic object to be located and defined?' He proposes a theory elucidating a method allowing the circumscription of this purported object: "the aim of a theory is to indicate a method or procedure for knowing or comprehending a given object" (Hjelmslev 1969: 16). Yet when he further requires that the theory "must be so organized as to enable us to know all conceivable objects of the same premised nature as the one under consideration" (ib.: 16), empirical questions arise: what can be known about an object already having a premised nature generated by the method and hence by the objective itself? Since "it is not so much a question of the practical division of labor as of fixing the object by definition", the 'object' is, again, determined by the method. Perhaps the reader has by now become wearied by excessive brow-beating and the redundancy of this argument, since Hjelmslev makes it quite clear that the method is what at stake; however, since we know that "the objects of interest to linguistic theory are the texts" (ib.: 16), and that the text is not empirical fluctuation *how*, then, do we get some thing to work with? *Where* can we be ensured of a constancy?

The scientific and theoretical crux of deriving knowledge from a constant object is revealed in the discrepancy found between the Prolegomena to a Theory of Language and Résumé of a Theory of Language. The latter begins with the articulation of the class of objects, where: "An ARTICULATION is an Analysis of a System or a Derivate of a *system*." (Hjelmslev 1975: 8), that is, where the priority is shifted from the process (text) to the system (language). So, whereas the *how* is answered by the self-contained nature of procedure which is empirical when it leads to a non-contradictory, exhaustive, and simplest possible result, the *where* introduces problems because it

presupposes the relationship between Form and Substance (in the traditional sense of empirical).

Thus the *how* and the *where* imply an empirical (data in relation to theory) and a scientific (constancy vs. fluctuation) reckoning. This becomes especially pointed when, as late as 1947, Hjelmslev reminds: "it should be kept in mind that the immediate linguistic fact is not the language but the text and that it is only through the analysis of the text that we learn to know the language" (Hjelmslev 1973: 127). In all fairness, however, perhaps we should first see what is entailed in knowing or comprehending a given object, for in any case we are told:

It soon becomes apparent that the important thing is not the division of an object into parts, but the conduct of the analysis so that it informs to the mutual dependences between these parts, and permits us to give an adequate account of them. In this way alone, the analysis (...) can be said to reflect the "nature" of the object and its parts (Hjelmslev 1969: 22).

Perhaps, then, a concession must be made: the glossematic object is a permissible misnomer (after all, "with the application of an exhaustive method, no attainable object is left" (Hjelmslev 1973: 104)). Since we know the linguistic task lies in the establishing of a method and in the subsequent analysis of the text as an 'immediate object' ("whether it exists graphically or in the form of a reading – or acoustically manifested in the form of a recording") (ib.: 108), the simple conclusion is that linguistics has as its objective to define the object not in itself or as a substance but in the relational field, i.e. the functional network in which it is defined through its place. Thus a fundamental condition for a reasonable analysis is functions: "to comprehend the functions is to comprehend the object. With the description of the function, the description of the object is exhausted" (Hjelmslev 1973: 107). Hence the necessity of a scientific method becomes apparent since there is "No experience before one has described the object by application of the chosen method" (ib.: 103).

We have now accompanied the glossematic mind as it ascended from the undefinable depths of mathematic conception into a region necessarily predicated by logic, and as the consequent propositions were carried into the sphere of language and the analysis. The formal necessity fixing these movements disallowed us a feeling for the substance which the theory's immanently entwined chrysalis nurtured but, by way of a prescribed means, through the desiccated analysis of the object *qua* a class hierarchy, it was able to evolve and turn from the inside outwardly, transcending its self-imposed limits, emerging and expressing itself in the vision conjoining the two things which seemingly had been neglected: *humanitas et universitas*.

Brøndal and Hjelmslev – a unity?

In reference to the self-same Poincaré that Hjelmslev also names in his anniversary speech, Brøndal, in an extant note, proposes "Two Requisites to a Theory":

1° **Convenient**, i.e. that it corresponds to the given object of inquiry; encompasses

everything, even the apparent exceptions.

2° **Fecund.** i.e. that it – in order to verify – leads to experiments and thereby to new observations which otherwise would not have been made.

Where Hjelmslev calls his method appropriate and to this characteristic adds that the method must be exhaustive in relation to its object, Brøndal says convenient. Where Hjelmslev speaks of the arbitrariness of the method, and to this idea adds its internal non-contradictoriness, Brøndal says fecund. Arbitrariness gives rise to precisely the methodologic construction that can lead to a recognition which the appropriateness can not provide. (Hjelmslev 1969: 14ff).

At this point Hjelmslev adds yet another feature, the demand for simplicity, i.e. for complete expliciting of all the concepts which allow arbitrariness or fecundity to pull rank over appropriateness or convenience. The materially or substantially determined "exceptions" of this level thereby become troublesome, and Hjelmslev has a difficult time with preserving the absolute mastery of form and of the formal method: no analysis of the minimal meaning-differentiating unit, even without meaning, can be executed without taking the preestablished, non-formal meaning that is subject to differentiation into consideration.

Brøndal excludes this addition and awards the exceptions their fully deserved place alongside the structural regularity in a non-simple and non-formal complexity. We shall not attempt to conceal that, for us, this perspective is by far the most fruitful scientific point of departure. But this too leads to difficulties for Brøndal. Whereas Hjelmslev in praxis cannot make do only with his single series of formal concepts, Brøndal in theory cannot keep his two series of formal and substantial concepts from converging on each other. In the conclusion to *Théorie des prépositions* he tries to derive the substantial concepts from the formal ones. And seeing as how the latter are to a large extent his methodologic foundation in this book, it might be allowed to see it not as the infringement of philosophy on the method as in Hjelmslev, but as the dissolution of the philosophic stringency by methodologic requisites. Do these two attitudes thus condition one another?

If Brøndal and Hjelmslev exemplify the tension and breadth in the 30s European scientificity as localized in linguistics, we may perhaps allow ourselves to interpret their somewhat deprecating remarks toward each other in another way: in a letter to the Romanian linguist A. Rosetti from 1936 Brøndal writes that glossematics, as Hjelmslev dubbed his language theory, "will be empty, filled exclusively with superfluous terminology." Hjelmslev finds that "Brøndal [...] sought, most assuredly inspired by certain linguistic-philosophic directions Southern German in origin, especially a simplified return to Antiquity's and the Middle Ages' category system through a philosophically oriented conceptual analysis" (Hjelmslev 1943: 183).

We have described Hjelmslev by employing, as he terms it, the simplicity principle, and Brøndal as a defender of a view of the object as heterogeneous and complex. But at this juncture Brøndal sees Hjelmslev's universe of concepts as marked by superfluity, and Hjelmslev sees Brøndal as the man who seeks simplification. Is it not Hjelmslev who, deep down, might gladly abandon the infinitesimal fine-tuning and

hair-splitting to the advantage for philosophic notions of totality? Is it not Brøndal who, for a brief moment, would have nothing against skipping over the arduous reality-bound philosophic problematic infavor of the methodologic cornucopia of formal concepts?

Whether we scrutinize these two scholars' analytic principles or profer guesses concerning their hidden desires, they do not stand merely as contraries, but as a complementary opposition in the 1930s linguistic milieu. What's more, they are complementary in a representative fashion, in that they at once give linguistics an independent positioning in Denmark and via semiotics provide the possibility of influencing other disciplines within and beyond the Danish borders. The European inspiration is reciprocated.

BIBLIOGRAPHY

- Brøndal, Viggo (1928). *Ordklasserne*. Copenhagen: Gad.
- Brøndal, Viggo (1943). *Essais de linguistique générale*. Copenhagen: Munksgaard.
- Brøndal, Viggo (1948). *Les parties du discours*. Copenhagen: Munksgaard.
- Brøndal, Viggo (1950). *Théorie des prépositions*. Copenhagen: Munksgaard.
- Brøndal, Viggo. Extant Papers are kept at the Royal Danish Library inventoried in NKS 4297 and Ut 409.
- Hjelmslev, Louis (1943). Sprogvidenskab. *Danmarks Kultur ved Aar 1940*. (Svend Dahl (ed.)). Copenhagen: Det danske Forlag.
- Hjelmslev, Louis (1969). *Prolegomena to a Theory of Language* (Francis Whitfield (transl.), 2nd ed.). Madison: The University of Wisconsin Press.
- Hjelmslev, Louis (1970). *Essais linguistiques*. Paris: Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1973). *Essais linguistiques*, II. Copenhagen: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Hjelmslev, Louis (1975). *Résumé of a Theory of Language*. (Francis Whitfield (transl.)). Copenhagen: Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Sartre, Jean-Paul (1966). Jean-Paul Sartre répond. *L'Arc*, 30: 87-96.

Les Principes de grammaire générale: Genèse d'un modèle abstrait

Claudine Normand

Ce premier ouvrage de Hjelmslev semble un texte assez négligé par ses commentateurs comme s'il était tacitement renvoyé à une sorte de 'préhistoire' de la glosématique¹. Il serait certainement intéressant, dans le cadre d'une histoire de la théorie hjelmslévienne, d'analyser ses rapports avec les travaux suivants. Le point de vue adopté dans cette étude sera différent; elle prend place dans une enquête globale sur le projet de *Linguistique générale* tel qu'il s'est formulé, autour ou indépendamment de Saussure, dans les premières décennies du XXème siècle. Une des hypothèses de ce travail est que ce programme, généralement jugé aussi urgent que difficile à réaliser, rencontrait des problèmes épistémologiques majeurs; l'un de ceux-ci tiendrait à la difficulté de penser la *généralité* (le concept et la méthode adéquate). A partir d'une approche interne au texte de 1928 je présenterai ici, comme révélateur de cette difficulté, ce qui concerne l'usage du terme *Principes*; c'est, comme le titre et tout le développement l'indiquent, le coeur d'une question épistémologique dont dépend, pour Hjelmslev, le développement futur d'un programme général.

1. La question de la linguistique générale

De Whitney à Meillet, de 1875 aux années 30, un tel projet de *linguistique générale* est sans cesse avancé, parfois amorcé, mais toujours à remettre en chantier. La linguistique, on sait, ou croit savoir, quel est son objet: la description comparée des langues associée à leur histoire; reste le contenu du prédicat *général*, susceptible de remettre en question la méthode et peut-être l'objet.

Beaucoup (dont Jespersen) entendent par là *généralisation* et pensent pouvoir opérer tout naturellement cette synthèse par une méthode inductive: il ne s'agirait que de dégager des traits communs de structure dans les diverses descriptions, des tendances générales dans les lois de changement et des régularités dans les causes de ces changements. D'autres, Secheyne par exemple, sont plutôt tentés de partir d'*a priori* sur les relations du langage et de la pensée et ne conçoivent la linguistique générale qu'englobée dans une discipline plus large, la psychologie. Meillet, lui, qui ne voit de recours que dans la méthode inductive, fait dépendre la linguistique générale de la sociologie.

Sur ce terrain où les questions épistémologiques ne sont pas, en règle générale, clairement formulées, on proposera de saisir la spécificité de Saussure dans la façon dont il a déplacé la question de la généralité, en lui donnant la forme d'un préalable: la généralité du *Cours* est celle des principes de description. La linguistique générale qu'il propose est contenue dans l'exposé des conditions nécessaires à une description

linguistique juste: d'une part, les principes de méthode devant diriger la description de quelque langue que ce soit; d'autre part, les raisons théoriques de ces principes, soit un certain nombre de définitions *a priori* sur la nature du signe et de la langue et, en conséquence, l'affirmation qu'il y n'a, pour sortir de difficulté, qu'un point de vue possible: le point de vue sémiologique.

Quant à la synthèse des résultats acquis dans les études précédentes, autrement dit la question même du langage, elle est éludée, sans-doute remise à plus tard; la modification de la méthode ne doit-elle pas d'ailleurs susciter de nouveaux résultats? Il est plus urgent de reprendre les problèmes laissés en suspens par les grammaires historiques et que les grammaires traditionnelles continuent à traiter, de leur côté, dans la perspective erronée du parallélisme logico-grammatical; reconsidérer, par exemple, le fonctionnement des 'entités abstraites de la langue', telle la question des cas, sous-programme d'un programme général de description du système de la langue. Comme le montre la pratique des anciennes grammaires (qui, sur cette question, dit Saussure, avaient un point de vue 'irréprochable') tout ce qui est synchronique est grammatical; telle est donc la voie à suivre maintenant qu'on peut éviter de se perdre dans la philosophie du signe et qu'on sait distinguer synchronie et diachronie.

Il nous semble qu'on peut lire dans le *CLG* des suggestions de ce genre; c'est en tout cas la perspective que Hjelmslev reprend et systématise dans son projet de théorie grammaticale. Contre ce qu'il appelle le 'nihilisme' théorique des comparatistes, se satisfaisant depuis trop longtemps d'une description purement empirique des éléments morphologiques et lexico-sémantiques, il veut retrouver et développer ce qui manifeste la nature même des langues, leur système grammatical. Le grammairien, débarrassé par le relativisme historique des présupposés logico-grammaticaux, doit pouvoir poser enfin de façon juste la question des universaux.

Même si la référence à Saussure est loin d'être ici exclusive, (le jeune linguiste semblant préoccupé à la fois de se démarquer de tous et de n'oublier personne), l'écho du *CLG* est sensible et même provocateur dans cette façon de mettre la théorie au poste de commande:

'Ce livre a pour objet d'examiner la création possible d'une théorie du système morphologique du langage (...) il cherche à fixer certains principes fondamentaux qui doivent diriger les études. Il a donc par définition un caractère purement théorique. (...) La grammaire générale est une science nouvelle. Elle n'a encore ni principe constant ni méthode assurée. Une théorie grammaticale est encore inexistante (...) Après s'être concentrée, pendant longtemps, à ne considérer que l'aspect diachronique du problème, à n'étudier que la face extérieure du signe, à poser partout les problèmes particuliers de chaque groupe de langues pris à part, la linguistique revient de plus en plus à poser les problèmes synchronique et sémantique du système et le problème général du langage' (3, 4).

Une fois la méthode établie sur un fondement sûr, la grammaire générale prendra place dans le programme contemporain de synthèse. Mais ce programme va bien au-delà des linguistiques idiosynchroniques qui ne sont que 'recherches restreintes' et 'travaux provisoires':

'Il doit exister, comme but dernier des études linguistiques, une linguistique 'théorique', ou, comme nous préférons dire, une linguistique générale. Or une des faces essentielles de la linguistique générale sera précisément la grammaire' (105).

2. Les principes: des préalables ou des résultats?

Les principes sont l'objet propre du travail, si l'on en croit le titre et l'insistance de l'avant-propos qui établit une quasi-synonymie entre *principes* et *théorie*. Ils sont chargés d'orienter la méthode:

'La grammaire générale est une science nouvelle. Elle n'a encore ni principe constant ni méthode assurée. Une théorie grammaticale est encore inexistante' (2).

Mais les affirmations sur le lien entre les faits, la méthode et la théorie, ainsi que le rôle des principes dans cette liaison, sont plus insistantes qu'éclairantes et, avançant sous quatre formulations différentes que seule l'induction est scientifique, Hjelmslev obscurcit du même coup le contenu du terme *principes*:

'Une théorie résulte toujours d'une considération des faits. Les *généralités* n'ont ni valeur ni existence possible en dehors du détail; une doctrine ne se vérifiera que dans le concret. Pour qu'une science se constitue la recherche du détail est indispensable: c'est elle seule qui fait ressortir les *principes*' (ibid.).

'Ressortir les principes', qu'est-ce à dire? Que signifie donc ce terme qui désigne ce qui assure le point de départ d'une théorie, la fonde et lui permet tout du long de se construire (il est dit que la construction sera erronée si les principes sont faux), et qui désigne également le contenu des conclusions?

'Enchaînée par une tradition (...) qui cherche, depuis des milliers d'années, à l'entourer d'un système de principes aprioristiques et incontrôlables, la grammaire doit, pour se constituer scientifiquement, descendre jusqu'aux derniers fondements et creuser profondément ses assises. En tout état de cause, nous avons cru utile de ne pas être trop sommaire en exposant les principes, et de différer quelque peu la recherche du détail' (4).

Le développement qui procède donc en développant ces principes, car il s'agit de 'trouver un point de départ pour créer une théorie nouvelle' (296), expose les premiers résultats des recherches empiriques (en particulier sur la rection) et conclut ainsi sur les recherches futures: 'Ce livre ne contient que les principes généraux qui doivent les diriger. Mais ces principes sont indispensables pour le travail concret' (340).

Principes donc, selon les moments et tout à la fois, s'applique au fondement, à la méthode, à un aspect des résultats.

3. La question de la généralité

On proposera de rattacher ce flou terminologique, ou cet excès de sens, à un problème épistémologique qui n'est pas réellement posé: la difficulté à prendre position sur le contenu de *général* dans l'expression *linguistique* et/ou *grammaire générale*. Cette difficulté est visible dans une distorsion, présente dans tout le texte, entre la position épistémologique proclamée et la pratique effective de la réflexion.

Concernant la théorie de 'la science', la position proclamée est celle qui est commune à l'époque; elle se résume dans la méfiance à l'égard de tout *a priori* et l'affirmation répétée de la nécessité de l'induction; c'est, en gros, l'objet du chapitre I. Mais la pratique, déjà largement à l'oeuvre, est, à l'inverse, celle ordinaire d'une science: faire des hypothèses et les confronter aux faits. Ces hypothèses proposent dans chaque cas un contenu de connaissance comme cela apparaît clairement dans les définitions ouvrant les quatre chapitres suivants, telles que: l'affirmation que la forme est indépendante du matériau phonétique dans lequel elle se réalise (114); l'affirmation qu'une catégorie grammaticale est de nature formelle; 'l'hypothèse de travail' sur l'existence d'un 'contenu significatif' pour chaque catégorie (166); l'hypothèse fondamentale concernant 'le système grammatical' (214), etc. ... Si le titre de l'ouvrage a un sens c'est bien que ces hypothèses, que les différents chapitres commencent à développer et argumenter par le recours au détail concret des langues, sont autant de principes.

On se trouve ainsi devant des *principes* qui, conformément à ce que semble dire le terme, sont posés au début des démonstrations dont ils assurent les 'assises', en même temps que le développement est ponctué de remarques peu claires sur la place et le rôle de ces affirmations théoriques par rapport aux faits; d'une part des propositions telles que:

'Ce qui caractérise la méthode adoptée en grammaire jusqu'à présent, c'est qu'on a voulu deviner les faits d'avance au lieu de s'astreindre à tirer de l'examen des faits donnés des principes susceptibles à (*sic*) diriger les recherches (...) Les principes ne doivent jamais fournir le point de départ, mais, tout au contraire, le but extrême des recherches' (39, 41).

'... les classifications ne sont pas nécessairement des constructions pures de l'esprit spéculatif. Elles peuvent être des *constatations pures et simples, dégagées par une méthode inductive*' (42)².

D'autre part des affirmations pour le moins différentes:

'La science des catégories linguistiques repose par nécessité sur un seul axiome, que nous établissons tout d'abord: les catégories sont, en tant que telles, une qualité fixe du langage. Le principe de classification est inhérent à tout idiome, en tout temps et en tout lieu.

Cet axiome est aussi évident qu'il est impossible d'en administrer la preuve inductive' (78).

Ou encore, à propos de la place de la grammaire dans les 'subdivisions' de la linguistique:

'Il semble impossible de prendre une décision à l'égard de ce problème sans poser d'abord deux principes fondamentaux' ... (88).

Si Hjelmslev, si soucieux de rigueur, manque à distinguer ici un impératif épistémologique global (l'affirmation que la méthode inductive est seule scientifique), une hypothèse qu'il s'agit de confronter aux faits (le principe de la classification caractérise toute langue) et la généralisation suscitée par des observations empiriques ('les constatations pures et simples'), s'il applique à ces trois moments de la recherche le terme *principes*, c'est, nous semble-t-il, qu'il a des difficultés à penser le

général qui est son objet. L'emploi de *principes* révèle ainsi une hésitation sur le statut théorique de la généralité, comme cela apparaît clairement dans le passage suivant:

'Toute science empirique a ceci de particulier qu'elle ne peut pas établir des affirmations dans le sens absolu du terme. Pour saisir la nature intime de son objet dans sa généralité absolue, elle ne peut qu'établir des hypothèses et chercher à les vérifier' (7); où il semble que 'affirmations générales au sens absolu' désigne des affirmations *a priori* (des principes?) alors que les 'hypothèses' (nécessairement *a priori* mais provisoires?) permettent de conduire les démonstrations et la vérification. Mais quelle est alors cette 'généralité absolue' qui en résulte? On retrouve l'approximation terminologique d'où l'on est parti: '...la recherche du détail est indispensable, c'est elle seule qui fait ressortir les principes' (1).

4. Entre deux interprétations de *généralité*

Pris entre deux interprétations possibles de *général*, soit par induction (une généralisation du type 'tous les cygnes sont blancs'), soit *a priori* (un axiome du type: 'le principe de classification est inhérent à tout idiome'), persuadé, cependant, que le temps est venu d'avoir une position épistémologique ferme, Hjelmslev n'arrive pas à formuler clairement ce qui est le cœur de son projet: la nature même des principes de la recherche. S'agit-il d'axiomes et hypothèses de départ dont il faut bien accepter la généralité *a priori* ou de généralisations synthétisant les résultats des observations? Le développement oscille constamment entre ces deux positions, tantôt choisissant catégoriquement l'une ou l'autre, tantôt essayant de les concilier.

Ainsi 'la conception grammaticale' qu'il ne s'agirait que de renouveler (en la dégageant de la philosophie) se fonde d'affirmations *a priori* orientant la méthode, telles que: 'Le langage est un état. On peut appeler ceci la conception grammaticale (...) C'est elle qui inspire tout travail pour démontrer la régularité grammaticale, pour constater l'existence de certains types de langues dont la structure est identique, pour trouver une méthode qui permettrait d'expliquer toutes les structures particulières des langues par la structure générale du langage' (7,8). De même, reprenant pour le développer le point de vue synchronique, il annonce: 'le temps est donc venu de chercher à réaliser à fond l'étude synchronique (...) Des réflexions profondes sur les *principes* seront nécessaires ...' (59), puis affirme qu'il faut: 'poser d'abord deux principes fondamentaux qui, selon nous, doivent diriger toute recherche dans le domaine de la grammaire scientifique (...):

1° Il ne faut pas séparer l'expression et la signification.

2° Il ne faut pas prendre son point de départ dans la signification pour chercher ensuite l'expression qui lui correspond' (88).

Il s'agit bien là d'une position *a priori* sur la nature du langage et des langues, qu'il faut poser pour en déduire le principe de méthode suivant:

'... le seul procédé possible sera celui qui consiste à partir de l'expression pour chercher la signification' (89). C'est ce qu'il appelle, assez curieusement, 'la route naturelle de la grammaire', expression qui témoigne d'un embarras, d'une hésitation

à reconnaître le caractère *a priori* de ces affirmations; ce serait, en effet, risquer de se retrouver sur le terrain de Sechehaye que Hjelmslev combat et ce serait renoncer à la proclamation constante de la valeur exclusive de l'induction:

'A notre connaissance M. Sechehaye est le seul linguiste qui ait prétendu désigner la linguistique générale comme une science *a priori*' (40).

Il rattache cette erreur à la séduction exercée sur 'l'école genevoise' par les mathématiques et la physique, et sur Sechehaye en particulier par la logique. Or l'erreur est manifeste, même si: 'Il est vrai, sans doute, que l'on peut faire ainsi' [à savoir 'construire *a priori* un système plus ou moins parfait] (...) il vaudrait mieux exiger une méthode exclusivement inductive. Elle n'est nullement impossible' (41). On n'a même pas besoin d'avoir recours à des tests susceptibles de corroborer des hypothèses (ce que propose Sapir), car 'les classifications (...) peuvent être des constatations pures et simples, dégagées par une méthode inductive' (42).

5. La difficile conciliation

Ce qui fait difficulté est, selon nous, que Hjelmslev voudrait développer les conséquences des indications saussuriennes sans pour autant renoncer aux positions représentées par Meillet. Comme Meillet, il continue d'affirmer que seule la généralisation empirique peut construire la linguistique générale³; mais il n'en est pas moins conscient de la nécessité, posée par Saussure, de changer de point de vue sur l'objet de la linguistique, ce qui est une position *a priori*. Il pense alors pouvoir concilier les deux démarches en s'appuyant sur certaines suggestions terminologiques de Saussure et reprend à cet effet les termes *idiosynchronie* et *panchronie*.

Citant Saussure, il rappelle que l'étude synchronique a pour objet 'l'ensemble des faits correspondant à chaque langue', ce qui peut être dit 'idiosynchronique' (101), alors que:

'L'objet de la linguistique synchronique générale est d'établir les principes fondamentaux de tout système idiosynchronique, les facteurs constitutifs de tout état de langue (...) C'est à la synchronie qu'appartient ce qu'on appelle la 'grammaire générale' (*Cours* p. 141, cit. 102).

Hjelmslev interprète alors cette distinction en séparant une première étude qui vise les 'états de langue concrets' et une deuxième qui 'vise à ce qu'on pourra appeler un état abstrait, un plan où l'on projette les faits observés dans toutes les études du premier ordre, un système constitué par les principes du langage au point de vue synchronique, en d'autres termes une grammaire générale' (102).

Autrement dit, alors que Saussure ne parle que des principes qui font de la langue un système, principes qu'il faut d'abord dégager pour pouvoir décrire dans chaque cas les faits concrets du système, Hjelmslev, par une abstraction supplémentaire, fait de ces principes mêmes un système et, par la métaphore du plan de projection, cherche à combiner abstraction de départ et généralisation empirique des résultats dans une même opération; ce qui revient à poser *a priori* la possibilité d'une grammaire universelle tout en continuant à affirmer qu'on ne peut que la déduire des 'faits observés' dans 'toutes' les études concrètes.

On comprend alors qu'il ait besoin du terme *panchronie* que Saussure n'avait suggéré que pour y renoncer aussitôt; en effet, le point de vue panchronique ne traitant que des 'rapports qui se vérifient partout et toujours', des 'règles qui survivent à tous les événements', serait par là incapable d'atteindre les 'faits particuliers et tangibles' (*Cours* 134,135).

Mais Hjelmslev, retrouvant ici Meillet, refuse de se limiter à la description idiosynchrone; il faut élargir la recherche aux possibilités générales et même, allant plus loin, aux 'conditions exactes sous lesquelles un phénomène grammatical peut et doit se réaliser' (104, 105). C'est ainsi que la grammaire pourra devenir scientifique, lorsqu'elle dépassera 'la constatation des faits isolés (qui) n'est pas le but de la science' pour tendre à des 'résultats panchroniques ou généraux (qui) ne peuvent s'acquérir que par un examen comparatif de tous les états de langue connus où le phénomène envisagé se rencontre' (106, 107).

Ce programme du Chapitre I est repris, presque dans les mêmes termes et largement développé dans le chapitre IV qui commence par l'affirmation *a priori* de l'existence d'un 'système abstrait':

1° Chaque langue qui se trouve en un lieu donné, dans un milieu donné et à une époque donnée, constitue un état idiosynchrone qui se présente comme un ensemble de faits psychiques. Les différents états ainsi constitués fournissent les systèmes concrets de catégories.

2° Par une confrontation de tous les états synchroniques existants ou connus on peut établir un état panchronique, un système abstrait de catégories, qui nous donnera les matériaux d'une description psychologique et logique générale et commune, et qui peut être projetée en retour sur tous les états idiosynchroniques' (214).

L'affirmation qu'il est possible de (re)trouver 'un système abstrait', affirmation qui est l'axe même de ce programme de grammaire générale, est ici clairement reconnue comme une 'hypothèse fondamentale'. Hjelmslev parle même d'une 'hypothèse double' à propos des deux affirmations précédentes.

6. Nécessité des hypothèses

C'est ainsi que, mêlé au discours ambigu des principes, se dessine un exposé plus précis sur la logique de la démarche scientifique: hypothèse, confrontation aux faits, résultats. Si les résultats ne sont évoqués qu'au futur c'est précisément qu'il ne s'agit que d'un programme, d'un ensemble théorique encore seulement supposé, mais déjà doté d'une complète cohérence. Bien qu'il ne soit pas facile de dégager des indications précises de méthode dans l'abondance des références, justifications, et réserves où s'embarrasse Hjelmslev en 1928, on pointerait dans le chapitre IV la position épistémologique la plus claire:

Il faut d'abord, dit Hjelmslev, se débarrasser des préjugés et adopter comme hypothèse l'existence de catégories, hypothèse qui, implicite ou explicite, est au fondement de toute description grammaticale traditionnelle:

'Ce n'est cependant que dans les temps modernes qu'on est parvenu à la formuler explicitement et avec toute la netteté nécessaire' (215).

Le mérite en revient d'abord à Gabelentz, puis, 'Dans l'école franco-suisse ce point de vue est devenu une doctrine fondamentale. Il est au fond même du système théorique établi par F. de Saussure' (215).

Cette hypothèse qu'on peut formuler comme la correspondance entre un état de langue et un système, donne, en quelque sorte, l'explication des faits:

'On ne peut pas aborder ces études sans soutenir, à titre d'hypothèse de travail, le principe de régularité, selon lequel il y a toujours une raison synchronique pour un fait synchronique. Mais, répétons le, cela n'est qu'une hypothèse (...) (qui) ne peut être vérifiée que par le travail même (...) Si le travail amène, un jour, à distinguer l'état et le système comme deux phénomènes d'ordres différents ou qui ne sont pas nécessairement identiques, il faudra naturellement s'y résigner. Mais on ne peut rien savoir d'avance, et l'identité de l'état et du système nous semble plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cette identité supposée se justifie aisément comme hypothèse de travail; elle nous amènera à considérer les faits linguistiques d'un point de vue nouveau et probablement fécond' (226, 227).

Seul le travail scientifique peut donc transformer l'hypothèse vraisemblable en savoir empirique vrai, nous assurer du contenu théorique supposé au départ en le complétant et le transformant, comme le suggère 'fécond', et en exposant ses manifestations concrètes. Mais si la méthode exige ce 'contrôle' des faits, elle rencontre dans cette opération des difficultés présentées ici comme pratiques alors qu'elles nous semblent théoriques.

Ce n'est pas comme on pourrait s'y attendre, vu les proclamations de beaucoup d'autres à ce sujet, la difficulté (ou l'impossibilité) de l'exhaustivité, argument qui est celui de Meillet par exemple; Hjelmslev ne se donne pas cette exigence impossible, caractéristique du programme inductiviste^d. S'il est question de 'contrôle nécessaire dans la plus grande étendue possible' (247), c'est qu'on ne peut pas se fier aux descriptions particulières (idiosynchroniques) qui sont, précisément, celles où on va chercher les faits permettant de tester l'hypothèse. Certes dans la description de la langue maternelle 'l'étude synchronique atteint sa perfection' parce qu'elle s'appuie sur 'le sentiment intime des sujets parlants' (246), mais les descriptions des autres langues ne sont le plus souvent que 'des connaissances de seconde main' et, s'il faut les multiplier, c'est surtout parce qu'elle ne sont pas sûres. C'est ici que le problème pratique de la quantité se révèle théorique:

'Il y a, selon nous, une cause de plus qui rend un tel contrôle nécessaire dans la plus grande étendue possible. C'est que la grammaire synchronique est, à l'heure actuelle, encore très peu avancée. Pour être constituée et reposer sur une méthode assurée, elle devra recevoir un certain appui de la grammaire panchronique. Or, celle-ci, à peine amorcée jusqu'ici, est encore impuissante' (247).

Autrement dit la grammaire panchronique ne peut être assurée que par le contrôle des grammaires idiosynchroniques, mais celles-ci ne seront fiables que si elles sont remaniées par l'adoption du point de vue et de la méthode de la grammaire panchronique. Comment, en effet, les descriptions synchroniques disponibles pourraient-elles 'faire ressortir le caractère essentiel des faits observés' puisqu'elles reposent 'sur le système traditionnel, dont les défauts sont évidents' (247)? En somme la grammaire panchro-

nique exige les grammaires synchroniques qui exigent la grammaire panchronique.

C'est pour cette raison, sans doute que 'Rask est devenu sceptique à l'égard de la grammaire panchronique même. A notre avis, il est cependant indispensable d'entamer un jour les recherches de cet ordre; il y a interdépendance entre la grammaire idiosynchronique et la grammaire panchronique; l'une ne peut exister sans l'autre. Il convient donc d'organiser les études des deux côtés à la fois' (248). Mener les deux travaux de front semble le seul moyen de sortir du cercle; c'est en même temps accepter de renoncer à un fondement logique entièrement satisfaisant puisque c'est reconnaître qu'on part d'une généralité *a priori*, et que le principe, ou plutôt l'hypothèse, se donne déjà comme une connaissance, approximative, mais dont on ne peut se passer:

'Des connaissances générales sont toujours nécessaires pour pouvoir énoncer des jugements justes sur les faits synchroniques (...) Il faut assurément un certain fonds de connaissances théoriques pour entreprendre des études descriptives d'ordre idiosynchronique' (248).

Ces connaissances générales, appartenant par définition à la grammaire panchronique, doivent permettre de faire des descriptions synchroniques fiables:

'La grammaire panchronique doit donc souvent remanier les systèmes établis par la grammaire idiosynchronique avant qu'elle puisse les utiliser pour son propre but' (249).

7. Concilier généralité et généralisation

On retrouve alors la difficulté liée à l'ambiguïté de *général*; puisque les 'connaissances générales' qui sont exigées au départ ne sont pas vraiment distinguées des connaissances générales qui vont constituer les résultats, le corps même de la grammaire panchronique, l'embarras resurgit:

'Il est vrai qu'il faudrait connaître toutes les langues du monde; il est vrai aussi que leur système devrait être bien exposé; et il n'est pas moins vrai que ces desiderata sont loin d'être réalisés. Nous en sommes aujourd'hui où l'on en était dans les temps de Rask. Plus de cent ans de travail inlassable n'ont rien changé dans cet état de la science linguistique. Mais c'est précisément en raison de ce fait que nous croyons nécessaire d'entreprendre le travail. Attendre une grammaire synchronique parfaite et complète serait renvoyer notre travail aux calendes grecques. Il faut bien commencer un jour. Par ailleurs nous ne croyons nullement qu'une induction incomplète soit chose impossible' (256).

A la différence de Saussure, Hjelmslev veut régler la question du *langage*; il est pris dans l'entreprise contemporaine de généralisation des résultats descriptifs en même temps qu'il adopte le point de vue saussurien de la généralité des principes fondateurs, c'est à dire des hypothèses sur la nature de la langue qui doivent orienter la méthode de description. Les deux préoccupations sont confondues sous l'étiquette de *général* ou *panchronique*.

Ce qu'il développe alors c'est un projet de Grammaire Universelle, absolument *a priori*; il la formule en termes de conditions de possibilité et par là pourrait sembler pro-

che de Meillet, mais la différence majeure est que ce dernier, quand il parlait de 'tendances' et de 'conditions' ne prétendait à rien d'autre que généraliser des observations.

8. La grammaire universelle⁵

Hjelmslev part ici d'une intuition qui se développe en une série d'affirmations *a priori*:

'Les langues du monde ne semblent pas être si différentes, malgré tout, qu'il soit impossible de ramener leurs systèmes à une formule d'ensemble. Si, sous des conditions différentes, une possibilité linguistique s'est réalisée ici et une autre là, cela ne nous dispense pas d'admettre que toutes les possibilités observées sont bien des possibilités du langage. Ce sont donc, selon nous, les conditions, plus ou moins contingentes, qui diffèrent, non la nature du langage humain' (261, 262).

L'introduction des notions de *possibilités* et de *conditions* permet de poser un 'état abstrait' comportant virtuellement toutes les possibilités dont la réalisation dépend de conditions contingentes. Ce cadre présente un double avantage: d'une part, non seulement la théorie est libérée de l'exigence d'exhaustivité mais elle peut dépasser ce que permettrait une généralisation empirique au sens strict; d'autre part, il devient possible de réunir diachronie et synchronie dans une généralisation supérieure:

'L'état abstrait ne comporte que l'ensemble des possibilités dont disposent les hommes en matière de langage; les états concrets comportent la réalisation de ces possibilités (...) L'état abstrait constitue bien un système. Il a pour but de dégager les conditions sous lesquelles les possibilités générales peuvent et doivent se réaliser' (268, 269).

Le choix délibéré de l' *a priori* apparaît clairement dans tel exemple:

'Faut-il reconnaître une catégorie abstraite (un groupe de catégories abstrait) constitué par le 'défini' et l' 'indéfini', étant donné que cette catégorie (ce groupe de catégories) ne se trouve que dans un nombre restreint d'états concrets? Ne faudrait-il pas plutôt se borner à établir comme catégories abstraites ces seules catégories qui se trouvent dans l'ensemble des cas concrets? De ces deux procédés possibles c'est le dernier qui est généralement recommandé'.

Hjelmslev cite ici, en note, Steinthal et Marty, entre autres, pour leur opposer son propre choix:

'Selon nous, au contraire, la seule méthode possible sera d'établir une catégorie abstraite correspondante (*sic*) à chaque catégorie concrète, sans tenir compte au préalable de son étendue. Il faut par exemple, selon nous, établir une catégorie abstraite constituée par le 'défini' et l' 'indéfini' bien que cette catégorie soit inexistante dans nombre d'états concrets' (270, 271).

Il insiste à plusieurs reprises sur cette démarche qui est un défi aux exigences inductivistes précédemment proclamées:

'L'existence d'une catégorie dans un seul état concret suffit, en principe, pour conclure que cette catégorie existe comme possibilité dans les bases psychologiques du langage. La catégorie abstraite n'est rien qu'une possibilité abstraite' (271).

'Le but de la grammaire panchronique consistera à dégager ce que M. Boas appel-

le 'the possibilities of exact expression that may be required in idiomatic forms of speech' (Handbook, p. 43)' (273, 274).

Le système virtuel des catégories est ainsi apte à rendre compte aussi bien des états réalisés à un moment donné que de leurs changements:

'On a vu plus haut que les lois panchroniques comprennent aussi bien les possibilités que les conditions des faits particuliers, et que ces lois peuvent exprimer des nécessités (...) Tout système linguistique impose certaines nécessités aux sujets parlants, et des nécessités de changement aussi bien que des nécessités de conservation. Dans les deux cas, c'est l'action continue du système linguistique qui est seule décisive; c'est elle aussi qui forme un système prédéterminé à une certaine forme de changement' (286).

Un pas de plus est franchi dans l'abstraction modélisante lorsque, s'écartant de la prudence inductive et de ses embarras, Hjelmslev affirme:

'A côté des systèmes linguistiques possibles, il y en a certainement qui sont impossibles, et qui ne se réalisent pas, mais qui sont évités par les sujets parlants parce qu'ils ne sont pas compatibles avec les faits mêmes du langage. On pourrait construire un tel système linguistique impossible; il y a sans doute des combinaisons de catégories et de faits en général qui ne sont pas possibles dans un même état linguistique: un fait exclut ou provoque l'autre' (287).

Il s'agit bien de remplacer l'explication socio-linguistique de Meillet par la recherche des 'causes profondes de ces transformations dans le mécanisme interne de la langue même' (289) et ce travail intéresse aussi bien la linguistique synchronique que la linguistique diachronique qui se retrouveront dépendre, l'une et l'autre, d'une 'typologie des langues'. (289, 290).

On peut voir poindre le danger de cette classification, eu égard à l'autonomie de la linguistique et à la généralité de la grammaire, lorsque Hjelmslev évoque Van Ginneken (la linguistique psychologique) et Lévy-Bruhl (typologie des 'mentalités'). Cependant, s'il affirme à plusieurs reprises que la linguistique est 'la partie essentielle de la psychologie descriptive', il reste ferme sur l'autonomie de la description linguistique empirique et la référence la plus sûre dans l'entreprise de classification lui paraît être Sapir, 'un de ceux qui ont vu le plus nettement le problème dont nous parlons' (291):

'... s'il y a certains types qui sont les seuls possibles, ce fait s'opère par l'exclusion de types intermédiaires (...) Le système linguistique peut revêtir certains types. Mais il ne peut appartenir à un type quelconque. La variété s'arrête. Elle a ses limites' (292).

C'est sans doute une exigence de la raison et la condition même pour qu'une grammaire générale soit envisageable. Abordant dans un dernier chapitre la question des *catégories fonctionnelles*, Hjelmslev affirme qu'elles 'peuvent être caractérisées comme la partie essentielle de tout système grammatical. C'est dans elles que se posent, en dernier lieu, tous les problèmes d'ordre grammatical. Elles fournissent à la fois le point de départ et le but de tout le travail grammatical' Il est donc nécessaire d'en 'jeter les bases (dans) un livre sur les principes de la grammaire' (296).

'Point de départ' et 'but' rappellent l'ambiguïté relevée dans le terme 'principes';

mais dès lors que sont distinguées clairement la phase de l'hypothèse de travail et celle du contrôle empirique, le choix théorique qui oriente la méthode est clair, même s'il paraît encore nécessaire d'exorciser les dangers de l'*a priori* en répétant l'exigence du recours aux faits. Avançant un schéma de cinq catégories fonctionnelles fondamentales Hjelmslev rappelle que:

'pour le prouver ou le réfuter, il faut une grande série de recherches de détail (...) Le schéma ne peut avoir qu'un caractère provisoire, hypothétique. Il est vraisemblable, il n'est pas prouvé. Administrer la preuve, c'est faire la grammaire générale' (304).

On est loin désormais de 'la constatation pure et simple' dont la vertu était proclamée au début et, de façon aussi intéressante qu'inattendue, le livre se termine sur une interrogation fondamentale qui met en question le bien fondé de toute induction. Alors que Hjelmslev a tout du long utilisé la notion classique de *morphème* distingué du *sémanème*, tout à coup il s'interroge:

'Il y a un problème particulier qu'il est évidemment nécessaire de trancher même avant de pouvoir engager ces études. C'est le problème de la nature du morphème (...) En effet c'est là un des problèmes les plus fondamentaux de la science grammaticale. On ne peut pas envisager une solution des problèmes plus spéciaux sans savoir d'avance ce qui dans un état de langue, est à considérer comme un morphème et ce qui est à considérer comme un sémanème (...) le problème est posé pour les pronoms et pour l'article que nous avons considéré comme un morphème sans en faire la preuve. Et cela pour cause, car la preuve ne peut être administrée avant que la nature du morphème soit dégagée' (339, 340).

On termine donc sur deux problèmes, aussi abstraits l'un que l'autre: un 'problème particulier' (quelle est la nature du pronom et de l'article?) qui dépend de la solution d'un problème 'général' (quelle est la nature du morphème opposé au sémanème?). Les recherches empiriques qui devront permettre de résoudre le problème général ne pouvaient elles-mêmes être amorcées sans le préalable de *principes* (ici une hypothèse provisoire sur la nature du morphème), qui est ce qu'il faut 'savoir d'avance'.

'L'auteur du présent travail a déjà commencé une partie de ces recherches (...) Ce livre ne contient que les principes généraux qui doivent les diriger. Mais ces principes sont indispensables pour le travail concret' (340).

Si le terme 'principes' insiste autant dans ces pages de conclusion que dans celles qui précèdent, il n'est pas vraiment devenu plus clair; loin d'y chercher un contenu théorique constant et unique il faut sans doute y voir plutôt une injonction à la vigilance épistémologique dans les recherches à venir, en même temps que l'affirmation du caractère fondateur de ce premier travail.

NOTES

1. Cf. cependant R. Amacker, 'La notion de 'phonème' dans les *Principes de grammaire générale*', in *Il Protogora*, n. 7/8, 1985.
2. Le soulignement dans les citations est, sauf indication contraire, le fait de l'auteur du présent article.

3. Sur la question de la linguistique générale chez Meillet, cf. Cl. Normand 'Meillet dans la tradition française' in *L'opera scientifica di Antoine Meillet, Atti del convegno della Società Italiana di Glottologia*, Pisa 1986, Giardini editori e Stampatori.
4. Cf. Meillet, passim in *Linguistique historique et linguistique générale* (T. I 1921, T. II 1936, Champion éd., Paris). On ne trouve que rarement cette exigence, contradictoire avec le reste de la démarche, dans le texte de Hjelmslev; elle est évoquée, cependant p.256, où elle est référée à Rask; mais le passage se termine, de façon bizarre, par: 'nous ne croyons nullement qu'une induction incomplète soit chose impossible'. On est amené à se demander si 'incomplète' n'est pas une coquille (ou un lapsus) pour *complète*.
5. Il ne paraît pas abusif d'appliquer à ce projet le terme de *Grammaire universelle*, même s'il ne figure pas comme tel dans le texte de Hjelmslev.

Quelques notes sur le métalangage et le jeu

Kasper Nefer Olsen

Pour l'auteur des *Prolégomènes*, la question de savoir si la musique est un langage reste ouverte. En effet, le texte ne fait mention de la musique que deux fois: à la page 137, la science musicale se trouve située parmi ce large nombre des sciences humaines susceptibles d'être reconsidérées sous le point de vue olympique et unificateur de la Théorie du Langage; à la page 142, la question du caractère linguistique ou non linguistique de la musique est explicitement laissée aux "spécialistes". Quant à moi, je dois également laisser aux spécialistes le soin de chercher les autres références possibles à la musique dans l'oeuvre de Hjelmslev (en feuilletant les Essais, je n'en trouve aucune); quoi qu'il en soit, il me paraît légitime de dire que la musique n'a pas joué un rôle formidable dans les réflexions sémiologiques de Hjelmslev.

Pendant, nous allons, dans cet essai, interroger l'utilité possible de la sémiologie musicale (et celle des "jeux", au sens large) comme clef pour toute une problématique générale, à savoir celle des "niveaux" ou des "fonctions" métasémiologiques (métalinguistiques, dans le cas plus restreint de la théorie du langage). Nous ne prétendons pas produire même le plus humble morceau d'une vraie théorie de la sémiologie musicale; nous espérons seulement gagner quelques nouvelles perspectives sur la problématique hjelmsléviennne et post-hjelmsléviennne de la métasémiologie en la confrontant non plus aux paradis artificiels de la logique pure et dure, mais à ceux de la musique et des jeux, immédiatement plus agréables aux sens.

Le concept du métalangage chez Hjelmslev

Dans les *Prolégomènes*, il y a, à strictement parler, deux définitions du concept du métalangage. La première, peut-être la plus familière, définit le métalangage corrélativement à ce que Hjelmslev appelle un "langage connotatif"; le métalangage sera, selon cette définition, un langage (sémiotique biplane, comme tout langage) dont le plan de contenu est constitué par un autre langage, alors que le langage connotatif, en revanche, se définit comme un langage dont le plan de l'expression est un autre langage. Hjelmslev fait remarquer lui-même que si la définition du métalangage n'étonnera guère personne (grâce aux travaux des logiciens polonais), le concept du langage connotatif a l'air un peu bizarre, voire forcé. Or, on le sait, pour Hjelmslev, la symétrie stricte des deux plans linguistiques (expression/contenu) est d'une très grande importance épistémologique et méthodologique; de plus, on verra que cette première définition est bien la plus opératoire au niveau descriptif.

Par contre, la deuxième définition des concepts (toujours corrélatifs) du métalangage et du langage connotatif prend son point de départ dans la notion du langage scientifique (langage descriptif conforme au "principe d'empirisme"). Le métalangage

sera alors un langage scientifique dont un ou deux plan(s) est/sont un/des langage(s), tandis que le langage connotatif sera un langage *non* scientifique dont un ou deux plans... (etc.). Cette deuxième définition, à inspiration plutôt épistémologique, a la conséquence particulière, apparemment, de rendre *complémentaires* les concepts du métalangage et du langage connotatif: comme un langage (dont un ou deux plans... etc.) ne saurait être scientifique et non scientifique à la fois, il s'ensuit qu'il doit se considérer *ou bien* comme métalangage, *ou bien* comme langage "seulement" connotatif.

C'est sans doute cette complémentarité un peu rigide, un peu "logiciste", qui a fait préférer aux linguistes la première définition qui a l'avantage de permettre immédiatement de parler d'un langage *à la fois* métalinguistique et connotatif, sans considérer sa conformité ou non-conformité au principe d'empirisme. En effet, un énoncé aussi simple que:

"Je parle français"

est de toute évidence à la fois métalinguistique (il parle du langage de sa propre énonciation; c'est-à-dire que la définition *complète* – mais virtuelle, bien entendu, comme toujours – de la langue française fait partie de son plan de contenu) et connotatif (pour autant que l'idiome français lui sert – de manière plus ou moins phonologiquement exacte – comme plan de l'expression, c'est-à-dire qu'*en tant que* signe biplane et dénotatif, il appartient lui-même au plan de l'expression d'une autre structure linguistique – disons: dialectale ou idiolectale – qui lui "apporte" la connotation *!(plus ou moins) francophone!*). Or, seulement la première définition hjelmsléviennne est conforme à cette analyse linguistique pourtant "naturelle".

Ici, d'ailleurs, les sémioticiens seront fascinés par ce qui paraît bien être deux espèces de *véridiction*: "véridiction métalinguistique" et "véridiction connotative". En effet, du seul point de vue métalinguistique il est impossible de juger, à partir d'une seule phrase bien formée, de sa vérité: il se peut que le locuteur en question ne sache produire que cette seule phrase, donc qu'il s'agisse d'un imposteur, d'un menteur. En revanche, si tel est effectivement le cas, il est fort probable que l'imposteur sera attrapé par la "véridiction connotative": la connotation *!(non francophone!)* a, on le sait, toute chance d'être devinée par un "*native speaker*". (Voilà un premier rapprochement de notre problématique à celle de la musique: là encore, on peut "jouer faux", et là encore c'est bien plutôt une question de véridiction connotative, esthétique, et non pas une question de véridiction "métalinguistique", logique).

Le principe métasémiologique de la différence

Evidemment, rien dans les définitions ci-dessus n'empêche la formation des métalangages d'un ordre plus élevé: un langage peut avoir comme plan du contenu un métalangage; dans ce cas, il s'agira tout simplement d'un méta-métalangage (scientifique, pourvu qu'il soit, lui, conforme au principe d'empirisme). Or, à ce propos, la seconde définition hjelmsléviennne introduit une restriction importante qui n'est nullement évidente dans la première: pour être scientifique, le méta-métalangage doit obéir au prin-

cipe de *simplicité* (compris, bien entendu, dans le principe de l'empirisme), ce qui l'oblige à ne pas répéter, de manière redondante, ce qui est déjà suffisamment décrit au niveau métalinguistique du premier ordre (le niveau de la théorie descriptive). Comme ce niveau – qui a pour langage-objet le langage dit “quotidien” (dan. ”*dagligsprog*”, rendu dans la traduction française tout simplement par “langue”; construction d'ailleurs, on le sait, purement théorique chez Hjelmslev, définie uniquement par la “traductibilité” générale (p. 137)) – est lui-même articulé dans le langage quotidien, il comporte déjà une description suffisante de la plupart de ses propres énoncés, etc. (car la Théorie du Langage est bien la théorie de tout énoncé possible dans le langage en question!). Reste comme seul objet du langage méta-métalinguistique les *termes indéfinissables* dans le langage métalinguistique du premier ordre (la théorie descriptive). Pour Hjelmslev, c'est là le moment de réintroduire dans la Théorie tout ce qui en fut exclu par la coupure saussurienne, à savoir la *physique* du “sens” des deux plans linguistiques: la description des indéfinissables de la théorie descriptive s'avère se confondre, affirme-t-il, “à la description de la substance [*den saakaldte substansbeskrivelse*]” (p. 156). Ici, nous passerons sur ces aspects fascinants et vertigineux de la pensée de Hjelmslev [1], pour constater tout simplement que le niveau métalinguistique s'y constitue par la *différence entre langage-objet et métalangage* (du premier ordre).

Ce fait nous semble être d'une importance particulière, quoique parfois ignorée. Car si le niveau métasémiologique (niveau du méta-métalangage) est effectivement constitué par ce que nous appellerons un acte de différence (acte qui, dans le cas du métalangage scientifique, est une *opération*, au sens stricte de Hjelmslev), on entrevoit la possibilité de chercher un tel acte au coeur du mécanisme métasémiologique en général (qu'il s'agisse d'une métasémiologie scientifique ou non). En effet, ce que Roman Jakobson, lui, appelle la “fonction métalinguistique”, susceptible d'intervenir à un moment quelconque du procès linguistique, est presque “visiblement” l'effet d'un acte de différence: dans le cas, p.ex., où un énoncé fait obstacle à la communication, on le “traite” métalinguistiquement, en quelque sorte, en le mettant à l'écart, entre guillemets, lui donnant (en le répétant) une intonation altérée (interrogative, emphatique, grimaçante, etc.) qui signale le décalage introduit entre langage-objet et métalangage. Autrement dit, l'acte métalinguistique produit une espèce d'aliénation du discours; aliénation qui, d'ailleurs, doit être nettement marqué par des indices connotatifs.

En effet, nous pouvons aller encore plus loin: si l'acte de différence est bien constitutif du “phénomène” métalinguistique, et si, d'autre part, la différence en tant qu'“état” est bien ce qui constitue la langue en tant que système – comme l'affirme F. de Saussure -, on peut songer que l'acte métalinguistique est implicite dans tout acte linguistique, ou bien, autrement dit, *qu'il n'y a pas de langage sans métalangage*. Pour le moment, nous ne proposons, évidemment, cette inversion de l'ordre “naturel” (où le métalangage présuppose *unilatéralement* – par *détermination*, comme dirait Hjelmslev – le langage) qu'à titre d'hypothèse, voire de spéculation: dans ce qui suit, il s'agira notamment d'examiner le rôle du métalangage dans la *constitution d'une forme du contenu*, y compris l'aggrégation des *figures sémiologiques* en signes (on

sait que pour Hjelmslev le signe – à la différence du symbole – se compose d'unités minimales, dites figures, qui, elles, n'ont plus fonction de signe).

Langage, jeu et méta-jeu

Dans la théorie de Hjelmslev, l'existence de la fonction sémiologique entre expression et contenu est une condition nécessaire, mais non pas suffisante, du langage: pour parler d'un langage, il faut encore que la sémiotique en question soit en effet *bi-plane*, c'est-à-dire qu'on peut y discerner une *forme de contenu* non-isomorphe (non-conforme, dit Hjelmslev) à la forme de l'expression (ce qui implique, évidemment, l'existence des éléments non réductibles propres à chaque plan, à savoir des *figures*). En polémique tacite avec les logiciens de son temps (et même, dans une certaine mesure, avec Saussure), Hjelmslev arrache donc le concept du langage à celui du jeu: le jeu se définit chez Hjelmslev comme système des symboles, c'est-à-dire comme sémiotique interprétable, mais non pas analysable (p. 142). Pour nous, il serait intéressant de savoir s'il existe une relation entre, d'une part, l'existence d'une forme de contenu d'une sémiotique S et sa décomposibilité en figures et, d'autre part, l'existence d'une métasémiotique S'. Autrement dit: un *méta-jeu est-il possible?*

Il existe, en effet, dans la littérature scientifique, une méditation extrêmement lucide et profonde sur tous les paradoxes du métalangage: je veux dire le livre: *Gödel, Escher, Bach: An Eternal Golden Braid* (1979), du mathématicien américain Douglas R. Hofstadter. Bien entendu, nous ne pouvons pénétrer ici tous les arcanes de cette oeuvre extraordinaire (on aimerait savoir ce qu'en aurait dit Hjelmslev!); toutefois, l'analyse qu'y fait Hofstadter du concept du "méta-jeu" mériterait peut-être une brève considération du point de vue de la métasémiologie hjelmslévienne. Examinons donc, de manière plus élaborée, la portée de la méthode de Hjelmslev vis-à-vis de ce phénomène sémiologique remarquable qu'est le jeu.

Soit un jeu d'échecs, exemple favori de Saussure; – on dirait même: paradigme paradigmatique du paradigme (2). Tout le monde sait que le jeu d'échecs consiste en un ensemble limité de pièces, distribuées en classes paradigmatiques, définies à leur tour par un ensemble limité de règles. Cet ensemble de règles est fixe: il définit une fois pour toutes un système, dont toute partie d'échecs ayant réellement lieu (Hjelmslev dirait: le jeu en tant que *procès*) n'est qu'une manifestation (un "usage"). Or, selon Hjelmslev, le jeu n'est pas un langage, car même s'il est parfaitement raisonnable de parler du "sens" d'une pièce, le plan du contenu de cette sémiotique ne serait pas analysable comme forme, disons, "autonome", c'est-à-dire non-isomorphe à la forme de l'expression (ainsi, la "valeur" de chaque pièce se définit par ses positions et mouvements possibles, donc par des traits déjà compris dans la description du plan de l'expression; même le roi se distingue par des traits tout à fait extérieurs: c'est la seule pièce non prenable, et qui ne saurait être absente du jeu). Tout cela revient à dire que ce système de signes qu'est le jeu d'échecs ne peut signifier quelque chose d'autre, parce que son plan du contenu ne peut "transcender" celui de l'expression. Donc, ce n'est pas un langage.

Or le jeu d'échecs ne serait-il pas, du moins, capable de "parler" de soi, de signi-

fier, métasémiologiquement, son *propre* univers de sens? Si l'on ne considère que le système très limité et très fixe des règles, on serait sans doute tenté de répondre par la négative: le jeu en tant que système virtuel reste muet. En revanche, si l'on le considère comme procès temporel, on ne peut ignorer le fait qu'il s'agit en effet d'un *dialogue* entre les deux joueurs: dialogue où chaque coup constitue une réponse plus ou moins adéquate au coup précédent de l'adversaire. En adoptant (et en développant, dans une certaine mesure) un concept très fort de Hjelmslev, nous pouvons dire que chaque coup vise à une *catalyse* de l'état actuel (synchronique) du jeu (voilà ce qui permet, d'ailleurs, de construire des "problèmes" d'échecs, c'est-à-dire des situations qui permettent une solution définitive par un nombre assez limité de coups: il s'agit là des situations extrêmement "déterminées", donc catalysables de manière très précise et très efficace).

La catalyse, pour Hjelmslev, est un véritable moteur de la connaissance linguistique. Sa profonde raison d'être réside, philosophiquement parlant, dans le fait que le langage parfois (ou plutôt toujours!) se taise avant que "tout" ne soit dit; la catalyse aura alors pour tâche de "remplir" ce silence, c'est-à-dire d'"interpoler certains fonctifs inaccessibles à la connaissance par d'autres voies", à savoir: "les cohésions qui dépassent une grandeur donnée ou se rapportent à quelque chose en dehors d'elle" (pp. 120, 121). En effet, si l'analyse linguistique n'avait pour objet que des grandeurs "données" (à supposer que le sens de cette expression soit suffisamment clair!), elle n'arriverait guère qu'"à enregistrer de pures combinaisons" (p. 121).

Le concept de la catalyse porte ainsi sur le "non-dit" d'un texte donné. Or, dès que l'on considère le langage comme *procès*, le non-dit se présente plutôt comme un pas-encore-dit: les grandeurs "interpolées" par la catalyse constituent, pour ainsi dire, ce qui *aurait pu être* dit, c'est-à-dire ce qui peut désormais s'ajouter sans augmenter, ni altérer le sens du texte donné. En dépit de la coupure fondatrice du structuralisme (*synchronique* vs. *diachronique*), nous retrouvons ici une espèce de médiation entre système et procès: la catalyse développe, pour ainsi dire, le non-dit du texte "donné" (en tant que structure significative), ce qui ne peut se faire sans une certaine mise-en-procès. C'est ainsi que la catalyse s'apparente à l'implication – qui pour Hjelmslev est essentiellement la *résolution d'un syncrétisme*: si A implique B (et B à son tour implique C, etc.), c'est qu'il s'agit dans l'énoncé "A" d'un syncrétisme de toute une série de propositions qui – lors du procès de la pensée – s'y ajoutent pour en développer le sens [3]. A remarquer, cependant, que très souvent, dans l'analyse linguistique, la grandeur introduite par la catalyse est elle-même un syncrétisme (p. 122), c'est-à-dire que le développement du sens a l'air d'une "ouverture" (vers une multitude de possibilités non déterminables) plutôt que d'une "clôture" (univoque).

Ainsi, le concept de catalyse, interprété dans le sens quasi-temporel du "développement" (terme, il est vrai, à peine acceptable pour Hjelmslev, mais en revanche cher aux musicologues) nous permettra peut-être de penser que ce qui "s'ajoute" dans le procès ("bien formé") de signification, c'est justement le non-dit, le pas-encore-dit de l'énoncé précédent. Dans le cas du jeu – où l'"énoncé" prend une allure beaucoup plus "objective" que dans le cas du langage (surtout du langage parlé) – la nature contraignante de ce développement est assez manifeste: le coup "juste", en échecs, c'est

le coup qui pousse aussi loin que possible la catalyse de la situation actuelle. Or, ce qui est important, pour nous, c'est que la catalyse, dans ce cas, soit bien la catalyse d'une *forme de contenu* proprement dite (cf. p. 142); le coup "juste" (comme le mot juste, dans le langage quotidien, et comme le terme juste, dans le langage scientifique) tire tout son sens de cette forme du contenu, auparavant latente. Nous arrivons donc, pas à pas, à comprendre comment le jeu peut intéresser, voire fasciner: c'est que le plan du contenu du jeu n'est nullement réductible à l'ensemble étroit de règles et de définitions; il y a là, au contraire, tout un monde virtuellement infini de signification à explorer. Le fait qu'une situation donnée en échecs soit susceptible d'une catalyse revient à dire *qu'elle a effectivement un "sens" qui transcende la somme des significations des pièces* (il s'agit bien d'une structure signifiante): chaque situation est donc véritablement un *énoncé* dont le contenu ne sera pas compris par la seule description du plan de l'expression, physiquement réalisé par l'échiquier.

Hjelmslev se trompe-t-il, donc, quand il affirme que le jeu ne serait pas un langage? Soyons prudents, toujours: ce qui ne cesse pas de gêner, c'est évidemment le fait qu'un système de signes aussi restreint et spécialisé que le jeu d'échecs ne semble pas capable d'exprimer la diversité et la complexité du monde humain (un monde d'*humanitas et universitas*, comme dit Hjelmslev, solennellement). Or, Hjelmslev serait, lui, le premier à rejeter un "humanisme" de ce calibre: il n'y a rien dans la forme de l'expression (et encore moins dans la substance, bien entendu) du langage quotidien qui le rende particulièrement apte à exprimer le contenu du monde humain. Ce qui est important, c'est justement que les deux niveaux soient décomposables en figures, et cela de manière, on l'a vu, non-isomorphe. En fin de compte, c'est la décomposabilité en figures qui assure la portée virtuellement infinie de la forme du contenu. (Il serait parfaitement possible, d'ailleurs, de définir un ensemble convenable de règles permettant d'"écrire" des phrases linguistiques avec des pièces sur l'échiquier; dans ce cas, le jeu d'échecs, en tant que système de signes, serait indiscutablement devenu l'expression, quoique maladroite, d'un plan du contenu proprement linguistique). En revanche, il faut admettre que là justement la théorie hjelmslévienne s'appuie sur un *postulat* plutôt que sur un théorème: que le langage quotidien puisse parler de n'importe quoi, fait partie de sa définition; mais que son plan du contenu soit en effet analysable "à l'aide d'un nombre limité de figures" (p. 87), n'a jamais été démontré *in actu*, — même si Hjelmslev affirme bien qu'"on peut prévoir avec certitude [*sic!*] qu'une telle analyse est possible"! (Pour Hjelmslev, ce n'est qu'"une conséquence logique de l'existence des signes"; en poussant un peu l'argument, il faudrait dire, alors, qu'il n'est pas démontré que le langage soit effectivement un système des signes!).

Que nous ne sachions pas immédiatement faire l'analyse en figures de la forme du contenu du jeu d'échecs, n'a donc rien de surprenant: même pour le langage au sens courant, une telle analyse fait obstacle. Il faut donc aborder la question de manière plus descriptive. Alors, nous aimerions savoir: à supposer que le jeu d'échecs — en tant que *procès* — ait effectivement un contenu non réductible à sa définition paradigmatique en tant que *système* de signes; si donc, il "parle" en effet, de *quoi* parle-t-il?

C'est là, enfin, que nous retrouvons le célèbre livre de Hofstadter et son concept de

la "méta-règle" [4]. Soit, encore, le jeu d'échecs. Normalement, le seul moyen – possible, nécessaire et suffisant – de changer la situation actuelle du jeu, c'est de déplacer une pièce. Ce que propose Hofstadter, c'est qu'au lieu de déplacer une pièce, il serait également permis de *modifier* (à l'intérieur de certaines limites) *une règle* du jeu, – disons: la valeur d'une pièce ou la définition du roque. Un ensemble convenable des règles de transcription permettrait alors aisément de marquer ces "coups" (les modifications des règles lors du jeu) sur un second échiquier auxiliaire (dit "méta-échiquier"); l'ensemble des règles définissant le jeu du méta-échiquier constitue alors l'ensemble des *méta-règles*, les règles du méta-jeu. Vraisemblablement, l'intérêt des joueurs serait bientôt entièrement absorbé par les péripéties incomparables du jeu sur le méta-échiquier. Cependant, rien n'empêcherait que les méta-règles, à leur tour, soient l'objet de modifications dont on tiendrait compte sur encore un échiquier auxiliaire, dit "méta-méta-échiquier", etc.... Il y aurait, bien sûr, toujours un dernier méta(n)-échiquier – sinon le jeu cesserait d'exister [5] –; mais il serait toujours possible d'y ajouter encore un ensemble de méta(n+1)-règles, donc un méta(n+1)-échiquier.

Le *stroke of genius*, cependant, de Hofstadter, c'est de réunir tous les méta(n)-échiquiers dans l'échiquier originaire: tout coup y sera alors interprétable à tous les niveaux à la fois: (1) comme déplacement d'une pièce; (2) comme modification des règles primaires (celles des déplacements des pièces); (3) comme modification des méta-règles; etc.... La limite de cette série virtuellement infinie de niveaux sera l'effet d'une convention arbitraire (*conditio sine qua non* ultime de tout jeu). – Or, ce qui frappe, c'est que ce déploiement du jeu d'échecs (qui revient, en effet, à une catalyse radicale du "sens" du jeu) correspond bien à l'expérience du jeu d'échecs "normal"! On y trouve, en effet, que le tout premier coup détermine non seulement une certaine position des pièces, mais aussi – et surtout – un certain "style", un "atmosphère", toute une "coloration" stratégique de la partie qui va suivre. Ainsi, on distingue, à partir du premier coup, les jeux "ouverts" (du type e2-e4) et les jeux "clos" (du type d2-d4, ou encore Cg1-f3), etc. Voilà donc *une théorie du contenu du jeu d'échecs*: chaque situation s'y conçoit comme la manifestation d'un "sens" dont l'interprétation (la catalyse, dans notre interprétation) ne se réduit nullement aux valeurs et aux positions des pièces présentes, mais comprend également des significations stratégiques, éthiques, esthétiques et psychologiques absolument "humaines" – telle que patience, élan, finesse, ennui, prudence, hésitation, haine, etc. A supposer, donc, que le jeu d'échecs soit bien, dans ce sens, à considérer comme un langage, il faut admettre qu'il est (malgré l'apparence) difficile d'y exprimer la signification "cheval"; en revanche, il se peut – et c'est même fort probable – que ce "sous-langage" humain soit extrêmement apte (et bien beaucoup plus que le langage quotidien, même si celui-ci peut toujours traduire et expliquer celui-là) à exprimer certaines significations très importantes et prégnantes de la culture humaine, disons: tout le registre des *passions éristiques* de l'homme.

Du point de vue méthodologique, le plus important, c'est que l'explication de ce plan du contenu du jeu d'échecs se fasse par recours à une *fonction métasémiologique généralisée* (soit la "fonction de Hofstadter"). Le mécanisme du "sens", dans ce cas –

ce qui fait qu'un seul coup sur l'échiquier, tel e2-e4, entraîne un travail d'interprétation virtuellement inépuisable -, semble bien être ce que nous avons appelé plus haut le "principe métasémiologique de la différence": c'est une multiplicité des niveaux de signification, une "hiérarchie entrelacée" (*tangled hierarchy*, selon Hofstadter) des niveaux méta(n)-sémiologiques. Si la réduction complète et exhaustive du champ linguistique prévu par Hjelmslev (réduction aux figures "physiques" au niveau méta(1)-linguistique qui serait alors le dernier niveau de description) n'a pas réussi jusqu'à ce jour, c'est probablement parce que la distinction entre langage et jeu n'est pas aussi nette que le pensait Hjelmslev à l'époque.

La musique, enfin...

Sans doute, le lecteur philomousikos aura perdu sa patience en ce moment (car, malheureusement, il se trouve parfois que les joueurs d'échecs et les joueurs de la musique se comprennent assez mal). Néanmoins, nous allons finir par considérer cette autre sémiologie – désignée également comme "jeu" par le langage quotidien – qu'est la sémiologie musicale.

Par comparaison à notre analyse du jeu de l'échecs, le cas de la sémiologie musicale paraît bien plus proche à celui du langage. D'abord, on admettra plus aisément l'existence d'un plan du contenu; l'enjeu de la théorie sémiologique musicale ne sera pas d'établir un tel contenu, mais plutôt de le decrire de manière non psychologique. De même, l'existence des "figures" semble bien évidente: tout énoncé musical (du moins selon la conception traditionnelle de la musique) se compose d'unités qui n'ont guère de signification en soi, mais dont la concaténation peut produire des énoncés hautement investis de sens humain. Pour nous, ce qui nous intéressera avant tout, c'est le rôle possible de la fonction métasémiologique dans la constitution du sens musical.

Considérons un exemple. *La Sonate pour piano* de Richard Strauss (op. 5, 1880, environ) s'ouvre par le motif suivant:



Voilà une occasion assez convenable pour rappeler le concept hjelmslévien du texte: pour lui, la linguistique ne sera possible qu'en envisageant, dans sa totalité, l'unité plus vaste de la manifestation d'une langue, à savoir l'ensemble de tous les énoncés actuels et virtuels dans cette langue. C'est cette totalité que vise Hjelmslev par le terme de texte: il n'y a donc pas, à vrai dire, *un* texte, mais seulement *le* texte (Hjelmslev précurseur de Derrida!). Ce principe va sans doute s'avérer indispensable en sémiologie musicale aussi bien; car, bien évidemment, aucune analyse du motif

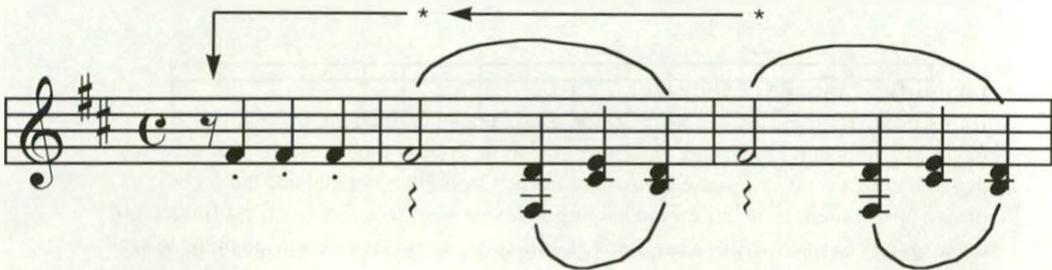
straussien ne serait valable qui ne considérerait son rapport au motif principal, bien connu, de la Cinquième de Beethoven :



Impossible, donc, de ne pas voir (ou plutôt entendre) dans le motif du jeune Strauss une citation, une allusion, une confession, – bref: une référence méta-musicale à la musique du Maître. Remarquons que cet usage méta-musical est également de nature connotative: l'énoncé musical, en tant que signe ayant son expression et son contenu propres, devient à son tour l'expression d'un contenu "transcendant" complexe (disons: *grande musique allemande, romantique, passionnée,...*). Tout comme dans le langage, fonction métasémiologique et fonction connotative (au sens de Jakobson, compatible seulement avec la première définition de Hjelmslev) vont de pair.

Cependant, la fonction métasémiologique entendue ainsi reste un phénomène bien superficiel qui ne dépasserait guère l'analyse la plus empiriste ou simpliste. Cherchons donc autre chose.

Si l'on considère l'écriture musicale, il semble bien que "d'abord" il y a des indications de clef (soprano), de tonique (ré majeur), de mesure (c = 4/4), encore de tempo et de "mode" ("**Allegro molto appassionato, Metr. = 184**"). Or ce "d'abord" est trompeur! En fait, *ce n'est que le procès temporel de la "manifestation" musicale qui décide de la structure musicale sous-jacente*: la tonique, p. ex., (pourvu qu'il y en ait!) n'est pas donnée "d'abord" par la clef etc., mais doit s'articuler et s'affirmer pas à pas lors du procès. Dans notre exemple, ce n'est qu'au moment où la demi-note accentuée *fa dièse* se répète pour la première fois que la mesure 4/4 se détermine (et qu'on sache, donc, qu'elle n'est quand même pas tout à fait identique à celle de Beethoven). C'est donc par un jeu de *répétition* [6] – tout comme dans le langage quotidien – que notre "principe de différence métasémiologique" s'effectue:



A cet égard, il faut encore remarquer la pause de 1/8 qui est bien le premier signe du syntagme musical écrit: impossible, bien sûr, d'entendre une pause avant qu'aucune note ne soit produite! (même si, parfois – et surtout dans le cas de la Cinquième de Beethoven -, un tel silence initial se voit comme geste corporel lors du récital). Il s'agit donc d'un signe d'origine purement méta-musicale: ce sont les notes qui sui-

vent qui, par leur rythme, *induisent*, rétroactivement, la figure 0-1/8-1/8-1/8-1/2, donc qui posent une pause comme élément initial de la chaîne signifiante.

Peut-être ne serait-il pas trop hardi de reconnaître dans un tel signe purement méta-sémiologique la marque de l'*énonciation* (il existe, bien entendu, une énonciation musicale): très souvent, dans la langue parlée, on trouve des connotateurs énonciatifs dont les expressions sont des "prosodèmes", comme dirait Greimas, c'est-à-dire des modulations quasi-musicales de la chaîne parlée (dans la langue écrite, il n'en reste que quelques "points" – ":", "!", "?", etc. – qui vise à une classification assez grossière des structures phrastiques). Ce sont là des phénomènes absolument comparables: dans l'énonciation d'une question, p.ex., c'est la *chaîne entière* qui fait "entendre" le "?" "au-delà" des phonèmes.

De toute façon, la sémiologie musicale semble bien affirmer une idée importante de Hjelmslev, à savoir qu'une seule figure ne peut jamais faire signe. Une seule note (serait-ce même un silence) n'aurait en effet aucun sens musical (on ne saurait le jouer!). En langage, également, même l'énonciation la plus fragmentée, même l'énonciation d'un seul phonème comporte toujours au moins *deux* figures: le signe minimal se compose du moins d'une figure énoncée (quasi-phonème) et une figure d'énonciation (prosodème, hiatus, *stop* phonétique,...). Ce qui est intéressant, avant tout, c'est la possibilité d'interpréter ces figures de l'énonciation comme des "*traits*" *métalinguistiques*: ce sont, en quelque sorte, les *traces* de l'acte linguistique, – traces qui signifient: le son concomitant n'est pas à considérer comme un son quelconque, mais comme un signe linguistique.

Dans la sémiologie musicale, il paraît donc qu'une fonction métasémiologique généralisée (fonction de Jakobson, fonction de Hofstadter,...) joue bien un rôle on ne peut plus important: *tout signe, et même toute figure, y renvoie aux autres, et ce n'est que par ce renvoi que la structure musicale se constitue*. Si la musique "parle", elle parle – comme toute sémiologie – d'abord de soi, en disant: "voici un énoncé musical"; or c'est justement cette auto-référence qui rend possible, alors, la constitution de tout un univers du sens musical, donc constitue la possibilité pour la musique de "parler" encore d'*autres* choses, p.ex. des passions humaines.

La musique, est-elle un langage?

Il faut admettre que l'on a, de nos jours, abusé considérablement de la notion du langage: affirmer que la peinture, la sculpture, le théâtre, la mode, etc., soient des "langages", est devenu une sorte d'*abracadabra*. On oublie, cependant, que cela n'explique absolument rien, car même les linguistes ne sauraient dire ce qu'est finalement un langage! Si nous avons cherché à établir quelques correspondances entre le langage au sens courant et des sémiotiques "ludiques", telles que le jeu d'échecs et la musique, nous n'avons pas pour autant visé une identification sans doute précipitée de tous ces phénomènes avec le langage. Seulement, nous avons voulu suggérer que – pour perspicaces et pertinents qu'ils soient – les critères que propose Hjelmslev pour les distinguer ne sont peut-être pas tout à fait suffisants. Selon les principes des *Prolégomènes*, il n'est pas évident que la musique – et même le jeu d'échecs – ne re-

lèvent pas du champ linguistique. C'est vrai que la décomposition du plan du contenu n'y est que difficilement envisageable; or cela vaut également pour la linguistique proprement dite. En revanche, l'hypothèse d'une "fonction" à la fois métasémiologique et connotative dans les sémiotiques du jeu se montrerait peut-être féconde en linguistique aussi bien: que l'intérêt de Hjelmslev pour le métalangage soit d'abord d'origine épistémologique semble bien évident; cela n'empêche pas, toutefois, que sa problématique puisse assumer un rôle beaucoup plus central dans ce que Hjelmslev appelle "l'analyse du texte" à entreprendre par la linguistique.

La musique, alors, est-elle un langage? Cela dépend de la définition du langage, – définition encore (et toujours) à refaire.

NOTES

1. Cf. Kasper Nefer Olsen: *Metasemiotik*, in: *Aktuel semiotik. Form og objektivitet I*, Aalborg 1991, pp. 95-108.
2. "Une partie d'échecs est comme une réalisation artificielle de ce que la langue nous présente sous une forme naturelle" (CLG, p. 125).
3. "L'implication logique entre propositions ne nous semble constituer qu'un autre cas particulier de l'implication linguistique (...) la conclusion logique est donc une articulation de la proposition présumée qui consiste en une résolution, sous forme d'implication, de ce syncrétisme" (*Prolegomènes*, pp. 117, 118).
4. Op. cit., pp. 687 sqq.
5. A propos de cette "convention immuable" nécessaire au jeu, Saussure affirme: "Cette règle admise une fois pour toutes existe aussi en matière de langue; ce sont les principes constants de la sémiologie" (CLG, p. 126).
6. Ici, nous supprimons une référence de révérence à Gilles Deleuze, par crainte de brouiller l'aspect strictement technique et descriptif de notre argument.

Toutes les citations dans le texte se réfèrent à: Louis Hjelmslev: *Prolegomènes à une théorie du langage*, Paris 1968/1971.

Sur le statut du concept de 'matière'*

David Piotrowski

OBJECTIFS ET PROBLÉMATIQUE

A la lumière d'un premier examen, le concept de 'matière' semble occuper dans l'architectonique hjelmslévienne une place paradoxale.

Ce concept, qui recompose la dualité forme/substance de la tradition saussurienne en une triade forme/substance/matière, se rapporte à ce qui constitue sans nul doute le point focale de la problématique structuraliste, à savoir cette coalescence de deux régionalités, l'une: substrat amorphe, hylé indifférencié de son ou de sens, l'autre: forme abstraite d'organisation, structure.

Ainsi attaché à ce maître lieu de la raison structurale, on attendrait du concept de matière, en toute logique, qu'il figure dans les fondements de l'architecture hjelmslévienne: au côté des 'principes' de la glossématique, ou posé comme un 'indéfini', c'est-à-dire comme une 'catégorie de l'objectivité structurale' (Petitot 1985: 271 et 1982, 5). Or la notion de matière, dans l'acception précise que lui confère Hjelmslev, n'apparaît qu'à un niveau d'élaboration déjà avancé de la théorie, très exactement sous l'étiquette du concept numéro 37 (Hjelmslev 1985: 98), et de surcroît dans une définition qui semble contrevenir aux principes architecturaux de la glossématique.

Ce constat d'une apparente discordance entre la teneur épistémologique principielle du concept de matière et sa place relativement secondaire ('secondaire' ici au sens de 'dérivée' et non de 'contingente') dans l'économie de la théorie, à quoi s'ajoute une définition d'allure aporétique, invite à examiner plus précisément son statut et son rôle propres. C'est ce que nous proposons dans la présente étude, que nous débiterons ci-après avec quelques remarques d'ordre méthodologique.

Modalités d'étude

La caractérisation d'un concept, c'est-à-dire la circonscription de sa valeur ainsi que l'identification de sa fonctionnalité, passe évidemment par sa localisation dans des trames problématiques. Nous serons donc conduits dans cette étude à déployer des perspectives subsumant le concept de matière.

De façon très générale, et au risque de simplifier à l'extrême, les espaces problématiques dans le cadre desquels un concept est circonscrit et évalué peuvent se présenter comme 'internes' ou 'externes' à la théorie dont le concept est membre. Dans le premier cas, d'une perspective 'interne', l'investigation visera à préciser les relations et les fonctions du concept examiné relativement à certaines notions propres à la théo-

rie. Ce sera tout particulièrement nécessaire lorsque le concept étudié, parce qu'il présente des pans d'ambiguïté ou est insuffisamment explicité, ne satisfait pas aux conditions de clarté désirables – l'objectif étant alors d'en atteindre une acception précise, univoque, et consistante dans la fraction la plus large du corps théorique général. Dans le second cas, d'une perspective 'externe', le concept sera étudié suivant des perspectives développées indépendamment du cadre dont il est originaire, mais qui entretiennent avec ce dernier des lieux de tangence auxquels le concept appartient. Il en serait ainsi par exemple si l'on traitait de la 'matière' suivant les termes d'un système philosophique particulier qui met en jeu une notion similaire.

Les approches externes et internes ne sont toutefois pas disjointes. Car si elles ouvrent effectivement sur des 'ordres hétérogènes du point de vue méthodologique'¹, elles ne sauraient se cloisonner en ceux-ci. D'abord parce que le mouvement de la raison tend à la synthèse² des différentes modalités d'analyse d'un même domaine. Ensuite, parce que les ordres internes et externes s'appuient l'un sur l'autre et s'élaborent mutuellement³. Ainsi, comme il apparaîtra dans le courant de cette étude, la détermination plus rigoureuse d'un concept suivant une perspective externe à la théorie qui le comprend prioritairement, mais la recoupant donc en certains lieux, va contribuer à résoudre des difficultés ou lever des limitations induites par ce concept dans le système théorique considéré, et ainsi, en améliorant la cohérence et l'équilibre de ce dernier, à mieux en apprécier la portée.

Ces modalités d'étude ainsi brièvement présentées, nous pouvons maintenant préciser les problématiques externes et internes que nous allons engager dans le but de déterminer le statut de la matière dans la théorie glossématique.

Un des caractères propre à la théorie glossématique réside dans sa dimension formelle: le projet hjelmslévien est celui d'une reconnaissance de 'la structure spécifique du langage à l'aide d'un système de prémisses exclusivement formelles' (Hjelmslev 1968: 15) ; il vise à fonder une 'algèbre de la langue' (Hjelmslev 1968: 101-102). Cette perspective formelle, qui participe donc à l'espace problématique de la pensée hjelmslévienne, peut être déployée sous un mode autonome comme un plan tangent à celui-ci. Une réflexion sur l'ordre du formel, menée indépendamment de la glossématique, devra alors permettre d'avancer dans la caractérisation de certaines notions composant la perspective hjelmslévienne, et, en retour, de reconsidérer cette dernière sous un angle nouveau.

Nous choisirons donc, dans un premier mouvement, d'engager une problématique formelle – très précisément celle développée par le logicien H.B. Curry – librement de toute considération relevant de la glossématique, donc en tant que problématique 'externe' suivant la terminologie proposée précédemment. Dans ce premier mouvement, l'examen de certaines notions *spécifiques* à la perspective formelle suivie, comme elles se découvriront apparentées à des concepts de la glossématique, permettra de conférer à la 'matière' hjelmslévienne une caractérisation précise – mais toutefois encore incomplète parce que dérivée à ce moment d'une seule réflexion formelle. Ce mouvement d'un développement problématique 'externe' appellera donc une autre mouvement 'interne' où le concept étudié, après avoir été déterminé dans les termes de

la problématique externe tenue de façon autonome, sera réinvesti dans sa position au sein du système théorique premier. Dans notre cas de figure, après avoir identifié le statut formel de la matière, il y aura lieu de découvrir l'unité théorique de la pensée hjelmslévienne qui s'organise autour du concept de matière dans sa nouvelle acception.

C'est à ce moment que se résolveront les difficultés précédemment relevées sur le concept de matière. Parce qu'il apparaîtra que si la matière occupe une place effectivement secondaire, c'est *suivant le point de vue particulier* d'une conception 'architecturale' de la théorie glossématique. Mais considérée suivant un autre point de vue, fondamental à notre sens, qui est celui de l'orientation 'déductive', la matière prend la position théorique d'une *hypothèse sur les modes d'objectivation des phénomènes sémio-linguistiques*, et ainsi, ne relevant plus du statut de *concept*, le caractère aporétique de sa définition s'en trouve alors levé.

Perspective formelle

Rappelons pour débiter qu'en vertu du principe d'adéquation la théorie glossématique inscrit dans son système de définitions les différents modes d'organisation propres aux phénomènes de nature sémiotique. Corrélativement au principe d'adéquation, la théorie satisfait à un principe d'exhaustivité qui lui commande de prendre en charge la totalité (potentielle) des jonctions réalisables suivant les modes relationnels fixés dans son système. Son applicabilité au divers empirique ainsi assurée, la théorie organise une procédure de reconnaissance, que Hjelmslev appelle 'déduction' (Hjelmslev 1968: 22), qui, en articulant les moments successifs de l'identification du réseau relationnel effectivement présent dans la donnée traitée, établit entre le système théorique abstrait et les faits empiriques envisagés une connexion 'objectivante' – 'objectivante' parce que 'la seule manière de connaître (décrire, comprendre) un objet est de connaître ses fonctions [relations] (...). Reconnaître les fonctions c'est reconnaître l'objet' (Hjelmslev 1985: 76), aussi, la 'déduction' qui commande le relevé des relations inscrites dans la matière phénoménale, conduit bien à l'institution de celle-ci en objet sémiotique.

Dans un précédent article (Piotrowski 1989) nous avons examiné l'ordre formel induit par l'exigence d'exhaustivité. Nous y avons montré que cette exigence est assurée – entre autres – par la forme 'continue' des analyses de la procédure de déduction (par définition, 'une déduction est une analyse continue ou un complexe d'analyses avec détermination entre les analyses qui y entrent' (Hjelmslev 1985: 92)) et que, suivant une métaphore de Hjelmslev, ce caractère 'dépliant' (Hjelmslev 1968: 45) de l'analyse, qui sous-tend la reconnaissance exhaustive des faits empiriques, trouve son expression formelle dans une structuration récursive de la théorie. Mais cette identification de la *forme de la théorie* nécessite d'être complétée par une détermination de la *nature formelle* des modes relationnels qui y sont définis – modes relationnels dont la procédure de déduction commande la reconnaissance dans la matière empirique et qui régulent l'objectivité des phénomènes sémio-linguistiques. Cet examen de la nature formelle de la glossématique est bien entendu primordial parce qu'il touche aux fon-

dements du projet hjelmslévien d'une détermination formelle de l'ordre sémio-linguistique, mais aussi parce qu'il renvoie à une fraction de la pensée hjelmslévienne encore insuffisamment explicitée et qu'il importe de clarifier pour que la théorie glossématique accède à la pleine rigueur attendue de sa précision.

Présentation du problème

Superficiellement, d'abord, d'une lecture incomplète ou imprécise de l'œuvre hjelmslévienne, le concept de structure, dans sa nature formelle, ressort ambivalent. Parce que, d'une part, Hjelmslev en développe une acception logico-algébrique: par exemple, il note que 'l'approche structurale du langage a certains rapports intimes avec un courant scientifique (...) [à savoir] la théorie logistique du langage' (Hjelmslev 1971: 40), et dans cette optique, il s'associe clairement aux conceptions du logicien Carnap: '[suivant Carnap] la structure est définie d'une façon qui s'accorde parfaitement avec les vues que j'ai défendues (...) ' (Hjelmslev 1971: 40). Suivant cette même perspective, il faut aussi souligner l'emploi répété de termes comme 'algèbre' ou 'algébrique', par exemple: 'les grandeurs de la forme linguistique sont de nature «algébrique»' (Hjelmslev 1968: 134).

Mais, d'autre part, Hjelmslev développe des analyses qui reposent sur des intuitions topologiques. Ainsi, dans l'article 'La structure générale des corrélations linguistiques', il envisage une structuration sur le mode de localisations et de répartitions de domaines dans une région de sens – il en est ainsi par exemple de l'opposition intensif vs extensif: 'le terme extensif a la faculté d'étendre sa signification sur l'ensemble de la zone ; le terme intensif par contre s'installe définitivement dans une seule case et n'en franchit pas les frontières' (Hjelmslev 1985: 40). Pareillement, dans 'La catégorie des cas', il mène une description de type topologique: 'la case qui est choisie comme intensive a une tendance à *concentrer* la signification, alors que les cases choisies comme extensives ont une tendance à *répandre* la signification sur les autres cases de façon à envahir l'ensemble du domaine sémantique occupé par la zone' (Hjelmslev 1935: 112-113). Et on pourrait aussi, dans cette orientation, se référer au passage des Prolégomènes où l'auteur décrit une 'forme linguistique (...) [qui] pose ses frontières arbitraires dans un continuum de sens en lui même amorphe' (Hjelmslev 1968: 95).

Mais cette ambivalence sur la nature formelle de la structuration sémio-linguistique pensée par Hjelmslev n'est qu'apparente. Car si la forme glossématique est effectivement développée sous les deux acceptions: algébrique et topologique, celles-ci ne rentrent pas en opposition mais constituent deux moments d'une articulation théorique – dont on examinera le principe plus avant.

En fait, la difficulté rencontrée dans l'identification de la nature formelle des structures sémio-linguistiques chez Hjelmslev réside surtout, par delà cette apparente dualité algébrique vs topologique, dans le fait que si les concepts sous-jacents à une intuition topologique, même élémentaire, sont clairement formulés – à savoir: frontière, domaine...- et certifié à leur manière de la nature précisément topologique que Hjelmslev entend donner à certaines analyses, par contre, l'ordre algébrique de la

structure sémio-linguistique n'est pas présenté par ce qui le caractérise en propre: en dépit de l'usage déjà mentionné de termes comme 'algèbre' ou 'algébrique', Hjelmslev ne fait jamais mention, du moins explicitement, ni des spécificités du niveau formel logico-algébrique, ni de ce qui qualifierait la structure sémio-linguistique à ce dernier niveau.

Aussi, comme la détermination précise de l'ordre algébrique dans l'économie de la pensée hjelmsléviennne passe par la localisation, dans l'architecture conceptuelle de la théorie glossématique, des notions formelles sous-jacentes aux structures algébriques, il sera donc de première importance, et nous amorçons par ce biais notre problématique 'externe', d'explicitier les 'contenus formels' (Granger 1980: 359-382) qui règlent ce niveau d'analyse 'logico-algébrique'. Dans cette perspective, la question va principalement porter sur la constitution et la nature des identités algébriques telles qu'elles dérivent du programme formaliste hilbertien.

Caractères de la forme logico-algébrique

A l'origine du programme formaliste, c'est là chose connue, se trouve la question de la rigueur mathématique, question rendue obligée par la mise à jour de différents paradoxes dans l'univers des mathématiques. La réponse hilbertienne va consister, en rapportant la nature de l'être mathématique à la concrétude des symboles, à attacher la rigueur de la pensée mathématique à l'ordre des manipulations symboliques. Pour Hilbert, 'En mathématiques (...), l'objet de notre examen ce sont les signes concrets eux-mêmes dont la forme nous apparaît immédiatement avec évidence' (Hilbert 1925: 170-171, cité dans Ladrière 1957: 3). L'évidence mathématique ainsi placée au niveau de l'intuition sensible du signe, la démonstration devient 'quelque chose de concret et de repérable' (Hilbert 1922: 169-170, cité dans Ladrière 1957: 7), et la garantie de sa correction réside dans la conformité, tangible, des manipulations symboliques effectuées à des règles de traitement données explicitement.

Mais la réduction de la pensée mathématique à la concrétude symbolique s'est découverte limitative, des théorèmes célèbres l'ont prouvé, et partant, comme le souligne Ladrière, 'l'utilisation de la méthode formelle ne dispense pas la pensée mathématique de maintenir le contact avec certaines intuitions qui sont antérieures à la formalisation et que celle-ci peut seulement aider à clarifier' (Ladrière 1957: 9). C'est par rapport à cette dernière remarque que le travail de Curry trouve sa pleine dimension. Curry réinvestit le cadre problématique des systèmes formels mais en l'enrichissant de certaines 'intuitions minimales' qui les rapprochent, d'un 'quantum conceptuel', de l'univers notionnel mathématique. Le 'contact avec certaines intuitions' ainsi rétabli, l'architecture des systèmes formels constitue alors un cadre d'étude rigoureux pour une 'clarification' de certains modes mathématiques élémentaires. C'est dans ce cadre que l'on va investir la notion 'd'identité algébrique'.

Curry envisage les systèmes formels comme 'a body of theorems generated by objective rules and concerning unspecified objects' (Curry 1958: 12) (dans sa terminologie les 'unspecified objects' sont appelés 'obs' (Curry 1958: 13)). Très précisément, la définition d'un système formel est la suivante: 'a formal system is defined by a set

of conventions which we call its *primitive frame*. This frame has three parts, which specify respectively: (a) a set of objects which we call *obs*, (b) a set of statements, which are called *elementary statements*, concerning these *obs*, (c) the set of those elementary statements which are true, constituting the *elementary theorems*' (Curry 1958: 15). Nous nous intéresserons ici à la classe des 'obs'. Celle-ci est construite inductivement, suivant certaines opérations données dans le système, sur la base de 'obs primitifs' appelés 'atomes' (Curry 1958: 15). Examinons alors la nature des 'obs'. D'abord, de façon très générale, pour Curry, les entités dont traitent les systèmes formels ne sont pas des marques graphiques tangibles mais sont attachées à des intuitions premières qu'il nomme 'idées primitives': 'atoms, operations and predicates, taken collectively, constitute the *primitive ideas*' (Curry 1958: 15). En d'autres termes, atomes, opérations et prédicats sont, dans le cadre problématique de Curry, des entités abstraites, idéelles – en fait, très exactement, des modes de la pensée formalisante. La conséquence directe d'une telle approche qui se fonde sur des intuitions formelles, c'est qu'il est alors nécessaire d'envisager et de décrire le mode d'une correspondance entre les entités abstraites qui constituent le système formel et un choix de marques concrètes – en général des symboles graphiques que Curry appelle 'inscriptions' (Curry 1963: 30) – que, pour des raisons pratiques évidentes, il est opportun de leur assigner. Dans ce sens, Curry introduit les notions de 'présentation' et de 'A-langage'.

'A particular enunciation of the primitive frame of a formal system will naturally employ symbols to designate primitive ideas (...). Such a particular enunciation, with its special choice of symbolism, we call a *presentation*' (Curry 1958: 20). Une présentation est bien entendu arbitraire: '(...) a formal system (is) something independent of this choice [of symbolism]' (Curry 1958: 20). Elle autorise seulement la désignation et la manipulation des entités formelles et de ce fait 'un système formel est abstrait par rapport à sa présentation' (Curry 1958: 20, nous traduisons).

Le choix d'une présentation institue ce que Curry appelle un A-langage, c'est-à-dire un ensemble de symboles intégrés au langage utilisé (U-langage) pour communiquer le système formel, ou encore le commenter: 'in order to present (...) a system in the U-Language, it is necessary to decide on a notation for naming the formal objects (...). This notation (...) forms a language (...); this language is here called the *A-language*' (Curry 1963: 50).

Mais si une présentation ne 'spécifie pas quelle chose bien déterminée chaque objet est' (Curry 1958: 20, nous traduisons), le mode de correspondance entre entités formelles et signes concrets que définit une présentation permet en revanche de mettre à jour certaines des intuitions formelles sous-jacentes à l'ordre logico-algébrique. En effet, d'une présentation il est requis '(...) one indispensable condition – namely that distinct names be assigned to distinct obs' (Curry 1958: 20) et, parallèlement, que les jeux d'arrangements symboliques reflètent fidèlement les structures formelles abstraites qu'ils manifestent. Ainsi, par ces dernières conditions, l'évidence première attachée à la concrétude du signe hilbertien, à savoir son caractère *univoque et autonome* – *univoque*, car les multiples saisies d'un même symbole renvoient à une seule et unique entité, et *autonome* parce que tout symbole peut être posé et pensé librement

du reste du système – le caractère univoque et autonome du signe hilbertien, donc, se trouve reporté par l'effet inverse d'une correspondance représentative sur l'intuition formelle que désigne une entité abstraite nommée 'ob'.

Aussi, c'est bien d'un principe apriorique d'unité de type univoque et autonome, spécification de la première catégorie kantienne de la quantification, que procède fondamentalement, à ce stade de notre étude, l'ordre logico-algébrique.

Ces traits d'univocité et d'autonomie qui caractérisent la forme logico-algébrique peuvent sembler triviaux, mais ils constituent en fait des spécificités structurelles très particulières, et qui ne sont pas systématiquement vérifiées. En effet, naïvement: qu'une chose soit identique à elle-même et envisageable en tant que telle indépendamment de toute autre chose, i.e. qu'elle présente les caractères de l'univocité et de l'autonomie, semble aller de soi. Mais l'examen du champ sémiotique nous enseigne plutôt la diversité des variations d'un même individu, ce qui fait alors douter de l'évidence du mode de l'univocité. Et pour ce qui est de l'autonomie, cette propriété désigne aussi une imposition structurelle très forte qui ne se retrouve pas, par exemple, dans les systèmes relevant d'un ordre topologique: dans ces derniers, les unités sont des unités de position; ce sont des domaines institués par un réseau de frontières, et, partant, il n'est en aucun cas possible de considérer une unité particulière sans actualiser d'emblée les autres domaines avec lesquels elle fait frontière: 'les domaines (...) n'ont pas d'existence autonome. Ils n'existent que par leur *jonction*' (Petitot 1988: 34).

Les unités algébriques reposent donc sur les intuitions formelles primitives de l'univocité et de l'autonomie. On propose maintenant d'avancer plus précisément dans la caractérisation de l'ordre logico-algébrique en traitant la nature des *identités* logico-algébriques. Pour ce faire, on se basera sur la typologie des variables que développe Curry (Curry 1958: 52 et 1963: 111).

Pour Curry on compte trois sortes de variables formelles: les 'indéterminées', les 'variables substitutives' et les 'variables liées'. Nous ne nous attacherons ici qu'à l'examen des 'indéterminées', qui sont définies comme suit: 'an indeterminate is an atom concerning which the primitive frame of the system makes no specific statement beyond the fact that it is an atom' (Curry 1963: 112).

L'appellation 'd'indéterminé' invite à poser d'emblée la question de la *nature de l'indétermination* véhiculée par ces objets formels dits 'indéterminés'. En effet, en tant qu'entité d'un système logico-algébrique, très exactement en tant qu'atome, une variable indéterminée présente le caractère de l'univocité, et ceci conjointement à sa nature indéterminée. L'appariement de ces deux propriétés, d'univocité et d'indétermination, sous l'unité d'un même objet formel serait conflictuel n'étant que ces dernières ne concernent pas la même facette de l'objet. En effet, une variable indéterminée est univoque – et autonome – *dans son unité*, et indéterminée dans son *identité*. Pour plus de clarté revenons à la définition précédente.

Celle-ci stipule qu'un indéterminé n'est défini que par l'absence de spécifications, mis à part celle d'être un objet formel: 'an indeterminate is an atom concerning which the primitive frame specifies nothing except that it is an ob' (Curry 1958: 52). L'indétermination véhiculée par une variable indéterminée est donc une *indétermina-*

tion relationnelle. En effet, l'objet formel 'indéterminé', comme il n'est pas spécifié dans la troisième partie du cadre primitif qui, on le sait, gouverne l'élaboration des théorèmes sur la base d'un choix d'axiomes suivant certaines règles d'inférence, l'objet 'indéterminé', donc, – qui, en tant qu'objet de type logico-algébrique, présente néanmoins une *unité* univoque et autonome – comme il n'est inscrit dans aucun axiome et, par suite, dans aucun théorème, reste extérieur au réseau propositionnel d'une quelconque théorie formelle, et de ce fait, apparaît dépourvu de toute caractérisation relationnelle, donc de toute identité intrinsèque au système dont il est membre.

La classe des 'indéterminées' est donc une classe d'unités autonomes et univoques mais mutuellement indifférentiables parce qu'indéterminées dans leur identité formelle. Plus précisément, les 'indéterminées' constituent, suivant une terminologie kantienne, les 'objets en général' de l'ordre logico-algébrique: les prédicats d'univocité et d'autonomie s'appliquant à toutes les entités algébriques, ils définissent les catégories d'une objectivité logico-algébrique, et, partant, le concept d'indéterminé décline bien la forme générale des objets de ce niveau d'analyse.

C'est seulement lorsqu'ils sont augmentés de spécifications relationnelles, posées d'abord dans une collection d'axiomes puis déduites par des règles d'inférences, que les 'obs' dépassent l'indétermination et accèdent à une identité formelle effective. Leur attachement à des prédicats, i.e. leur saisie dans le réseau relationnel, leur confère une valeur formelle – à savoir, en paraphrasant Hjlemslev, celle d'un point d'intersection de faisceaux de rapports (Hjlemslev 1968: 36) – qui enrichit leur simple univocité d'une identité particulière.

La figure d'un cercle sur un plan peut illustrer ce mode d'organisation logico-algébrique. On considérera sans peine chaque point du plan comme un objet 'indéterminé', c'est-à-dire comme l'instance d'un 'objet en général' ne relevant que des seules formes de l'objectivité à un niveau d'analyse logico-algébrique, à savoir des formes de l'univocité et de l'autonomie. Chaque point est univoque parce qu'il procède d'une certaine constance, et autonome parce qu'il ne fonde son unité sur aucune relation avec d'autres points du plan. Conséquemment aussi, chaque point du plan est indifférentiable, indistinguable des autres: deux points, même s'ils peuvent être envisagés séparément, ne présentent dans leur nature propre aucun caractère distinctif. Mais on peut augmenter certains points du plan de propriétés qui leur confèrent alors une identité déterminée. La figure d'un cercle en est une illustration. Les différents points du tracé d'un cercle manifestent une identité particulière qui est celle d'un faisceau de relations mutuellement entretenues. Et il importe peu – si cela a un sens – où le cercle est établi, la seule donnée pertinente, du point de vue des *identités* produites et accessibles, c'est le tissu des relations supporté par la forme générale des objets logico-algébriques, à savoir par des entités univoques et autonomes.

On conclura ce paragraphe consacré à la caractérisation de la nature formelle logico-algébrique en résumant celle-ci par la formule suivante:

identité logico-algébrique = unité autonome et univoque + spécificités relationnelles et, avec cet arrière-plan, on engagera maintenant l'étude de la 'matière' hjlemsléviennne.

STATUT DE LA MATIÈRE

Introduction

Très précisément, dans le *Résumé*, le concept de matière est défini comme suit:

Définition 37: Une MATIÈRE est une classe de variables qui manifeste au moins deux chaînes dans au moins deux syntagmatiques et au moins deux paradigmes dans au moins deux paradigmatiques. (Hjelmslev 1985: 98).

Notons au préalable que, à quelques détails mineurs pour notre étude, la définition est la même dans les *Prolégomènes* (Hjelmslev 1968: 138). On s'en tiendra donc à celle présentée ci-dessus.

Conformément à l'architecture générale de la théorie glossématique, à savoir celle d'une hiérarchie de définitions réglées suivant un ordre de présupposition (très exactement suivant le mode relationnel de la 'détermination' (Hjelmslev 1968: 39)) et avec à sa base certains concepts primitifs indéfinissables (Hjelmslev 1968: 44), la définition de la matière repose sur des concepts plus élémentaires, nommément: ceux de classe, variable, manifestation, chaîne, syntagmatique, paradigme et paradigmatique.

On portera essentiellement notre attention sur le concept de manifestation, et, mais à un degré moindre, sur ceux de classe et de variable. Le concept de manifestation nous conduira par ailleurs à introduire ceux de forme et de substance et par suite à discuter des interrelations entre ces trois concepts.

Pour ce qui est des quatre derniers concepts qui entrent dans la définition de la matière, à savoir ceux de chaîne, de syntagmatique, de paradigme et de paradigmatique, bien qu'ils soient définis précisément dans le cadre de la glossématique, on s'en tiendra, dans une approximation ici suffisante, à leur acception consacrée par la tradition linguistique (la notion de chaîne correspondant à celle usuelle de syntagme).

Forme et matière en rapport projectif

Traiter du concept de matière, c'est sans conteste traiter de la pierre angulaire de la problématique hjelmslévienne, et plus généralement structuraliste. C'est aborder ce point infiniment délicat et complexe des rapports que contracte une structure avec le substrat dans lequel elle s'actualise.

On peut introduire à la position hjelmslévienne en la présentant d'abord sous l'angle d'une radicalisation de la conception saussurienne. Si pour le maître genevois 'la langue est une forme et non une substance' (Saussure 1972: 169), cette forme reste néanmoins inscrite dans le substrat qu'elle organise⁴: la structure saussurienne est 'incarnée dans une substance' (Mounin, 1972, 52, note 1), et c'est bien aussi ce que relève Hjelmslev: '[dans certaines] parties de l'œuvre de Saussure, (...) la langue est conçue comme une forme incluse dans la substance, et non indépendante de la substance' (Hjelmslev 1971: 39).

L'approche développée dans la théorie glossématique, tout du moins dans son moment instituteur, va consister fondamentalement à détacher la forme de la substance. Pour Hjelmslev, le concept de structure, défini comme 'une entité autonome de dépendances internes' (Hjelmslev 1971: 109), est envisagé sous un mode purement formel et abstrait. La structure linguistique, définie sous le vocable de 'schéma' (Hjelmslev 1968: 135) est une 'forme pure' (Hjelmslev 1971: 81), et ainsi l'algèbre du langage est une 'algèbre immanente' (Hjelmslev 1968: 102) en ce sens que '(...) la forme pure [est] définie par les fonctions internes' (Hjelmslev 1971: 115).

On ne reviendra pas ici sur les motifs, relevant essentiellement d'une épistémologie structurale, qui motivent cette rupture entre la forme et la substance et qui conduiront Hjelmslev à considérer les grandeurs linguistiques comme des grandeurs de 'nature «algébrique» [qui] n'ont pas de dénominations naturelles' (Hjelmslev 1968: 134). Notre propos sera d'examiner certaines conséquences conceptuelles de cette coupure et tout d'abord l'introduction des concepts de matière et de substance au lieu de l'unique substance saussurienne.

Dès lors que la forme a été ainsi placée en une position extérieure au substrat qu'elle ordonnance, il convenait d'introduire des concepts fixant dans le système de la théorie les ordres du substrat, d'abord en tant que réceptacle potentiel de la forme: c'est le concept de 'matière', puis en tant que réceptacle actualisant la forme – et de fait soumis à l'ordre de la forme: c'est le concept de 'substance'.

En première approximation, la matière renvoie donc à quelque chose comme une 'nébuleuse saussurienne' dont le caractère hylétique concernerait un substrat en tant qu'il est *non formé sémiotiquement*. La matière désigne un quelconque support du contenu ou de l'expression, *amorphe du point de vue d'une organisation sémiotique*, indépendant de la forme linguistique, et que cette dernière en y instanciant ses régulations va instaurer en 'substance'.

Le premier rapport que l'on peut ainsi relever entre les notions de forme, substance et matière est celui d'une 'domination' d'une forme autonome et pure qui dans un mouvement de projection va organiser une matière et, en concrétisant ainsi le faisceau relationnel qu'elle constitue, s'y manifester comme substance. Hjelmslev a été très explicite sur ce point: '*substance* veut dire substance *sémiotique* (...) c'est une substance *sémiotiquement formée*' (Hjelmslev 1971: 58) et la substance désigne la manifestation (au sens général d'instanciation) de la forme dans la matière: 'pour désigner la manifestante sans impliquer qu'elle soit sémiotiquement formée (...) nous proposons le terme *matière*' (Hjelmslev 1971: 59).

La césure ainsi posée entre forme et matière explique alors les latitudes expressives du langage naturel. Parce que pensé comme forme pure, donc comme une forme d'organisation *extérieure et indépendante* à toute matière, le langage, au sens de Hjelmslev, se caractérise par une faculté projective 'généralisée' qui rend la forme linguistique à même, par l'effet d'un instanciation toujours possible, d'instruire en significations toutes les régions susceptibles de sens: 'une langue peut être définie comme une paradigmatique dont les paradigmes se manifestent *par toutes les ma-*

tières' (Hjelmslev 1968: 137, nous soulignons). Parallèlement à sa propriété d'être 'une sémiotique dans laquelle toutes les autres sémiotiques peuvent être traduites' (Hjelmslev 1968: 138), la langue se découvre aussi comme un lieu d'amorçage qui, par la saisie et la stabilisation première du divers des phénomènes sous un ordre sémiotique, ouvre à d'autres modes plus 'rationnels' de constitution d'objectivité. C'est bien ce qu'exprime Hjelmslev lui-même: 'c'est seulement dans une langue que l'on peut «s'occuper de l'inexprimable jusqu'à ce qu'il soit exprimé»' (Hjelmslev 1968: 138), en résonance remarquable avec les vues néo-kantiennes de Cassirer:

'Le langage [est] un des moyens fondamentaux de l'esprit, grâce auquel s'accomplit le progrès qui nous fait passer du monde des simples sensations à celui de l'intuition et de la représentation. Il porte déjà en germe ce travail intellectuel qui s'extériorise par la suite lors de la construction du concept comme concept scientifique, comme unité logiquement déterminée d'une forme' (Cassirer 1972: 29).

L'aporie du concept de matière

Les lignes précédentes ont introduit intuitivement à la triade forme/substance/matière et à certains des rapports que ses termes entretiennent. Nous en présentons maintenant la caractérisation précise, 'formelle', telle que la développe la théorie glossématique. Ceci nous permettra d'en discuter plus en détail, et d'avancer dans la compréhension du statut de la matière et des rapports généraux qu'elle entretient avec la forme et la substance.

Instituer les notions de forme, substance et matière en concepts d'une théorie linguistique c'est les fixer dans le système hiérarchique de définitions sur la base de concepts (fonctions, fonctifs ou indéfinissables) préalablement introduits. Les définitions de la forme et de la substance (respectivement, définitions 29 et 30 (Hjelmslev: 1985, 97)) devront donc relater, à l'aide des concepts et des modes relationnels plus élémentaires de la glossématique, d'une part, l'autonomie de la forme vis-à-vis de son instantiation possible dans une matière, et, d'autre part, le fait que la substance, en tant que matière sémiotiquement formée, implique nécessairement (par définition) la présence de la forme. Forme et substance apparaissent donc naturellement comme les deux fonctifs d'une relation de présupposition unilatérale entre deux structurations (ou 'hiérarchies' dans la terminologie glossématique) dont les modes organisationnels sont préalablement définis dans la théorie: la forme comme structure pure, la substance comme structuration de la matière. C'est donc une relation de 'détermination' entre hiérarchies qui va établir celles-ci dans les rôles fonctionnels respectivement requis d'une forme et d'une substance, à savoir ceux d'une 'constante' ('fonctif dont la présence est une condition nécessaire à la présence du fonctif [ici la substance] par rapport auquel il a une fonction' (Hjelmslev 1985: 92)) pour la forme, et d'une 'variable' ('fonctif dont la présence n'est pas une condition nécessaire à la présence du fonctif [ici la forme] par rapport auquel il a une fonction' (Hjelmslev 1985: 92)) pour la substance. De surcroît, en se bornant à ce qui a été exposé jusqu'à ce stade de

notre étude, cette relation sera caractérisée sous le mode du syntagmatique de sorte à rendre compte du rapport de coexistence, i.e. de présence participative, entre la forme et sa réalisation comme substance dans la matière. Ce mode d'instanciation d'une forme en une substance, que Hjelmslev appelle une 'manifestation', et qui se définit immédiatement d'après ce qui précède comme 'une sélection (i.e. une relation [syntagmatique] entre une constante et une variable (Hjelmslev 1985: 96)) entre hiérarchies et entre dérivés de différentes hiérarchies' (Hjelmslev 1985: 97) détermine alors entièrement – de même qu'une fonction détermine entièrement ses fonctifs – les concepts de forme et de substance – dont les deux définitions sont alors: 'la forme est la constante dans une manifestation' et 'la substance est la variable dans une manifestation' (Hjelmslev 1985: 97).

La forme et la substance ainsi saisies dans le système formel de la théorie, donc caractérisées relationnellement, comme les deux pôles d'un rapport de sélection entre hiérarchies, se pose alors la question de la position de la matière relativement à cette relation de sélection. C'est à ce moment que l'on doit revenir à la définition de la matière préalablement donnée.

On débutera en s'en tenant aux premiers éléments de celle-ci, à savoir: 'une matière est une classe de variables *qui manifeste...*', et qui induisent d'emblée dans le cadre problématique hjelmslévien l'aporie, précédemment évoquée, suivante: le concept de matière est défini comme une structure particulière (une classe de...) *contractant un rapport de manifestation*.

Pour comprendre cette aporie, rappelons d'abord que, suivant les principes architecturaux de la glossématique, les définitions introduisent de nouveaux concepts dans le système théorique soit axiomatiquement, i.e. par ajout de concepts primitifs, soit par des caractérisations relationnelles de concepts préalablement définis (comme 'fonctions', ou – ce qui est équivalent – comme 'fonctifs').

Introduire un nouveau concept c'est soit introduire une nouvelle relation primitive (et ses pôles) – par exemple: 'la corrélation désigne la fonction «ou...ou»' (Hjelmslev 1985: 91) -, soit construire de nouvelles formes relationnelles sur la base de concepts (fonctions ou fonctifs) préalablement définis – par exemple: les concepts de 'corrélant', 'corrélat' et de 'variante' ayant déjà été fixés, on définirait sur leur base 'une participation [comme] une corrélation dont les corrélats ont des variantes communes' (Hjelmslev 1985: 104) -, ce qui revient aussi à en fixer les pôles: en prolongeant l'exemple précédent, 'un participant est un corrélat qui contracte une participation' (Hjelmslev 1985: 104). En bref, définir un nouveau concept dans la glossématique c'est enrichir la structure relationnelle de la théorie, et métaphoriquement – si l'on décrit les relations comme des segments et les concepts comme les extrémités ou comme les points d'intersection de ces segments -, c'est introduire une nouvelle sorte de segment avec ses extrémités ou croiser deux segments en un point.

Mais dans un système ainsi organisé *le concept de matière se découvre artificiel*. En effet, étant défini sur la base de la relation de manifestation, son identité formelle devrait être celle de l'un des deux fonctifs de cette dernière relation. Or, comme on l'a

vu, les deux fonctifs d'une relation de manifestation sont la forme et la substance. Aussi le concept de matière apparaît redondant. Il ne trouve pas dans le système de la glossématique de place relationnelle déterminée, et sa position se découvre donc extérieure au système structural hjelmslévien.

Mais cette constatation en fait ne doit pas étonner. Tout au contraire cette apparente défaillance interne de la théorie glossématique conforte la cohérence de la problématique hjelmslévienne. En effet, l'objectivité structurale est une objectivité relationnelle. Et sur ce point, rebattu quoique crucial, Hjelmslev n'a de cesse d'insister: 'la condition de toute connaissance est une analyse' (Hjelmslev 1968: 98), c'est-à-dire un relevé de la forme du phénomène envisagé. Or la matière, du point de vue sémiotique, est un *hylé*, un divers amorphe: 'la matière est en elle-même informe, c'est-à-dire non soumis en elle-même à une formation, mais susceptible d'une formation quelconque' (Hjelmslev 1968: 98) qui sera le fait de la manifestation. Aussi, 'c'est pourquoi la matière elle-même est inaccessible à la connaissance' (Hjelmslev 1968: 98). Et comme la matière ne peut être abordée qu'au travers d'une organisation relationnelle dont elle constitue le support, '[elle] n'a [donc] d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque' (Hjelmslev 1968: 70). En conséquence, le concept de matière n'a effectivement pas lieu d'être inscrit dans le réseau organisationnel de la glossématique, qui, s'il en était ainsi, lui conférerait une valeur et une objectivité relationnelles contradictoires à ce qu'il désigne. En revanche, le concept de substance, parce qu'il dénote un support formé et qu'il est attaché relationnellement à celui de forme, a bien sa place dans une théorie structurale de l'objet sémio-linguistique.

Se pose alors la question du statut de la matière telle qu'elle est définie plus haut. Si la matière ne peut être considérée comme un *concept* de la théorie du langage, quelle est sa place dans l'unité théorique de la glossématique ?

On répondra à cette question en montrant d'abord comment le concept de matière fonde la nature algébrique de la forme glossématique, puis, après avoir relevé certaines difficultés rédhibitoires à la compréhension syntagmatique des rapports entre forme et substance, i.e. la compréhension d'une 'projection' de la forme sur la matière, on identifiera la position théorique de la matière dans la conception paradigmatique des rapports forme/substance, ce qui permettra de conclure sur son statut.

Caractérisation algébrique de la glossématique

Indépendamment de son rôle relationnel dans une manifestation, la matière est définie comme une 'classe de variables'. Rappelons qu'une 'classe' est elle-même définie comme 'un objet qui est soumis à l'analyse' (Hjelmslev 1985: 90), c'est-à-dire comme un objet duquel l'analyse enregistre le réseau de dépendances qui le constitue en tant qu'objet sémio-linguistique. La matière est donc un objet dont la procédure d'analyse va identifier la forme constitutive (ce qui peut, relativement à ce que nous avons noté plus haut, paraître paradoxal), forme qui est celle d'un réseau relationnel dont les fonctifs sont tous des variables, soit, en reprenant la terminologie hjelmslé-

vienne, un réseau de relations de ‘constellation’⁵. Or une variable est en quelque sorte une unité ‘libre’ au sens où elle ne contracte aucun lien de cohésion avec les autres fonctifs du système: une variable est ‘un fonctif dont la présence n’est pas une condition nécessaire à la présence du fonctif par rapport auquel il a une fonction’ (Hjelmslev 1985: 92). Partant, la forme de la matière est une ‘forme amorphe’, c’est une collection d’unités (les fonctifs) dont aucune n’engage de rapport la liant d’une quelconque façon aux autres unités de sorte à faire système. La matière est donc une collection d’unités formelles autonomes et, parce que définies formellement, constituées dans leur univocité. On aura reconnu là les spécificités des objets formels que Curry appelle ‘indéterminés’, à savoir: univocité et autonomie.

Mais, avant d’avancer plus avant dans l’identification de la nature algébrique de la forme glossématique, soulignons que cette conception de la matière comme classe d’unités autonomes est tout a fait cohérente avec l’intuition hjelmslévienne de cette notion. En effet comme il a été noté précédemment, ‘la condition de toute connaissance est une analyse’ (Hjelmslev 1968: 98), et la matière est ce qui ne peut être saisi par une procédure de reconnaissance de la forme sémiotique. Or c’est bien le cas de la matière définie structurellement comme classe de variables: ‘le but de l’entreprise scientifique étant toujours l’enregistrement de cohésions [cohésion ici au sens glossématique du terme, c’est-à-dire une fonction de détermination ou d’interdépendance (Hjelmslev 1968: 51)], la possibilité d’un traitement exact cesse d’exister si un objet n’offre que la possibilité d’enregistrer des constellations ou des absences de fonctions’ (Hjelmslev 1968: 107): la matière structurée comme une classe de variables échappe donc bien à la connaissance structurale.

C’est l’examen du concept de manifestation relativement à celui de présentation (au sens de Curry) qui permettra d’établir la nature algébrique de la forme glossématique, tout du moins la nature algébrique des concepts premiers rentrant dans la détermination de la forme glossématique – à savoir ceux de fonction et de fonctif.

Les fonctifs, pensés⁶ comme des ‘points d’intersection de faisceaux de rapports’ (Hjelmslev 1968: 36) sont donc des entités abstraites, purement formelles, et leur ‘réalisation’ s’effectue par l’effet d’une manifestation, c’est-à-dire par l’instanciation de la forme qu’ils constituent dans l’ordre de la matière. Si la matière est une région de l’intuition sensible, l’organisation qui va ainsi y être instaurée prendra un caractère concret. On a bien là l’analogie de la notion de présentation développée par Curry, du moins sous une forme généralisée. En effet, rappelons qu’une présentation est une correspondance entre des marques tangibles arbitraires et des entités abstraites d’un système formel. Or rien n’interdit en principe d’élargir cette notion de présentation à celle d’un mode de donation quelconque, et plus encore, à celle d’un mode de réalisation, c’est-à-dire à une manifestation: de même que la disposition des marques graphiques sur une page ‘présente’ une forme abstraite d’organisation – les symboles et leurs positions relatives dénotant respectivement les unités formelles et les relations qu’elles entretiennent – de même, la matière instaurée en substance manifeste, i.e. présente, la forme sémiotique. Dans les deux cas il s’agit de distribuer un ordre relationnel dans un substrat manifestant.

Aussi, de même qu'une correspondance présentative, par l'effet d'une sorte de projection inverse des propriétés supposées aux symboles présentatifs, renseigne sur les spécificités des entités constituant un système formel, de même le mode d'une manifestation renseignera sur la nature formelle des fonctifs.

En effet, on a vu que les caractères d'univocité et d'autonomie attachés aux marques symboliques d'une présentation peuvent être entrevus, sous un angle plus abstrait, comme la réalisation concrète de ces mêmes propriétés pensées cette fois comme intuitions formelles primitives. Partant, pareillement, les caractères propres aux unités de la matière, qui désigne le support potentiel d'une manifestation, refléteront une part de la nature formelle des fonctifs qui vont s'y instancier.

Ce transfert des propriétés de la matière sur la forme peut sembler en contradiction avec la conception hjelmsléviennne d'une forme arbitraire relativement à la matière. Hjelmslev insiste⁷ en effet sur ce que 'la formation linguistique de la matière est arbitraire, c'est-à-dire qu'elle se fonde non sur la matière mais sur le principe même de la forme' (Hjelmslev 1968: 100). La forme linguistique inscrit ainsi des régularités dans la matière au gré de ses propres principes, indépendamment de toute contrainte relevant de la matérialité engagée. Aussi, dans ce cadre problématique, peut-il sembler incohérent de projeter les spécificités de la matière sur la forme.

Mais cette incohérence n'est qu'apparente. Parce que ce qui est requis fondamentalement dans la conception d'une arbitrarité de la forme relativement à la matière, c'est que l'organisation de la matière n'influe pas, ne contraigne pas, la forme qu'elle va actualiser: la matière doit présenter une nature qui accepte la forme linguistique dans la totalité de sa structuration. Il n'est donc en rien paradoxal ou contradictoire d'assigner à la forme certains caractères de la matière, qui, par ailleurs, lui confèrent la compatibilité nécessaire à sa manifestation dans la matière, sous la condition que l'ordre de la matière ne 'force' ou ne limite aucunement celui de la structure qui s'y instancie. De cet autre point de vue, la nature amorphe de la matière réceptacle est donc *relative* à la forme linguistique.

On peut alors conclure sur le caractère logico-algébrique du concept de fonctif. Rappelons au préalable que la nature formelle des *identités* logico-algébriques est celle de spécificités relationnelles supportées par des unités univoques et autonomes. Or, les identités de la forme linguistique que constituent les fonctifs vérifient exactement cette constitution:

D'abord, par l'effet inverse du principe de projection de la forme dans l'ordre de la matière, cette dernière désignant on l'a vu une collection d'unités autonomes et univoques, les fonctifs vérifient les traits de l'univocité et de l'autonomie. Leur identité se fonde donc déjà sur ces deux propriétés. Mais ce qui les rend accessibles, connaissables, c'est-à-dire ce qui leur confère un identité effective, c'est le réseau de relations dont ils constituent les pôles et les intersections: 'seul le réseau fonctionnel de dépendances est accessible à la connaissance et possède une existence scientifique' (Hjelmslev 1968: 103-104). Ainsi la constitution de ces identités linguistiques que sont les fonctifs est, pareillement aux identités logico-algébriques, la 'somme intégrée' de spécificités relationnelles et du mode général de l'unité univoque et auto-

nome. Ceci démontre bien la nature logico-algébrique de l'organisation première de la 'forme' hjelmsléviennne.

Cette caractérisation acquise, deux problèmes importants restent encore posés: d'abord celui du statut de la matière dans sa constitution comme classe d'unités autonomes et univoques, et ensuite celui des rapports et de l'articulation entre la conception algébrique, maintenant assurée, du concept de forme et la conception topologique de ce même concept développée parallèlement par Hjelmlev. Nous verrons que ces deux problèmes s'interpénètrent et que le principe de l'articulation algébrique vs topologique de la forme permettra la détermination du statut de la matière.

Rapports paradigmatiques et orientation déductive

Remarquons pour débiter que c'est en tant qu'elle est envisagée sous le mode de la manifestation que la notion de matière pose problème. En effet, comme il a été vu, le concept de matière est défini dans la théorie glossématique suivant le mode relationnel de la manifestation. Or la matière ne désigne pas un pôle de cette relation dont les deux fonctifs sont la forme et la substance. Aussi la notion de matière envisagée comme concept est aporétique: elle contrevient aux principes structurels et architecturaux de la glossématique. Ceci étant, puisque certaines difficultés dérivent de l'emploi de la relation de manifestation dans la définition de la matière, examinons alors plus précisément cette relation que contractent la forme et la substance.

Par définition, une manifestation est une sélection entre hiérarchies (respectivement la forme et la substance) c'est-à-dire une relation de présupposition unilatérale *engagée suivant le mode du syntagmatique*, à savoir le mode des rapports de coexistence entre ses fonctifs. En effet, jusqu'à ce moment de notre étude les rapports entre forme et matière ont été envisagés comme une 'projection' – et c'est là le terme même de Hjelmlev: '(...) la substance du contenu et la substance de l'expression apparaissent quand on *projette* la forme sur la matière, comme un filet tendu *projette* son ombre sur une face ininterrompue' (Hjelmlev 1968: 75, nous soulignons). Cette projection instaure un état de coexistence entre la forme et la matière: la substance. En d'autres termes encore, par et dans une projection, la forme participe à la matière et, en y actualisant ses régulations, la réalise en substance.

Mais il faut reconnaître ici un point aveugle de l'approche structurale développée dans la glossématique. Car, si Hjelmlev a relevé, et contourné, certaines difficultés liées à la 'liberté projective' de la forme à s'instancier dans toutes les matières possibles – cette liberté étant 'une propriété remarquable [dont] nous n'avons pas à nous demander ici en quoi [elle] réside' (Hjelmlev 1968: 138) -, il n'en reste pas moins que ce mécanisme de projection, qui s'apparente à la participation des idées platoniciennes au monde sensible, est conceptuellement opaque et mystérieux. Parallèlement, la théorie glossématique n'explique en rien les principes et les raisons de l'organisation de la matière comme classe d'unités univoques et autonomes 'recevant' la forme: la définition de la matière constitue plutôt une décision, une imposition, sur l'ordre de celle-ci – imposition qui, comme nous le souligne J. Petitot, occulte le problème afférent à la

matière, à savoir celui de l'émergence des unités et de leur régulation interne. Force est de constater qu'à ce degré de l'analyse, la glossématique ne fournit pas les outils permettant l'articulation d'un niveau d'ordre supérieur où la matière ne serait plus l'*ousia* primitive et inconnaissable de la perspective hjelmslévienne, le seuil ultime de l'analyse, mais une forme développée dans un substrat sous-jacent⁸: le système conceptuel hjelmslévien ne permet pas de distinguer le niveau de la matière de celui d'un substrat primitif, et de comprendre les unités de la matière, qui reçoivent l'information sémiotique, comme des macro-unités en émergeant dynamiquement.

La fixation de la structure de la matière par la décision d'une définition reflète donc les limites de l'analyse glossématique et nécessite le relais théorique d'un structuralisme morphodynamique (Petitot 1985) rendant compte du processus de morphogénèse d'un substrat en une collection homogène d'unités autonomes et univoques, i.e. en matière.

Ainsi, le concept de matière pensé comme réceptacle extérieur à la forme, donc pensé dans des rapports de coexistence avec celle-ci, fixe en quelque sorte les bornes de l'intelligibilité glossématique. L'analyse et la description que commande la théorie glossématique ne permet pas d'éclairer l'ordre d'instanciation de la forme ainsi que le mode interne présidant à l'organisation de la matière. De surcroît, rappelons qu'en tant que concept, la notion de matière occupe une position aporétique au sein de la théorie glossématique.

Le constat de ces difficultés oblige alors à un changement radical de point de vue sur les notions de forme, substance et matière: sur leur nature propre et sur les rapports qu'elles entretiennent.

Car ce qu'il faut voir à l'œuvre dans les conceptions précédentes, et qui induit les difficultés susmentionnées, c'est fondamentalement une *attitude réaliste*. Envisager la matière comme réceptacle permettant l'instanciation d'une forme qui lui serait extérieure, et donc constituée en tant que telle dans toute la complétude de son organisation, revient bien à poser la forme sous le mode d'une réalité en soi et autonome, et tout autant à conférer à la matière la position d'une chose inconnaissable mais existant dans son être propre. Cette conception d'une forme autonome et organisatrice de la matière ne laisse nulle place participative au sujet connaissant sinon que d'effectuer le relevé de son détail manifesté.

Mais ce point de vue d'un réalisme naïf n'est certes pas celui de Hjelmslev. Trop de passages dans son œuvre l'attestent (cf. par exemple, parmi d'autres, le chapitre 5 des *Prolégomènes* intitulé 'Théorie du langage et réalité'), et ceci explique d'une certaine façon les difficultés internes à la théorie qui résultent d'un développement strictement syntagmatique des rapports entre forme, substance et matière.

Il convient donc d'opérer ici une petite 'révolution copernicienne' et de repenser la triade forme/substance/matière sous le prisme d'une théorie de la connaissance. Mais plutôt que d'imposer cette nouvelle approche qui, pensons-nous, lèvera les difficultés précédentes, laissons la s'introduire d'elle-même par le biais d'un aspect non encore examiné des rapports entre forme et substance.

Si du point de vue des rapports de coexistence (rapport syntagmatique) la forme et la substance sont en relation de présupposition unilatérale (la présence de la substance exige celle de la forme mais non inversement), en revanche suivant les rapports d'alternance (rapport paradigmatique) Hjelmslev envisage la forme et la substance en relation de présupposition réciproque (l'une implique la présence de l'autre et réciproquement): '(...) du point de vue paradigmatique il y a réciprocity (plus particulièrement: complémentarité) entre forme et substance' (Hjelmslev 1971: 55), ou encore: '(...) à l'intérieur de chaque plan, forme et substance sont mutuellement complémentaires' (Hjelmslev 1971: 54).

Cette conception d'une relation d'interdépendance entre forme et substance oblige à revenir sur la compréhension du concept de forme, et avant tout d'examiner l'office de la fonction paradigmatique établie entre forme et substance. Pour ce faire, nous prendrons appui sur la citation suivante: 'ce qui, d'un point de vue, est «substance» devient «forme» d'un autre point de vue' (Hjelmslev 1968: 103), citation que, à la suite de Hjelmslev, nous traiterons d'abord dans son sens général, puis que nous réévaluerons dans le système spécifique de la forme sémiotique.

La précédente citation est extraite d'un passage des Prolégomènes où Hjelmslev commente la distinction établie par Saussure entre forme et substance. Il est d'importance de noter ici que Hjelmslev discute ces concepts dans leur acception très générale, tels qu'ils ont été avancés par Saussure, et non dans l'acception technique que leur confère la glossématique. A ce titre, d'ailleurs, Hjelmslev prend soin de notifier l'emploi particulier de ces concepts en les présentant entre guillemets. Nous suivrons aussi ce choix. Le propos du passage mentionné est de relativiser l'opposition entre «forme» et «substance»: la «substance», considérée comme la part sémiotiquement non-analysable d'un quelconque substrat empirique, peut être envisagée suivant un autre angle d'analyse (suivant un 'autre point de vue') et se découvrir alors comme une organisation relationnelle, en d'autres termes comme une «forme».

Dans l'article 'La stratification du langage' (Hjelmslev 1971: 45-77), Hjelmslev réengage la discussion sur ce thème des rapports entre «forme» et «substance», et, toujours en prenant ces notions dans leur sens saussurien très général (et à nouveau en faisant usage de guillemets pour indiquer cet emploi non technique) avance des développements similaires: la «forme» désigne la structure relationnelle qu'encode une théorie scientifique et, en miroir, qu'elle relève dans la donnée empirique, la substance désigne, quant à elle, la fraction de l'objet qui n'est pas saisie par l'analyse que commande la théorie considérée. Ainsi, «forme» et «substance» sont bien des concepts interdéfinis. Tout ceci est très clairement formulé dans le long extrait suivant, qui fait suite à une étude sur les notions de forme et de substance dans la théorie glossématique: (...) les termes de 'forme' et de 'substance', tels qu'ils ont été introduits par F. de Saussure, admettent sans doute une application plus générale. Il est probable que toute analyse scientifique (...) implique par nécessité la distinction entre deux strata (...) que l'on peut identifier à la forme et la substance dans l'acception saussurienne (mais générale) de ces termes. La «forme», dans ce sens général, se définit comme l'ensemble total, mais exclusif, des marques qui, selon l'axiomatique choisie, sont constituti-

ves des définitions. Tout ce qui n'est pas compris dans une telle «forme», (...), est relégué à une autre hiérarchie qui par rapport à la «forme» joue le rôle de «substance». (...) Ceci revient à dire que dans ce sens général «forme» et «substance» sont des termes *relatifs*, non des termes absolus (Hjelmslev 1971: 56-57).

Mais dans les lignes qui font suite à ce passage, Hjelmslev met en garde contre les risques de la 'terminologie saussurienne': 'il ne faut pas dissimuler le fait que (...) la terminologie saussurienne peut prêter à la confusion' (Hjelmslev 1971: 57). Parce que si la compréhension 'saussurienne' des concepts de forme et de substance paraît pertinente pour l'examen de la raison scientifique dans toute sa généralité ('(...) la distinction entre «forme» et «substance» paraît être d'une application (...) générale: il semble s'agir tout simplement de l'*abstraction* qui est la rançon de toute analyse scientifique (Hjelmslev 1971: 57)), elle s'avère par contre insatisfaisante pour la reconnaissance de l'ordre interne de la forme sémio-linguistique, tout particulièrement du fait qu'elle n'implique pas la subordination de 'la distinction entre forme et substance (...) à celle entre contenu et expression' (Hjelmslev 1971: 57). En conséquence, la complémentarité qui existe entre la forme et la substance sémiotique doit être abordée suivant d'autres termes que ceux d'un simple relativisme scientifique. Toutefois, la conception des rapports entre forme et substance comme alternance de «points de vue» ne saurait être rejetée en bloc. Il s'agira donc de la théoriser et de la spécialiser dans le cadre interne de l'ordre sémio-linguistique, et, ainsi, de l'inscrire en propre dans l'unité de la glossématique.

Dans ce sens, nous proposons maintenant d'envisager la relation paradigmatique entre forme et substance en se rapportant à la notion de 'déduction', notion qui constitue sans nul doute une des caractéristiques les plus remarquables de la glossématique. Rappelons pour débiter qu'une 'théorie' au sens de Hjelmslev doit présenter une orientation *déductive*, c'est-à-dire une orientation qui part de la donnée empirique pour en dégager la structure par une analyse de la classe vers ses composantes. De plus la direction déductive doit être réglée: la théorie doit indiquer l'articulation des différents moments de l'analyse. En bref, 'la théorie (...) a pour but d'élaborer un procédé au moyen duquel on puisse décrire (...) des objets donnés d'une nature supposée' (Hjelmslev 1968: 26).

Or la procédure de déduction qui rythme la reconnaissance de la structure des phénomènes sémiotiques, donc la constitution de leur objectivité, institue à chaque niveau de l'analyse un moment d'alternance entre la structure identifiée et la donnée à traiter, soit donc: entre la forme sémiotique reconnue à ce niveau et la substance nouvellement envisagée. En effet, si à un certain stade de l'analyse on appréhende quelque fonctif de la forme déjà identifiée, non pas comme le pôle insécable d'une relation, mais comme un objet à analyser, c'est-à-dire comme un objet recelant une forme que l'analyse doit identifier, alors ce fonctif apparaît bien comme une substance: comme une matière sémiotiquement formée dont il s'agira d'enregistrer la forme à un nouveau degré d'analyse.

Très précisément, donc, l'alternance entre forme et substance au sein du système

sémiotique est une alternance de niveaux d'analyse qui constituent les étapes successives du relevé de la forme dans la substance empirique manifestée. En d'autres termes encore, l'alternance entre forme et substance est donc une alternance de *points de vue d'analyse*: la relation paradigmatique qui fonctionne entre forme et substance distribue des degrés de reconnaissance, qui sont en relation de présupposition réciproque.

Il en ressort que dans la perspective hjelmslévienne d'une théorie qui dirige les procédures de reconnaissance des objets sémiotiques, forme et substance sémiotiques apparaissent bien réciproquement liées (relation de complémentarité). Et le principe de cette liaison c'est la méthode de déduction qui articule l'alternance (relation paradigmatique) des niveaux complémentaires de l'analyse, i.e. la substance et la forme.

Aussi suivant cette nouvelle conception d'une théorie organisant les procédures d'objectivation des phénomènes sémiotiques, donc suivant une conception relevant d'une philosophie de la connaissance, les difficultés induites par un réalisme naïf tendent déjà à s'estomper: la forme n'est plus envisagée comme existant en soi, mais se trouve rattachée au système de la connaissance sémiotique, c'est bien d'ailleurs ce que développe très généralement Hjelmslev: 'la «forme» (...) se définit comme l'ensemble total, mais exclusif, des marques qui, selon l'axiomatique choisie, sont constitutives des définitions [de la théorie]' (Hjelmslev 1971: 56).

Reste alors à saisir le rôle et le statut de la matière dans cette dernière approche qui articule de façon cohérente la déduction, la forme et la substance en une triade indivisible. La réponse à cette dernière interrogation se développera en regard d'une facette particulière de la procédure de déduction, à savoir l'articulation entre la nature algébrique et la nature topologique de la forme sémiotique relevée dans la substance considérée.

Le statut de la matière

Rappelons d'abord que l'on s'est assuré dans les premières étapes de cette étude de la nature algébrique des concepts primitifs de la 'forme' glossématique, et on sait aussi que, corrélativement, Hjelmslev développe une compréhension topologique de la forme sémiotique. Toutefois cette apparente dualité n'est en rien contradictoire dans le système de la glossématique car ces deux types de formes, algébrique et topologique, ne se superposent pas mais constituent deux moments successifs de la procédure de déduction. Nous ne rentrerons pas ici dans le détail de l'articulation algébrique/topologique de la procédure déductive – articulation qui mérite une étude à part entière. Rappelons seulement succinctement que celle-ci se fonde sur le calcul des variantes, très précisément, dans le cadre de la procédure 'd'articulation de la classe des fonctifs'⁹ (Hjelmslev 1985: 99). La procédure consiste, sur la base d'un *relevé préalable* des fonctifs constituant le premier niveau de structure des phénomènes examinés, à les caractériser relationnellement suivant le mode de la commutation en classes de 'variations' (variantes libres) et 'variétés' (variantes solidaires), puis d'identifier dans les familles de variétés les distributions *topologiques* de type participatives, exclusi-

ves, extensives, intensives...

Ainsi, la procédure de déduction, i.e. de reconnaissance des structures sémiotiques, commande dans un premier temps l'identification des fonctifs, donc *d'une structure de nature algébrique*, puis les caractérise, dans un deuxième temps par un calcul de variations, suivant des modes d'organisation topologiques.

Il s'ensuit que la notion de matière, qui fixe le caractère algébrique du concept élémentaire de fonctif, apparaît comme une hypothèse sur la nature formelle du premier moment de la saisie d'un phénomène empirique dans son identité sémiotique: les faits manifestés, envisagés intuitivement – en position extérieure à tout cadre théorique – comme des unités identitaires et autonomes, donc comme des objets d'un réalisme naïf existant en tant que tels, sont, au premier stade de leur saisie, dans et par la théorie, captés sous un mode algébrique: comme identités relationnelles construites sur des unités autonomes et univoques. C'est seulement dans un moment plus avancé de la reconnaissance de l'objet sémiotique que seront identifiés les modes relationnels de nature topologique qui les régulent.

CONCLUSION

En conclusion, la notion de matière, dans la pensée hjelmsléviennne, constitue *une hypothèse sur les procédures d'objectivation des phénomènes sémio-linguistiques, et non une décision sur la structure d'un quelconque substrat extérieur qui recevrait une forme*. Les phénomènes sémio-linguistiques s'inscrivent dans le système qui fonde les identités sémiotiques – elles-mêmes de nature fondamentalement topologique – en débutant par une mise en forme algébrique.

Cette conception de la matière permet alors de lever les difficultés précédemment recensées et de positionner cette notion dans une perspective théorique cohérente, dont les concepts de forme, de substance et de déduction forment la triangulation cardinale.

NOTES

* Cette étude trouve son origine dans les remarques qui nous ont été formulées par J. Petitot lors de notre soutenance de thèse (Piotrowski 1990). Nous l'en remercions ici. Nous remercions aussi M. Rasmussen qui nous a de même fait bénéficier de ses commentaires.

1 Nous reprenons ici les termes de M. Rasmussen.

2. Notons qu'il ne s'agit pas d'une synthèse qui écraserait les différents niveaux d'analyse en un seul, mais de l'établissement de correspondances entre certaines propriétés ou structures des différents niveaux. Un exemple classique est celui de la notion d'entropie déterminé, d'une part, au niveau de la thermodynamique macroscopique et, d'autre part, à celui microscopique de la thermodynamique statistique.

3. Nous paraphrasons à nouveau M. Rasmussen.

4. Nous évoquons ici la lecture usuellement admise des rapports entre forme et substance dans la pensée saussurienne. Toutefois, comme le souligne C. Zilberberg (Zilberberg: 1988, 13) Saussure a aussi avancé la conception plus abstraite, reprise par Hjelmslev, d'une forme déta-

- chée de son substrat. Remarquons que Hjelmslev a aussi relevé cette dernière conception dans la pensée saussurienne : 'il est vrai que c'est sur une base essentiellement sociologique et psychologique qu'est conçue la discipline générale dont parle Saussure dans son Cours, bien qu'il esquisse en même temps quelque chose qu'on ne peut comprendre que comme une science de la forme pure, une conception du langage comme structure abstraite de transformations' (Hjelmslev: 1968, 136).
5. Def 126 : 'la constellation est une fonction entre deux variables' (Hjelmslev: 1985, 128 et 1968, 51).
 6. '(...) Les fonctifs ne dénotent que les aboutissants ou les points d'intersection des fonctions' (Hjelmslev: 1968, 103).
 7. Tout particulièrement, dans le plan du contenu : 'Nous constatons donc dans le contenu linguistique (...), une forme spécifique, la forme du contenu, qui est indépendante de la matière avec laquelle elle se trouve en rapport arbitraire et qu'elle transforme en substance du contenu' (Hjelmslev: 1968, 70-71).
 8. Nous reprenons ici un commentaire de J. Petitot.
 9. *Ggb : articulation de la classe de fonctifs (...) se divise en trois opérations qui se trouvent en relation mutuelle : une présupposée *Ggb1, articulation de la classe de fonctifs en classe de variantes et classe d'invariantes ; et deux présupposantes : *Ggb2, articulation d'une classe de variantes en classe de variétés et classe de variations ; et *Ggb3, articulation d'une classe fonctive donnée (Hjelmslev: 1985, 99-100).

RÉFÉRENCES

- Cassirer, E. (1972). *La philosophie des formes symboliques*, vol. 1, Paris, Editions de Minuit. (Edition originale: 1953).
- Curry, H.B. (1963). *Foundations of Mathematical Logic*, New-York, Mc Graw-Hill.
- Curry, H.B., Feys, R. (1958). *Combinatory Logic*, vol. 1, Amsterdam, North-Holland.
- Granger, G.G. (1980). 'La notion de contenu formel', *Social Research*, 49 (2).
- Hilbert, D. (1925). 'Über das Unendliche', *Mathematische Annalen*, vol. 95.
- Hilbert, D. (1922). 'Neubegründung der Mathematik. Erste Mitteilung', *Abhandlungen aus dem Mathematischen Seminar der Hamburgischen Universität*, vol. 1.
- Hjelmslev, L. (1972). *La catégorie des cas*, München, Wilhelm Fink Verlag. (Edition originale: 1935)
- Hjelmslev, L. (1966). *Le langage*, Paris, Editions de Minuit. (Edition originale: 1963).
- Hjelmslev, L. (1968-71). *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit. (Edition originale: 1943).
- Hjelmslev, L. (1971). *Essais linguistiques*, Paris, Editions de Minuit.
- Hjelmslev, L. (1985). *Nouveaux essais*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Ladrière, J. (1957). *Les limitations internes des formalismes*, Paris, Gauthier-Villars.
- Mounin, G. (1972). *La linguistique du XX^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Petitot, J. (1982). 'Structuralisme et phénoménologie: la théorie des catastrophes et la part maudite de la raison', dans *Logos et théorie des catastrophes*, J. Petitot, (éd.), 1988, Genève, Patino.
- Petitot, J. (1985). *Morphogenèse du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Petitot, J. (1988). 'Approche morpho-dynamique de la formule canonique du mythe',

L'homme, n° 106-107.

- Piotrowski, D. (1989). 'Systèmes formels et théorie sémio-linguistique', *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 9, n° 1-3.
- Piotrowski, D. (1990). Structures Applicatives et Langage Naturel, *Recherche sur les fondements du modèle "Grammaire Applicative et Cognitive"*, Thèse de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, novembre 1990.
- Saussure, F. (1972). *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot. (Edition originale: 1915).
- Zilberberg, C. (1988). *Raison et poésie du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.

Le problème de l'observation en linguistique. Une comparaison entre Louis Hjelmslev et Niels Bohr

Michael Rasmussen

Par le problème de l'observation nous faisons allusion au fait qu'en physique atomique "(...) aucun renseignement sur un phénomène qui se trouve, en principe, hors du champ de la physique classique, ne peut être interprété comme une information sur des propriétés indépendantes des objets: ce renseignement est intrinsèquement lié à une situation définie, dont la description implique essentiellement les appareils de mesure en interaction avec les objets" (Bohr 1991:185/1985: 122-23). Ceci est un point essentiel dans l'interprétation que donne Niels Bohr de la mécanique quantique, exposé en 1938 (mais pas pour la première fois) au *Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques*, auquel Louis Hjelmslev participait également. Le but de cet article est d'examiner le problème de l'observation en glossématique par le biais de la physique atomique.

(1) Niels Bohr

Le physicien atomique Niels Bohr (1885-1962) est en même temps un théoricien de la connaissance. Tout en s'inspirant de l'enseignement du penseur H. Høffding (cf. Folse 1985: II§3; Faye 1991: Part I; Favrholt 1992: §10-20) il élabore sa philosophie de la connaissance grâce à son travail scientifique. Les travaux de Christian Bohr lui lèguent en quelque sorte la vue complémentaire mécanisme vs. vitalisme (cf. Bohr 1991: ch. 7). En outre la réflexivité de la conscience occupe une place centrale dans sa pensée; il se réfère régulièrement à la nouvelle romantique de Poul Martin Møller *Le Conte d'un étudiant danois*, dont un passage lui serait particulièrement cher: "Ainsi, l'homme se divise dans de multiples circonstances en deux personnes, dont l'une cherche à tromper l'autre, pendant qu'une troisième personne, qui est au fond identique aux deux autres, se réjouit bruyamment de cette confusion. Bref, la pensée devient dramatique et se joue en silence, à elle-même et pour elle-même, les intrigues les plus embrouillées; mais le spectateur redevient continuellement acteur" (Møller 1824: 47).

Bohr est physicien quand la physique est révolutionnée par le quantum d'action de Planck. Les problèmes fondamentaux concernant la nature de l'atome surgissent avec plus de force. En 1913 Bohr énonce deux postulats sur la structure de l'atome: (1) les électrons connaissent des états stationnaires, sans émission de rayonnement électromagnétique, (2) lors d'un saut d'une orbite à une autre l'atome transmet une énergie qui correspond à celle du quantum d'action. Une théorie physique est développée à partir de là. Les prédictions de celle-ci s'avéraient vraies.

L'observation en physique atomique est singulière parce que le niveau atomique résiste à l'idéal d'objectivité propre à la physique macroscopique. Il y est impossible de séparer totalement le 'monde subjectif' du 'monde objectif'. Le dispositif expérimental en physique atomique, avec ses appareils de mesure, influe sur le résultat. La lumière grâce à laquelle on observe les entités microscopiques se 'heurte' à celles-ci (cf. Bohr 1932: 92/1929: 73). "(...) il est impossible de séparer nettement un comportement indépendant des objets de leur interaction avec les instruments de mesure définissant le système de référence" (Bohr 1991: 225/1985: 76). Aussi ne prévoit-on aucun événement sans exercer une influence sur lui.

Pour plus de clarté nous réduirons l'épistémologie bohrienne aux trois principes suivants:

(1) *Le principe de correspondance*. La théorie ne permet pas de demander quelle est la cause du changement de l'état stationnaire d'un électron. Le saut discontinu est indéterminé et rend impossible la prédiction. La causalité et les formes de l'intuition de Kant (le temps et l'espace) ne 'marchent' plus au niveau atomique. Mais il est possible de dégager une probabilité statistique. Et les formalismes de la mécanique quantique *peuvent* être liés à un langage (scientifique) valable au niveau macroscopique, qui est aussi celui des instruments de mesure; lorsque la constante naturelle h de Planck approche de 0 les lois de la physique classique, valables pour le monde macroscopique, se rétablissent asymptotiquement.

(2) *Le principe de communication univoque*. L'existence des choses qui ne correspondent pas à nos formes d'appréhension défie la communication. Nous ne pouvons pas nous représenter les processus atomiques, car la représentation est conditionnée par les formes de l'intuition. D'où la nécessité de communiquer de façon univoque les résultats expérimentaux; 'la chose telle qu'elle est' est remplacée par 'la chose telle qu'elle apparaît dans l'expérience'. Bohr aurait dit, paraît-il: "It is wrong to think that the task of physics is to find out how nature is. Physics concerns what we can say about nature" (Petersen 1963: 12). *Phénomène* renvoie à "des observations obtenues dans des circonstances spécifiées, incluant un compte rendu de la totalité du dispositif expérimental" (Bohr 1991: 244/1985: 91); le terme de phénomène s'utilise "uniquement pour référer à des renseignements que l'on peut communiquer de façon univoque" (Bohr 1985: 46). La référence aux instruments de mesure, faite en langage ordinaire, est donc importante. L'univocité constitue selon D.A. Howard à la fois la condition nécessaire et suffisante de l'objectivité (Howard 1979: 134). Inversement Max Planck, réaliste, pense l'*objectivité* comme le préalable de la communication univoque.

(3) *Le principe de complémentarité*. Les électrons, émis l'un après l'autre, sont repérés sur une plaque photographique comme étant des ondes, lorsqu'ils passent à travers deux fentes, et comme des particules en ne traversant qu'une. Bohr ne présuppose pas une entité sous-jacente onde-et-particule, mais maintient que deux descriptions, qui s'excluent mutuellement, sont nécessaires à une caractéristique exhaustive des faits expérimentaux. "Par conséquent, les résultats obtenus dans des conditions expérimentales différentes [les deux fentes étant ouvertes vs. une fente alternativement, MR] ne peuvent être englobés en une seule image, mais doivent être considérés comme complémentaires en ce sens que, seule, la totalité des phénomènes épuise l'infor-

mation possible sur les objets" (Bohr 1991: 208/1985: 60). La relation d'indétermination y est intimement liée: on ne décrit pas à la fois (par exemple) la position de l'atome et son impulsion. "(...) le caractère complémentaire de la description quantique des phénomènes atomiques (...) peut être considéré comme une conséquence immédiate de l'antagonisme qui existe entre le postulat quantique et la distinction exigée par le concept d'observation entre objet et instrument de mesure" (Bohr 1932: 64-65/1985: 147).

Ces principes, nous le montrerons, ont aussi une importance linguistique.

(2) Louis Hjelmslev

Les parallèles entre Bohr et Hjelmslev ne manquent pas. Tous les deux sont fils de savants (Christian Bohr étant physiologue, Johannes Hjelmslev mathématicien); pendant leur adolescence la théorie de la connaissance les intéresse, leur vie scientifique commence très tôt, et ils s'affirment vigoureusement. Il y a néanmoins une différence de degré, même si Hjelmslev est très grand. Niels Bohr, que l'on cite parmi Galilée, Newton, Maxwell et Einstein, est *encore* plus grand. Aussi la comparaison n'est-elle que rhétorique: "Ce que son compatriote Niels Bohr a été pour la physique, Hjelmslev l'a été pour la linguistique" (Malmberg 1966: 114).

Quoi qu'en dise R. Jakobson, Hjelmslev et Bohr n'entretenaient pas de relations personnelles (Jakobson parle des "relations très étroites entre Brøndal et Hjelmslev, d'une part, et d'autre part Niels Bohr et son frère, le mathématicien", Jakobson 1972: 43). Les frères Bohr étaient les interlocuteurs préférés de Hjelmslev *père*¹. Il est vrai que le philosophe du langage Viggo Brøndal pouvait discuter avec, entre autres, Niels Bohr et Harald Bohr dans le *Cercle Ekliptika* (Witt-Hansen 1980); il s'inspirait certainement de la physique atomique, comme l'a bien vu Jakobson (Jakobson 1971: 689-90). Le contact entre Bohr et Hjelmslev n'excédait sans doute pas quelques tâches académiques (le congrès anthropologique à Copenhague en 1938, des réunions pour l'ouvrage collectif *Danmarks Kultur ved Aar 1940*) et des festivités culturelles ou universitaires. Bien que membre de l'Académie Royale des Sciences depuis 1946, Hjelmslev n'y est pas présent en 1948 quand Bohr donne deux communications épistémologiques (*KDVS. Oversigt...* 1947-48: 45 et 1948-49: 36).

Hjelmslev devient linguiste quand, au point de vue historique qui dominait la linguistique, s'ajoute le point de vue logique, psychologique et sociologique. Hjelmslev veut étayer la pratique linguistique par une théorie linguistique fondant la description synchronique et par là la comparaison des langues. Il cite volontiers Otto Jespersen: "the definitions [des parties du discours] are very far from having attained the degree of exactitude found in Euclidian geometry" (PGG 14). Le précurseur est F. de Saussure avec *Mémoire* (Saussure 1879), créateur d'un paradigme nouveau avec l'introduction économisante du phonème "to designate a unit which is not a sound, but which may be represented or manifested by a sound" (1959: 30). Cette pensée souligne les positions dans un système. Quoique le chercheur sente de façon intuitive

1. Renseignement de Mme Vibeke Hjelmslev (morte en 1992) à l'auteur.

qu'un 'même' [a], appartenant à deux états de langue successifs, est le même a, c'est à l'analyse synchronique qu'incombe la tâche de prouver qu'un même concept scientifique a est assigné, en fait, à ces [a].

La théorie est "un système déductif pur" (PTL 24/OSG 14). La théorie n'intègre donc pas des hypothèses corroborées. Ce sont des descriptions qui sont intégrées dans une théorie, avant tout l'expérience de 'commutation'. De même qu'Euclide réexpose quelques preuves géométriques faites auparavant (et non l'espace réel) dans sa théorie axiomatisée, de même le linguiste résume le *faire* des descriptions, qui sont réussies antérieurement, dans sa théorie linguistique. Aussi Hjelmslev ne rend-il que l'image de la langue. Voilà pourquoi on s'intéressera à ce qui permet d'énoncer des jugements, donc de faire des descriptions linguistiques, est c'est "le principe d'empirisme" et les "définitions" (à savoir "l'analyse" et "la constante"), qui constituent "les niveaux les plus profonds du système de définitions" (PTL 34/OSG 21). Car y est inclus ce que fait le linguiste, essentiellement. La linguistique devient l'application de la théorie du langage.

Ce n'est sans doute pas un hasard si le physicien et le linguiste ont une interprétation ontologique comparable de leurs 'objets'. Bohr savait varier l'expression de sa pensée; on l'a donc vu tour à tour positiviste, idéaliste, instrumentaliste (Favrholdt 1988). Il écrit avec précaution: "Nous rencontrons ici [en physique atomique] sous une forme nouvelle cette ancienne vérité, qu'en décrivant les phénomènes, nous ne prétendons pas expliquer leur essence propre, mais nous nous efforçons simplement de démêler le plus de relations possibles dans la multiplicité des données de l'expérience" (Bohr 1932: 16/1929: 17). Mais la description complémentaire, dit-il, se fait "d'un seul et même objet atomique" (Bohr 1991: 186/1985: 123); un certain réalisme devient ainsi acceptable (cf. Folse 1985; Honner 1987).

Hjelmslev, lui aussi, dit avec la plus grande prudence: "On comprend par *linguistique structurale* un ensemble de *recherches* reposant sur une *hypothèse* selon laquelle il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme étant *essentiellement* une *entité autonome de dépendances internes*, ou, en un mot, une *structure*" (1959: 21). Et pourtant il énonce que "le linguistique" est une cause; donc "l'entité autonome de dépendances internes" n'est pas seulement pensable, elle est *réelle*. Aussi voit-on en Hjelmslev un penseur à la fois positiviste (Gregersen 1991: I, 28; II, 214; Olsen 1989: 49), en tout cas pas positiviste (Mortensen 1972: 49; Kemp 1972: 133-34), idéaliste (Mounin 1965: 82), conceptualiste (Leroy 1952: 529), positiviste logique (Pavel 1988: 88), néorationaliste (Barilli 1974: 126), platonicien (Jensen 1981: 88), défenseur d'un "empirisme sceptique" (Stjernfelt 1992: 184) ou bien d'une science à la fois aristotélicienne et galiléenne (Ranulf 1946: 186-96), voire comme "le métaphysicien du structuralisme" (Meschonnic 1975: 231).

(3) Propos de Hjelmslev sur la physique

Dans ses vues éparses sur la physique Hjelmslev fait le parallèle avec la linguistique. C'est pourquoi nous considérons sa conception de la physique en fonction du développement de sa théorie. Nous relevons trois étapes correspondant à des conceptions

précises concernant la méthodologie linguistique et les présupposés ontologiques.

(I) Comme elle s'occupe des présupposés linguistiques de la connaissance, la linguistique est posée 'avant' les autres sciences et elle assume le rôle dévolu à la philosophie comme *la* discipline mère. La connaissance de la langue est la connaissance élémentaire de la pensée humaine. "Il n'y a pas de philosophie sans linguistique" (1959: 132). Aussi Hjelmslev développe-t-il les catégories linguistiques (les cas, l'aspect, le temps etc., cf. 'Essai...' (1938) in 1959) dans une nouvelle table qu'il suppose sous-jacente à la langue. Et toute pensée, non seulement celle qui est scientifique, est linguistique. D'où l'apparition du côté linguistique lorsque les sciences veulent se connaître elles-mêmes:

Toute science opère par concepts, et les concepts sont le contenu du langage. C'est le langage qui fait que nous formons des concepts et pouvons les retenir. La pensée même, le signe de noblesse de l'homme vis-à-vis des animaux, n'est possible qu'à travers le langage, et c'est donc en réalité le langage qui fait de l'homme le maître du monde. Abstraction: 'chien', 'vert'. Le langage et la pensée [1936] p. 32 sq. Il s'avère en effet que plus une science approche de ses propres concepts fondamentaux et approfondit ses propres bases, plus elle se transforme en linguistique ou renvoie ses problèmes à la linguistique. La physique contemporaine, qui en est venue à une discussion très poussée de ses assises grâce à la théorie atomique, pose ses problèmes à la linguistique, car il s'agit, en dernière instance, des concepts eux-mêmes, des mots eux-mêmes, avec lesquels on travaille. La physique contemporaine est devenue une théorie de la connaissance. Tout comme les mathématiques contemporaines sont devenues, en grande partie, une logique. Et la théorie de la connaissance et la logique ne sont pas possibles sans la linguistique. De plus en plus les philosophes contemporains formulent leurs problèmes de façon linguistique: l'étude des phénomènes aboutit à l'étude de la formation même des concepts, à la question des relations entre les mots du langage et les concepts logiques, et entre les phrases du langage et les jugements logiques (ms 1936: 1.5-6).

En réduisant 'connaissance' à 'connaissance linguistique', le linguiste est à même d'esquisser, depuis sa science particulière, le 'pouvoir' cognitif de l'homme. Quand la philosophie suppose la linguistique, on suppose en même temps la langue comme un 'tout' indispensable à la connaissance. La quintessence de ce que l'on peut formuler et articuler dans la langue constituerait donc la condition nécessaire de la connaissance. De la connaissance on infère donc l'existence de la langue; sans langue il n'y a pas de connaissance.

Le problème consiste à délimiter la connaissance de ce qui est seulement formulé de façon linguistique, le concept du mot. En plus il faudrait exclure qu'une forme de connaissance, une activité gnoséologique, anticipe la langue, car alors on détiendrait une connaissance, mais sans une langue. Et même si ces difficultés étaient résolues, d'autres en naîtraient. Etant formée linguistiquement, la connaissance ne se compare qu'à ce qui est formé linguistiquement. Voilà pourquoi la connaissance vraie doit se présenter comme *analytiquement* vraie ou conforme à des bases (les axiomes, les règles d'in-

férence), donc comme cohérente. La conséquence, sans doute non recherchée, en est que la langue est elle-même un tout analytique; la langue dans son ensemble ne correspond à rien et n'est donc pas une chose (mais plutôt une matrice, une source). Ceci nuit gravement à la linguistique qui se veut empirique et non exclusivement logique.

Etablissant la linguistique comme présupposé de la philosophie Hjelmslev vise une linguistique de l'objet réel 'langue', condition existentielle inaliénable de l'homme (la langue₁). Mais comme la langue₁, condition transcendante de la connaissance, est une langue que l'on n'objective pas, donc qui n'est pas objet, nulle science empirique de cet 'objet' n'est possible. D'où la réduction de la langue₁ à une langue dans un sens technique (la langue₂): 'objet distinct du cheuteur, corp(us) qu'il épuise'. La langue (langue₂) à laquelle nous nous référons en science, ce sont des fragments de langue, des bribes éparpillées saisies et rassemblées (donc comparées les unes aux autres), introduites – comme le fait entre autres Hjelmslev – dans des systèmes bien formés (cf. "la représentation systématologique", 1935a: 12, 90). La systématisation visuelle est comme la garantie de leur cohérence (cf. en physique Howard 1979: 103-09). *Les moyens aptes à systématiser le discret peuvent être systématisés* dans une théorie de la description linguistique, laquelle *peut* se nommer *La théorie du langage*.

(II) Comme la langue ne peut être présentée comme une chose mais comme un tout qui se fonde lui-même, basé sur des 'axiomes' (ou étant une "structure de transformation", 1944a: 441), ce qui fait de la langue un tout lié, Hjelmslev opte pour le scientifiquement acceptable, c'est-à-dire l'intelligible. Les contraintes *a priori* sur le nombre possible des membres d'une catégorie linguistique (par ex. le rapport interne entre les divers cas, "articulation libre", 1985: 103) et sur la liaison des membres entre eux (les liaisons de présupposition que Hjelmslev interprète de façon logique², non ontologique, "articulation liée", ib.: 127). Hjelmslev décode les langages³, il suture "les secrets des langues" (1944b: 21).

Dans la citation précédente la physique atomique apparaît comme la discipline à la recherche de ses racines linguistiques. Dans celle qui suit elle illustre la situation de l'observation de la science en général:

Il est clair que le nombre des membres est fixé, en première instance, par l'épreuve de commutation. En outre, le nombre est fixé tant par des *nécessités de pensée* que par le *principe de simplicité*.

Une *nécessité de pensée* entraîne qu'on ne saurait penser des oppositions ayant plus de six membres. (...) Il est à remarquer ici que des conditions logiques influent

2. On dit que A est la condition nécessaire de B par l'implication 'si B, donc A', car on obtient, grâce au *tollendo tollens*: 'si non-A, donc non-B'. Aussi la notation hjelmsléviennne de la sélection est-elle justifiée: B (le variable) → A (la constante) (OSG/PTL §11).

3. Le point de vue génétique et syntaxique de la création, de l'émission, et par là l'engagement de l'homme dans la communication, est donc pratiquement absent, comme le remarque à juste titre P. Diderichsen: "With his almost exclusive interest in the elementary particles. Hjelmslev is like the atomic physicist, who has no concern for the tables, chairs, and ashtrays of everyday life, but it is the tables, chairs, and ashtrays that hold practical interest for us, and it is the matters treated by syntax that have great practical interest, if only because the languages commonly taught in the schools differ so sharply in respect of sentence structure" (Diderichsen 1950: 134).

sur la connaissance elle-même: l'intellect imprègne de sa marque l'objet considéré (cp. la physique moderne). On ne saurait attacher aucun sens, si l'état des choses était un autre. Il s'agirait alors d'une "*série de différences chaotique*" [Høffding 1910: 164/1911: 165] que la pensée serait hors d'état de travailler. L'acte de connaissance renferme à la fois un résultat de l'expérience et une forme de pensée. Il faut seulement choisir la forme de pensée de manière à ce que "l'équation soit résolue", c'est-à-dire qu'elle ne contrarie pas le résultat de l'expérience. Que cela soit faisable est la condition d'une description scientifique des objets, et en dernière instance la condition de notre existence (maîtrise du monde extérieur). Ce n'est donc pas étrange si la forme de pensée est susceptible de s'accorder aux faits. Mais il vaut la peine de noter que la forme de pensée est incluse dans l'acte de connaissance, et qu'il existe des aspects [momenter] dans la connaissance, qui relèvent exclusivement d'une nécessité de pensée et pas de l'expérience (même si ceux-ci s'avèrent *correspondre* [passe paa] à l'expérience) (ms 1944: 71-72).

De façon néokantienne l'objet (le résultat) est fixé par l'intellect, lequel ne pense que ce qu'il conçoit. Le pensable est donc formellement dans le concevable. On ne retire du monde que ce qu'on sait en tirer. D'où l'importance du principe d'empirisme pour la communication univoque, car celui-ci stipule, tout simplement, ce qu'il faut entendre par un énoncé bien formé dans la théorie. Ainsi il est impossible – comme chez Bohr – d'attacher un sens à un fait qui serait soustrait à la pensée et à la description cohérente (et exhaustive et la plus simple). Mais on ne dit pas par là que la description crée l'objet, ou qu'on ne se forge pas d'idées sur la nature du langage. Rien n'indique que Hjelmslev – comme le Heisenberg de la linguistique – interpréterait le système linguistique de manière idéaliste. Mais les ouvrages théoriques s'éloignent cependant du réalisme scientifique. Il partage la prudence ontologique de Bohr: "(...) je pense que l'on peut dire sans danger qu'il n'y aurait aucun sens à parler de réalités qui ne seraient pas des réalités pour nous". Nous ne concevons pas de réalité au-delà de la communication univoque. "Et une réalité pour nous est quelque chose qui nous est connu et qui par conséquent n'appartient pas exclusivement au monde extérieur" (PTL 192-93/1973: 128). Mais 'réalité' n'appartient donc pas non plus exclusivement au monde intérieur (cf. 1959: 101)⁴. Le langage dont on fait la théorie est ainsi analy-

4. Cette position s'apparente à "l'anti-réalisme objectif" que J. Faye attribue à Bohr. Le philosophe danois retient à la fois "the existence of mind-independent reality and the cognitive dependence of truth" (Faye 1991: 218). L'anti-réalisme objectif affirme la conception épistémique de la vérité selon laquelle un énoncé peut être déclaré vrai ou faux selon son "assertibility" (selon qu'il peut être prouvé). Mais on maintient l'objectivité des énoncés descriptifs: "What it maintains is that we cannot sustain a notion of our descriptive language as one having a content which makes it possible for us to speak about a fixed and objective reality, in virtue of which our statements are determinately true or determinately false, independently of our cognitive means of ascertaining which value it is" (ib.: 199). Bohr refuse l'interprétation réaliste selon laquelle le but de la mécanique des quanta serait celui d'expliquer les objets de la nature moyennant une réalité sous-jacente hypothétique. En même temps il rejette le phénoménalisme: ce que nous observons dans un état donné n'est pas l'objet phénoménal causé par l'objet atomique. Les objets atomiques se trouvent dans ces états même à chaque fois que nous les observons (ib.: 217, 228).

tique et intelligible d'un bout à l'autre, le principe d'empirisme le développe dans son objectivité idéale. C'est une pure construction, une image linguistique de la langue en tant que telle, faite pour qu'on puisse décrire les langages réels.

La théorie déductive pure, bâtie en partie sur le principe d'empirisme, s'approche du conventionalisme; en fait, le linguiste saisit, à travers son idéal de simplicité (cf. Popper 1935: §§19, 30), les progrès scientifiques de la physique⁵:

Que quelque chose soit vrai signifie uniquement qu'il s'agit de la solution la plus simple, à la fois exhaustive et exempte de contradiction. Si, depuis Copernic, les physiciens ont adopté l'idée que la Terre tourne autour du Soleil et non le contraire, c'est seulement que cette nouvelle hypothèse est plus simple que l'ancienne, et qu'il est donc plus facile de démontrer qu'elle est exempte de contradiction. Par rapport à la conception newtonienne du monde, l'espace quadridimensionnel imaginé par Einstein représente un progrès qui est exactement de la même nature, un progrès de simplicité qui rend plus facile la démonstration d'une théorie exhaustive et exempte de contradiction (1985: 72/1973: 104).

(III) Dans un manuel de phonétique Hjelmslev conçoit toutefois "*le linguistique*" comme "cause" (1954: 284) – cause de l'articulation et de la perception, et la structure est pensée comme existante. Hjelmslev ontologise, car il pose la langue comme une condition *suffisante*. Cela crée une situation paradoxale: cette connaissance (linguistique) qui est la mienne, et qui veut que la langue (de toute façon la forme de l'expression) soit la condition suffisante de la connaissance, apparaît elle-même *sans cause*, car il est illégitime d'inférer, de la présence de 'connaissance', l'existence de la 'langue'. Il est contradictoire de penser la langue comme la condition suffisante de la connaissance, car la connaissance même ne saurait se saisir elle-même comme étant de la langue. Pour que la connaissance soit soumise à des lois et qu'elle n'apparaisse plus sans cause, il faudrait adjoindre une condition *nécessaire*.

Cet état de choses, avec la connaissance (la logique) sans langage, et le langage sans la logique, correspond au fait que les formes de la pensée et les phénomènes de la langue s'attirent et se dépassent. La conséquence extrême en est qu'il faudrait rechercher une linguistique qui ne soit ni la peinture exclusive de la pensée (une logique) ni la langue comme dispositif privé des traits de la pensée. Cette linguistique existe pourtant, bâtie sur l'idée hjelmsléviennne de "participation" (empruntée à Lévy-Bruhl, cf. Rasmussen 1992: 107-09), qui comporte la suspension locale de la loi de contradiction: la participation est la voie que suit la pensée prélogique, et en réduisant sa richesse on obtient la loi de contradiction. La logique des objets admet le cheveu-

5. Comparer au passage suivant de Max Planck qui critique la conception positiviste du progrès en physique: "[Die Beobachtungen] bilden den einzigen Tatbestand, und der Vorzug der kopernikanischen Theorie besteht lediglich darin, daß ihre Art der Formulierung sich als die einfachere und allgemeiner brauchbare erwiesen hat, da in der Ptolemäischen Ausdrucksweise viel mehr Komplikationen in der Fassung der astronomischen Gesetze notwendig sein würden. Danach ist Kopernikus nicht als bahnbrechender Entdecker, sondern als genialer Erfinder zu bewerten" (Planck 1933: 212).

chement mutuel des éléments (ils ont des “variantes communes”, 1985: 104/1975: df 71), alors que la logique interdit qu’un terme soit lui-même et un autre. Dans la neutralisation on constate la coexistence de divers éléments formels qui se substituent les uns aux autres (par ex. le nominatif et l’accusatif du genre neutre en latin). Ces faits conditionnent l’autre substitution, celle de la pensée rationnelle, de toute façon selon l’avis de Leibniz que Hjelmslev fait sien. Leibniz définit l’identité – et donc la conceptualité – par la possibilité de la substitution: “identiques sont les notions qui peuvent être mises l’une à la place de l’autre sans que la vérité disparaisse [salva veritate]” (“eadem sunt quorum unum in alterius locum substitui potest, salva veritate”, cité par Høffding 1910: 170/1911: 171). Là où il n’y a pas de “substitution” (mais “mutation”), il y a “sémiotique [sprog]” (cf. 1985: 100/ 1975: df 55); là où il n’y a pas de mutation, mais substitution, on circonscrit une ‘identité’.

Le linguistique comme cause, signale les difficultés exaspérantes de la théorie. Plus Hjelmslev s’enfonce dans la langue à travers la théorie immanente, tout en mettant la cognition entre parenthèses, plus il lui manque une conception de la pensée en ‘elle-même’ et non plus formellement, comme ce à quoi la langue se lie dans une quelconque relation de présupposition. La linguistique visant la systématique (corrélationalle et irréductible) des éléments linguistiques ultimes, la perspective s’étend forcément, puisque cette structure doit être recherchée comme une structure ‘incarnée’ ou *interprétée* (selon la théorie des modèles: ayant un modèle, ‘existant dans le monde’). D’où le linguistique non seulement comme ‘axiomatique’ ou conceptuel, à travers quoi le savant recherche des structures ou explique des ‘substances’, mais aussi et surtout le linguistique comme existant, comme agissant, donc comme cause. De la psychologie cognitive (son représentant danois à l’époque est E. Tranekjær, voir par ex. Tranekjær 1949) Hjelmslev attend l’exposition elle-même scientifique de cette interprétation, mais vue dans une autre perspective. Pour pouvoir saisir le non-formalisable, ce qui est au rang des conditions *nécessaires* de la connaissance, ce qui intervient dans le langage en le pliant à ses fins, il faut rechercher une opération intellectuelle qui n’est pas anticipée par du linguistique. En thématissant ce qui se prononce et ce qui se conçoit étant donné la forme linguistique, la glossématique fournit la théorie formelle de la connaissance, puisque la connaissance s’exprime dans le langage. Mais non une théorie de cette connaissance elle-même vue sous l’angle de ses rapports avec la réalité. A cette fin Hjelmslev introduit ses éléments irréductibles, qui – n’étant pas *formels* – appartient à la *substance*, les figures de la substance (1959: 65). Voici la limite à laquelle aboutit la langue comme tout analytique, lorsque la langue s’ancre – en partie en tout cas – dans les sujets parlants ‘indivisibles’ et dans le monde.

Ces points correspondent à trois étapes de la théorie hjelmsléviennne, à savoir:

(I) La fierté professionnelle du linguiste: il n’y a pas de philosophie sans linguistique, grâce à la méthode inductive le linguiste établirait une nouvelle table de catégories (PGG 256, 42; 1935a: 85-86). Le chercheur s’installe sur un point d’Archimède, non contaminé par le langage, et la langue est un objet sur un pied d’égalité avec les objets scientifiques en général (1935a: 86). L’objet linguistique est posé avant la connaissance.

(II) Le principe d’empirisme prétend que notre *communication* sur la langue (notre

description) est équivalente aux énoncés sur l'être de la langue. La langue est pensée comme un tout analytique; ce que l'on analyse (déduit), existe et correspond ainsi à quelque chose de réel. Dans la mesure où la définition de l'objectivité est communicative, la forme de pensée possède un effet modelant au niveau de 'l'objet'. Le linguistique et la connaissance sont posés sur un pied d'égalité.

(III) *Le linguistique comme cause* exige une ontologie linguistique. Cette idée veut que les éléments, dégagés dans l'analyse, relèvent d'une structure réelle qui les anticipe. La structure linguistique est étudiée dans ses interprétations réelles, c'est-à-dire les modèles dans lesquels elle se cristallise. Comme les *effets* linguistiques sont l'objet de la recherche, la conscience et la cognition sont introduites comme des instances qui utilisent le langage et qui en sont utilisées. Le chercheur 'dépend' du langage, car même le méta-langage de la description, lui, serait conditionné linguistiquement. Le point d'Archimède paraît donc limité, voire impossible. *Le linguistique* est posé avant la connaissance, laquelle est elle-même à saisir.

(4) Le développement théorique de Hjelmslev et le platonisme

Le statut de cause sous-jacente attribué au système linguistique peut être examiné par le biais du rapport de Hjelmslev au platonisme. En linguistique on observerait les 'effets', comme par ex. des mots. La linguistique qui veut établir des identités est bien forcée de reconnaître un *même* mot apparaissant sous des 'dispositifs d'expérience' différents. On présuppose un *type* lors de l'enregistrement des mots comme *token*.

D'où une sorte de platonisme. Le linguiste a à faire à un seul et même mot malgré les significations contextuelles différentes. "La signification de mot est une 'idée' au sens platonicien, et il faut retenir à titre d'hypothèse de travail qu'elle reste toujours identique à elle-même. Il n'est pas adéquat d'insister démesurément sur les différences de signification dont un même mot peut faire preuve grâce au contexte où il se trouve" (1935b: 10, cf. 1959: 115).

Cette existence du 'même' qui fait du texte ce qu'il est, n'est pas due à l'objet réel 'texte', car celui-ci n'est possible que parce que le 'même' existe. Et ceci est l'objet vrai de la linguistique. Une linguistique qui veut "expliquer les faits concrets et variables par une unité abstraite et constante, une "idée" dans le sens platonique"(1935a: 86), peut donc elle-même être 'comprise' à partir du platonisme. Ainsi il existe une analogie entre les 'tétralogies' de Platon et de Hjelmslev ('Langue et parole' in 1959; *Politeia*, 509c-511e), une analogie qui met en question, au moins, les 'objets' de la forme linguistique, sa portée ontologique.

Mais la manifestation n'est pas platonicienne; ici un terme dans la forme (dans l'intelligible) se présente comme la 'constante' de l'expression et du contenu, car le système linguistique n'est pas éternel. Si le linguistique-comme-cause évolue au cours de l'histoire, alors il faudrait que le système linguistique soit inséré dans une texture encore plus vaste (faite de 'variables cachées'), et il n'est donc pas ontologiquement premier comme l'est l'idée platonicienne. Voilà pourquoi "l'idée platonique" de Hjelmslev semble être pensée comme *constance d'objet*, un invariant, le présupposé de la connaissance (scientifique). Comme la forme est l'œuvre rationnelle

du chercheur et non imposée à la raison comme le *sine qua non* de celle-ci, on peut donc la penser comme une construction rationaliste. La forme c'est ce dont nous formulons des énoncés, dans une certaine pratique, et guidé par une certaine méthode. Par le terme commode d'"idée platonique" Hjelmslev entend une généralité acquise, une conquête mentale, reposant sur la réflexion ou sur un raisonnement probablement abductif.

En nous référant aux points (I)-(III) cités plus haut nous préciserons ces quelques notes platoniciennes:

(I) L'induction comme méthode scientifique n'est pas à la hauteur de la présupposition que nous faisons de la langue comme un ensemble de constantes. Dans les *Principes* le linguiste se procure des idées sur son objet moyennant les conditions de la communication scientifique: si la langue ne formait pas un système, la communication linguistique de la connaissance scientifique de la langue (en l'occurrence) serait impossible (PGG 78, 81-82). Donc: la linguistique dépend de ce que la langue soit un système. Mais la méthode inductive ne suffit pas pour établir des liens nécessaires.

(II) Le principe d'empirisme postule une espèce de logique des quanta pour l'expérience linguistique: seulement ce qui se décrit conformément à ce principe (et aux principes dérivés) est doté d'existence. Les langages naturels sont ainsi conçus comme des modèles, des interprétations de la structure linguistique sous-jacente, formée différemment d'un langage à un autre. Hjelmslev est loin de se penser lui-même comme platonisant, le contenu est repéré par rapport à l'épreuve de commutation et non à la méthode de division de Platon, la "diairesis" (1946: 11); voilà pourquoi Hjelmslev rejette la linguistique qui examine le contenu en l'isolant de l'expression (cf. 1975: note 54). Le glossématicien n'est pas suspendu dans le langage, mais il occupe un point d'Archimède à l'extérieur de l'objet analysé, tout en exerçant sa "déduction", forme de connaissance admise axiomatiquement (1985: 92/1975: df 17). Il est cependant possible d'argumenter que (a) la négation des indéfinissables glossématiques entraîne une contradiction, que (b) l'on ne saurait fonder ceux-ci déductivement sans les présupposer, et que, par conséquent, (c) les assises de la théorie appartiennent aux présupposés pragmatico-transcendants de l'argumentation (cf. Apel 1976).

(III) 'L'écran' sur lequel *le* linguistique se trouve projeté, ou sur lequel les effets de mots se constatent – et qui correspond, peut-être, au fond de la cave platonicienne, le niveau pragmatique le plus bas! – réclame une investigation scientifique, car le support même où *le* linguistique se trouve projeté doit être étudié en lui-même, – pour que la linguistique se libère de son solipsisme méthodologique (ce sur quoi *le* linguistique se projette n'est pas lui-même du linguistique). Voici la tâche gnoséologique que Hjelmslev espérait réalisée en psychologie cognitive (1966: 157-59/1963:116-17), mais il en a été déçu ("la psychologie paraît être une discipline dont la définition laisse encore considérablement à désirer", 1954:56).

La question se pose de nouveau de savoir ce sur quoi le linguiste opère. Si ce sont des structures réelles, comme le chercheur le 'veut' spontanément, le platonisme paraît inévitable, mais alors un platonisme sous forme de système d'idées que l'on ne suppose ni éternelles ni immuables, et donc un faux platonisme. Et s'il n'y a pas de

structures objectives, alors la linguistique ne sera pas une science empirique, mais elle traitera de la pensée: elle ne traitera de rien qui ne soit, en même temps, intelligible. Mais si nous ne parvenons pas à nous distancer de la langue et à distinguer celle-ci de la non-langue, alors la linguistique ne connaîtra pas de limite. Voilà pourquoi Hjelmslev se voit obligé, en indiquant ce qui, dans le monde, s'accorde avec la langue, d'*ancrer* la langue en la '*bouclant*'.

Comme le langage c'est 'l'objet', l'ancrage consiste en la description du 'sujet'. L'argument de Hjelmslev, qui ne relève pas de la philosophie transcendantale ni de la philosophie du langage, allègue que la théorie du langage se trouve à l'intérieur et comme fondée par la langue⁶, dont elle traite de façon axiomatique. Nous ne saurions pas nous distancer de la langue comme d'une chose, mais nous nous consolerons, en revanche, de ce que la conception du langage de la glossématique n'est pas injustifiée. Hjelmslev compte, on le sait, une suite *finie* de méta-langages, et il évite ainsi la pierre d'achoppement d'une suite infinie qui ferait abstraction de la possibilité même de la connaissance⁶; il s'imagine que les indéfinissables de la théorie sont définis dans le langage-objet. Cela équivaudrait, à supposer que la géométrie euclidienne ne donne pas une image de l'espace, mais l'espace même, à ce que les indéfinissables géométriques auraient leur définition sur l'espace. Et pareillement: la théorie, qui donne une image du langage, est maintenant du langage (ou plutôt: la 'langue', qui enveloppe, envahit la théorie); voilà pourquoi les indéfinissables peuvent être définis dans la langue⁶, car le contenu peut être réduit à ses figures (et le tout à ses parties). Mais la pensée ne s'arrête pas là, car les indéfinissables se *substituent* aux définitions obtenues dans le langage-objet. Mais par là la théorie du langage se serait débarrassée de sa forme jusque là acceptée, et elle aurait recommencé sur une base réduite. La langue, qu'il fallait ancrer ou naturaliser, apparaît par là comme étant sans fond, et le sujet humain est en fait superflu, car il est remplacé par un regrès infini.

Bohr disait que la ligne de partage entre sujet et objet peut être diversement tracée et que le sujet devient lui-même objet (Bohr 1933: 91/1929: 72). Mais si l'on annule cette ligne de partage, alors la condition nécessaire de la communication s'annulera aussi. Et si nous souhaitons conserver un sujet dans la langue, qui ne soit pas un automate (Spinoza) spirituel ou computationnel, alors il faut repenser l'ancrage de la langue.

(5) L'observation en glossématique comparée à celle en physique atomique

Si la glossématique transgresse des limites que Bohr (et pas seulement lui) acceptent comme les conditions de la connaissance, et s'il y a, par ailleurs, des points de contact

6. Pour décrire, en physique, les procédés de mesure eux-mêmes jusque dans le moindre détail il faudrait examiner comment les informations se trouvaient 'émises' de l'instrument de mesure à nos organes sensoriels et jusque dans notre conscience pour y être traitées (Bergstein 1972). Il ne faut donc pas commander une théorie de la perception à la physique. Et d'autant moins faut-il demander une théorie de la cognition à la linguistique. C'est par ailleurs une question de savoir si les recherches cognitives, au moins tendentiellement, ne dissolvent pas la distinction entre sujet et objet, et si une théorie métaphysique de la pensée est tout au plus possible.

entre glossématique et physique atomique, alors la comparaison systématique entre l'observation en linguistique et l'épistémologie bohrienne indiquera peut-être où la glossématique a échoué. Nous comparerons donc la glossématique à l'interprétation que fait Bohr des phénomènes quantiques (cf. §1).

(1) La 'physique classique' (vers laquelle s'oriente la physique atomique) fait pendant, en linguistique, à la raison ou l'intelligibilité. Quand le glossématicien désire comprendre le langage, il lui faut suspendre les normes rationnelles, au moins localement, pour autant que le langage n'est pas un ensemble de lois logiques. Mais en déviant tout à fait de la raison, le langage, lui, serait insaisissable. D'où la participation comme le schéma général de la suspension: quand les déviations ou les variantes communes (de la participation) se réduisent à 0, nous satisfaisons aux exigences de la raison, une raison qui se voit elle-même, en partie, 'écrasée' dans le langage. Ce qui est identique 'en langage' est en réalité (c'est-à-dire 'pour la raison', 'dans la science') différent. (Si la correspondance bi-univoque existait, la science et la pédagogie du langage seraient superflues).

(2) L'existence, dans le langage, de ce qui ne correspond pas à une logique normative – source du mot d'esprit, entre autres – intensifie ce que l'on exige de la communication scientifique. D'où le principe d'empirisme de la glossématique. L'anti-psychologisme nous défend, en outre, d'*imaginer* la langue. La langue n'est rien en elle-même, elle n'est pas une chose qui se repose en elle-même éternellement. D'où l'insistance sur la description; de celle-ci dépend l'essence du phénomène linguistique (ou structurel). Pour des raisons logiques la structure linguistique n'est pas une structure ontologique, quoi qu'elle puisse être décrite objectivement, et quoi qu'il faille postuler que la structure, de son côté, connaisse des interprétations ontologiques – comme par exemple les chaînes phoniques d'une langue conçues comme l'interprétation de son système cénématique, – mais la structure linguistique ne constitue pas la condition suffisante.

(3) En linguistique on connaît des descriptions complémentaires. On décrit un élément linguistique en diachronie et en synchronie ("deux ordres logiquement différents", PGG 233). Hjelmslev attribue lui-même à des constantes logiques les deux manières de voir une même chose; la description du système est "corrélative" (disjonctive) et celle du processus est "relationnelle" (conjonctive, PTL §11). Dans la corrélation nous avons à faire à des endroits, sur lesquels quelque chose est ou n'est pas; le système n'est qu'un système d'endroits où quelque chose trouve sa place. Dans la relation nous obtenons les liaisons empiriques; le processus c'est précisément la liaison dynamique d'événements ou d'occurrences qui se réunissent. Lorsqu'il relie deux systèmes, le processus est une évolution (diachronique). Le problème classique de la validité et de la genèse se 'résout' en glossématique par deux descriptions logiquement différentes.

En linguistique nous connaissons donc une relation d'indétermination: nous pouvons certainement circonscrire le lieu d'un élément linguistique donné, sa forme stable, mais non en même temps son mouvement (sa création). On ne bénéficie pas, en même temps, de l'image gnoséologique d'un élément (la chose, c'est-à-dire dans la conscience du locuteur) et de sa déduction épistémologique. Ce que l'on déduit n'est

pas ce que l'on perçoit. L'indétermination semble être principielle et ne pas relever d'un défaut de la méthode glossématique. Nous ne savons pas retenir en pensée à la fois les processus dynamiques et les fins qui engendrent une nouvelle forme (pour ainsi dire des formations locales) et la place qu'occupe cette nouvelle forme dans la structure globalisante.

Il est probable que la position instable de Hjelmslev relève de son refus de tirer toutes les conséquences du rapport complémentaire entre diachronie et synchronie; il continue au contraire à subordonner la première à la seconde. Il veut les relier, car il estime que la linguistique est susceptible de faire des *prévisions* (1959: 131). L'idéal de la glossématique est sur ce point la prévision quantitative de la physique classique (laquelle possède un modèle physique analytique et un espace-substrat lui-même analytique, l'espace-temps). Ceci s'harmonise avec la réduction du langage à un ensemble fini de composantes (ou de 'particules', cf. la note 3), figées dans un système sublogique, et avec l'évolution conçue comme le changement quantitatif survenu dans l'inventaire linguistique. Que Hjelmslev, en voulant nous rassurer, affirme que la linguistique n'est pas une science de la nature ne s'accorde pas bien avec ses intentions et ses ambitions. Comme le fondement formel (dont s'occupe "la théorie du langage") fait de la linguistique une discipline "exacte", la linguistique apparaît précisément comme une sorte de physique.

Prédire l'évolution d'un système atomique sans l'influencer est impossible selon l'interprétation bohrienne de la physique quantique. Contrairement aux convictions de Hjelmslev on démontrera aisément que la même chose est vraie en linguistique. La difficulté réside en ce que la prédiction, qui relie deux états synchroniques, relie aussi la structure linguistique et le substrat sur lequel celle-ci agit. Au point de vue ontologique, la cause agit dans la matière qui se transforme; au point de vue théorique, il faut donner au système une définition réelle. Et les deux choses à la fois posent de graves problèmes.

L'induction ne rend pas justice, on l'a vu, aux présomptions qu'on a de la langue, car la langue en tant qu'ensemble de relations nécessaires est hors de sa portée. Et pourtant, il est nécessaire de donner aux termes linguistiques une définition réelle pour que la prévision fonctionne pour de bon, sinon nous ne saurions pas détecter l'objet sur lequel porte la prévision. Mais Hjelmslev renonce à définir "sémantème" ou "morphème" dans les *Principes* (PPG 339), et ultérieurement.

Tant que la linguistique reste empirique, elle n'interroge pas la langue comme condition transcendantale. Et lorsqu'elle se fait déductive, l'objet linguistique semble lui faire défaut⁷. La langue conçue comme quelque chose d'analytique semble rendre vain la réflexion sur le fait que nous soyons dans le langage, c'est-à-dire qu'il y ait

7. D'où le problème de fonder la linguistique comme une science empirique, ce dont Saussure serait conscient selon R. Harris: la façon dont on définit le signe linguistique fait de la science du langage une pseudo-science: "In other words, his [Saussure's] postulated combinations of signifiant and signifié did not really exist, but were merely theoretical abstractions, and therefore offered the linguist no basis for genuine empirical propositions (...). A science of language, as far as Saussure was concerned, had to deal with linguistic realia, not metalinguistic fictions" (Harris 1988: 126).

des sujets insérés dans un langage soumis – en tant que substrat – à une évolution (les variables internes de l'espace-substrat étant variés, selon la théorie des catastrophes). Mais, avec la langue comme un tout analytique, l'état de langue succédant serait 'dans' l'état précédent. Les facteurs internes ou subjectifs, qui 'forcent' le système dans un sens donné, sont en fait superflus, ce qui correspondrait à ce que le sujet disparaisse de la juxtaposition sujet-objet. La prédiction est ici identique à un jugement qui ne contredit pas la déduction analytique et qui n'est ni contradictoire (logiquement invalable) ni synthétique (rien de nouveau ne doit être déduit). La théorie calcule toutes les 'constellations' quantitatives possibles de la langue, mais 'possible' y est 'exempt de contradiction'. La prédiction s'avère triviale, car elle expose les voies logiquement possibles sur lesquelles un système peut se déplacer. La précision objectiviste avec laquelle on saisit les termes se venge donc en ne laissant transparaître que le *comment* du changement, non le *pourquoi*.

Mais ceci est trop peu exiger d'une prévision linguistique, laquelle inclurait, en outre, la chose prédite comme concevable ou intelligible: une chose qui va naître et non seulement ce qui se réalisera comme possibilité théorique (le français aura neuf cas et six accents, par exemple). Le concevable, que je pose, moi, en tant que linguiste, m'est aussi bien intelligible en tant que locuteur (et pour être un scientifique il faut être locuteur, non inversement). Ce que je prévois c'est aussi bien ce que j'estime qui doit être. Voilà pourquoi toute 'prévision' linguistique constitue une influence ou une perturbation du système. En science du langage la prévision n'est donc aucune description (indépendante du linguiste en tant qu'observateur linguistique), mais une prescription – c'est quelque chose qui *doit* se produire, pour que la langue soit 'rationnelle' et pour que l'on puisse l'utiliser comme 'prévue', c'est-à-dire conformément à ses 'buts'.

(6) Conclusion et perspective

Ce n'est pas un hasard si la physique (atomique) et la linguistique peuvent être comparées, car la physique sert de norme aux sciences empiriques. "Le livre de la nature écrite en langage mathématique" de Galilée et la langue comme un tout analytique chez Hjelmslev, voilà une même pensée. Le dénominateur commun est précisément la mathématique. Hjelmslev partage aussi les suppositions philosophiques de la physique classique: le monde réel se compose en "individus isolés" ("enkeltindivider", 1936: 33), sur lesquels la langue projette ses délimitations; il approuve en outre les règles de la méthode cartésienne (PTL 31/ OSG 19). On a aussi la conception de la langue comme "instrument" (1936: 28), avec, derrière, l'idée de l'homme comme un être calculateur et exclusivement intellectuel. L'auto-positionnement rationaliste de Hjelmslev sur un point d'Archimède est tout aussi typique: il existe quelque chose d'absolument certain grâce à quoi nous saurons faire bouger la langue. Il ne semble pas pressentir que la position III esquissée ici met en cause cette pensée de survol.

La critique à l'endroit de Hjelmslev répète celle que l'on a fait du paradigme épistémologique de Descartes à Kant (voir par ex. Husserl 1936: §§10-27; Lakoff 1987: ch. 10-13). La langue comme "instrument" et le chercheur sur son point d'Archimède

sont incommensurables avec l'aspect iconique comme premier dans la genèse de la connaissance, comme le lieu où "j'épouse l'être" (M. Merleau-Ponty), dans et par la perception. Par là le sujet s'apparaît comme intériorité connaissante face au monde, comme individu qui a des représentations. D'où le scepticisme imminent. La langue en tant que condition inaliénable de l'existence humaine se réduit donc à une "chose" (1936: 28), ou à l'image d'une langue; le principe d'empirisme assure la description phénoménale exhaustive (au sens bohrien de phénomène).

La question réaliste de la 'langue en elle-même' (donc de la langue₁) réclame une compréhension phénoménologique et pragmatique, car il faut de nouveau interroger ce qui, dans le monde, répond à la langue, en recherchant quelles sont les contraintes réelles qui limitent la cognition (entre autres), donc la substance du contenu. L'étude des 'variables cachées' que recèle la forme linguistique, conçue logiquement, se rallierait à la vue de Bohr que nous sommes 'suspendus' dans la langue⁸: "Ultimately, we human beings depend on our words. We are hanging in language". "We are suspended in language in such a way that we cannot say what is up and what is down"(cité dans Petersen 1968: 188). Bohr souligne à plusieurs reprises "la nature dont nous faisons partie nous-mêmes" (Bohr 1991: 145, 251, 275, 293); il nous faut admettre aussi que la position hjelmslévienne de pur spectateur ne suffit pas pour rendre justice à la langue.

Tout ceci entraînerait que la liaison entre langue, connaissance et monde doit être pensée *pratiquement*. Le côté *pratique*, concernant actions et personnes, s'ouvre de toute façon comme possibilité puisque la structure linguistique ne se reconnaît pas comme existante et ne possède pas la solidité d'une loi de la nature. Il faut alors penser la structure linguistique comme constitution. On risquerait alors de détenir encore une représentation. Mais autrement on n'aurait guère de nouvelles contributions à la compréhension du langage.

Niels Bohr avoue, en discutant avec Max Born en mars 1953, que "it is difficult for me to associate any meaning with the question of what is behind the phenomena". Mais comme Max Born précise, dans sa réponse: "What I meant by 'behind the phenomena' is in mathematical language 'invariants' in the most general sense of the word, (...) common features which do not depend on the aspect", Bohr se déclare tout à fait d'accord (cité dans Folse 1985: 248).

Etablir de telles invariants, que l'on trouve là où la linguistique, selon l'avis de Hjelmslev aussi bien que du positivisme logique, s'acheminerait vers la métaphysique, telle est la tâche des sciences humaines. Une telle science reste encore à élaborer.

8. Et cette 'suspension' inclut le vécu et surtout l'existence d'autrui. W. Heisenberg attribue les phrases suivantes à N. Bohr: "Denn das Sprechen, und damit auch indirekt auch das Denken, ist eine Fähigkeit, die sich – im Gegensatz zu allen anderen körperlichen Fähigkeiten – nicht im einzelnen Individuum entwickelt, sondern zwischen den Individuen. Wir lernen das Sprechen nur von anderen Menschen. Die Sprache ist gewissermaßen ein Netz, das zwischen den Menschen ausgespannt ist, und wir hängen mit unserem Denken, mit unserer Möglichkeit der Erkenntnis in diesem Netz." (Heisenberg 1969: 191-92).

BIBLIOGRAPHIE

Nous citons les œuvres de Louis Hjelmslev sans mentionner le nom d'auteur.

- Apel, Karl-Otto (1976). *Das Problem der philosophischen Letztbegründung im Lichte einer transzendentalen Sprachpragmatik*. Kanitscheider, Bernulf (éd.): *Sprache und Erkenntnis. Festschrift für Gerhard Frey*. Innsbruck: AMCE. 55-82.
- Barilli, Renato (1974). *Tra presenza e assenza*. Milan: Bompiani.
- Bergstein, T. (1972). *Quantum Theory and Ordinary Language*. Londres: MacMillan.
- Bohr, Niels (1929). *Atomteori og Naturbeskrivelse*. (Festschrift udgivet af Københavns Universitet).
- (1932). *La théorie atomique et la description des phénomènes*. Paris: Gauthier-Villars.
- (1985). *Naturbeskrivelse og menneskelig erkendelse*. Copenhagen: Rhodos.
- (1991). *Physique atomique et connaissance humaine*. Edition établie par Catherine Chevalley. Paris: Gallimard (Folio/Essais). Traduit de *Atomic Physics and Human Knowledge* (New York 1957).
- Diderichsen, Paul (1950). [Résumé]. *BCLC* (= *Bulletin du Cercle Linguistique de Copenhague*), 1941-1965, 8-31: 134-35.
- Favrholdt, David (1988). Niels Bohr og realismebegrebet. *Gamma*, 72: 3-16.
- (1992). *Niels Bohr's Philosophical Background*. (*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filosofiske Meddelelser*, 63).
- Faye, Jan (1991). *Niels Bohr: His Heritage and Legacy*. Dordrecht: Kluwer.
- Folse, Henry J. (1985). *The Philosophy of Niels Bohr*. Amsterdam: NorthHolland.
- Harris, Roy (1988). *Language, Saussure and Wittgenstein*. Londres: Routledge.
- Heisenberg, Werner (1969). *Der Teil und das Ganze*. Munich: Piper.
- Hjelmslev, Louis (1928/PGG). *Principes de grammaire générale*. (*Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser*, 16(1)).
- (1935a). *La catégorie des cas*. Munich: Fink, reprint.
- (1935b) [Interventions en danois]. *BCLC*, 1934, 1.
- (1936). Sprog og tanke. *Sprog og Kultur*, 5(1): 24-33.
- (ms 1936). Propædeutik 36/37. (Indledning. Lingvistikens forhold til andre videnskaber). Archives Hjelmslev.
- (1943/OSG). *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*. Cph.: Munksgaard.
- (1944a). *Moderne Sprogtænkning*. F. Brandt et K. Linderstrøm-Lang (éds.): *Videnskaben i dag*. Cph.: Schultz, 419-43.
- (1944b). Préface. H.C. Andersen: *Kejserens nye Klæder paa femogtyve sprog. Les habits neufs de l'empereur en vingt-cinq langues*. Cph.: Reitzel, 17-23.
- (ms 1944). Forelæsning over almen sprogvidenskab. ("Indledning til sprogvidenskab"). Archives Hjelmslev.
- (1946). [Intervention]. *BCLC* 1940-41, 7.
- (1954). *Almindelig fonetik*. N. Rh. Blegvad (éd.): *Nordisk lærebog for talepædagog*, I. Cph.: Rosenkilde og Bagger, 233-307.
- (1959). *Essais linguistiques*. *TCLC* (= *Travaux du Cercle Linguistique de Copen-*

- hague), 12.
- (1963). *Sproget*. Cph.: Berlingske.
 - (1966). *Le langage*. Paris: Minuit.
 - (1968-1971/PTL). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit.
 - (1973). *Essais linguistiques*, 2. *TCLC*, 14.
 - (1975). *Résumé of a Theory of Language*. *TCLC*, 16.
 - (1985). *Nouveaux essais*. Paris: P.U.F.
- Honner, John (1987). *The Description of Nature. Niels Bohr and the Philosophy of Quantum Physics*. Oxford: Clarendon Press.
- Howard, Don Armin (1979). *Complementarity and Ontology: Niels Bohr and the Problem of Scientific Realism in Quantum Physics*. Boston University (Ph. D.).
- Husserl, Edmund (1936). *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*. (*Husserliana*, Bd. 6, 1976).
- Høffding, Harald (1910). *Den menneskelige Tanke*. Cph.: Gyldendal.
- (1911). *La pensée humaine, ses formes et ses problèmes*. Paris: Alcan.
- Jakobson, Roman (1971). *Selected Writings*, 2. La Haye: Mouton.
- (1972). [Interview]. *Change*. (*Hypothèses. Trois entretiens et trois études sur la linguistique et la poétique*). Paris: Seghers-Laffont, 33-49.
- Jensen, Povl Johs. (1981). *Cvm grano salis*. Odense: Odense U.P.
- Kemp, Peter (1972). *Sprogets dimensioner*. Cph.: Berlingske.
- Lakoff, George (1987). *Women, Fire, and Dangerous Things*. Chicago: Chicago U.P.
- Leroy, Maurice (1952). Tendances au doctrinarisme dans la pensée linguistique contemporaine. *Mélanges Georges Smets*. Bruxelles: Librairie encyclopédique, 523-32.
- Malmberg, Bertil (1966). Louis Hjelmslev. *Studia linguistica*, 20(2): 110- 116. Aussi dans Malmberg: *Linguistique générale et romane*. Haag: Mouton 1973, 83-87.
- Meschonnic, Henri (1975). *Le signe et le poème*. Paris: Gallimard.
- Mortensen, Arne Thing (1972). *Perception og sprog*. Cph.: Akademisk.
- Mounin, Georges (1965). *Teoria e storia della traduzione*. Turin: Einaudi 1980.
- Møller, Paul Martin (1824). *En dansk Students Eventyr*. Cph.: Flor 1910.
- Olsen, Kasper (1989). Det udsigelige: det evidente. *Undr*, 59: 46-55.
- Pavel, Thomas (1988). *Le mirage linguistique*. Paris: Minuit.
- Petersen, Aage (1963). The philosophy of Niels Bohr. *Bulletin of the Atomic Scientists*, 19: 8-14.
- (1968). *Quantum Physics and the Philosophical Tradition*. New York: Belfer Graduate School of Science.
- Planck, Max (1933). *Wege zur physikalischen Erkenntnis*. Leipzig: Hirzel.
- Platon (1983). *Staten [Politeia]*. Cph.: Museum Tusculanum.
- Popper, Karl (1935). *Logik der Forschung*. Tübingen: Mohr 1982.
- Ranulf, Svend (1946). *Socialvidenskabelig Metodelære*. Cph.: Munksgaard.
- Rasmussen, Michael (1992). *Hjelmslevs sprogteori*. Odense: Odense U.P.
- Saussure, Ferdinand de (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Hildesheim: Olms 1968.
- (1972). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

- Stjernfelt, Frederik (1992). *Formens betydning*. Cph.: Akademisk.
- Tranekjær [Rasmussen], Edgar (1949). *Psychologie und Gesetzerkenntnis*. Simon Moser (éd.): *Gesetz und Wirklichkeit*. Innsbruck: Tyrola Verlag, 91-122.
- Witt-Hansen, Johannes (1980). Leibniz, Høffding and the "Ekliptika" Circle. *Danish Yearbook of Philosophy*, 17: 31-58.

Categorical Perception as a General Prerequisite to the Formation of Signs?

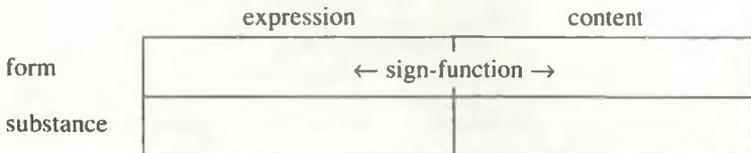
On the Biological Range of a Deep Semiotic Problem in Hjelmslev's as well as Peirce's Semiotics

Frederik Stjernfelt

A major problem in semiotics is the widespread affinity of the concept of *sign* to the concept of *subject*. If the sign does possess two faces, *signifiant* and *signifié*, *sign* and *object* – or any other rendering of this relation – , then how are they kept together if not by a subject, a mind being different from the ontological status of the units thereby related? If – as is very often the case – this affinity is taken for granted without closer inspection, semiotics is immediately connected to dualism and its scepticistic and relativistic consequences: objects and subjects become entities each belonging to its irreducible realm whose interrelation hence can not be made an object of scientific study. Even attempts to export the concept of *sign* outside of the humanities often bear this subjectivistic mark. The aim of this article is to survey the possibility of transgressing this dualism, first by inspecting the basics of the concept of *sign* in the two major modern traditions of semiotics, Louis Hjelmslev's and Charles Sanders Peirce's, with special focus on the prerequisite of *categorization* to formation of signs – and second, by investigating the status of semiotics in the scientific field that is traditionally the main threat to dualism: biology, which in itself poses a more or less continuous range from organic chemistry to human beings.

Hjelmslev and categorization

In Hjelmslev's glossematics, the foundations of the sign is directly in contact with cross-disciplinary scientific boundaries. The sign in Hjelmslev results from the sign-function taking place between form of expression and form of content in the well-known schema:



The form is the only object for autonomous glossematic linguistics and semiotics, and presumably is formalizable in Hjelmslevian algebra.¹ Form is composed of interrelated units, the interrelation between two units taking one of three possible forms: mutual dependency, unilateral dependency, non-dependency. The substance – in the cases of expression as well as content – may vary: the same formal algebra of expression can be expressed in various substances – and the same formal algebra of content can be used to signify various substances. The substance in itself is, according to Hjelmslev, actually nothing²; the famous quote from Hjelmslev 1943 states that the substance lives exclusively by the grace of form. Beneath substance dwells the Hjelmslevian concept of matter in so far it is not yet semiotically formed, called *purport* (Danish “mening”, French “matière”). Thus substance becomes the field of intersection of the two major sciences, linguistics (the science of form), and physics (the science of purport). Now, systems of signs, analyzed into still smaller units, are only formally describable to the extent that the units are described by connectivity – i.e. by their relation to other units. Below a certain threshold, the elements are no longer defined in relation to other units; at this level they form the so-called *figures* as atomic building-blocks for signs. The study of these building-blocks is termed *meta-semiology* which is in practice identical with the description of substance, according to the doxa of Hjelmslev 1943 (p. 109). This view of the field of substance as an empty meeting-point for linguistic form and physical purport is (as we have seen in note 2) later modified (Hjelmslev 1954), the science of substance of content is divided into social anthropological and physical levels, and the science of substance of expression is divided into so-called socio-biological and physical levels. Hjelmslev sought to solve the problem of connection between these substances, possessing their own articulation and the articulations of the semiotic form levels, by introducing the notion of an intermediate level termed “niveau d’appréciations collectives (ou substance sémiotique immédiate)” (Hjelmslev 1954, 64). These levels are – surprisingly – seen as universals, while their semiotic use

-
1. For a more thorough presentation of Hjelmslev 1943, see Jørgensen and Stjernfelt 1987, Stjernfelt 1991, and Stjernfelt 1992.
 2. In so far the reference is the famous Hjelmslev 1943. This agnostic view of the substance is modified in Hjelmslev 1954, where a certain intrinsic articulation on the side of substance is allowed. The point of view here is that “dès le moment où l’on change de point de vue et procède à l’analyse scientifique de la “substance”, cette “substance” devient forcément à son tour une “forme”, d’un degré différent il est vrai, mais une “forme” néanmoins, dont le complètement est encore une “substance”, comprenant encore une fois les résidus qui n’ont pas été acceptés comme les marques constitutives des définitions.” (57). The sciences relevant for the description of substance mentioned here are, as to the substance of content “les autres branches de l’anthropologie sociale” with the addition “C’est ainsi qu’une seule et même “chose” physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée.” (61). As to the substance of expression, the relevant sciences are given as follows: “Il est évident que ici encore on est en présence d’un niveau physique et d’un niveau socio-biologique qui sont de tous points comparables à ceux de la substance du contenu; la définition que nous venons de donner du niveau socio-biologique de la substance du contenu s’applique en effet telle quelle, et sans modification aucune, à la substance de l’expression.” (63)

is a secondary constraint: "Substance et niveaux ne se confondent pas. Il paraît que les niveaux constituent, sans égard à la substance considérée, un système universel (pour lequel il faut prévoir, naturellement, des lacunes possibles dans les réalisations concrètes), ce qui n'est pas le cas des substances." (65) The levels being conceived as universals and hence in fact posing the ontological question of the existence of a hierarchy of organization in the world, what is now needed is a means of connecting these to substance, and thereby to linguistic form. An enlargement of the concept of *figure* (from Hjelmslev 1943) becomes the means to this end: "... nous proposons d'élargir l'emploi du terme *figure* de façon à le rendre utilisable aussi pour l'étude des rapports entre forme et substance. Donc, par *figures* on comprendra, dans la forme et dans la substance respectivement, les unités intrinsèques dont un terme de manifestation se compose." (74) The *figure* is, then, the articulation of the transformation from substance to the simplest units of form in each of the two planes. These transformations, substance of expression to form of expression, and substance of content to form of content, are seen as analogous to the relation between the two forms of content and of expression: "... sur bien des points essentiels, la manifestation, ou relation entre forme et substance à l'intérieur d'un plan, se comporte exactement comme la relation sémiotique ou dénotation." (73) – all these three inter-stratic relations are conceived as *arbitrary* and belonging to linguistic *use* as opposed to system (74). Thus each of these three possible transitions between the glossematic sign's four main strata is performed by *parole* which in the last resort (76) is everything arbitrary in language: "La parole se définit comme l'ensemble des relations interstratiques effectivement exécutées." (76)

All in all, in relation to the sharp distinction between linguistic form and physical purport in the *Prolegomena*, the modifications in 1954 introduce a ladder with three steps (immediate semiotic substance – socio-biology/social anthropology – physics) for the transformational figures to work on. While linguistic form *eo ipso* is completely devoid of substance, it is evident that what Hjelmslev here under the title of "manifestation" is envisaging in the plane of expression is the problem of *categorization*. If the algebra of form lets open an expression invariant which through concrete usage is specified as the vowel /a/, then how is this investment of form with acoustics possible along the three-step hierarchy of substance? In the phonic substance, the "immediate semiotic substance" is conceived as "la description auditive des sons du langage" (64)³ (below which rests socio-biology (physiology of the ear and the larynx, presumably) and physics (acoustics)). This implies that between semiotic form and immediate semiotic substance, the place of the *figure* is also the place of *categorization*, that is, of the partitioning of continuous substance into discontinuous parts able to serve discrete linguistic form. It is very interesting to remark here that the Hjelmslevian definition of the concepts *variant* and *invariant* in fact remains deeply ambiguous with respect to the stratification into form and substance. On the one hand, it seems evident that while the linguistic invariants belong to the stratum of form, the variants occurring in concrete use and a specific manifestation (speech, writing, etc.) belong to substance: "... selve

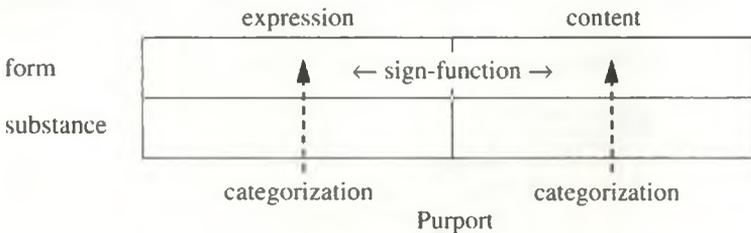
3. In fact, the "immediate semiotic substance" must refer to a *phenomenology* of perceptions.

lydrækken, som engangsfænomen, udtalt hic et nunc, er en udtrykssubstansstørrelse, der gennem betegnelsen, i kraft af tegnet og kun i kraft af det, tilordnes en udtryksform og indordnes under den sammen med forskellige andre udtrykssubstansstørrelser (andre mulige udtaler, af andre personer eller ved andre lejligheder, af det samme tegn).” (Hjelmslev 1943, 53)⁴ Here categorization is seen as taking place with respect to a continuous range of different entities of substance of expression (different pronunciations of [a], for instance), grouped together by a form of expression. Elsewhere in the *Prolegomena*, however, the distinction between invariants (possessing distinctive power in the sign-relation) and variants (variations with no distinctive power) is stated as belonging to the stratum of form: “Invarianter er da korreleret med indbyrdes kommutation, og varianter er korreleret med indbyrdes substitution.”(67)⁵ In this respect, both invariants and variants belong to linguistic form, and Hjelmslev can as an example take the distinction between *main clause* and *subordinate clause* which to him is merely a question of variants. In any case, the relation between invariants and variants is explicitly described as a matter of categorization: “... man maa disponere over en metode der tillader under nærmere fastsatte betingelser at reducere to størrelser til een, eller, som det ofte formuleres, at *identificere* to størrelser med hinanden (...). Hvis vi tænker os en tekst delt i perioder, disse i sætninger, disse i ord, disse i stavelser, og et inventar optaget for hver inddeling, vil vi bestandig kunne konstatere at vi på flere steder i teksten har “en og samme” periode, “en og samme” sætning, “et og samme” ord, “en og samme” stavelse: hver periode, hver sætning, hvert ord, hver stavelse kan siges at forekomme i flere eksemplarer. Disse eksemplarer vil vi kalde *varianter*, og de størrelser de er eksemplarer af, *invarianter*.” (Hjelmslev 1943, 56)⁶ The conclusion to this question can only be that the variant/invariant distinction and hence categorization is at work both internally in linguistic form *and* on the threshold between form and substance – in

-
4. “The sound sequence itself, as a unique phenomenon, pronounced hic et nunc is an entity of expression-substance which, by virtue of the sign and only by virtue thereof, is ordered to an expression-form and classified under it together with various other entities of expression-substance (other possible pronunciations, by other persons or on other occasions, of the same sign).” (Hjelmslev 1953, 36)
 5. “Invariants, then, are correlated with mutual commutation, and variants are correlated with mutual substitution.” (Hjelmslev 1953, 47)
 6. “... we must have at our disposal a method that allows us under precisely fixed conditions to reduce two entities to one, or, as it is often put, to identify two entities with each other (...). If we imagine a text divided into sentences, these into clauses, these into words, and an inventory taken for each division, we shall always be able to observe that in many places in the text we have “one and the same” sentence, “one and the same” clause, “one and the same” word, etc.: many specimens of each sentence, each clause, each word, etc. can be said to occur. These specimens we shall call variants, and the entities of which they are specimens, invariants.” (Hjelmslev 1953, 39)

the latter case probably always connected to the definition of figures as invariants on the border between form and substance.⁷

Now, *how* this categorization works is not within the range of the Hjelmslevian conception; nevertheless, the place it is implicitly given in glossematic theory gives important clues as to the character of the problem. First, categorizing is placed in intimate relation to the very hierarchical organization of substances (the three-level conception of substance). Second, the implicit distinction between two main sciences, linguistics and physics, in Hjelmslev places the limit between subject and object precisely here, between form and substance, the former hence categorizing the latter. Thus Hjelmslev's sign-function, the semiosis, is no subject-object category, but an entirely intrasubjective process, also mastered by linguistic use. Of course Hjelmslev never speaks of subjects and objects and this distinction is only put to use here aided by his general split between (human) linguistics and physics, that is, "subjective" here only means as much as "human", language of course not being a product of the subject in a psychological sense of the word. Furthermore, this implicit subject-object distinction is in Hjelmslev (as opposed, for instance, to Saussure) explicitly posed as non-psychological (for instance 1954, p. 65): the concept of *figure* hence being a name for the problem of a non-psychologic theory of formal categorization of substance.



Of course – due to the isomorphic construction of glossematic theory – exactly the same structure is at stake in the relation between form of content and expression of content. This is a very important consequence of glossematic semiotics: *as a logical prerequisite to the sign-function two independent but formally analogous processes of categorization determine the relation between the two forms and the two substances, between physics and linguistics at two different points.* According to this reading of

7. This double role of the invariant/variant distinction and hence categorization can be seen as an important symptom in Hjelmslev's theory. In so far as variant/invariant is seen as intrinsic to form, the variants are conceived of as somehow *predicted* by the system – or, rather, the fact that there be variants is predicted by the system. Of course the system can not predict the actual *character* of all variants – this giving rise to the tendency to identify invariant/variant with form/substance. Thus this ambiguity is a symptom in Hjelmslev's system of the very activity of categorization, never openly discussed in glossematics, which always take for granted that form's categorizing an amorphous substance proceeds smoothly and without any theoretical problems. But this ambiguity is a sign that the very process of categorization is not as simple as that.

Hjelmslev, there can be no sign-function at all without two independent, isomorphous and previous processes of categorization of substances, tied to the hierarchical and formally describable organization of these substances.⁸ While the concept of the sign in glossematics thus implicitly remains tied to human subjectivity (the possibility of animals using signs, for instance, is never even mentioned in glossematics), the *figures* embodying the categorization problem, the *hypotyposis* of Kant, and prerequisite to sign-function, lie at the border between form and substance, subject and object.

Of course, this consequence runs counter to many central points in glossematic doxa (the absolute autonomy of linguistic form, the absence of reference as glossematic question); nevertheless, it remains placed in the theory as an open problem, not at least in the Hjelmslev 1954 modifications of the general lay-out of the theory.

Peirce and categorization

In contrast to the close bonds to human language in Hjelmslev's glossematic semiotics, many biologists and natural philosophers of various kinds have seen a much less anthropocentric semiotic in the theories of Peirce. Here, semiotics are conceived of not as tied to language or human mind, but being another word for a general logic, phenomenological in its basis. According to Peirce's phenomenology – his "phaneroscopy" as he himself coins it – three basic kinds of entities pertain to the world as it appears, the so-called *Firsts*, *Seconds* and *Thirds*. Firsts are simple qualities conceived only as pure possibilities existing in an everlasting now; Seconds are the real-

-
8. It is interesting to note that Hjelmslev himself draws the analogy to biology when arguing for the importance of isolating the simplest processes of linguistics and semiotics: "Would it be possible, then, to imagine a system consisting of one category only, and this category in its turn consisting of one member? The answer is that such cases are not only imaginable, but actually on record. A tower-clock of the ordinary type, giving full hour strokes and nothing else, one stroke for one o'clock, two strokes for two o'clock, etc., provides what we are looking for. On the expression side, the strokes, which are identical with each other in the sense that they are theoretically interchangeable, are the only component parts of the succession; it follows that the inventory has one member only: the stroke; this stroke can take up any one of the twelve different positions involved in the maximal stroke unit. The analysis of the succession makes us recognize a system consisting of one category, defined by these possibilities of position, and having one member. It would perhaps be worth while to dwell for one short moment upon this example. The fact I have now presented you with is nothing but a plain and common fact of everyday life which we would hardly deem worthy of any attention. But this view is unjust; this trivial and unimpressive thing yields us very valuable information and is in its way unique. It is the simplest possible structure satisfying the most elementary conditions of linguistic structure: content and expression, succession and system; this may not be all; we do not know yet if it is a language or not; but it is the embryo of language at its very first stage. That clock is to us what the amoeba or the infusor is to the zoologist. There is a considerable distance from these tiny and utterly simple micro-organisms to man, the height of creation; but we shall have to cover this distance if we want to penetrate into the fundamental conditions of organic life." (Hjelmslev 1973, 134-35) What Hjelmslev here compares is of course the simplest possible *structure* in language with the simplest possible structure in biology. In linguistics as well in biology the problems around the simplest possible *elements* of structure remain – which is what we in this article face under the headline of categorization.

isations of qualities in factual events, which must always include the reduction of possibility to a realized accident as well as the confrontation of undifferentiated Firstness with something else – hence the conception of it as secondary and its character of has-been. Thirdness represents the possible law for the occurrence of the event, synthetizing events and unifying time. The sign is conceived of as a relation between these three primitive domains of existence: “A *Sign*, or *Representamen*, is a First which stands in such a genuine triadic relation to a Second, called its *Object*, as to be capable of determining a Third, called its *Interpretant*, to assume the same triadic relation to its Object in which it stands itself to the same Object.” (Peirce 2.274) The Third of the sign is hence in a relation to the Object which is analogous to – but not precisely identical to the relation between the First and the Object. Therefore the Third may itself occupy the role as First and determine another Third and so on *ad infinitum*. Peirce’s well-known infinite semiosis, so beloved by the deconstructionists, is thus implied by the very definition of the sign. A law always may be determined by another, deeper law of which (parts of) the first is a mere instance.

The Peircian sign is thus a relation between phenomena. This phenomenological definition makes it hard to determine the relation we are most interested in here: the signs’ relation to subjectivity, mind, psychology etc. On one hand, we read – in the most famous definition of a sign in Peirce –: “A sign, or *representamen*, is something which stands for something to somebody in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the *interpretant* of the first sign. The sign stands for something, its *object*. It stands for that object, not in all respects, but in reference to a sort of idea, which I have sometimes called the *ground* of the representation.” (Peirce, 2.228) Here the sign is inextricably linked to human psychology. The Third, the interpretant, which is often taken literally as the interpreter of the sign is not, however, in itself subjective; the human subject is here evoked merely as being the vehicle of the interpretant to be formed as an equal to or more developed sign than the first. In contrast to Hjelmslevian semiotics, the definitions of signs are here *recursive*, that is, every single instance of the tripartite sign may in turn be considered as a sign: this semiosis is dynamic, and the description of the object intended is only reached asymptotically. Of the *ground*, not itself a part of the semiotic triad, Peirce writes “... a pure abstraction, reference to which constitutes a *quality* or general attribute, may be termed a *ground*.” (1.551). Ground, then, is somewhat like the description yielded by the connection between the First and the Third in the sign: the quality of the object which is elaborated in the sign. The Thirdness guaranteeing the sign as sign and not as mere secondness, is conceived, as we see, as psychological processes. Nevertheless, Peirce elsewhere states that “A *Sign* is a *Representamen* with a mental *Interpretant*. Possibly there may be *Representamens* that are not *Signs*.” (ibid. 2.274) It is interesting that Peirce’s example in this context is biological: “Thus, if a sunflower, in turning towards the sun, becomes by that very act fully capable, without further condition, of reproducing a sunflower which turns in precisely corresponding ways toward the sun, and of doing so with the same reproductive power, the sunflower would become a *Representamen* of the sun. But *thought* is the chief, if not the only, mode of representa-

tion." (ibid. 2.274)⁹ As can be seen, this description of a non-mental Representamen is highly equivocal. The sunflower is an indexical (as caused by the sun's movement) Representamen of the sun, and includes thereby, as do all indices, an icon of its object: the circular movement. But then comes the conclusion: thought is the primary mode of representation. This ambiguity points toward a unclear point in Peirce's cosmology. Of course, Peirce is a monist, intending to do away with dualisms – but which is the one remaining *materia prima* considered by the monist? The proposition that all material things in some sense are spiritual or vice versa seems to be propositions equally attractive to Peirce. But hence the word "mental" above can not point towards any all-embracing spirituality but must be a more narrow concept denoting human mind alone (- since there exists non-mental Representamens). If non-mental Representamens have mind-like qualities – which they may have in Peirce¹⁰ – this mind-likeness must be otherwise conceived of than by means of human psychology. An analogous problem is posed by the third type of sign in Peirce's second trichotomy of signs (regarding whether the sign is related to its object by means of Firstness (Icons), Secondness (Indices), or Thirdness (Symbols)) While the two first relations function by (partial) similarity and causality respectively, the third – the symbol – functions by a law, rendering the relation between sign and object a pure convention: it is "... a conventional sign, or one depending upon habit (acquired or inborn) ..." (ibid. 2.297) This convention defining the symbol need not by any means be cultural or social but might as well be natural (presumably corresponding to the possibility in Peirce for nature to behave according to habits). Thus the Peircian Representamen – and it is probably this fact which renders it so attractive for biologists – can in principle take place without any human subject being involved. The ambiguity in Peirce between requiring a mind or not for semiosis to take place is nevertheless never completely solved, but in the later years Peirce bent still more towards the mind's being unnecessary; in the letters to Lady Welby, he abstains from "psychology which has nothing to do with ideoscopy" (8.384) and gives the well-known definition of the sign – "anything which is so determined by something else, called its Object, and so determines an effect upon a person, which effect I call its Interpretant, that the latter is thereby mediately determined by the former" – now with the addition: "My insertion of "upon a person" is a sop to Cerberus, because I despair of making my own broader conception understood." (8.404)

Now let's face the place the *hypotyposis* problem of categorization takes in the Peircian system. The first Peircian trichotomy concerns the sign in itself, whether it is present according to first-, second-, or thirdness. This yields the three types of signs *qualisigns*, *sinsigns*, and *legisigns* – elsewhere named by Peirce *tone*, *token* and *type*. As is apparent from the distinction type/token which many later philosophers have borrowed here, this contains Peirce's formulation of the categorization problem.

"A *Qualisign* is a quality which is a Sign. It cannot actually act as a sign until it is embodied; but the embodiment has nothing to do with its character as a sign.

9. Also: "A Sign is a representamen of which some interpretant is a cognition of a mind." (2.242)

10. For instance 6.158: "... what we call matter is not completely dead, but is merely mind hide-bound with habits."

A *Sinsign* (where the syllable *sin* is taken as meaning "being only once," as in *single*, *simple*, Latin *semel*, etc.) is an actual existing thing or event which is a sign. It can only be so through its qualities; so that it involves a qualisign, or rather, several qualisigns. But these qualisigns are of a peculiar kind and only form a sign through being actually embodied.

A *Legisign* is a law that is a Sign. This law is usually established by men. Every conventional sign is a legisign but not conversely. It is not a single object, but a general type which, it has been agreed, shall be significant. Every legisign signifies through an instance of its application, which may be termed a *Replica* of it. Thus, the word "the" will usually occur from fifteen to twenty-five times on a page. It is in all these occurrences one and the same word, the same legisign. Each single instance of it is a *Replica*. The *Replica* is a *Sinsign*. Thus, every *Legisign* requires *Sinsigns*. But these are not ordinary *Sinsigns*, such as are peculiar occurrences that are regarded as significant. Nor would the *Replica* be significant if it were not for the law which renders it so." (2.244-46)

We cite so abundantly here, because Peirce's discussion of categorization here is spun together with the realist and anti-nominalist character of his theory. As is evident, Peirce does not distinguish between expression and content in the sense of the Saussure and Hjelmslev tradition. The triadic structure of the sign and its conventionality consists independently of whether the semiosis connects one "content" to another, from "expression" to "content" or vice versa. Because of the infinity of semiosis, this distinction becomes relative and determined by the singular sign; all takes place within the same phenomenology. And yet is it possible to construct conventional signs functioning by virtue of a law. All symbols are legisigns, but not the inverse; there are also indices and icons signifying by means of a law. (We return to this below). That it be possible at all to make these laws is to Peirce a matter of the reality of concepts: the fact that qualities do exist which are the same from object to object is the condition of possibility for the very formation of *types*, legisigns. The very existence of signs is thus in Peirce's theory an argument against nominalism. We can refer to "hard" objects only because a series of objects really are hard (which has nothing to do with the existence of "the idea of hardness" or the like, Peirce assures, *ibid.* 1.27), quite analogous to our possibility to use the legisign "the" because a set of *Replicas* of it can be subsumed under it. In this way substance of expression and substance of content – to use Hjelmslev's terminology – are one and the same for Peirce, and as this is the case, objects must possess non-individual qualities, because semiosis would not be possible otherwise¹¹. In the ten-sign system of Peirce's three trichotomies (which we shall

11. In fact, it is a strong argument against nominalism Peirce here delivers; it recalls of an argument by René Thom, that the sign itself, even if it be just a *flatus vocis*, must still possess structural stability in order to be able to make its nominalistic ordering of the world. But as the repeatable sign itself, apart from its instantiations, tokens, is part of the world, then things other than individuals exist. The nominalist must against this hold an absolute distinction between substance of expression and substance of content, the former being generalizable, the latter not, which seems untenable. Or, of course, he must be subjectivist and tear the stabilizing subject out of the world consisting of individuals.

leave aside here), the first four signs are not legisigns and hence not law-governed systematical signs, but rather singular instances of association¹². The remaining six are all different instances of legisigns, that is, they all imply the important property of subsuming Sinsigns as Replicas, in turn embodying Qualisigns. The well-known dichotomy of Type/Token here is – as so much in Peirce – in fact part of a trichotomy, Type/Token/Tone. The Type categorizes Replicas of itself. Read as legisigns, they are all alike, read as sinsigns, each of them constitute one sinsign, embodying qualisigns of which some must be alike to guarantee the possibility of the legisign.

The question of categorization – which, here as in Hjeltmslev, is the prerequisite of all conventional signs (legisigns) – now sounds: how is this possible? The sinsigns are only, as cited above, signs insofar they are actual events and entities involving several qualisigns. That is, the sinsigns, the tokens, are only tokens of a type, of a legisign, by virtue of several tones, or qualisigns. Interestingly, we find in Peirce's semiotics, so different in many important ways from Hjeltmslev's an analogy in the conceptualization of the problem of categorization. Here, as in Hjeltmslev, categorization is a process of conventionally gathering together substantial qualities at the border between subject and world in the theory; *figures* and *qualities* being the names for the realistic ground in each theory. Sinsigns are – as before mentioned – events, breaking the subject's constructions; legisigns, ordering sinsigns in types according to their tones, their qualities, are conventional laws, whether human or natural in origin. While the place of categorization – conceived as the forming of a substance or conceived as ordering sinsigns into legisigns – is strikingly similar in the two theories, none of them, surprisingly, conceives of it as a special problem requiring explanation. While Hjeltmslev, with his tendency towards nominalism, apparently does not see it as a problem because various languages may form the substances in various ways, Peirce apparently overlooks it as a problem on grounds of his realism: if the sinsigns embody qualities, then the conventionalization of them can just make use of these already given qualities (cf. his reference to "red" or "hard" as unproblematic qualities). Thus, thorough nominalism and thorough realism have – seemingly paradoxically – one point in common: the disregard for categorization as a problem. In the first case, it is a resistant-free procedure of mind, in the second, it is a procedure already taken care of by objective qualities intrinsic to the phenomena. But the fact that categorization does remain a problem¹³ seems to imply that neither a full-fledged nominalism nor a thorough realism can be a sufficient base for semiotics; the solution can be nothing but a compromise comprising both, and more complicated than both.

12. The first, the pure qualisign, is, as quoted above, only possible as embodied in another sign; the next three are sinsigns – that is, individual signifying events – the three types of which (Iconic Sinsigns, Rhematic Indexical Sinsigns, and Dicent Sinsigns) are respectively signs by pure likeness, signs directing attention to their utterance, and signs indexically conveying information about their object. Peirce's examples are respectively an individual diagram, a spontaneous cry, and a weathercock. (2.254-57)

13. See Stjernfelt 1993 (in press).

Biology, signs, and categorization

A field which have more than many felt the problem of categorization is the field of speech – that is, the field of the sciences of linguistic sound. The problem is all the more striking here as this field is actually occupied by two different sciences, phonetics and phonology. The French mathematician and semiotician Jean Petitot has (in Petitot 1985) interpreted this strange fact as a sign that two different ontologies are at stake in the same domain, namely one of physical heritage (phonetics, a branch of acoustics and of physiology), and one of structural heritage (phonology, a main branch of structural linguistics). The former, envisaging the mass of sound as a continuous matter of acoustics, thus has no meeting point with the latter, which considers linguistic sound as a system of discrete unities, culturally defined. How should one mediate between these two points of view? Petitot takes as his starting point the phenomenon of “categorical perception” (the term borrowed from the phonologist A.M.Lieberman): the fact that, when hearing an empirical spoken sound, the listener immediately categorizes it and recognizes it as a more or less perfect but in every way full-blooded member of one of the categories in his discrete phonological system. A whole range of variants of *a*'s, for example, are thus perceived as instances of one and the same vowel, [a], the variations in pronunciation perhaps giving rise to secondary interpretations on the side of the listener about the speaker's dialect, intention, mood etc. – but never doubting its general character as an [a].

This ability to categorical perception seems to be innate – and indeed present in all higher animals. To Petitot the question of how it operates must be solved by showing how a discrete system can, by discontinuous categorization, emerge from a continuous mass of sounds, and he proposes Catastrophe Theory as a means to understand how this discrimination can take place, resulting in many different phonological systems – but on the other hand not in *any one* conceivable system.

Certain rules delimit the arbitrariness of discretization. First and foremost, certain limits are “offered” by phonetic substance; second, even if these limits can be partially dispensed with, the partition of the continuum into discrete cells are subject to morphological, topological, constraints. Furthermore, marginal variants of each categories are perceived, no matter how much deformed, as tokens still of the central type – that is, each category is endowed with an internal structure, making some tokens more typical than others. Petitot's suggestion – original and wide-ranged as it is – remains a fertile hypothesis at this point, but in light of this hypothesis it does not seem far-fetched to postulate that all problems of semiotic categorization shares the *formal* – though of course not the material – features of phonetic/ological categorical perception. That a similar problem exists as to the establishing of semantic categories are maintained by recent cognitive semantics (Lakoff 1987).

This hypothesis that categorical perception, in expression as well as in content, is a prerequisite to more complicated formation of signs, should be placed in relation to the ontological range of the semiotic question of sign and subject.

In recent years, a wave of revolt against neo-Darwinian orthodoxy has swept through biology. The idea that the DNA is identical with “information” of the complete formation of the phenotypical organism, and hence acting as a kind of last cause

of the living being as a whole, has been brought under fire from a number of angles; among the first to lead this crusade, in the 1960s, were the biologist C.H. Waddington and his companion, the above-mentioned René Thom. Neo-Darwinism has never been shown to explain how the full-grown organism is morphologically constructed, only how a broad range of proteins are synthesized by means of the DNA. The anthropomorphism of seeing DNA as unproblematic "information" is part of the problem, for what does this metaphor imply? "Who" is the receiver of this message? – The zygote, of which the DNA itself is a part? And who the sender? The kernel of the cell, itself part of the same zygote?

One very promising consequence of this critique has been to try to take these semiotic metaphors more seriously. The Danish biologist and semiotician Claus Emmeche (1990) has made a critical survey over the biological use of the concept of information. In his able and thorough presentation with many fertile suggestions, a central problem remains: it is practically impossible to set all these different and promising uses of "information", from information-theoretical to semiotic, in the same formula. Emmeche's intent, of course, was to retain the possibilities of every single use of the word, but this makes it impossible to decide the \$10.000 ontological question: is the information really "out there" (most of the time, Emmeche favors this interpretation), or is it something the biologist creates in constructing a theory representing the real processes?

A more direct answer to this difficult ontological and epistemological question is delivered by Emmeche's co-worker, the Danish biologist Jesper Hoffmeyer, in a large paper (Hoffmeyer 1992 (a)) as well as in a short newspaper article (Hoffmeyer 1991). Hoffmeyer takes the risky stance that information is really "out there", and that accordingly the appropriate meta-science for all branches of biology will be bio-semiotics. In Hoffmeyer's interpretation, it is possible for information to be "out there", not because the "signs" in question are endowed with certain qualities, but because the "subjects" reading these signs are complicated systems – for instance the cell is conceived of as a subject in this (presumably narrow) sense of the word, as interpreter of signs¹⁴. Hence, the entire process of protein synthesis must be redescribed as one of semiosis, placing new emphasis on the fact that the genetic information can only be conceived as such insofar as there is "somebody" to conceive it – that is, the cell as the interpreter making possible the production of a Peircian interpretant.

But now the whole semiotic problem of the connection between semiosis and subject arises. Hoffmeyer is fully aware of this. Thus, he writes

"This is a radical reinterpretation of biology – no doubt about it. Because it implies that a subjectivity is introduced into nature, which is of course prohibited in the classical conception. On the other hand, this subjectivity makes it more understandable

14. This conception of "subject" as the user of signs relies on the tradition from T. A. Sebeok (1989)

that the human form of subjectivity has been able to arise in the midst of this nature."¹⁵

The main intention in this attempt at reintegrating human beings and humanities into nature is one in which we can only agree. But the question arises whether the means by which it is pursued do not perpetuate the problem. When one introduces full-blown legisigns into nature, the tendential psychologism of Peirce of course ensues. Even if Peirce's contrasting tendency towards pan-spiritualism is invoked instead, the problem remains, now in different clothing. Now we have a nature which can be described in two ways, material and spiritual: a cell which, conceived of in a certain manner, is a subject. It is as if the split between subject and object is removed from its problematic place in mind and body and projected into the world which now is given subject as well as object qualities. But is this a way of coping with dualism, or is it rather, in the utmost consequence, a way of spreading it romantically over the whole universe? How then do we explain that still certain entities (cells, for instance) are still better described the one way, and others (atoms, for instance) the other?

Of course there are well-documented and evident uses of signs in biology (e.g. among animals), but when this humanistic device is exported to all of biology it can no longer remain the same concepts of signs and of subjects as we know – and hate and love – them (which also is stated in passing by Hoffmeyer). But in talking about signs in nature, why are we to take the *most* developed human signs and try to model biological processes with them? Following an idea of Emmeche's one could say that the task must rather be to establish a *natural history of signs* – and why then assume that the most developed signs are in play at all levels? Here we must take Hjelmslev's advice and look for what in semiotics comes closest to the simplest biological beings and processes – like his comparison of the tower clock to the amoeba. The concept of *categorical perception* (of course deprived of any psychologism in the noun "perception"; perhaps *categorization* would fit this use as well) seems to us to be a more primitive process than a full-fledged semiosis insofar as it is presupposed by it – at least by the semiosis taking place in any regular (that is, "legisignificative") process in biology. Certainly, the most primitive predatory animal must possess some kind of taxonomy of possible prey, that is, it must classify a range of different sorts of biological substance as digestible. The Pavlovian association as a simple semiotic process of course presupposes categorical perception: the hungry dog has to classify some sounds as bell ringing before being able to associate them with lunchtime.

The *natural history of signs* question would now be: is it possible to describe the process of categorical perception formally, without assuming any subject created in an anthropomorphic manner as the agent performing it? – and, second, how primitive can a natural process be and still show traces of categorization? A first feature of the formality of categorization might be as follows: any process, in which a range of dif-

15. "Dette er en radikal omfortolkning af biologien – ingen tvivl om det. For den indebærer, at der introduceres en subjektivitet i naturen, som selvfølgelig er forbudt ifølge den klassiske opfattelse. Til gengæld gør denne subjektivitet det mere forståeligt, at den menneskelige form for subjektivitet har kunnet opstå midt i denne natur". My translation.

ferent entities are treated alike, in opposition to another range of entities treated otherwise¹⁶.

Such processes may already be discernible in inorganic chemistry: the chemical reactions of a single hydrogen atom H can be envisaged as a categorization of all possible monovalent atoms being able to absorb an electron. This primitive "categorization" due to atomic morphology is very inactive in so far inorganic reactions as a rule stabilize after short time in the state with the least free energy and with chemical composites tied together with covalent bonds as results. Organic chemistry – the basis of biology – is already far more complicated; forces between molecules far weaker than the covalent bonds come into play. Three types exist (van der Waal bonds, ionic bonds, and hydrogen bonds); let us here focus on the most important ones, the hydrogen bonds. They are due to the very *architecture* of molecules. Take for instance water, H₂O, where the two small hydrogen atoms are placed, separated by an angle of 105°, on the much larger oxygen atom. The two electrons from the hydrogen atoms form a common electronic cloud with the outer electron shell of the oxygen atom, surrounding the whole molecule; but this entails that the electric charge is not evenly dispersed over the molecule. On the side of the hydrogen atoms, the charge is weakly + because the electronic cloud is pulled tightest to the electrophile oxygen atom and the positive kernels of hydrogen is allowed to dominate slightly. On the opposite side, the oxygen atom in the molecule becomes slightly negative. These two sides of the molecule create the possibility of hydrogen bonds, binding together weakly + and weakly – spots on different molecules, and in fact it is the hydrogen bonds between the dipolarized water molecules that give water in its fluid state many of its specific (macro)physical properties.

Now, the potential hydrogen bonds formed at these two poles of the molecule is highly direction – sensitive due to the placement of the dipole sites in each "end" of the molecule. Only other molecules turned the right direction (and with appropriate weak charge of course) can form hydrogen bonds at these sites. This polarity of water determines which items are soluble in it, but, what is more, in organic chemistry, with its long carbon-based chains, these weak forces become determining factors of the very *form* of large molecules. When a molecule is so large that it can "touch itself", the possibility arises for hydrogen bonds to be formed between weak + and weak – spots differently located on the chain. Thus for instance a protein, synthesized from a long range of amino acids (selected from only 20 possible types) in the ribosome, folds up into a highly complex three-dimensional structure, until now – perhaps principally so – uncomputable, because of internal hydrogen bonds between its parts. This folding-up has been shown to be "guided" by so-called "chaperone" protein molecules¹⁷ which guarantee the success of the folding, an unsuccessful folding of course causing the amino acid chain of the protein to break. Often, this architecture is

16. As is evident in this definition, the very concept of categorization presupposes a plurality of possible conceptions of the entities categorized: these entities must be determined as *different* by another procedure (another categorization) than the categorization at work, which of course takes the entities as identical.

17. Hoffmeyer 1992 (b).

stabilized by stronger, so-called "sulphur bridges" forming between amino acids in the chain containing a sulphur component.

Now, the overall three-dimensional structure of these large organic folded molecules is generally a ball-like shape with several deformations, that is, they possess an "outer side" and an "inside". Only certain enzymes – or "strong" reactors able to form covalent bonds with part of the molecule and thereby destroy it – now will be able to tell what is "inside" the molecule; weaker enzymes can "recognize" the molecule only by "checking" certain sites on its periphery – applying a specially formed "hole" on the "checking" molecule by hydrogen bonds to the site to see if it "fits". The direction – sensitivity of hydrogen bonds makes possible the composition of an infinity of different outside sites, all depending on the amino acids involved. Furthermore, these sites on a given macromolecule need not be the same for different enzymes: what one enzyme considers a "significant" site may be indifferent to another, which prefers another site on the surface of the molecule. These sites are "checked" in a long range of organic processes, the character of which is still largely unknown, leading to the spatial construction of the cell's overall architecture.¹⁸

The "categorization" inherent in these processes lies in the fact that entirely different macromolecules – thanks to their three-dimensional structure giving them the "active" outer side with various "sites" and the "passive" inner side – in this process may be identified in so far as they are functionally equal on certain peripheral sites. The same phenomenon is apparently the cause of the disturbing fact in the physiology of gastronomy that chemically completely different organic molecules can taste almost alike (like sugar and saccharine¹⁹), while other, more similar molecules can taste completely different – because the physiology of taste is based on hydrogen bonds too. This possibility of categorization is due to the differentiation between chemical forces of various strengths and the complicated spatial structure of macromolecules²⁰, and even shares an important feature with real-language categorization: it is neither unambiguous nor arbitrary. Different enzymes, of course, "read" differently and hence classify molecules differently – but always determined by variant sites on their invariant peripheries.

-
18. The crucial role of this "non-covalent, stereo-specific complex" is recognized by Monod (1972: ch. 3) as prerequisite to the explanation of every choice and every distinction characterizing living beings. To us, this explanative power may even extend to categorization as the root of semiotics and language.
19. A more complicated case is the fact that *E. Coli* are attracted to 6-deoxygalactose, which they are unable to feed on, *because* of its partial chemical resemblance with galactose, which is one of this species' favourite nourishments.
20. An even simpler "categorization" is at stake in inorganic chemistry (and why not? – if not, another unexplicable border would rise between the two branches, categorizing and not categorizing, of chemistry instead of between subject and object). It is striking that the very possibility of chemistry on the basis of quantum physics rests on the same two intertwined prerequisites: the creation of the atom as a complicated spatial structure, defined by forces of different strength (the so-called "strong" force binding the nucleus of the atom together, versus electricity holding the cloud of electrons around the nucleus), making possible chemical processes defined (as opposed to other quantum physical processes) by not involving the strong forces and the stability of the nucleus.

In fact, categorical perception seems to us to be very appropriate as a primitive semiotic concept in biology in so far as it is in two ways *topological*. Categorizing is topological in so far as it erects classes, i. e. draws a discontinuous border between continuous fields, the single cases within which are counted as identical. The very act of categorization means that a given biochemical process, involving the categorized items, can run in several ways, namely in so many as there are different tokens of the type, different subtypes. This may correspond to what the so-called "chaos" theorist Mitchell Feigenbaum has remarked as a central feature of biology: here no equations are solved, *anything can be done in several different ways*.²¹ But categorical perception is topological in another way as well: it relies on the very topological features of the molecules classified and involves topological orientation of the molecule involved: it can only be "read" if the right side with the right site is turned the right way – that is to say, this categorization might be another word for essential morphological construction processes within the cell.²² Saying a molecule is "read" may be the same as saying it is "placed at the right place in a chemical process or an intracellular construction".

I am not a biologist, but I think that in an era when many semiotic concepts are exported into genetics, geneticists ought to try to construe the semio-mechanisms of protein synthesis as simple as possible. Could the so-called "signs" here – in organic chemistry "before" being made part of living beings – be replaced by the more primitive concept of "categorical perception"? In any case, this would yield a semiotic device unburdened with the dualism implicit in the concept of subjectivity. If this be the case, then it would be possible to envisage a natural history of semiotics, ranging from the most simple categorical perception based on morphological, steric features of matter to more and more complex types of signs, and in the same movement to

21. In Feigenbaum 1991

22. These considerations may specify our preliminary definition of categorization a little further. "Any process, in which a range of different entities are treated alike – in opposition to another range of entities treated elsewhere" was our definition. The chemical observations may add a restriction: Any process, in which a range of different entities are treated alike by virtue of some feature among others ... This would allow us to discern the inorganic from the organic case: to two atoms "preparing" to partake in an anorganic chemical, the outer electronic shell of the other, identical in all directions, is all that is chemically relevant to the process. Of course, the interior of the other atom may hide different possible nuclei not chemically but of course physically relevant. The atom bears so to say all its chemical properties undifferentiated on the outside: this is why no categorization is at stake here. In the organic case (the difference between inorganic and organic chemistry being of course stepwise and not absolute, depending on the amount of carbon atoms involved), on the other hand, the macromolecule does not show all its chemical properties on the outside thanks to the steric structure of the molecule. The macromolecule has "hidden properties", so to speak – which is precisely what makes possible categorization of different macromolecules by identification on the same site on their exterior. The spatial complexity of the macromolecule makes possible the spatial differentiation of its properties. But if this is so, it is the same as saying that categorization is possible first from the point of complexity where potentially relevant properties can be "hidden" in this spatial way (the properties hidden in the atom is precisely not relevant for the chemical process) – and hence categorization is a by-product of spatial organization of matter.

more and more complex types of "subjectivity" – that is, functional capability in the system interpreting the categorically perceived units²³. A natural history of signs must of course be *continuous* to avoid theology-craving discontinuous questions such as the inevitable: *how was the first sign created?* Where does subjectivity, once and for all, show up? There is a striking parallel here to Freeman Dyson's and Lynn Margulis' several-step answers to the riddle of life: the very question of how the first cell was created must not be answered with one single instantaneous semi-divine process all at once creating life out of dead matter – but only as a long, slow process with a lot of intermediate stages which we have to construe because many of them long ago perished in the competition in the "primordial soup". In the same way, a natural history of signs must be continuous to avoid being dualistic – that is, it must not project semiotic vocabulary all over the world, but instead try to reconstruct language and all its complexities as a result of semiotic evolution.

The primitive biochemical process of categorization proposed here, then, needs to be further specified to explain even the simplest processes of biology. Of course, the categorization of one protein molecule by another remains organic chemistry, not biology – even if it is a basic prerequisite to any biological process we know them. To act functionally as a Peircian legisign – that is, create an interpretant according to a law – the categorization needs to become a part of a stable, repetitive chemical cycle²⁴ built of a whole series of simple organic and inorganic chemical reactions and (in all

23. In fact, the idea of a natural history of signs is anticipated by Hjelmslev when he writes about the system of expression in the tower clock. Here is one category only: the stroke of the bell, defined by its capability of giving rise to all twelve possible combinations. This system is "... the simplest possible structure satisfying the most elementary conditions of linguistic structure: content and expression, succession and system (...) it is the embryo of language at its very first stage. The clock is to us what the amoeba or the infuser is to the zoologist. There is a considerable distance from these tiny and utterly simple micro-organisms to man, the height of creation; but we shall have to cover this distance if we want to penetrate into the fundamental conditions of organic life." (Hjelmslev 1973, 135) The parallel is metaphorical but striking. The comparison between the simplest system of expression with one category only and the simplest animals (even if Hjelmslev himself does not draw this conclusion) calls the natural historian of signs to consider the basis of this one category – i.e. categorization – just like the zoologist is urged to consider the basis of animals in biochemistry. Perhaps categorization in the two cases may find a common root in microbiology?

24. With reference to Barham (1990) we can call biological cycles of this kind *Poincaré oscillators*, due to the fact that modelled in phase space they must have the form of stable, cyclical trajectories. This idea, reminiscent of the ideas of Catastrophe Theory, implies in René Thom's theory that the antinomy between the Aristotelian efficient cause and teleological cause so destructive in biology is resolved into a *formal* cause comprising both and identified with the stable cycle. It can be noted in passing, that the very idea of a Poincaré oscillator implies a basin of attraction around the cycle where every trajectory will be drawn toward the attractor – that is, unstable states close to the cycle will stabilize into the cycle. This, in itself, is of course a more advanced case of categorization, the limit cycle being the category comprising all the possible initial states leading to it. Thus, life – as identified with a certain class of Poincaré oscillators – is in itself a categorization of a whole range of nearby chemical states.

higher species) governed by the very steric structure of the organism – the “subject” of Hoffmeyer – of which the stable cycle is a part.

Conclusion

Now, to return to the categorization in Hjelmslev and Peirce, let us envisage the construction of a semiotics with categorial perception as a prerequisite to any formation of signs. The double character – not completely arbitrary, not completely motivated – of categorial perception might make both Hjelmslev’s nominalism and Peirce’s realism understandable. As to the glossematic project, it reinjects the possibility, so beloved by various brands of cognitive semantics in recent years, of iconicity in semiotics. But on the other hand, it can also lay a constraint on the more wildly iconic phantasms: categorization always introduces an element of arbitrariness. It does so *precisely* for the same reasons that it is semiotically efficient: a category’s ability to subsume several different tokens under one type, thereby necessarily emphasizing a few features and overlooking the rest. This would correspond to the *stylization* inherent in any iconic representation other than one-to-one identity. Any kind of *similarity* always demands a decision as to *which* features are counted alike. Even if Peirce places the icon as the only *really* significative sign (it is the only means of direct communication due to its similarity to the object referred to, and all other more complicated signs must in the last resort rely on it; 2.280), he himself underlines its conventionality in any concrete communicative use: “Any material image, as a painting, is largely conventional in its mode of representation ...” (2.276)²⁵ Thus, categorial perception yields a continuum between icons and symbols which may straighten out the ideological – and I wonder if the bad old subject-object dualism does not dwell beneath this distinction too – strife between defenders of symbolic representation and fans of iconic representation.

A continuity of this kind would also render it probable that symbols in the course of evolution should have developed from originally iconic signs. Because every icon

25. This is the question envisaged by Ulbæk (1991): every icon, in order to act as a communicative sign, needs some kind of convention directing attention to which kind of similarity is at stake. Ulbæk takes this as the paramount argument against any kind of iconic semiotics and as defence of a semiotic ontology deeming syntax the only really existing semiotic. The continuity established between symbolic and iconic representations by virtue of categorial perception confirms Ulbæk’s undermining of the ideological opposition between symbol and icon; but on the other hand, it contradicts his seeing this as a rescue line for the reign of syntax. If such a continuity exists, syntax can on its side never be completely devoid of iconicity. To see this, one does not even have to go into the principal problem of how to ascribe semantics to a purely formal syntax – one only has to look at the problem of how to *recognize* the algebraic unities of syntax. An “A” must be *like* another “A”, even in the most formal syntax: the very identity of any sign is an iconic quality. In computers, this iconicity is established via the creation of artificial categorial perception to make possible the machine’s “conception” of the digital signs 0 and 1: “0” is processed in case of any electrical power within a whole category of powers, and “1” is processed in case of any electrical power within a whole other range of powers, distinguished from the other by a whole field of possible powers which do not make it work at all. Of course, this is a primitive iconic device.

need stylization, this inherent conventionality can be envisaged as growing, until an icon completely "forgets" its iconicity and becomes a symbol for some feature in the originally similar object. But on the other hand, the symbol can never lose the iconicity resting in its very definition: to attain communicability is to attain stability, which in turn is to acquire relative identity from one use to the next. But this is precisely iconicity. In the light of categorical perception, icon and symbol – just like simple biological and complex human communication – become two ends of one and the same line.

Thanks to the Claus Emmeche and Jesper Hoffmeyer (biology), Michael Rasmussen (linguistics), Hans Hauge (English literature), and Thomas Sebeok (semiotics), for commentaries and discussions.

LITERATURE:

- Barham, J. "A Poincaréan Approach to Evolutionary Epistemology", in *Journal of Social and Biological Structures*, vol. 13, 1990
- Dyson, F. *Origins of Life*, Camb. Mass. 1985
- Emmeche, Cl. *Informationsbegrebet i biologien* [The Concept of Information in Biology], Århus 1991
- Feigenbaum, M. "Universalitet i kaos" [Universality in Chaos], interview by F. Stjernfelt in *Information*, 19/4 Copenhagen, 1991
- Hjelmslev, L. *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Copenhagen 1943 (*Prolegomena to a theory of Language*, Baltimore 1953)
 "La stratification du langage" (1954), in *Essais linguistiques*, Paris 1971
Essais linguistiques II, Copenhagen 1973
- Hoffmeyer, J. "Darwinisme og fornuft" [Darwinism and Reason], in *Information*, 28/8, Copenhagen 1991
 "Semiotic Aspects of Biology: Biosemiotics", in R. Posner, K. Robering and T. A. Sebeok (eds.) *Semiotics: A Handbook of the Sign-theoretical Foundations of Nature and Culture*, Berlin/N.Y., 1992 (a), in press
 "Some Semiotic Aspects of the Psycho-Physical Relation: The Endo-Exosemiotic Boundary", in T.A. Sebeok and J. Umiker-Sebeok (eds.) *Biosemiotics*, Berlin/N.Y. 1992 (b)
- Hofstadter, D. R. *Metamagical Themas*, Harmondsworth 1985
- Jørgensen, H. (with F. Stjernfelt) "Substance, substrat, structure", in *Langages* 86, Paris 1987
- Kant, I. *Kritik der Urteilkraft*, Hamburg 1975 (1790)
- Lakoff, G. *Women, Fire, and Dangerous Things*, Chicago 1987
- Margulis, L. (with D. Sagan) *Microcosm*, 1986
- Monod, J. *Chance and Necessity*, N.Y. 1972

- Peirce, C. S. *Collected Papers I-VIII*. Camb. Mass. 1932-58
- Petitot, J. *Catastrophes de la parole*, Paris 1985
- Sebeok, T. A. "The Semiotic Self Revisited", in B. Lee and G. Urban (eds.) *Semiotics, Self, and Society*, Berlin/N.Y. 1989
- Stjernfelt, F. *Formens betydning. Katastrofeteori og semiotik* [The Meaning of Form. Catastrophe Theory and Semiotics], Copenhagen 1992
- "Letterforms, categorization and the A priori stance", in *Schrift/Ecriture/Writing* (ed. H.U. Gumbrecht), 1993 (in press)
- Thom, R. *Structural Stability and Morphogenesis*, Reading Mass. 1975
- Apologie du logos*. Paris 1990
- Ulbæk, I. "'Icons Make Me Click" – The Problem of Semantics", paper, RUC 1991
- Watson, J. D. *Molecular Biology of the Gene*, Menlo Park 1976

Description de la description

Claude Zilberberg

Ce qui est clair est immédiatement accessible, mais l'immédiatement accessible est ce qui sert d'écorce à la vie.

A. Artaud

La sémiotique, pour autant qu'elle vise à la scientificité, se propose d'abord de décrire, ensuite de situer les résultats de la description produite. Nous nous limiterons au premier point. En raison de la polysémie, sinon de la "cacosémie", du terme *description*, il nous paraît indispensable d'esquisser une description de ... la description.

La qualité d'une description est souvent portée au compte de la capacité à s'étonner, de la fraîcheur d'âme du descripteur, lequel, chassant de son esprit les stéréotypes, renouvellerait heureusement par là-même la *Weltanschauung* régnante. Mais c'est ici céder au roman de la description, laquelle mérite sans doute mieux. Nous aimerions poser d'entrée les thèmes directeurs de cet effort de description de la description :

i) la description est, pour une part restant à déterminer, associée à la prédication : décrire, c'est dire quelque chose d'une grandeur jugée intéressante, complexe, composite, mystérieuse, etc. mais la prédication est l'envers, la contrepartie d'une opération de **détotalisation**, de sorte que les prédicats sont moins des "épithètes", des "qualités", que les délégations-cibles d'une totalité-source ;

ii) la temporalité, le devenir est immanente à cette totalité : totalité en devenir, totalisation en progrès... Dès lors, et en continuité avec le point précédent, la pertinence de tel prédicat est relative à la dynamique qu'il expose ou chiffre ; les "propriétés" sont des aspects ou des moments d'une dynamique majeure ;

iii) cette totalité en devenir est susceptible d'une pluralité de points de vue, de focalisations, de **stratifications** qui formeront les titres successifs de cette étude.

En raison de l'intimité qu'entretiennent l'une avec l'autre la linguistique et la sémiotique, et dans la mesure où la première a précédé – ainsi qu'il est indiqué dans les premières pages du *CLG* – de fait la seconde, nous envisagerons d'abord l'approche **linguistique** de la description que la glossématique a proposée, puis nous nous demanderons si des aménagements peuvent être proposés dans une approche cette fois sémiotique de la description. Mais cette distinction linguistique/sémiotique signifie seulement qu'il y a "un peu plus" dans l'approche sémiotique que dans l'approche linguistique, parce que la sémiotique s'efforce de recueillir en son entier le si justement dénommé "fil du discours".

I – L'APPROCHE LINGUISTIQUE DE LA DESCRIPTION

La linguistique a été tenue pour une discipline exemplaire. Cette faveur semble aujourd'hui moindre bien qu'on se plaise à identifier toute pratique à un "langage". Cette excellence était attachée, nous semble-t-il, à deux données factuelles : en premier lieu, la linguistique a dégagé, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, pour l'évolution phonétique, des constantes, des régularités, qui donnaient à penser que le dégagement de "lois" dignes de ce nom n'était pas un objectif hors de portée ; en second lieu, la complexité de son objet, la dualité de visée, ici monographique quand il s'agit de telle langue singulière, là typologique quand il s'agit de situer la langue étudiée dans une "famille", l'a conduite à distinguer puis à conjoindre des problématiques situées. C'est à ce titre que nous nous tournerons d'abord vers la pratique linguistique de la description. Dans cette pratique, certaines initiatives sont, nous semble-t-il, à porter, les unes au compte du sujet descripteur, les autres à celui de l'objet décrit.

Les initiatives du sujet sont, dans la perspective fonctionnelle et analytique, qui est celle de la sémiotique d'inspiration hjelmslevienne, identifiables aux «schizies fondatrices» de la théorie sous le double rapport de leur **nombre** et de l'**ordre** selon lequel il convient de les présenter, en un mot de leurs relations de structure. L'étude intitulée *La stratification du langage*, moins aride que le *Résumé...*, déclare à ce titre : "*La distinction entre contenu et expression est le premier carrefour, celle de la forme et substance le second, et la distinction de forme et de substance est donc subordonnée à celle entre les plans.*"¹ La troisième «bifurcation» retenue est celle qui associe le «système» et le «processus». Curieusement, plusieurs textes rangent cette dualité comme seconde : «*Au cours des deux premières conférences nous avons examiné deux traits fondamentaux que l'on doit considérer comme inhérents à toute structure linguistique. Dans une telle structure nous sommes en présence de deux plans : le contenu et l'expression, et de deux axes : le texte, ou procès linguistique, et la langue, ou système linguistique.*»² Une étude plus brève, *L'analyse structurale du langage*, décline explicitement «les cinq traits fondamentaux qui, (...) sont inclus dans la structure de toute langue au sens traditionnel, à savoir :

1°) Une langue consiste en un contenu et une expression.

2°) Une langue consiste en une progression, ou texte, et un système. (...)»³

Nous sommes en présence à chaque fois de deux couples :

1. *contenu-expression* et *forme-substance* d'une part, et

2. *contenu-expression* et *système-processus* d'autre part,

et la question qui se pose est bien entendu de savoir à quel titre intercaler le couple

1. L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 52. Dans la suite du texte, Hjelmslev précise que cette hiérarchie ne concerne que la "forme scientifique" : «(...) la distinction entre "forme" et "substance" paraît être d'une application beaucoup plus générale : il semble s'agir tout simplement de l'abstraction, qui est la rançon de toute analyse scientifique.» (*ibid.*, p.56).

2. L. HJELMSLEV, *La structure fondamentale du langage in Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1968, p. 213.

3. *Essais linguistiques, op. cit.*, p. 52.

forme-substance entre les deux autres ? La réponse s'impose d'elle-même dans le cadre glossématique : les couples *contenu-expression* et *forme-substance* sont liés l'un à l'autre comme l'attestent, les syntagmes préférentiels : *forme du contenu* et *forme de l'expression* d'une part, *substance du contenu* et *substance de l'expression* d'autre part. Sous cette condition, l'ordre, dans lequel les «schizies fondatrices» se présentent à la réflexion, semble le suivant : 1. *contenu-expression* ; 2. *forme-substance* ; 3. *système-processus*. Supposant ce point admis, nous faisons l'hypothèse que **chacune de ces «schizies» instruit une classe descriptive**, c'est-à-dire que la description n'obéit pas à un principe "externe", mais elle opère sous le contrôle de décisions axiomatiques "internes" propres à la théorie défendue, ici la théorie du langage.

1.1 – la schizie contenu-expression

La distinction *plan du contenu-plan de l'expression*, à vrai dire, ne fournit pas grand-chose, sinon peut-être un embarras : sans doute est-elle le répondant de la «fonction sémiotique» liant l'un à l'autre les deux «plans» et de sa traduction opératoire, la commutation, qui procure à la glossématique sa sécurité. Ceci n'est certes pas négligeable, mais deux observations doivent être relevées : en premier lieu, la notion de «plan», plutôt spatialisante, est invitée à se retirer devant celle de «ligne», plutôt temporalisante : "[Si l'on s'attache à ce principe,] on s'apercevra qu'au premier stade un texte est toujours divisible en deux parties ; ce nombre extrêmement faible leur garantit l'étendue maximale, et ce sont la **ligne de l'expression** et la **ligne du contenu** qui, de par la fonction sémiotique, sont solidaires l'une de l'autre. On divise alors la ligne de l'expression et celle du contenu, prises nécessairement, en tenant nécessairement compte de leur interaction à l'intérieur des signes. (...)"⁴ Bien entendu, nous ne faisons que renouer avec la «linéarité» saussurienne, à condition de l'entendre non seulement comme une caractéristique du signe, mais comme une **propriété constituante de la sémiosis**, ou plutôt : elle a rang de caractéristique du signe parce qu'elle est vaut comme propriété constituante de la sémiosis, sinon il conviendrait d'admettre une autonomie – inconséquente – du signe à l'égard de la langue. La pratique de la description a donc pour condition, explicite chez Hjelmslev, non déclarée ailleurs, la substitution de la «ligne» au «plan». Il reste à en apprécier les conséquences.

Mais que signifie exactement cette substitution ? L'approche habituelle, qui s'empresserait de reconnaître en elle seulement un processus d'abstraction, nous paraît incomplète si elle n'enregistre pas un transfert de valeur[s] qui prévient toute déperdition. Du point de vue valuatif, lequel ne saurait relâcher son emprise, la configuration centrée sur le «plan» se réorganise autour de celle de la «ligne». A partir du moment où les opérations de segmentation et de division interviennent, la «ligne» vient se substituer au «plan», le temps prévaut sur l'espace, le devenir sur l'être, le procès sur l'état, c'est-à-dire qu'une différence de nature est reconduite à une différence de degré, une hétérogénéité [relative] à une homogénéité [relative] : l'espace n'est que temps spa-

4. *Prolégomènes à une théorie du langage, op. cit., p.78.*

tialisé, l'être un moment du devenir, l'état un mode ou un type de procès. Cette prégnance du temps au cœur même des figures est lumineusement attestée par P. Claudel: «*Une ligne entre deux points part indifféremment de l'un ou de l'autre. Si elle est plus grosse d'un côté et va vers l'autre en s'effilant comme font les plantes, on dit qu'elle a un commencement et une fin, une direction. Elle introduit dans l'œil une idée de mouvement, et si la ligne est régulière de mouvement régulier. Elle nous donne aussi les notions de court et de long, je veux dire de plus court et de plus long, dans la durée plus que dans l'espace.*»⁵ Ainsi des «figures de temps» (Valéry⁶) commandent des figures [d'espace], lesquelles viennent régir – sémiotiquement parlant – les icônes du monde sensible. Ceci demande explication. Nous sommes en présence de trois classes de fonctifs lesquelles appellent un geste définitionnel qui soit sous le contrôle des raisonnables exigences suivantes :

i) il doit tendre – en concordance avec le “principe de simplicité” – vers l'**inter-définition** – à une réserve près évoquée dans un instant ;

ii) il doit tendre vers un **réseau** obtenu par **intersection de dimensions**, si bien que n'importe quelle case de ce réseau est en résonance, immédiate ou différée, avec les autres : en effet, un réseau valide ne comporte plus de termes simples, mais uniquement des termes complexes, ou selon Saussure : «algébriques» ; ajoutons que dans un tel réseau, la “somme” des ressemblances est égale à la “somme” des différences ;

iii) il doit enfin composer **directivité** et **direction** : la directivité est l'impensé, l'indéfinissable, parce qu'elle intervient comme définissant ; la direction recueille la phorie de la directivité et la convertit ? la “sublime” ? la projette ? la fait bifurquer ? en relation de dépendance, ou encore : en relation **modale** associant canoniquement un **régissant** et un **régi**.

Il convient maintenant d'envisager les dimensions qui s'intersectent en ce réseau.

1.1.1 mise en place de la première dimension

La première dimension porte donc sur cette substitution du «plan» à la «ligne». Le «plan» apparaît, eu égard à la «ligne», sous le signe du **manque** et, par voie de conséquence, comme un **objet tensif**. Certes, le «plan» affirme la continuité mais sans présenter de direction privilégiée. A l'objet placé sous le signe du manque, à l'objet donc défectif, nous attribuerons la dénomination, commode, d'**abjet**, et corrélativement à l'objet détensif, substitutif ou complétif, celle d'**adjet**. En effet, si penser, c'est – selon Valéry, aller de... “de” à... “à”,⁷ la condition d'intelligibilité de ce

5. P. CLAUDEL, Le poète et le shamisen, in Œuvres en prose, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1965, p. 833.

6. «*Le temps a ses figures.*

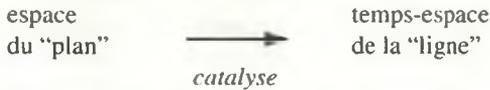
Une phrase est une attente.

Un vers est une attente organisée qui fait prévoir sa durée, et qui en accentue la figure et le ressort par la rime.» (in P. VALÉRY, Cahiers, tome 2, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1974, p. 1103).

7. «*En vérité, n(ous) ne pensons pas à quelque chose – nous pensons de quelque chose à quelque chose – (from -> to)* » (Cahiers, tome 1, p. 1056).

déplacement, de cette translation d'un **abjet** vers un **adjet**, c'est que le terme-source, le terme situé en "de" soit **réstensif** et le terme-cible, celui situé en "à", **détensif**. Avec ce couple abjet/adjet, nous sommes dans une problématique qui avantage, "accentue" l'objet.

Le concept de transformation demande précision. Dans la translation du «plan» vers la «ligne», nous sommes en présence d'une catalyse,⁸ c'est-à-dire d'une transformation additive, d'une réfection de l'espace du «plan» en temps-espace de la «ligne» :



Du point de vue structural, l'espace intervient comme variable en mal de sa constante : le **temps**. En l'occurrence, on notera que l'écart entre le langage-objet – centré sur le manque – et le méta-langage – centré sur la catalyse – tend vers la nullité. L'espace apparaît comme un accident⁹ du temps.

1.1.2 mise en place de la seconde dimension

Ainsi le propre du temps semble de résoudre les tensions qui l'actualisent ou qu'il actualise : «*Le temps est connu par une tension, non par le changement.*»¹⁰, et à partir de ces tensions de fonder des objets tensifs qui seront des émergences, des saillances, des prises, des points d'accrochage et de marquage, objets qui provoquent le sujet, c'est-à-dire selon l'étymologie de ce verbe insigne, l'appellent, l'invitent, si l'expression est permise, "à donner voix", sinon même "à donner de la voix", au point que ce sujet ne se change en sujet de faire, en sujet volontaire que si quelque objet tensif lui impose sa présence, c'est-à-dire l'affecte. La prise en compte croissante de la dimension pathémique signifie sinon un primat de l'objet du moins une consistante réhabilitation de ce dernier. Dans ces conditions, la sémosis est une fonction, c'est-à-dire une poïèse opérant, pointant à l'intersection de deux axes : l'axe de l'objet et maintenant l'axe du sujet.

Qualifions sommairement l'axe du sujet. Il n'est guère d'opération, d'activité mentale qui ne puisse être ramenée, interprétée, dé-finie en termes de **division** – on aimerait dire : directive – de l'objet ou du sujet. Si nous envisageons, ne fût-ce qu'un instant, l'institution du sujet, la sémiotique l'a conçue dans la dépendance des compétences modales acquises ou à acquérir puisque, précisément, il n'est pas de modali-

8. Le traitement que nous proposons consiste à identifier :
la catalyse et le manque

la première située sur le niveau en -al, le second sur le niveau en -if, mais surtout à reconnaître à la syntaxe une importance supérieure par rapport à ce qui se fait.

9. Le Littré donne cette entrée que le Robert n'a pas cru devoir conserver : «5. En termes de grammaire, tous les changements que les mots peuvent éprouver. Les genres et les nombres sont les accidents des noms ; les temps, les personnes, les modes, les voix sont ceux des verbes.»

10. P. VALÉRY, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1973, p. 1324.

té qui ne procède, après catalyse, d'une division du sujet : ainsi, à titre d'exemple, le *ne pas pouvoir-faire* prend sens de l'une ou l'autre des deux catalyses suivantes : *ne pas pouvoir encore-faire*, ou : *ne plus pouvoir-faire*. Mais quoi se trouve catalysé sinon la temporalisation elle-même ? Cette intrication du temps et de la division, de la tensivité et de la signification, nous aimerions d'abord la saisir épistémologiquement en concevant le temps comme un «synchrétisme résoluble» et la division comme sa «résolution»,¹¹ ensuite la rendre à Valéry :

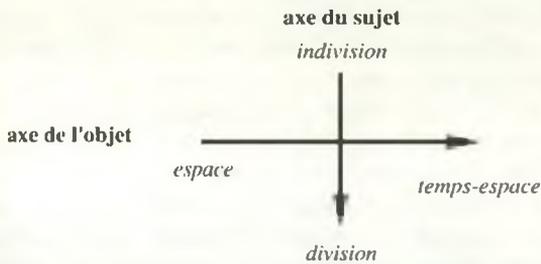
«Division de l'être

La pensée exige une division interne – et que le même puisse s'opposer au même – déguisant la même énergie en plusieurs personnes.

Il faut trouver en soi celui qui ne sait pas et celui qui sait, celui qui attend et celui qui vient, celui qui propose et celui qui objecte, celui qui cherche et celui qui trouve ou donne. Tous les couplages de verbes d'action et de possession, soit couples de l'affirmation et de la négation ; soit couples d'équilibres ou de complément.

Cette divisibilité se trouve également dans la sensation de temps. Le temps exige cette division de l'être.(...)»¹²

Le travail des deux premières dimensions peut être représenté de la façon suivante :



1.1.3 mise en place de la troisième dimension

Elle est obtenue par **déhiscence** entre un niveau en **-al**, qui sera ici dit **figural** puisqu'il est question des figures, et un niveau en **-if**, ici **figuratif**. Au niveau figural nous attribuons la teneur de la première dimension, à savoir la délinéation, laquelle se tient en amont de tout effort de description. Le niveau figuratif est présupposant et reçoit du niveau figural les données qu'il met en œuvre. Le niveau figural lui-même est sous le contrôle de deux conditions peu discutables :

i) épistémologiquement parlant, il entre comme pré-condition de la procédure : puisque cette dernière intervient par segmentation puis par division (une division opère sur un segment), il faut bien présupposer l'existence d'un «*continuum analysable mais non analysé*» (Hjelmslev) ; le figural ressortit bien à une «*ligne*» ;

ii) sémiotiquement parlant, le figural doit être commun à l'expression et au contenu, ce que les syntagmes «*ligne de l'expression*» et «*ligne du contenu*», utilisés par

11. cf. le dix-huitième chapitre des *Prolegomènes*.

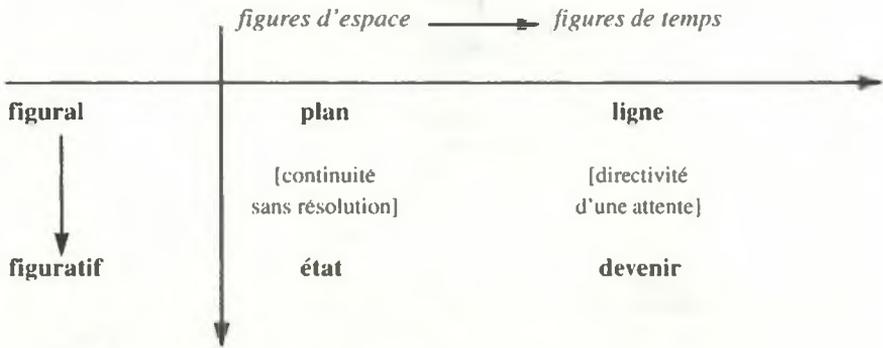
12. P. VALÉRY, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, pp. 1029-1030.

Hjelmslev plus haut, confirment ; dans ce cas, la relation entre figural et figuratif s'établit, sous le point de vue indiqué, ainsi :

figuratif = figural + classème "contenu"

Au niveau figuratif reviendra d'abord l'objectivation laquelle associera du côté de l'abjet l'"état", et du côté de l'adjet le "devenir".¹³ Tout contenu étant... "humain", la grandeur figurale «ligne» est changée, par déhiscence, en grandeur figurative que nous dénommons "devenir". Dans la même perspective, il n'est pas moins légitime de considérer que le figural procède à la subjectualisation de la figure, tandis que le figuratif procède à sa subjectivation. En effet, selon une constante qui va prendre corps au fil de notre texte, les grandeurs sont relatives aux opérations qui les produisent, les opérations elles-mêmes comparables sous le rapport de l'envergure qui est la leur, de l'extension qu'elles se procurent sur la «ligne» et dans son avatar, la chaîne, c'est-à-dire que, par syncope, les grandeurs ont pour marque leur étendue. La relation du figural au figuratif constitue la troisième dimension du réseau.

L'intégration des deux dimensions reconnues en réseau – en réponse à la demande indiquée plus haut – donne ceci :



Nous sommes conscient que l'univers de discours que nous hantons nous sert à la fois d'objet interprétable et de modèle interprétant, mais cette superposition ne nous gêne pas outre mesure. Si notre univers de discours – comment le dénommer : "moderne" ? "européen" ou "indo-européen" ? – s'est donné comme **objet de fuite** l'état et comme **objet de quête** le devenir lui-même, nous pouvons – cependant qu'elle demeure nôtre – penser cette configuration comme arbitraire, c'est-à-dire comme un possible parmi d'autres, et concevoir que des cultures ou des individus se réclament de régula-

13. Comme l'atteste l'existence de verbes transitifs et de verbes intransitifs et comme le voulait Hjelmslev : «*La transitivité, la rection est principe constituant et fondamental de toute organisation grammaticale, syntaxe aussi bien que morphologie. Elle est au fond même du langage.*» (in L. HJELMSLEV, *Principes de grammaire générale*, Copenhague, Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser. XVI, 1, A.F. Høst & Søn, 1928, p. 154).

tions immanentes, de configurations qui ont fait ou sembleraient avoir fait le choix inverse.¹⁴

1.1.4 bilan provisoire

Cette double révolution – quelque peu obscure : comment ne pas en convenir ? – permet, mais elle seule selon toute apparence, de comprendre que la description enregistre moins à vrai dire des entités, des unités détentrices de “qualités” ou de “propriétés” variées, variables et singulières que des classes à la fois décalées et concatinées les unes par rapport aux autres :

i) la classe afférente à la première dimension, laquelle restitue à la **temporalité** sa prééminence, recueille des continuités, des durées, ou leurs contraires respectifs : des interruptions, des instants – aussi bien dans la «*ligne du contenu*» que dans la «*ligne de l'expression*». Cette visée de la description est admise pour la «*ligne de l'expression*», pour autant qu'elle reconnaît que le rythme et la prosodie font – au moins sinon davantage ! – jeu égal avec la mise en œuvre des phonèmes, mais en raison de l'isomorphisme de la forme de l'expression et de la forme du contenu – postulé au nom de l'obsédant «*principe de simplicité*» (Hjelmslev) déjà mentionné – on est conduit à supposer qu'il en aille de même pour la «*ligne du contenu*».¹⁵

ii) la classe afférente à la seconde dimension capitalise les retombées ordinaires et profitables de la division, à savoir les relations synecdoques entre la totalité et les parties émanées de la division, et les relations “bilatérales” de ces mêmes parties entre elles, à savoir des dépendances – réciproques ou non.

iii) enfin, pour ce qui regarde la troisième dimension, celle qui ne laisse de rabattre le figuratif sur le figural, nous lui devons l'**homogénéité**, évidemment relative, mais inappréciable qui nous permet – sans pour autant devoir renoncer à nos propres régi-

14. Après avoir affirmé que «*[C']est même cette qualification du temps qui distingue entre elles, et d'une manière extrêmement significative, les différentes époques et les différentes civilisations, ainsi que les différentes tendances du développement religieux.*», Cassirer indique, par exemple, à propos de la civilisation hindoue : «*On cherche là aussi à supprimer le temps et le devenir, mais c'est moins l'énergie de la volonté, qui concentre finalement toute action déterminée dans sa fin unique et suprême, que la clarté et la profondeur de la pensée qui doivent effectuer cette suppression.*» in E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, d'abord p. 147, ensuite p. 151.

15. La sémantique est fondée, s'est fondée sur le divorce de la signification et de la temporalité. Ce qui l'a conduit à faire état de résultats nombreux et ponctuels sans dégager les fonctions régulatrices qui auraient “arrêté” cette prolifération. En second lieu, la temporalité, expulsée, “attendait”, de par son être même ! “son heure”, c'est-à-dire le moment où elle serait admise à faire valoir ses droits dans la direction du sens. D'une façon générale, il nous semble difficile d'expulser en un premier temps le continu et de le réadmettre en un second. Plus “raisonnable” nous semble le parti qui consiste à fonder le discontinu à partir du continu, comme un avatar du continu : «*Contenant et contenu sont des notions qui ont pu être généralisées comme exprimant une [fonction] discontinue d'une certaine variable continue. La connaissance peut – d'ailleurs en général est regardée sous cet aspect et son type général est fonction discontinue de variables continues. (Demandes – réponses – continuité).*» in P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, op. cit., p. 789.

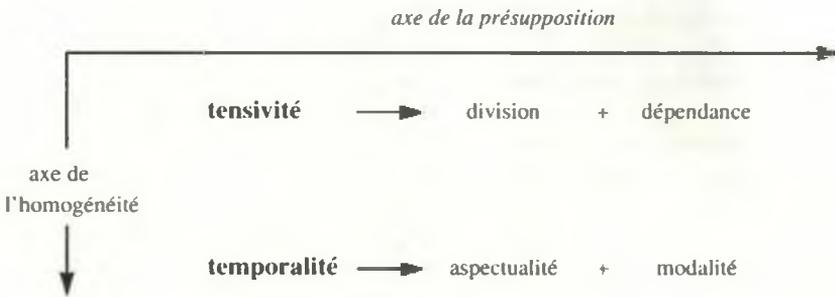
mes sémiotiques – de comprendre les autres, les tout autres. La déhiscence entre le figural et le figuratif est, pour ainsi dire, le lieu où les valeurs tributaires des régimes sémiotiques peuvent être échangées, où le commerce des valeurs prend corps.

A y regarder de près, l'appréhension de la sémosis comme réseau et comme poïèse nous conduit à saisir ensemble, à co-prendre, à com-prendre un certain nombre de concepts non dénués d'importance :

i) la première dimension saisit dans l'ordre figural la tensivité et dans l'ordre figuratif la temporalité ; elle affirme moins le **continu** que sa précédence axiomatique sur le **discontinu** ;

ii) la seconde dimension saisit pour l'ordre figural la division et la dépendance qui en est l'aboutissant conformément à l'axiome qui inaugure le onzième chapitre des *Prolégomènes* : «Une dépendance qui remplit les conditions d'une analyse sera appelée **fonction**.» ; elle saisit pour l'ordre figuratif l'**aspectualité** et la **modalité** puisque la **division** répond de la première et la **dépendance** de la seconde ; si la première dimension affirme le continu, la seconde dimension est celle de son **déploiement**, de sa mise en fonction ; elle articule le sens dans la mesure où la division est d'abord le moyen de souligner une cohésion ;

iii) la troisième dimension, qui "traverse" les deux précédentes, nous apparaît comme celle de l'homogénéité (Hjelmslev) : elle explique sans doute que nous ne "sortions" jamais du sens, que tout sens se laisse, sans doute parfois bien imparfaitement, dire ou transposer ; la troisième dimension nous gratifie de l'intelligibilité.



La tensivité, l'analyticité ou la divisibilité, la dépendance pour l'ordre figural, la temporalisation, l'aspectualité, la modalisation pour l'ordre figuratif, relèveraient de la première schizie. Les "indéfinissables" – ces remords que toute théorie génère de par son progrès même : «*La définition de l'analyse ne présuppose que des termes ou des concepts qui ne sont pas eux-mêmes définis dans le système de définitions spécifique à la théorie, et que nous posons comme indéfinissables : description, objet, dépendance, homogénéité.*»¹⁶ – cessent d'apparaître tout à fait hors de portée : si décrire,

16. L. HJELMSLEV, *Prolégomènes*, op. cit., p.44. M.Rasmussen a attiré notre question sur le fait que le chapitre consacré aux fonctions mentionnait encore trois «indéfinissables» : «présence, nécessité, condition», (*ibid.*, p.51). Ils ne sont pas abordés ici.

c'est «représenter, dépendre par le discours.» [Litré], l'objet, la dépendance et l'homogénéité apparaissent comme les aboutissants de dimensions spirituelles, conceptuelles que le discours agit incessamment : l'objet et la dépendance sont des figures de temps, des "arrêts", des "pauses" potentialisantes, des émissaires traitables de la phorie qui les sous-tend ; l'homogénéité, quant à elle, nous permet de circuler et de "voir" puisque, tout compte fait, un "point de vue" découvre un parcours à suivre et que ce même parcours vient mesurer, comme en retour, l'amplitude de ce "point de vue". Des quatre «indéfinissables» cités dans les *Prolégomènes*, trois, à savoir l'objet, la dépendance et l'homogénéité, sont sur le point, si l'expression est tolérée, d'être apprivoisés : reste la description, mais elle ne saurait un seul instant être pensée indépendamment du discours, si bien qu'il est demandé, en définitive, à la théorie – qu'elle porte sur le langage, sur la signification ou sur le discours – de ne pas se maintenir dans l'éloignement d'elle-même. Il est clair que la théorie du discours demeure, quoi qu'elle en ait, le discours de la théorie du discours.

1.2 la schizie forme-substance

L'abord de la seconde schizie soulève, nous semble-t-il, deux ordres d'interrogations : en premier lieu, celui de son contenu spécifique, de son "originalité" ; en second lieu, celui de sa provenance ou de son rattachement à la distinction "contenu/expression".

1.2.1 ascendance de l'extensionnalité

Nous ignorons si Saussure faisait écho à Hegel quand il écrivait dans le *CLG* : «cette combinaison produit une forme, non une substance.» Cet aphorisme reçoit dans le *CLG* deux prolongements : l'un proprement spéculatif concernant le «rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée»¹⁷ et difficile à apprécier¹⁸ ; l'autre méthodologique qui finit par pourvoir la notion de forme d'un contenu opératoire : «[Mais] la langue étant ce qu'elle est, de quelque côté qu'on l'aborde, on n'y trouvera rien de simple ; partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement. Autrement dit, la langue est une forme et non une substance.»¹⁹

Toutefois nous avons le sentiment que la réflexion de Saussure s'est développée dans deux directions voisines mais cependant distinctes : l'une qui privilégie la notion de **différences**, vite qualifiées de "négatives" ; l'autre celle de **limites** : «L'entité linguistique n'est complètement déterminée que lorsqu'elle est délimitée, séparée de tout ce qui l'entoure sur la chaîne phonique. Ce sont ces entités délimitées ou **unités** qui s'opposent dans le mécanisme de la langue.»²⁰ La solution qui consisterait à dire que la notion de différence vise plutôt la dimension paradigmatique et celle de limite

17. F. de SAUSSURE, *CLG*, Paris, Payot, 1962, p. 156.

18. Hjelmslev refuse, dans les *Prolégomènes*, de suivre Saussure sur ce terrain, *op. cit.* pp. 67-68.

19. F. de SAUSSURE, *op. cit.*, 169.

20. *ibid.*, p. 145.

plutôt la dimension syntagmatique, nous semble insuffisante, peut-être aventureuse, puisque c'est l'économie de la théorie qui serait en cause : en effet, nous serions en présence d'une part de différences "pures", intransitives, en somme de différences de "rien du tout", d'autre part de différences "impures", transitives, de différences de "quelque chose".

Si le "principe de simplicité" a bien les mérites que Hjelmslev lui prête, l'une des deux notions doit circonvenir l'autre. Nous convenons que le *CLG* avantage la notion de différence, mais le *CLG* n'est pas de la "main" de Saussure... D'autres textes, pour l'heure ignorés ou mésestimés, rabattent indiscutablement la notion de limite sur celle de différence et inscrivent la notion de limite dans la dépendance du temps : «*Dans la représentation de la chaîne sonore, les lettres ont un sens tout autre que dans un traité de phonologie. Quel est cet autre genre d'unités ? C'est l'espace de temps rempli par un [même son]. C'est seulement dans un traité de phonologie qu'une lettre ne marque pas un espace de temps et que, pour cette raison même [elle marque l'espèce phonétique abstraite]. Dans la chaîne sonore, où les lettres marquent des espaces de temps occupés par un [son] identique [ce qui fait la détermination du même son, ce n'est pas l'identité de l'espèce phonétique.]*»²¹ Nous n'irons pas plus loin dans l'examen de la position saussurienne, mais il est clair que Saussure eût marqué quelque étonnement devant de nombreux textes émanant d'épigones de bonne foi...

La démarche de Hjelmslev paraît plus aisée à cerner. Elle nous paraît caractérisée par un primat de l'extension qui reçoit peut-être dans la *Catégorie des Cas* sa formulation la plus nette : Hjelmslev : «*Le principe dirigeant la structure du système est d'ordre extensional et non d'ordre intensional. Les termes du système (les cas en l'espèce) sont ordonnés selon l'étendue respective des concepts exprimés et non selon le contenu de ces concepts.*»²² L'étendue, fonction génératrice des limites, devient le définissant du contenu, fonction génératrice des différences. Plus brutalement : les notions n'ont pour contenu que leurs limites, ou, comme nous allons le voir dans un instant, leur absence de limites précises. C'est dans ces conditions que se constitue le primat de l'**extensionnalité**.

Ce principe constituant va être mis en œuvre dans deux directions : en premier lieu, la définition de la **catégorie**, et à partir de la définition qui en est proposée, sa centralisation ; en second lieu, la formulation de deux distinctions, qui vont sous-tendre la description linguistique telle que Hjelmslev l'envisage : **extensif/intensif** d'une part, **extense/intense** d'autre part. L'étendue étant reconnue comme fonction, ses fonctionifs ne sauraient avoir pour contenu que l'étendue... de l'étendue : homogénéité oblige !

On sait que pour Hjelmslev la théorie linguistique a pour objet une «*science des catégories*»²³ que les *Prolégomènes* annoncent et que le *Résumé* expose avec brutalité. La présentation de ce concept varie, nous semble-t-il, sensiblement d'un texte à l'autre, mais cette étude reste à conduire. En continuité avec la visée qui est la nôtre dans

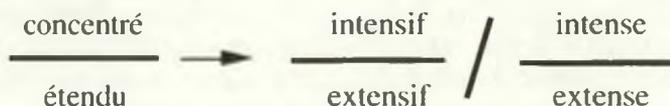
21. F. de SAUSSURE, 3304 = N 14 b [Théorie de la syllabe (1897?). Ms.: BPU Genève, Ms.fr.3951.

22. L. HJELMSLEV, *La Catégorie des Cas*, Munich, E.Fink Verlag, 1972, p. 102.

23. L. HJELMSLEV, *Prolégomènes*, op. cit., p.128.

cette recherche, nous ferons état de la définition avancée dans l'étude intitulée La notion de rection : «*La catégorie est un paradigme muni d'une fonction définie, reconstruite la plupart du temps par un fait de rection.*»²⁴

Si nous préférons cette définition à d'autres, c'est qu'elle est en résonance avec les données que la schizée expression/contenu a déployées, à savoir le complexe associant la division et la dépendance. La rection conserve, convertit la linéarité – qui apparente, apparie le contenu et l'expression l'un à l'autre – en relation modale. Sont dits extenses les éléments en mesure d'établir ce que Hjelmslev appelle une «*direction*», intenses les éléments ne disposant pas de cette capacité : les éléments extenses ont pour pivot le verbe, dans lequel Baudelaire voyait «*l'ange du mouvement*», les éléments intenses gravitent autour du nom.²⁵ Sont dits intensifs les éléments qui concentrent, circonscrivent la signification dans l'une des cases de la dimension, et extensifs ceux qui, s'évadant de toute circonscription, prennent en charge non plus une case mais la dimension tout entière.²⁶ Si Hjelmslev a recherché un parallélisme terminologique aussi strict, c'est sans doute en raison d'une correspondance de structure qui dut lui paraître impérieuse:



Nous avons le sentiment que la portée heuristique de ces distinctions demeure encore inaperçue. En effet, elles établissent la possibilité d'une «*rythmanalyse*» (Bachelard) du... contenu parce qu'elle assigne au rythme, à l'évidence du rythme, une place, c'est-à-dire une fonction de médiation, dans un **parcours génératif qui indifférent, indépendant du contenu comme de l'expression, serait, de ce fait même, applicable et pour le plan de l'expression et pour le plan du contenu.**²⁷

1.2.2 concaténation

Si la strate substance-forme vaut comme seconde, par quelles voies la strate contenu-expression contrôle-t-elle, parvient-elle à maintenir son contrôle sur cette strate substance-forme ? Il est relativement aisé de répondre à cette interrogation : la polysémie d'un énoncé est la plupart du temps, sinon toujours, solidaire d'une forte décontextualisation puisque, à une grandeur isolée, on peut faire dire à peu près n'importe quoi,

24. L. HJELMSLEV, *Essais linguistiques*, op. cit., p.152.

25. A propos de la polarité verbe-nom, cf. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, pp. 231-245.

26. Pour ces deux couples, voir A.J.Greimas & J. Courtès, *Sémiotique 2*, Paris, Hachette, 1985, pp. 81-83.

27. Voir A.J.Greimas, *Conversation*, in *Louis Hjelmslev, Linguistica et semiotica strutturale. Versus*, n°43, janvier-avril 1986, pp. 56-57.

dans la mesure où faire varier sa signification, c'est faire varier son voisinage.²⁸ La strate expression-contenu nous a fourni, pour le niveau figural, les notions de "ligne", de délimitation et de directivité en-deçà desquelles pour le sujet discourant il n'y aurait plus rien à dire, c'est-à-dire à suivre. En procurant au sujet des motions, des arrêts, qui ne sont jamais que des suspensions, des reprises ou des relances, des accélérations concentrantes et des ralentissements étendants en lesquels nous reconnaissons les figures élémentaires du temps-espace, la strate contenu-expression vient se constituer comme le milieu dans lequel la strate forme-substance est à même de se déployer.

Le passage de la schizie première, qui associe le contenu et l'expression, à la schizie seconde, qui associe la forme et la substance, devient traitable en ce sens qu'il réalise le passage d'une dynamique ample, de grande envergure, indivisible mais tendant vers la division, vers l'articulation, à une dynamique restreinte, rythmique, fondée sur la scansion de l'in- et de l'ex-, respectivement de la concentration et de l'extension. Dans le même ordre d'idées, un certain nombre de régimes figuraux peuvent être assez facilement mis en place:

	arrêt	arrêt de l'arrêt
concentré	<i>punctualisation</i>	<i>dé-limitation</i>
étendu	<i>limitation</i>	<i>illimitation</i>

En raison de leur "équation", de leur "chiffre", la ponctualisation et l'illimitation sont en position d'extrêmes, et dans la tension qui les associe on peut reconnaître celle, non moins inconditionnée, qui associe le **fermé** et l'**ouvert** : tel site sur la ligne est-il un arrêt, une obstruction, une entrave ? ou bien un passage, une "gueule" ?

Mais la domination de la première schizie sur la seconde n'est pas moins manifeste dans le méta-langage que dans le langage. Se souvenant peut-être qu'il avait marqué, dès *Les Principes de grammaire générale*, son accord pour reconnaître avec Humboldt l'*energeia* intécusable du langage: «*Déjà Wilh. von Humboldt a fait remarquer que rien dans le langage n'est statique, tout est dynamique. Plus on cherche à se rendre compte des rapports entre les deux points de vue – synchronique et diachronique – plus on s'aperçoit que l'objet de l'un d'eux n'est pas moins dynamique que celui de l'autre. Il y a des causalités qui sont propres à la synchronie, des forces agissantes qui ne se reflètent pas immédiatement dans la diachronie, mais dont la vitalité n'est pas pour cela moins évidente. Le synchronique n'est rien que la langue en son fonctionnement, le jeu des oppositions entre signes. La synchronie est une activité,*

28. «*Toute grandeur, et par conséquent tout signe, sont définis de façon relative et non absolue, c'est-à-dire uniquement par leur place dans le contexte. (...) Pris isolément, aucun signe n'a de signification. Toute signification de signe naît d'un contexte, que nous entendions par là un contexte de situation ou un contexte explicite, ce qui revient au même ; (...)*» in *Prolégomènes*, op. cit., p. 62.

*une ἐνέργεια (...) La δύναμις est le principe le plus élémentaire du langage ; on n'y échappe pas, quel que soit le point de vue adopté.»*²⁹ Hjelmslev a cherché à "incarner" cette intuition fondatrice, à retrouver dans le jeu des catégories l'effervescence éprouvée et la tension entre l'intense et l'extense recoupe celle du fermé et de l'ouvert.

La **concentration** et l'**extension** apparaissent comme des dynamiques locales. La première se donne à nous comme fermée, réflexive, «implosive» dans la terminologie "poïétique" de Saussure, générant des intensités, informant moins des durées que des éclats, des instants, tandis que la seconde mérite les qualificatifs d'ouverte, de transitive, d'«explosive», suscitant et entretenant des tenues et des attentes. Le complexe tensif de temps-espace que la "ligne" emporte vaut comme extense se réalise localement comme direction modale en venant infléchir une donnée intense : la direction et la modalisation sont les médiatrices entre l'extense et l'intense, et leur jeu, leur réciprocité permet d'entrevoir comment une donnée extense se circonscrit, s'enferme dans une donnée intense, et comment, à l'inverse, une donnée intense s'ouvre, s'intègre dans une donnée d'extension supérieure. De même que tout en appartenant à telle "ligne", à telle "droite", tel "point", tel le «punctum» barthésien,³⁰ vient s'en détacher à jamais et rayonner. C'est par ces contrastes que nous rejoignons – enfin ! – le rythme, mais si l'on avait pris garde que la moindre description du rythme fait état de temps dits **forts**, accentués, et de temps **faibles**, inaccentués, les écarts constitutifs du rythme eussent été référés à cette dynamique qui emporte aussi bien le temps que le langage, parce que peut-être, en amont, ils se recouvrent l'un l'autre.

Certes, une «schizie» peut être un laps envisagée pour elle-même, mais son détachement prolongé de la chaîne de raisons dont elle relève est de nature à fausser la problématique de l'évaluation. Si seule la seconde schizie était en cause, l'étendue serait à recevoir telle quelle, mais l'assujettissement de l'espace à la temporalité est le ressort de la valorisation, c'est-à-dire que l'incertitude propre à l'étendue prend fin et que se trouve déterminée l'étendue de... l'étendue, c'est-à-dire justement l'extensionnalité.

1.3 La schizie système-processus

Comme pour les deux précédentes distinctions, nous sommes astreint à envisager son enjeu et sa dépendance. Cette troisième distinction est susceptible de deux acceptions manifestement inégales :

i) une acception **euphémique** qui réduit le système à une sténographie de la description analytique du processus : *«Il semble légitime en tous cas de poser a priori l'hypothèse qu'à tout processus répond un système qui permette de l'analyser et de le décrire au moyen d'un nombre restreint de prémisses. Il doit être possible de considérer tout processus comme composé d'un nombre limité d'éléments qui réapparaissent constamment dans de nouvelles combinaisons.»*³¹ Dans les limites ainsi in-

29. L. HJELMSLEV, *Principes de grammaire générale*, op. cit., p. 56.

30. Nous y reviendrons.

31. L. HJELMSLEV, *Prolégomènes*, op. cit., p.16.

diquées, la correspondance système/processus n'appelle pas la discussion.

ii) une acception **emphatique** qui promeut le système au rang quasiment de demiurge puisque l'attribut divin par excellence, à savoir la prédiction, lui est reconnu : «*On devrait pouvoir, en se fondant sur l'analyse du processus, regrouper ces éléments en classe, chaque classe étant définie par l'homogénéité de ses possibilités combinatoires, et pouvoir, à partir de ce classement préalable, établir un calcul général exhaustif des combinaisons possibles.*»³² Le texte fait aussitôt état de la tension :

"histoire" vs "science"

au sein de laquelle l'"histoire" prend rang et valeur d'abjet et la "science" rang et valeur d'adjet : «*Ainsi comprise, l'histoire dépasserait le stade primitif de la description et se constituerait en science systématique, exacte, généralisatrice : sa théorie permettrait de prédire tous les événements possibles (c'est-à-dire toutes les combinaisons possibles d'éléments), et les conditions de leur réalisation.*»³³

On ne saurait affirmer plus plus clairement que la problématique de la description est enchâssée dans celle de la temporalité : la description reçoit pour objet actuel la **permanence** puisqu'elle porte sur un «*nombre limité d'éléments qui réapparaissent constamment dans de nouvelles combinaisons*» et un objet prochain, le **possible**. La troisième schizie intéresserait la figuralité même du temps : la sommation des possibles constitue-telle la "loi" du temps ? ou bien le temps a-t-il pour "loi" un inconcevable principe d'excès qui le verrait – permanence inverse – changer le possible en seuil, différer ainsi de lui-même, et par là s'excéder lui-même. Le temps se [re]ferme-t-il sur lui-même pour signifier, attester sa propre finitude – vision intense, contemplative du temps ? Ou bien le temps s'ouvre-t-il à lui-même, sur lui-même, signifiant la ressource qu'il chiffre – vision extense, phorique du temps?³⁴

II – L'APPROCHE SEMIOTIQUE DE LA DESCRIPTION

Notre effort, quelque tendu qu'il puisse paraître, se présente comme un essai de synthèse dans l'écoute la plus favorable, comme une recension sinon.

Notre point de départ demeure ce passage de La stratification du langage dans lequel Hjelmslev décline les bifurcations constitutives de la théorie du langage. Si cette étude mentionne les trois indiquées, les *Prolégomènes* font état d'une quatrième distinction : «*Une autre distinction, essentielle pour la théorie du langage, est celle qui existe entre la fonction "et... et" ou "conjonction", et la fonction "ou... ou" ou "disjonction".*»³⁵ Mais dans la phrase suivante Hjelmslev ne voit en elle qu'une réplique de la distinction système-processus : «*C'est sur elle que le fonde la distinction entre processus et système : dans le processus, dans le texte, se trouve un et...et, une conjonction, ou une coexistence entre les fonctifs qui y entrent. Dans le système,*

32. *ibid.*

33. *ibid.*

34. Sur ce partage du temps, voir Pour introduire le faire missif, in Cl. ZILBERBERG, *Raison et poésie du sens*, Paris, P.U.F., 1988, pp. 97-113.

35. *Prolégomènes, op. cit.*, p. 52.

au contraire, existe un ou... ou, une disjonction ou une alternance entre les fonctifs qui y entrent.» Mais ce partage est difficilement tenable : si le système ne comportait que des **ou**, comment le processus, qui le détermine, ne comporterait-il que des **et** ? Il convient de rechercher un principe régulant l'**alternance** même du **ou** et du **et** dans le procès. Ce principe, c'est au *tempo* que nous demanderons de nous le proposer.

2.1 survenue du *tempo*

L'analyse linguistique aborde "froidement" le texte. Elle pratique, pour user d'une transposition courante, plus volontiers l'approche anatomique que l'approche physiologique. La vision se modifie si le fil du discours et la course du discours sont pris au sérieux. Plus précisément, nous considérons que la vitesse doit être retenue comme composante de la relation dès lors que celle-ci est appréhendée comme disjonctive ou conjonctive. Comment ne pas adhérer à la découverte valéryenne de la vitesse : «*La vitesse maxima dans le monde réel absolu, est celle du réflexe (celle de la lumière est une pure notion, une écriture -). Mais pour l'homme il ne peut rien ressentir plus rapide que son changement propre le plus rapide. C'est cette vitesse qu'il faut introduire dans les équations psychologiques universelles. La prendre pour unité.*

Cette vitesse joue dans toutes nos pensées, elle est impliquée dans toutes idées – et il ne peut pas en être autrement.»³⁶

Quel est le statut du *tempo* dans le champ conceptuel défini par les trois premières bifurcations ? Nous ne voyons qu'une réponse : la première, conformément à cette ancienne épistémologique selon laquelle les éléments dits premiers sont toujours découverts les derniers ! Mais cette boutade ne tient pas quitte d'une démonstration. Le *tempo*, dont nous convenons aussitôt qu'il vaut moins par lui-même que par ses variations voulues ou subies par le sujet, doit être installé au cœur de la sémosis en vertu des raisons suivantes :

i) le *tempo* gouverne l'alternance subjectale du **ou** et du **et** : telle valeur de *tempo* rend possible ou non pour tel sujet, individuel ou collectif, le **ou** de l'exclusion ou bien le **et** de la participation, le **ou** qui ferme ou bien le **et** qui ouvre, le **ou** de l'intensivité ou bien le **et** de l'extensivité. Autrement dit, le *tempo* a affaire à l'extensionnalité pour autant qu'elle fixe la grandeur subjectale des grandeurs. En effet, le temps pour tel sujet s'identifie au renversement qui associe le *tempo* et la durée : le *tempo* en s'accéléralant, en se précipitant, a pour limite moins l'instant que la **concentration** de l'instant, dans lequel on peut voir un déni de la durée puisque cette dernière en ralentissant, a pour limite, mais cette fois aux dépens du *tempo*, l'état, lequel "coule" tellement lentement qu'il donne l'impression d'être "arrêté", immobile.

Nous supposons donc une fonction "temps", que nous concevons comme une médiation, une interface entre le sujet et, non pas le monde dit en soi, cette fiction, mais l'advenir qui ne le "lâche" pas. Les fonctifs de cette fonction varient en raison inverse l'un de l'autre : la célérité tend vers la "foudre" de l'**instant** tandis que la lenteur tend vers l'immobilité d'un état.

36. P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 805.

temps



durée *vs* *tempo*

ii) eu égard à l'héritage saussurien, nous sommes tenu de préciser la relation entre d'une part le *tempo*, et d'autre part la linéarité et l'arbitrarité, que nous considérons comme des propriétés de la sémiosis. Ces deux caractéristiques sont envisagées séparément, alors que notre sentiment est que, formulées indépendamment l'une de l'autre, elles manquent à l'homogénéité ; en second lieu, il serait difficile d'apporter des réponses à des objections naïves telles que : pourquoi deux caractéristiques et non pas trois ? pourquoi celles-ci plutôt que telles autres ? quelle relation ont-elles l'une avec l'autre ?...

Nous préconisons l'identification suivante :

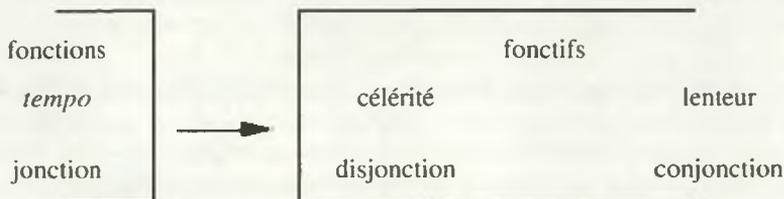
arbitrarité = *tempo*

La linéarité relève du parcours, du *from-to* valéryen, et si elle était seule en cause, elle vaudrait comme uniforme. Le *tempo*, par ses variations, modalise la linéarité, tantôt en la retenant – sous le coup de telle accélération – par inscription du **ou**, tantôt en la relâchant – sous le contrôle de telle lenteur – par inscription du **et**. Le *tempo* est en position d'arbitre puisque nul ne peut prévoir avant-coup ou justifier après-coup, pourquoi telle vitesse sera ou a été solidaire d'un **et** ou bien d'un **ou**. L'arbitraire dote le processus de cela seul qui en fait le prix pour le sujet : l'événement. Le foudroiement auquel nous devons l'événement nous retire en même temps la durée qui nous en rendrait maître. Le temps est bien, comme Proust l'affirme à propos de la réception de l'œuvre artistique, le maître de nos jugements et de nos émotions et par-dessus tout du chiasme existentiel qui conjoint l'un à l'autre le *tempo* et la durée : «*Ce temps du reste qu'il faut à un individu – comme il me le fallut à l'égard de cette Sonate – pour pénétrer une œuvre un peu profonde, n'est que le raccourci et comme le symbole des années, des siècles parfois, qui s'écoulent avant que le public puisse aimer un chef-d'œuvre vraiment nouveau. (...) C'est son œuvre elle-même qui, en fécondant les rares esprits capables de le comprendre, les fera croître et multiplier. Ce sont les quatuors de Beethoven (les quatuors XII, XIII, XIV et XV) qui ont mis cinquante ans à faire naître le public des quatuors de Beethoven, (...). Ce qu'on appelle la postérité, c'est la postérité de l'œuvre.*»³⁷

iii) eu égard enfin à l'héritage hjelmslevien, il convient de rappeler que la commutation est la pièce maîtresse de sa méthodologie, qu'elle distingue la conception struc-

37. M. PROUST, *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, in *La recherche du temps perdu*, tome 1, Paris, Gallimard/La Pléiade, 1954, p. 531.

turale de l'approche dite "logistique",³⁸ qu'elle est le répondeur du caractère structural de la langue.³⁹ Il n'est guère besoin de forcer les termes pour se rendre compte que le *tempo* et la jonction assurent, une commutation entre leurs fonctions respectives qui a valeur, pour le sujet, de régulation:



Le *tempo* différenciable en célérité vs lenteur commute avec la jonction différenciable en conjonction vs disjonction.

Pour la continuité linguistique, le *tempo*, pour autant qu'il est pris en compte, appartient au plan de l'expression, mais cette assignation semble insuffisante puisque le *tempo* s'inscrit aussi dans le plan du contenu. Il convient donc d'avancer l'hypothèse que le plan du contenu est également un dispositif "bilatéral" (Hjelmslev) au sein duquel le *tempo* est signifiant, c'est-à-dire directeur à l'égard de l'extensionnalité et de la jonction, dans la mesure où "signifier" est pris d'abord en son acception factitive : "signifier à".

2.2 poétique du tempo

Que le *tempo* affecte, en impose, la chose est peu douteuse et sa sous-estimation se relie à la méconnaissance des opérations élémentaires de l'affectivité. Nous aimerions suggérer un certain nombre de reconnaissances établissant la part du *tempo*.

2.2.1 tempo et aspect

Le *tempo* a une incidence certaine sur l'aspectualité à travers l'extensionnalité. Il ne s'agit pas de substituer une définition cinétique de l'aspectualité aux définitions reçues, mais de parvenir à les composer. L'aspectualité ordinaire articule le procès en l'opposant à lui-même selon :

perfectif vs imperfectif

Elle a rapport à la première dimension, à savoir la «linéarité». Elle est quelque peu

38. «Les logiciens négligent par là même la commutation, la relation fondamentale qui est la clé même de la compréhension des langues au sens linguistique du mot.» (in *Essais linguistiques*, op. cit., p. 41).

39. «Si nous prenons la commutation dans l'acception particulière que nous avons donnée ici à ce mot, nous pouvons de façon succincte, définir la langue comme une structure où les éléments de chaque catégorie commutent les uns avec les autres.» (L. HJELMSLEV, *Le langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966, p. 135.)

paradoxe puisque la notation même du procès en devenir est, épistémologiquement parlant, un arrêt, à l'instar d'un instantané qui fixe, dit-on, le mouvement. En paraphrasant G. Bachelard,⁴⁰ nous pensons qu'à partir de cette aspectualité ordinaire, ou immédiate, nous pouvons ajouter une aspectualité «amplifiante» et une aspectualité «transcendante». L'aspectualité «amplifiante» reçoit la seconde dimension, celle de la forme, et l'oppose à elle-même par la mise en œuvre de l'articulation :

concentré vs étendu

qui est, selon toute apparence, résultative et renvoie respectivement au **fermé** et à l'**ouvert**. L'aspectualité «transcendante», elle, prend en charge la dernière dimension introduite, le *tempo*, appréhendé à travers les changements critiques qui le définissent. Elle est à la fois superlative par rapport à l'aspectualité «amplifiante», mais en même temps inédite puisque l'opposition est de l'ordre :

ponctuel vs étale

Le concentré est changé, poussé jusqu'au ponctuel tandis que l'étendu fait place à l'étale, mais dans les deux cas intervient un **effacement des limites**, quoique de manière opposée : dans le premier cas par superposition des limites l'une sur l'autre ; dans le second, par fuite à l'infini, par sortie du champ épistémique du sujet. Le *tempo*, quand la célérité l'emporte, tend vers le simultané, et quand elle l'abandonne, vers la successivité. Chacune de ces aspectualités prend en charge une dimension : l'aspectualité immédiate s'occupe de la linéarité, l'aspectualité «amplifiante» de l'extensionnalité moyennant un chiasme puisque, sémiotiquement parlant, le perfectif est concentré et l'imperfectif étendu ; quant à l'aspectualité «transcendante», elle serait l'affaire du *tempo*. Soit :

	fonctions [= dimensions]	fonctifs
aspectualité immédiate	linéarité [= première dimension]	perfectif / imperfectif
aspectualité "amplifiante"	extensionnalité [= seconde dimension]	concentré / étendu
aspectualité "transcendante"	<i>tempo</i>	ponctuel / étale

La réflexion sur l'aspect encore aujourd'hui advient sans s'inquiéter jamais de la relation ou de l'absence de relation avec le *tempo*. Bien que cette collusion soit flagrante : du point de vue énonciatif, la célérité est tendanciellement perfective et la lenteur tendanciellement imperfective. Ainsi l'opposition en français de l'imparfait et du passé simple, relativement énigmatique, s'éclaire quand on procède à la catalyse du *tempo* : la célérité gouverne la perfectivité du passé simple et elle est telle qu'elle est en mesure d'annuler la durée proprement énoncive, quand bien même celle-ci est mar-

40. G. BACHELARD, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, P.U.F., 1958, p. 42.

quée comme importante. Dans l'énoncé suivant : *la guerre dura cent ans*, cette durée est nulle. A l'inverse, l'imparfait "casse" la vitesse du procès quand celle-ci est substantiellement élevée.

Le *tempo*, parce qu'il est lui-même déjà un point de vue, est **un point de vue sur le point de vue**. L'imparfait et le passé simple sont des points de vue, solidaires l'un et l'autre d'observateurs singuliers : le premier, plutôt myope, "a le nez" sur le procès, tandis que le second l'observe avec un "téléscope" ; l'observateur muni d'un imparfait le **regarde** tandis que l'observateur muni d'un passé simple l'**aperçoit**. Il convient donc de reconnaître sans délai que le *tempo* n'est rien de moins que la profondeur du temps.

2.2.2 *tempo* et affect

Il ne s'agit pas de se demander si le *tempo* et l'affectivité ont affaire l'un avec l'autre, mais comment cette dépendance, ou cette interdépendance, se produit. En premier lieu, l'affectivité dépend des valeurs jonctives, mais ces dernières à leur tour sont tributaires des anticipations que s'octroie le sujet et des délais auxquels il consent, en un mot du *tempo* raisonnable ou déraisonnable qu'il fixe pour voir parcourue la distance intime qui le sépare de lui-même, pour sentir amortie la dissension qui l'avive. On pourrait parler ici de contrat cinétique singulier donnant lieu à la patience ou à l'impatience, à l'opiniâtreté ou à la versatilité, comme constantes du faire individuel, mais peut-être pas uniquement. Il s'agit là incontestablement de stéréotypes, mais il nous semble préférable de les relever au passage que de les manquer.

L'importance dont nous créditons le *tempo* recevra un début de validation si, par analyse ou par catalyse, nous établissons que les dispositions affectives courantes présentent un coefficient ou un trait cinétique jouant pour cette disposition comme un rôle de pivot ou de centre organisateur. En second, lieu si nous parvenons à dégager les rudiments d'un isomorphisme entre les formes élémentaires générées par les variations critiques du *tempo* et les formes élémentaires de l'affectivité.

i) le premier point paraît à portée puisque les dispositions affectives sont qualifiées soit comme des "états",⁴¹ soit comme des "émotions",⁴² le plus souvent surdéterminées comme "vives" ou "violentes". Si la "conscience est conscience de quelque chose", comme ils se plaisent à dire, c'est d'abord de son régime cinétique intime dans l'advenue, et par-dessus tout des accélérations et des ralentissements selon qu'ils sont voulus et prévus ou bien subis et surprenants.

ii) les formes signifiantes générées par le *tempo*, et singulièrement les formes-limites du ponctuel et de l'étalement, sont isomorphes des formes par lesquelles l'affect "donne à sentir". Qui sait si l'affect ne serait pas au *tempo* ce que la matière est, dans l'ordre physique, à l'énergie ? Cette intelligence que nous avons supposée entre le ponctuel et la célérité, symétrique et inverse de celle qui astreint l'un à l'autre l'étalement et la lenteur, nous la reconnaissons dans les remarques de R. Barthes sur la photo. Le

41. Etat : «Manière d'être (d'une personne ou d'une chose) considérée dans ce qu'elle a de durable (opposé à *devenir*).» (Le Petit Robert).

42. Emotion : « Etat affectif intense, caractérisé par une brusque perturbation physique et mentale.» (Le Petit Robert).

«punctum» barthésien, qui arrachait la photo à son ennui, est sous le signe de la violence diligente en laquelle nous pouvons, au moins en première approximation, distinguer une performance laquelle aurait pour compétence la concentration même du «punctum»: «Un détail emporte toute ma lecture ; c'est une mutation vive de mon intérêt, une fulguration. (...) la lecture du punctum (de la photo pointée, si l'on peut dire) est à la fois courte et active, ramassée comme un fauve.»⁴³ A l'inverse, dans le «sentiment océanique», qui submerge Roubachof dans les toutes dernières pages du roman *Le zéro et l'infini* d'A. Kæstler, il est aisé de surprendre le travail figural de délimitation qui semble la prérogative de la lenteur : «(...) une fois ces échos éveillés, il se produisait un de ces états que les mystiques appellent "extase" et les saints "contemplation" ; les plus grands et les plus posés des psychologues modernes avaient reconnu comme un fait l'existence de cet état et l'avaient appelé "sentiment océanique". Et en vérité, la personnalité s'y dissolvait comme un grain de sel dans la mer ; mais au même moment, l'infini de la mer semblait être contenu dans le grain de sable. Le grain de sable ne se localisait plus ni dans le temps ni dans l'espace. (...)» Dans le parcours qui le ramène du figuratif vers le figural, nous dirions volontiers que Roubachof vit le passage de l'aspectualité «amplifiante» à l'aspectualité «transcendante», parcours qui le mène de l'**étendu** à l'**étale**.

Un vaste chapitre s'ouvre ici qui dépasse les limites de ce travail, mais il nous semble que la composition de la jonction et du *tempo* esquisse quelques-unes des grandes directions affectives qui nous saisissent :

		JONCTION	
		disjonction	conjonction
TEMPO	lenteur	<i>tristesse mélancolie</i>	<i>extase</i>
	vivacité	<i>colère</i>	<i>transport</i>

POUR FINIR

La description ne se soutient pas d'elle-même. Livrée à elle-même, elle donne des résultats acceptables sous certaines conditions et dans des limites étroites, mais des premières comme des secondes elle ne saurait rendre compte.

43. R. Barthes, *La chambre claire*, Cahiers du Cinéma, Gallimard, Seuil, 1980, respectivement p. 69 & p. 81

La description ne se soutient pas d'elle-même parce que la tâche d'une discipline est de viser son axiomatisation sans prétendre, bien entendu, y parvenir : il suffit que l'entreprise soit amorcée. En effet, une axiomatique, même fautive, présente un côté "jardin à la française" qui contente l'esprit : chaque proposition s'y déploie sans cependant que s'évanouisse la distance qui la relie aux distinctions fondatrices. On aura remarqué, par exemple, que la tension objectale associant l'abjet et l'adjet, qui est le fait de la «schizie» système/processus, intervenait pourtant plus tôt. Aporie ou défi, ce point ne laisse pas de faire difficulté.

Une axiomatique n'est pas seulement ordonnante, mais encore heuristique : si elle est consistante, elle est en mesure de rapatrier les propriétés jugées étranges ou marginalisées. Ainsi, dès l'instant que la forme reçoit pour pivot la tension concentré-étendu, l'ellipse vient se ranger comme figure de la concentration et de la célérité,⁴⁴ mais elle cesse d'être une figure parmi d'autres : l'ellipse, dès que replacée dans le "milieu" axiomatique que nous nous sommes efforcé de reconnaître, s'efface par elle-même pour s'identifier aux fonctionnements linguistique et sémiotique selon une dialectique prévue par Saussure: «[3308] *Le seul mot d'ellipse a un sens qui devrait faire réfléchir. Un tel terme paraît supposer que nous savons initialement de combien de termes devrait se composer, et que nous y comparons les termes dont, en fait, elle se compose, pour constater les déficits. Mais si un terme est indéfiniment extensible dans son sens, on voit que le compte que nous croyons établir entre n idées et n termes est d'une puérité absolue, en même temps que d'un arbitraire absolu. Et si quittant la phrase particulière nous raisonnons en général, on verra probablement très vite que rien du tout n'est ellipse, par le simple fait que les signes du langage sont toujours adéquats à ce qu'ils expriment, – quitte à reconnaître que tel mot ou tel tour exprime plus qu'on ne le croyait.*»⁴⁵.

Les figures appellent les images. Les Anciens, Héraclite en particulier, ont nourri une vision **fluviale** de l'existence. Pour ce qui nous concerne, c'est plutôt une vision **ferroviaire** qui nous retient... Nous nous représentons volontiers le sujet discourant comme un chef de gare appliqué mais débordé, consciencieux mais dépassé, puisqu'il est à la fois véhicule et voie : mais il ne dispose, quoi qu'il en ait, que d'une voie unique, son discours actuel, pour acheminer, faire parvenir à destination ou détourner les sommations nombreuses qui le sollicitent – sommations visant des futurs tantôt proches, tantôt lointains, tantôt perdus, les unes lancées à toute allure et comme furieuses, les autres immobilisées, "fixées" dirait le psychanalyste, tellement qu'il "ne sait plus où donner de la tête", éperdu sans doute mais aussi, si l'en croit Pascal, secrètement "diverti" par ces passages mêmes.

(novembre 1990)

44. Fontanier, dans l'ouvrage cité, ne manque pas de noter cette dépendance : «(...) l'Ellipse est une des figures qui disent le plus et font le plus penser. Elle est due à l'activité impétueuse de notre esprit, qui voudrait se faire comprendre à l'instant même, et communiquer la pensée presque aussi rapidement qu'il l'a conçue.» (*Les figures du discours*, op. cit., p. 308), mais la valeur de cette observation n'est pas relevée.

45. F. de Saussure, Manuscrits Ms. PBU Genève, Ms. fr. 3951.

La glossématique entre théorie et objet

Alessandro Zinna

Le tournant sémio-linguistique, que Saussure a annoncé dans le *Cours de linguistique générale* et dont Hjelmslev a réaffirmé l'existence dans *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, est essentiellement né, dans la forme qu'il a au XX^e siècle, d'une nouvelle exigence épistémologique. Cette exigence avait pour but d'intégrer la linguistique dans une théorie capable de définir son objet en le dégageant du domaine empirique des langues naturelles. Il s'agit historiquement d'une étape par rapport aux spéculations auxquelles Pierce se livrait à la même époque. Sur le plan théorique, cette étape rejoint certaines considérations husserliennes sur le rapport entre le tout et les parties, suivie de très près par les remarques de Carnap sur la constitution d'une théorie scientifique. A la fin des années trente, centrant toute leur attention sur la problématique des métalangages, les nouvelles formulations logiques et les premières recherches structurelles se rencontrèrent dans la théorie hjelmslévienne.

Dans cette obstination à reparler aujourd'hui du structuralisme, dans cette volonté d'expliquer les phénomènes de Sens, il y a le pressentiment que le patrimoine de connaissances que le XX^e siècle laissera au prochain millénaire portera les nombreuses traces d'un désir toujours inassouvi de "vouloir comprendre". Cette volonté de comprendre dépasse le moment de déception engendré par une rigueur logique extrême, et s'oriente peut-être vers une pensée faible ou vers une rationalité mineure. Dans ce champ d'études, revenir en particulier à l'oeuvre de Louis Hjelmslev signifie aller plus loin que les indications laissées par les ouvrages les plus connus qui ont fait connaître la pensée du linguiste danois. Le but de cette étude est de tenter le premier bilan d'un *corpus* qui, dans le domaine des études de la théorie du langage, peut être considéré comme un des plus intéressants du XX^e siècle.

Si l'on considère attentivement les différents textes qui constituent le corpus hjelmslévien, on constate la présence d'intuitions profondément novatrices, mais qui font parfois contraste avec l'aspect logique et systématisant qui prévaudra dans les recherches auxquelles l'auteur se livrera dans sa maturité. Ces intuitions signalent en définitive les choix devant lesquels Hjelmslev a été placé, lorsqu'il a tenté de définir l'objet formel de la théorie. Elles montrent également comment les réflexions du linguiste danois, sur beaucoup de sujets actuels, s'imposent comme la synthèse des acquis sémio-linguistiques de notre siècle.

1. ACTUALITÉ DE L'OUVRAGE HJELMSLÉVIEN: VUE D'ENSEMBLE

1.1. Périodisations

Il est d'usage de diviser l'ensemble des recherches hjelmsléviennes en trois périodes: la période pré-glossématique (1916-1935), la période glossématique (1935-1943) et

la période post-glossématique (1943-1965)¹. Si cette division en périodes satisfait d'une part, comme toute périodisation, le besoin de segmentation conceptuelle, elle ne peut rendre compte, d'autre part, de tous les changements qui surviennent dans l'évolution de l'auteur. En fait, bien que la glossématique ait été officiellement définie, à la fin de 1935 et au début de 1936, certains changements importants – parmi lesquels le glissement de la conception anti-logistique et inductive vers une formulation logique et (hypothético)-déductive – apparaissent seulement quelques années plus tard, entre 1937-38 et 1940.

La faiblesse de la périodisation tripartite, qui renverrait aux étapes du développement glossématique, est que ces étapes constituent seulement le moment systématisant des intuitions hjelmsléviennes. A partir des années 40, les efforts du linguiste danois porteront sur l'organisation formelle des découvertes précédentes, alors que la période de toutes les grandes intuitions – intuitions suffisamment profondes pour bouleverser une théorie du langage encore enfermée en grande partie dans une vision aristotélicienne des problèmes – va de 1930 à 1940. C'est de cette période, entre autres, que datent des textes tels que *La structure générale des corrélations linguistiques* (1933), *La catégorie des cas* (1935-37) et l'*Essai d'une théorie des morphèmes* (1936).

1.2. Hiérarchie et réseau

La force novatrice des textes élaborés entre 1930 et 1940 provient en partie de la mise en pratique de l'*abstraction* saussurienne. L'hypothèse de Saussure consiste en une *réduction* des éléments qui, de prime abord, semblent être des catégories simples, mais qui, après examen attentif, se prêtent à une décomposition en éléments morphologiques plus petits.

Nous savons que, à la fin des années 20, inspirés par Ferdinand de Saussure, Jakobson, Troubetzkoy et Karcevski furent amenés à décrire les phonèmes en termes de traits distinctifs. Ce principe d'économie avait permis aux membres les plus éminents du Cercle linguistique de Prague d'obtenir ces quelques dizaines de catégories grâce auxquelles il était possible de décrire tous les systèmes phonologiques connus et connaissables. Hjelmslev qui, de son côté, avait abordé ses recherches sous un angle grammatical, applique les mêmes principes aux classes de morphèmes. La *généralité* est atteinte à la seule condition que la description soit valable non seulement pour les systèmes effectivement *existants*, mais encore pour les systèmes qui *pourraient exister*. La généralité de la théorie consiste par conséquent dans le fait de prendre pour objet non seulement les *objets réalisés*, mais aussi de prévoir les *objets réalisables*.

L'étude des cas, en particulier, nous montre pourquoi il est impossible de considérer des catégories telles que le "génitif" ou l'"ablatif" comme des termes descriptifs relevant d'une linguistique générale: ils n'ont en effet aucune valeur en dehors des langues grecque et latine dont ils viennent. Et s'ils n'ont pas de valeur, c'est en raison du fait que nous ne sommes pas en présence de catégories simples prescrites par

1. Fischer-Jørgensen (1965:V), Lepschy (1968) etc.

l'analyse. Tout comme les *phonèmes*, les *cas* se présentent comme des morphologies susceptibles d'être décomposées ultérieurement en sous-catégories. Dans son texte intitulé *La structure générale des corrélations linguistiques*, cette décomposition amène Hjelmslev à opposer les analyses par *subdivisions* aux analyses par *dimensions*. Une réduction en dimensions permet non seulement de saisir les catégories constitutives de chaque cas, mais encore de *prévoir* toutes les réalisations possibles, en délimitant le nombre des cas potentiels, au delà de ceux qui existent dans les langues connues. "La différence opérative entre les deux procédés – écrit Hjelmslev – consiste (...) en ceci que d'après l'analyse par *dimensions*, les sous-catégories forment un *réseau*; d'après l'analyse par *subdivisions* les sous-catégories forment une *hiérarchie*"². Avant la formalisation glossématique, la dépendance entre le tout et les parties qui définit une structure aboutit donc à deux formes possibles: elle peut être soit une *hiérarchie*, soit un *réseau*.

Au début des années 30, la conception jakobsonienne de la structure s'éloigne radicalement de celle du linguiste danois. L'analyse en termes *marqués* et *non marqués* avait le tort, aux yeux de Hjelmslev, de procéder par subdivision: "La différence opérative entre les deux procédés – écrit le linguiste – consiste en ceci que, dans l'analyse *par dimensions*, on établit *simultanément* deux (ou plusieurs) sous-catégories absolument *coordonnées*, tandis que dans l'analyse *par subdivision*, on établit *successivement* deux (ou plusieurs) sous-catégories dont la deuxième est *subordonnée* à la première, (la troisième à la deuxième, et ainsi de suite s'il y a lieu)"³. Cette différence dans la manière de procéder est d'un très grand intérêt, car si l'on opte pour le procédé par subdivision, la structure est une "hiérarchie", alors que si l'on choisit le procédé par dimensions, la structure est un "réseau".

1.3. L'importance des modèles à réseau

Depuis que la linguistique cognitive a soulevé de nouvelles problématiques, il est difficile de croire que la logique de la pensée et du langage puisse être encore pensée comme *rationnelle*. S'il est impossible de la poser comme telle, c'est parce que ce terme – en raison d'une solide tradition aristotélicienne – renvoie à des logiques régies par le principe d'*identité*, de *non contradiction* et de *tiers exclu*.

La théorie des *prototypes* dans le domaine de la sémantique lexicale, d'une part, les hypothèses de la *pensée faible* en philosophie, d'autre part, mais aussi les résultats de la *physique des phénomènes complexes* contemporaine et la logique des sous-ensembles flous, ont poussé à la remise en question d'un modèle exclusivement structuré à partir d'une rationalité aristotélicienne. Il est fort probable que les langues naturelles, tout comme le fonctionnement des synapses neuronales, ne correspondent pas à des modèles de simulation selon des *structures en arbre*. Leur fonctionnement ne relève pas seulement en fait du domaine exclusif des disjonctions privatives, telles que A vs non-A, fondées notamment sur la logique du tout et du rien, du vrai et du faux, du oui

2. Cf. Hjelmslev 1973:82.

3. Hjelmslev 1973:82.

et du non, de la présence ou de l'absence. Le mathématicien-philosophe René Thom soutiendrait à ce propos que l'*adéquation* entre le modèle et l'objet n'est pas encore suffisante et que c'est pour cette raison que, dans l'avenir, il faudrait faire en sorte que les théories modélisantes collent davantage aux objets à modéliser. Ainsi, il est intéressant de constater que, actuellement, les modèles mêmes de simulation de pensée se développent selon l'hypothèse d'adéquation aux structures des réseaux neuro-naux. Par ailleurs, au-delà même des observations neuro-physiologiques, l'organisation de la pensée, comme celle du langage, semble plus proche d'une configuration *en réseau*. C'est dans ce sens qu'Eco (1983), par sa contribution à une logique de la pensée faible, a argumenté contre les modèles à implications sémantiques: selon lui, la disposition *en réseau* de ces structures se rapproche davantage des modèles proposés par des philosophes tels que Deleuze et Guattari (1976) que des structures arborescentes, qui de Porphyre à Chomsky, hantent les études du langage.

Bien qu'il soit l'inspirateur d'une sémantique structurelle – sémantique qui, on ne peut le nier, conserve encore certaines aspirations porphyriennes –, bien qu'il ait théorisé l'existence de trois fonctions logiques comme base du fonctionnement du langage, Hjelmslev est également le théoricien du *système sublogique*. Selon cette hypothèse, la structure du langage et de la pensée serait également fondée sur des *logiques participatives*. Comme Rastier l'a fait remarquer récemment (cf. 1991), un tel modèle participatif s'applique parfaitement à l'étude des phénomènes sémantiques relevant des catégories *fuzzy*. Il est même permis de penser que, quelle que soit la logique des "concepts flous", on ne pourrait pas ignorer la structure des oppositions entre termes *intensifs* et *extensifs*⁴. Dans cette optique, la *structure* des langues, tout comme celle de la pensée, serait fondée sur un système pré-logique, construit non seulement sur des *oppositions privatives* telles que A vs non-A – oppositions qui en soi respectent le principe de non-contradiction –, mais encore sur des *oppositions participatives*, relevant du modèle A vs non-A + A.

La structure "logique" de ces oppositions présenterait deux caractéristiques. A un état avancé de dissection de l'objet et de sa division en parties, les caractères saussuriens de linéarité et de *succession*, typiques des structures en arbre, se transformeraient en *simultanéité* et en *concomitance*, caractéristiques propres aux structures en réseau. Hjelmslev s'était aperçu que de semblables phénomènes se vérifient lorsque les *morphologies* – entendues ici au sens thomien – sont considérées comme des constituants structurellement plus petits, et de ce fait, plus stables lorsqu'ils passent d'un système linguistique à un autre. Dans une conférence inédite qui a pour objet la linéarité du signifiant, le linguiste danois développe cette critique précise de l'idée saussurienne⁵: après que la chaîne des signifiants a été subdivisée en phonèmes et que les phonèmes ont été subdivisés en traits distinctifs, la succession et la linéarité du signe disparaissent et font place à la *contemporanéité* et à la *simultanéité* articulaire de ces traits. Il est toutefois plus intéressant de constater que le problème se re-

4. Pour un développement récent des oppositions participatives qui s'établissent entre termes *intensifs* et *extensifs*, cf. Zilberberg (1988 et 1989); pour une reprise hjelmsléviennne, cf. Galassi (1991).

5. Cf. Hjelmslev (1939).

trouve inchangé sur le plan du contenu: une fois les cas divisés en dimensions, Hjelmslev montre comment chaque partie ainsi obtenue procède par simultanéité, et il ajoute explicitement qu'il s'agit d'un "réseau de relations". Ce n'est pas un hasard, si la théorie des *oppositions participatives*, introduite en linguistique par Theodor Kallepsky, dont l'apport est d'ailleurs peu connu, est essentiellement diffusée au début des années 30, grâce aux diverses études de Karcevski, de Peskovski, de Jakobson et de Brøndal. Ce n'est pas non plus une pure coïncidence, si Hjelmslev, au cours de ces mêmes années, travaille opiniâtrement sur l'imposante étude des cas, tout en continuant à citer l'apport anthropologique de Lévy-Bruhl et de la pensée pré-rationnelle.

En fait, le linguiste danois, dans la forme glossématique qu'il donnera plus tard à cette hypothèse, relèguera les dépendances qui constituent un *réseau* à un rôle marginal⁶. L'interprétation logique l'emporte sur la problématique des oppositions participatives dont Hjelmslev se sert pour tenter d'appréhender les fondements *pré-logiques du langage et de la pensée*, en particulier dans les essais publiés entre 1930 et 1936. Les traces de l'influence de Lévy-Bruhl sont déjà perceptibles dans les *Principes* (1928) et elles réapparaissent plus tard dans la "Structure générale des corrélations linguistiques" (1933), ainsi que dans *Sprogssystem og sprogforandring* (1934), puis dans *La théorie des cas* (1935); mais, ce qui est plus intéressant, c'est que ces traces sont nettement présentes dans les *Forelæsninger over Sprogteori holdt i 1942-43*. La transcription de ces cours propose de nouveau la problématique des oppositions participatives, dont nulle trace, en revanche, n'apparaît dans la rédaction pour tant contemporaine des *Prologomènes*.

Pour ce qui est du côté logique, on peut observer que parmi les lectures documentées de l'abondante bibliographie des *Principes*, figurent les *Recherches logiques* de Husserl. Dans la troisième recherche, en particulier, intitulée "Sur la théorie des entiers et des parties", le philosophe allemand introduit la distinction entre les objets *indépendants* et les objets *non-indépendants*. Plus tard, en évoquant la fondation des parties, Husserl ajoute que, ou bien la fondation ne subsiste pas, ou bien, si elle subsiste, on peut établir une distinction entre fondation *bilatérale* et fondation *unilatérale* (Husserl 1922: tra.it. 55)⁷. Il est par conséquent fort probable que le concept husserlien de "*Abhängigkeit*" a servi de point de départ à Hjelmslev lorsqu'il a élaboré sa théorie sur le rapport entre le *tout* et les *parties* d'un objet. Le terme, comme nous l'avons vu, rentrera dans la définition de structure et en constituera le concept-clé. Mais le moment décisif reste la lecture qui sera faite du concept même de *dépendance*.

Hjelmslev qui, dans son article du début des années 30, après sa rencontre avec la logique, avait durement critiqué les positions de Jakobson, semble accepter totalement, à la fin des années 30, les modèles en arbre, construits à partir des implications et des ordres *hiérarchiques*. De telle sorte que, pour fonder la définition de structure, il interprète la notion de *dépendance* dans un sens presque husserlien, et il établit une

6. Dans le *Résumé*, le terme anglais de "Hierarchy" ne s'oppose à aucun autre terme. La systématisation glossématique efface le "réseau".

7. J.F. Bordron consacre une note à ce même usage du concept de *dépendance* (1991: 53). Il se contente toutefois de mettre en évidence la communauté du terme chez les deux auteurs.

distinction entre les dépendances unilatérales (ou fonctions de détermination), les dépendances bilatérales (fonction d'interdépendance) et les indépendances (ou fonction de constellation). Le linguiste danois pense le rapport entre le tout et les parties comme un rapport classe-composante, fondé sur une implication de la composante à la classe. La conséquence de cette démarche, d'ailleurs tout à fait visible dans les *Pro-légomènes*, est que l'objet de la théorie, c'est-à-dire la définition formelle de la *sémio-tique*, sera celle d'une *hiérarchie*.

2. UNE MACHINE DESCRIPTIVE

2.1. La théorie et le corpus

Le tournant glossématique semble insuffisant toutefois pour porter un jugement sur l'oeuvre du linguiste danois.

Bien que la liste des publications hjelmsléviennes ne présente que peu de livres entiers, l'extrême abondance de textes publiés et inédits dont se compose la bibliographie, témoigne de la continuité d'une recherche qui s'est continuée pendant un demi-siècle⁸. Nous sommes en présence d'une recherche offrant non seulement une continuité matérielle, rythmée, entre autres, par la rédaction régulière des essais, mais également, d'une grande continuité théorique. Malgré les ajustements soulignés pour mettre en relief les périodisations du *corpus*, cette continuité nous permet de lire la production du linguiste danois comme une recherche unique et suivie, allant des *Principes* aux dernières réflexions inédites. La connaissance globale de l'oeuvre de Hjelmslev, en dépit des publications posthumes – publications auxquelles il faut reconnaître le mérite d'avoir comblé certaines lacunes dans l'évolution de la pensée du linguistique danois (cf. en particulier Hjelmslev 1972-1973) –, ne sera achevée qu'au moment de la publication du *Résumé*. Cet écrit constitue le noyau de cette partie immergée de réflexions, dont les *Prolégomènes*, selon le jugement de l'auteur lui-même, ne représentent que la préface⁹.

Ce texte, qui avait circulé parmi les membres du cercle linguistique de Copenhague dès le début des années 40, présente la glossématique sous la forme d'une synthèse concise de *principes*, de *règles de procédure* et de *définitions*. Les deux sections qui composent le volume, la composante *universelle* et la composante *générale*, sont articulées de telle sorte que la glossématique puisse d'une part se réclamer pleinement, comme le voulait Carnap, des mêmes fondements que ceux des autres théories scien-

8. Il existe une liste des travaux reconstruite par Zinna (1992b). Cette liste qui prend la bibliographie parue des *Essais* de 1959 comme point de départ, couvre les publications jusqu'en 1992.

9. Cet iceberg immergé, dont les *Prolégomènes* constituent la surface visible et limitée, se concrétise de 1936 à 1958, à travers une prodigieuse quantité de notes manuscrites et dactylographiées. Je renvoie à ma propre liste de travaux et à l'inventaire des Archives Hjelmslev, établi par Whitfield à la mort de l'auteur, et qui a aimablement été mis à ma disposition par Eli Fisher-Jørgensen.

Dans les notes de Whitfield, les inédits concernant la glossématique sont classifiés de la manière suivante:

tifiques, par le biais de concepts universels tels que *classe*, *analyse*, *synthèse*, etc.; elles sont également articulées de telle sorte que la théorie d'autre part, grâce aux concepts généraux, soit adéquate et applicable à l'étude de cette classe d'objets que sont, non plus les *langues naturelles*, mais les *langages*. Le pont que Saussure souhaitait jeter entre la linguistique et les autres sciences humaines, offre désormais deux voies: la théorie relève d'un registre universel, commun à toute théorie scientifique, et d'un registre général, plus spécifique de la classe des langages.

Ce que révèle le *Résumé*, et qui va bien au-delà de la véritable mine de définitions proposées par les *Prolégomènes*, c'est l'énorme effort conceptuel fourni par Hjelmslev pour organiser un minutieux réseau terminologique. Comme l'a observé Whitfield (1985), cette attention apportée à la systématisation des concepts, fera de la théorie hjelmsléviennne un "workshop terminologique", de telle sorte qu'on pourrait être tenté de dire que l'*impasse* saussurienne semble paradoxalement engendrer l'obsession terminologique de Hjelmslev. En tous cas, l'importance de cette réserve métalinguistique est énorme, et les dettes contractées par la sémiotique contemporaine, sous de nombreux aspects, sont un témoignage de crédit considérable¹⁰.

2.2. Le "faire" du linguiste

La sémiologie saussurienne, née de cette exigence d'intégration épistémologique, se distingue des sémiotiques spéculatives par sa vocation d'analyse.

Le travail fondateur du maître genevois avait laissé sans réponse deux questions: d'une part celle de l'insuffisante *généralité des termes descriptifs*, de l'autre le problème du *faire* du linguiste¹¹. Ces deux impasses, qui finiront par coïncider avec le programme théorique de Hjelmslev, amènent ce dernier à la construction d'un *métalangage de description*, et à l'élaboration de la pratique descriptive comme *procédure*. L'hypothèse structurelle "à orientation méthodologique", telle qu'elle a été définie par Eco, dans la mesure où elle ne doit plus se préoccuper du rapport entre le langage et le monde, est traduite en une *pratique théorique*¹². La "sémiotique scientifique" –

-
- 7/36 An Outline of Glossematics A-B
 - An Outline of Glossematics C-D
 - 17/36 Almen glossematik (løbende undersøgelser)
 - 14/39 Glossematik
 - 17/40 Glossematik (særlig vigtige optegnelser) (blå folder)
 - 17/40b Glossematik (bound notebook)
 - 13/47 Terminologiske forslag (Wett Frederiksen)
 - 19/47 Glossematiske kollokvier
 - 5/52 "The Glossematic Approach" (TCLC)
 - 9/58 "Glossematisk Selskab"
 - Glossematik (packet of half-sheets in cardboard ends, tied with red record)

10. Barthes, Eco, Fabbri, Garroni, Greimas, Metz, Rastier, Zilberberg, etc.,... ont puisé dans ce lexique, mais on pourrait également citer bien d'autres noms avant que la dette contractée par les spécialistes de la sémiotique envers la terminologie des *Prolégomènes* ne soit épuisée. Pour une bibliographie critique, cf. Arrivé (1981).

11. Pour une réflexion plus approfondie, cf. Simone (1974).

12. Cf. Eco 1968: 253 et ss.

dira Hjelmslev d'autre part – n'est pas un objet, mais "une sémiotique qui est une opération"¹³. La vérification ne sera plus confiée au contrôle des énoncés, mais plutôt, comme cela est le cas en physique, au contrôle des conditions expérimentales dans lesquelles se produit le *faire* du chercheur.

Le projet glossématique se présente donc comme une machine terminologique complexe, capable de décrire un objet à travers le contrôle des opérations d'analyse. Ces *opérations* portent au départ sur un objet empirique qui s'offre à l'étude en tant que matière phénoménologiquement perceptible. Or, dans la mesure où l'intégration de la linguistique dans la sémiologie a pour conséquence le déplacement de l'attention portée aux objets concrets, localisés dans l'espace-temps, vers les objets définis comme constructions théoriques, les objets de la théorie ne peuvent plus être l'ensemble des idiomes, mais les objets qui sont structurellement semblables aux langues naturelles et qu'il est possible de circonscrire à l'aide d'une définition formelle.

2.3. Glossématique et sémiotique

Dans les *Principes*, Hjelmslev n'avait formulé aucune référence spécifique à la proposition de Saussure portant sur la fondation d'une discipline générale qui incluerait l'étude des langues. Il faudra attendre la publication des *Prolégomènes*¹⁴ pour constater le développement concret d'une théorie des systèmes – théorie que Hjelmslev n'hésitera pas à appeler *sémiotique*, contrevenant partiellement à l'emploi saussurien du terme de *sémiologie*. Pourtant, la théorie sur laquelle le linguiste danois travaillera toute sa vie – sans toutefois la mener à son terme – est la *glossématique*.

Les raisons pour lesquelles la théorie élaborée par Hjelmslev ne prend pas explicitement le nom de sémiotique sont d'ordre divers. La première raison, comme cela a été observé par Fischer-Jørgensen (1967), est que les auteurs désiraient souligner, par l'appellation de glossématique, la nouveauté radicale de cette théorie par rapport aux autres analyses du langage et la distinguer des courants à orientation historico-comparative et des autres courants structurels de la même époque (c'est-à-dire essentiellement les théories de l'École de Prague et l'approche spéculative de Viggo Brøndal). Au moment de la fondation de la glossématique, Hjelmslev et Uldall avaient en outre besoin de construire en parallèle avec un système du contenu conceptuel, un système de l'expression correspondant, qui soit capable, dans l'emploi même des termes, de donner l'impression de l'isomorphisme qui était nécessaire pour mener à bien l'étude des deux plans. Le choix de la terminologie adoptée avait donc pour but de mettre en évidence le principe selon lequel l'analyse devait être menée suivant les

13. Hjelmslev 1943: tr. fr. 151.

14. Dans le texte original en langue danoise (cf. Hjelmslev 1943), le terme employé est celui de "*sprog*" (langue ou langage). Hjelmslev commence à utiliser le terme "semiotic", sans qu'il soit toutefois possible de savoir s'il s'agit d'une concession à la terminologie américaine, effectivement antérieure. Par la suite, le terme reviendra dans "La stratification du langage" (cf. 1954) et plus tard dans les conférences du Texas (cf. 1961).

mêmes critères, qu'il s'agisse de la ligne des signifiants ou de la ligne des signifiés¹⁵. La seconde raison décisive est que, par rapport à la sémiotique – considérée selon les cas comme un langage ou un métalangage – la glossématique est un ensemble de *principes*, de *règles de procédure* et de *définitions*, et c'est seulement au moment *applicatif* qu'elle se transforme en une *métasémiotique scientifique* capable de décrire une *sémiotique-objet*.

2.4. Fondements épistémologiques

Dans le modèle épistémologique proposé par la glossématique, les points originaux concernent les rapports entre la théorie et l'objet de la connaissance.

Nous avons observé que, dans la perspective hjelmsléviennne, on entend par "glossématique" l'ensemble des DEFINITIONS, des PRINCIPES et des REGLES DE PROCEDURE grâce auxquels on peut *décrire systématiquement* un objet qu'on suppose être un *langage*. A ceci s'ajoutent deux FACTEURS qui indiquent le type de rapport qui existe entre la théorie et l'objet. Si le *système des définitions* constitue l'organisation conceptuelle des termes et des opérations à l'aide desquels on peut faire une description de l'objet, les *principes* constituent en revanche les directives à suivre pour obtenir cette dernière; enfin, les *règles de procédure* désignent la succession nécessaire d'étapes requises pour pouvoir mener à bien le travail de description.

Le modèle observe par conséquent certains principes qui règlent les rapports épistémiques entre théorie et objet, et se compose de deux parties, une partie "cognitive" (le système des définitions) et une partie "pragmatique" (le système des opérations). Nous pouvons dire de cette manière que la théorie se préoccupe d'une part de redonner un sens aux termes descriptifs et que d'autre part elle dirige l'action du linguiste, en lui indiquant ce qu'il doit faire pour décrire l'objet. La contribution la plus importante de Hjelmslev réside dans le fait d'*expliquer les conditions nécessaires* au *faire empirique* du chercheur, en fournissant une épistémologie pragmatique des opérations qui sont considérées comme nécessaires à la réalisation d'un savoir-faire scientifique¹⁶. L'avantage que présente cette méthode est d'augmenter considérablement la comparabilité des résultats, puisque, d'après les indications de Saussure, chaque description particulière est obtenue à partir d'une base catégorielle homogène

15. La glossématique se divise en *plérematique* (ligne du signifié pour Saussure et plus tard, dans les *Prolégomènes*, plan du contenu pour Hjelmslev) et en *cénématique* (ligne du signifiant pour Saussure et plus tard, toujours dans les *Prolégomènes*, plan de l'expression pour Hjelmslev). Les éléments de la plérematique sont les *plérematèmes*, ceux de la cénématique, les *cénématèmes*. Par rapport aux fonctions contractées, plérematèmes et cénématèmes sont respectivement décomposables en *plérèmes* et *morphèmes*, *cénèmes* et *prosodèmes*; les plérematèmes et les cénématèmes, qui ont des fonctions hétéroplanes, se composent d'éléments qui ont seulement des fonctions homoplans, dites respectivement *pléries* et *cénies* (si elles relèvent de la norme), *plérematie* et *cénématie* (si elles relèvent de l'usage).

16. Cette partie, qui revêt une importance énorme dans l'économie de la théorie, est restée peu visible jusqu'à la publication du *Résumé*. Pour une réflexion sur les conditions implicites et nécessaires à chaque savoir-faire, cf. Fabbri 1989.

et générale. La problématique saussurienne du “montrer au linguiste ce qu’il fait” se trouve par là même dépassée, car chaque description devient une *procédure descriptive*.

2.5. Un schéma visuel

Proposer un schéma graphique pour montrer les rapports qu’entretiennent les principales composantes de la théorie glossématique est une opération hasardeuse, en tout cas inévitable par le réductionnisme qui affecte l’architecture de la théorie. Hjelmslev s’est d’ailleurs bien gardé de se lancer dans une semblable entreprise. Toutefois, pour avoir une vision d’ensemble de chaque composante, il fallait accepter le risque inhérent à la représentation visuelle.

L’opération est intéressante au moins pour deux raisons. La première, comme nous l’avons vu, est que Hjelmslev a établi le système des objets et que Whitfield, par la suite, a veillé à schématiser visuellement ces rapports; mais rien de semblable n’a été fait pour la théorie. La seconde raison est que, même si la typologie des objets a été établie, les rapports existant entre les objets empiriques et l’attribution à une classe de sémiotiques ou de non-sémiotiques n’ont pas été élucidés. Ce graphique a pour but de montrer opérationnellement, c’est-à-dire sous une forme dynamique, la séparation que le métalangage opère à partir d’un objet empirique (voir la figure ci-contre).

2.6. Composantes de la théorie glossématique

La complexité de la glossématique est telle que l’illustration du modèle hjelmslévien qui est proposée ici ne peut être qu’une première approche approximative, qu’il serait certainement nécessaire d’améliorer. Il est à noter par ailleurs qu’une lecture détaillée des composantes représentées dans le schéma visuel a déjà été faite¹⁷. Nous nous limiterons ici à certaines observations qui concernent le problème de la description et des objets de la glossématique.

Exception faite de la colonne de gauche, dans laquelle sont reportés les termes primaires du système des définitions, au fur et à mesure qu’ils sont introduits – superposant hiérarchiquement *indéfinissables* et *définissables* –, le schéma distingue entre la détermination épistémologique du rapport souhaité entre la théorie et l’objet et le moment applicatif qui commence quand on considère la théorie comme un *métalangage* et l’objet comme un *langage-objet* (ou *sémiotique-objet*). On ne peut ignorer que l’opération qu’entraîne cette praxis – appelée, sans relation au type de dépendance, *dissection* de l’objet – est définie par sa conformité avec le *principe empirique*. Du point de vue épistémologique, cela garantit l’*adéquation* de la théorie à l’objet de connaissance, dans la mesure où les opérations que nous pouvons accomplir sont étendues à une vaste classe d’objets, mais ne portent pas sur toutes les classes. Alors

17. Les liens qui existent entre les différentes composantes ont été évoqués dans un autre texte (cf. Zinna 1992b).

LA THÉORIE GLOSSÉMATIQUE

Système des définitions

Indéfinissables:

objet

description

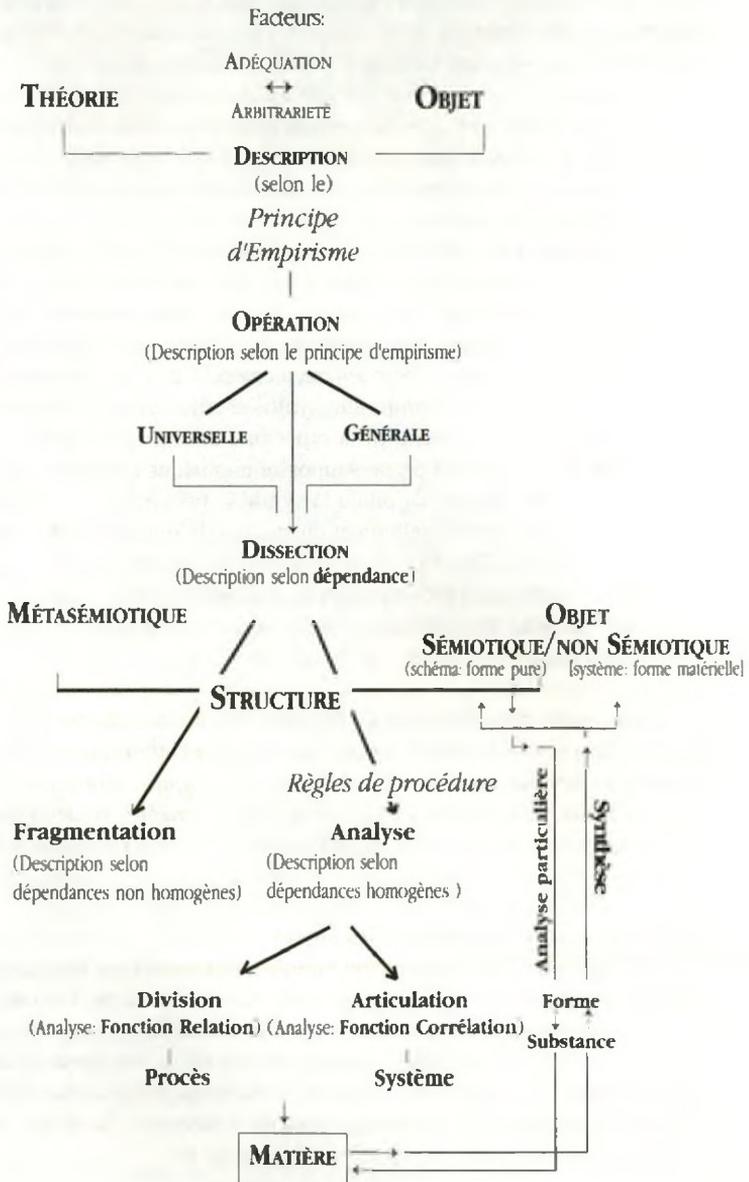
(opération)

dépendance

homogénéité

définissables:

Fonction



qu'une opération portant sur n'importe quelle classe est dite *universelle*, une opération valable pour une classe limitée est dite *générale*.

2.7. La description comme opération

Une fois énoncée sa conformité avec le principe empirique, la description devient une opération et une séquence d'opérations régies par une détermination réciproque, une *procédure*¹⁸.

Une déduction est donc un certain type de procédure différent de celui de l'induction. Nous définirons une *opération* comme une description en accord avec le principe d'empirisme, et une *procédure* comme une classe d'opérations à détermination mutuelle. (De telles définitions font de l'*opération* et de la *procédure* des concepts "dépliants", au même titre que l'analyse mentionnée plus haut). Une procédure peut dès lors ou bien consister en analyses et être une déduction, ou bien, au contraire, consister en *synthèses* et être une *induction*. Par *synthèse*, nous entendons la description d'objets en tant que composantes d'une classe (la *synthèse*, comme l'*analyse*, devient dès lors un "dépliant"), et par *induction*, une synthèse continue avec détermination entre les synthèses qui y entrent. Si la procédure adoptée comporte à la fois analyse et synthèse, le rapport de présupposition existant entre elles apparaîtra toujours comme une détermination où la synthèse présuppose l'analyse, et non l'inverse. Ceci résulte naturellement du fait que la donnée immédiate est une totalité non analysée (le texte, cf. chapitre 4). Il s'ensuit qu'une procédure purement inductive (mais qui comporterait nécessairement des déductions implicites) ne saurait satisfaire à l'exigence d'exhaustivité qui entre dans le principe d'empirisme. (Hjelmslev 1943:tr.fr.46)

Le schéma nous offre donc une double possibilité, celle de procéder à la fois à l'analyse et à la synthèse. Selon le cas, le mouvement synthétique permet l'attribution à la classe des *sémiotiques* ou à celle des *non-sémiotiques*, alors que le mouvement déductif, à partir de ce résultat particulier qu'est le *schéma*, va de la forme à la substance, permettant ainsi de produire de nouvelles manifestations matérielles de l'objet.

2.8. Métalangage et typologie des objets

Indépendamment des positions défendues par Tarski vers le milieu des années 30, Hjelmslev soutient que le langage naturel a la possibilité de donner forme à n'importe quelle matière, y compris celle des langues naturelles. C'est pourquoi la théorie est conçue comme un *métalangage* capable de décrire la *structure du langage* considéré comme objet. Le statut scientifique du métalangage est défini par le contrôle des termes descriptifs, opéré à travers un système rigide de définitions, qui en rend le sens univoque et en circonscrit le domaine d'application.

18. "A PROCEDURE is a class of Opp. with mutual determination". (Hjelmslev 1975:14)

Nous avons également observé que, quand nous fournissons des applications à un objet, la glossématique se transforme en *métasémiotique* et que l'objet supposé être un langage est considéré comme une *sémiotique-objet*. Pour éviter une éventuelle "fuite des interprétants", c'est-à-dire une spirale régressive des métasémiotiques, Hjelmslev établit une typologie des objets possibles, parmi lesquels il compte les métalangages de description eux-mêmes. Sous cet aspect, le rapport entre théorie et objet est circulaire: en tant que métalangage, la théorie est une méta-sémiotique capable de décrire n'importe quel objet (aussi bien sémiotique que méta-sémiotique), mais dans la mesure où elle est applicable aux méta-sémiotiques scientifiques elles-mêmes, la théorie est comprise entre ses objets possibles¹⁹. La conséquence en est, contrairement à ce que l'on a souvent soutenu, que la division entre métalangage et langage-objet n'est pas absolue.

Or la structure, placée entre métalangage et langage-objet, renferme les indéfinissables introduits auparavant²⁰. En se fondant sur le *constructionnisme* carnapien portant sur le système des définitions, la position qu'occupe la structure – à égale distance du métalangage et du langage-objet – préserve cette dernière du *nominalisme* et du *réalisme*. Grâce aux règles de procédure et aux instruments du métalangage, quelle que soit la *matière* (ou *manifestant*) d'un langage, ce dernier peut être soumis à une description qui séparera les *invariantes* des *variantes*, et permettra ainsi, dans un premier temps, de distinguer la *substance* de la *forme*, et par la suite, de décider s'il s'agit de la structure d'un *objet sémiotique* ou de celle d'un *objet non-sémiotique*²¹.

Dans le premier cas, le résultat obtenu par la description à laquelle on soumet un objet est le *schéma* (relation entre la forme pure de l'expression et la forme pure du contenu), dans le second cas, ce résultat est les régularités systématiques de la forme matérielle. Ces résultats confirment que la théorie est applicable à n'importe quelle manifestation sensible, mais que seule une classe restreinte peut être considérée dans le sens plein du terme comme une sémiotique. Cette limitation, introduite dans les *Prolégomènes*, a fait l'objet de nombreuses critiques, parce qu'elle semblait exclure l'étude des sémiotiques non linguistiques. En réalité, pour pouvoir attribuer l'objet étudié à l'une ou à l'autre des classes, il est nécessaire de s'interroger aussi bien sur la définition formelle d'une sémiotique que sur les caractéristiques de la structure de base d'un langage. Et ce, afin que non seulement la théorie puisse expliciter les ressemblances des différents systèmes, comme le souhaitait Saussure dans un premier temps, mais encore pour qu'elle puisse en décrire les différences.

La raison pour laquelle Hjelmslev tient à la délimitation de la *classe des sémiotiques* et de celle *des non-sémiotiques* est que, une fois le *schéma* d'un objet apparte-

19. "Linguistic theory must be capable of being analysed and described by means of its own method; linguistic theory must be susceptible of being made its own object." (Hjelmslev 1941, in 1973: 106-7). Rastier observe qu'"elle reste à (sa) connaissance la seule théorie linguistique qui inclut sa propre méta-théorie." Voir à ce propos la représentation schématique des objets élaborée par Whitfield (1975: XVIII) et reprise ici plus loin.

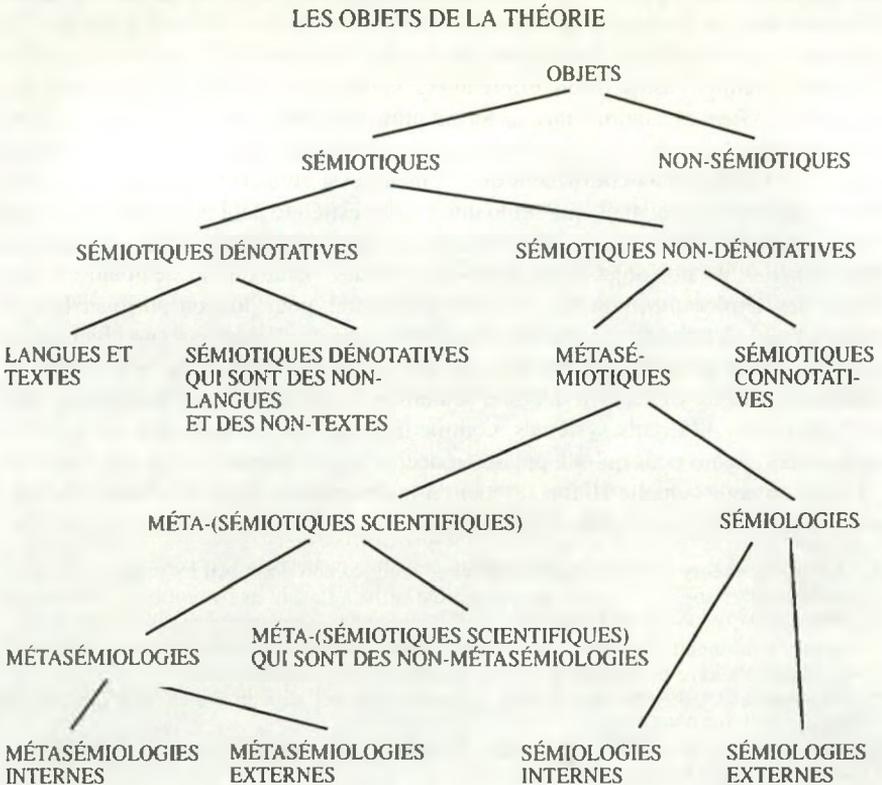
20. Une analyse détaillée de la définition hjelmsléviennne de "structure" a été faite dans Zinna 1992a.

21. Cette opération préliminaire prend déjà le nom, dans *Synopsis of An Outline of Glossematics*, de "First Glossematic Operation".

nant à la classe des sémiotiques reconstruit, il est possible d'en *déduire les usages*, en engendrant ainsi de nouveaux procès matériels à partir du même schéma. L'opération en question est appelée *analyse particulière*. Dans cette opération à caractère déductif, le schéma composé de la *forme de l'expression* et de la *forme du contenu*, est susceptible d'être réinvesti dans les *substances* sémiotiques (graphique, phonique ou gestuelle pour le plan de l'expression, sémantique pour le plan du contenu), alors que ce procès ne se produit pas dans le cas de la classe des non-sémiotiques, pour laquelle il est impossible d'établir un schéma, c'est-à-dire de déterminer la forme pure des plans, par le calcul de toutes les relations et de toutes les corrélations d'une classe *fermée* de dérivés. Ces considérations amènent à la conclusion, d'ailleurs tout à fait raisonnable, selon laquelle le statut épistémologique des langues naturelles est bien différent de celui des systèmes picturaux par exemple, dans le cas desquels l'impossibilité de délimiter les morphologies minimales et leurs règles de combinaison empêche tout calcul déductif des manifestations.

2.9. La typologie d'objets

Dans l'introduction au *Résumé*, Whitfield a proposé le schéma suivant, qui représente hiérarchiquement la typologie des objets:



La distinction la plus générale, comme cela apparaît sur le schéma, est celle qui existe entre les classes de *sémiotiques* et les classes de *non-sémiotiques*.

La délimitation des deux classes avait été élaborée dans le chapitre 21 des *Prolégomènes*, consacré à "Sprog og ikkesprog", traduit ensuite dans la version anglaise des *Prolegomena* par "language and non-language". Comme nous l'avons déjà remarqué, en commentant la représentation dynamique de la théorie, la description, avant d'être attribuée à l'une des deux classes, peut mettre en relief les systématiquités d'un objet quel qu'il soit. Dans le chapitre cité, ces systèmes non-sémiotiques prennent le nom de "systèmes de symboles"²². Garroni (1972) et Prampolini (1981) ont chacun de leur côté remarqué comment Hjelmslev, avant de définir la sémiotique comme "hiérarchie dont n'importe quelle composante admet une analyse ultérieure en classes définies par relation mutuelle, de telle sorte que n'importe quelle de ces classes admette une analyse en dérivés définis par une mutation mutuelle", avait introduit de la même manière un *critère restrictif pour la mutation*. Selon cette limitation, la commutation est prévue seulement entre dérivés d'un même *rang* (cf. Hjelmslev 1943: tr. fr. 95). En fait, l'introduction de ce critère permet de conclure que les langues naturelles sont dotées d'un répertoire de dérivés (les figures) qui ne sont pas mutables avec des dérivés de rang égal sur l'autre plan, et cette non-mutabilité des dérivés mineurs permet de conclure que les deux plans, au moins pour cet ordre de dérivés, n'offrent pas de conformité de construction. La restriction, bien qu'introduite pour les besoins de la cause, a pour rôle de restreindre l'applicabilité du terme de "sémiotique" aux structures linguistiques ou non-linguistiques qui présentent cette structure de base²³.

2.10. La description par fragmentation

Toute description réalisée en respectant les dépendances prend le nom de *dissection*²⁴. Hjelmslev admet deux types de dissection: la dissection qui respecte des *dépendances non uniformes* et celle qui respecte des *dépendances uniformes*. Dans le premier cas, on aura la *fragmentation* d'un objet, et dans le second, l'*analyse*. *Analyse* et *fragmentation* sont les deux procédures permettant de décrire un objet. Le propre de l'analyse est sa capacité d'opérer la dissection des parties en les séparant du tout, de façon à en attribuer les composantes à des classes nettement séparées. La séparation

22. Un passage de la "Conversation" avec Greimas (cf. 1986) souligne le fait que Hjelmslev introduit trop d'objets empiriques dans la classe des non-sémiotiques. A l'époque, l'auteur avait proposé de considérer une classe intermédiaire de sémiotiques dites "semi-symboliques". Zinna (1986) propose une réflexion sur ce problème, en reconstruisant une typologie des sémiotiques selon la tripartition entre système de signes, systèmes de symboles et de semi-symboles.

23. Garroni et Prampolini suggèrent de ne pas tenir compte de cette restriction. Greimas (1986) et Eco (1975) sont également de cet avis, et décident d'appeler indifféremment sémiotiques tant les systèmes mono-planaires que les systèmes bi-planaires, alors qu'en principe, rappelons-le, les sémiotiques monoplans n'existent pas pour Hjelmslev. Pour de plus amples considérations, nous renvoyons à Arrivé (1981b: 25).

24. "DISSECTION is description of an object by the dependance of other objects on it and on one another." (Hjelmslev 1975: 49)

est donc le privilège d'un métalangage interdéfini qui attribue à chaque concept un domaine fonctionnel et univoque d'application. Mais en définitive, la séparation nette des classes est réalisée grâce à l'*homogénéité* de la dépendance: les métatermes sont construits de telle manière que les divisions hiérarchiquement supérieures ne soient pas reproduites dans les bifurcations inférieures. Reste le problème de savoir si les structures en *réseau* sont conciliables ou non avec les structures *hiérarchiques*. Dans ce texte, nous abordons seulement le problème.

Parmi les questions qui mériteraient une réflexion plus approfondie, il y a certainement celle du rapport entre *fragmentation* et *participation*, qu'on n'arrive pas bien à saisir, même si on a l'intuition d'une problématique commune. Une distinction possible réside par exemple dans le fait que la fragmentation est caractéristique de la façon de procéder d'un métalangage, alors que la structure participative serait une prérogative du résidu pré-logique du langage objet. Il est pourtant bien naturel de se poser quelques questions: si le métalangage doit être adéquat, pour décrire les dépendances, ne faudrait-il pas procéder alors à une analyse par fragmentation, lorsqu'on constate que les parties d'un tout ne sont pas nettement distinguées? En définitive, le problème semble être, essentiellement, le caractère inachevé de la réflexion hjelmslévienne sur le rôle des lois participatives dans la définition formelle d'une sémiotique, et en particulier le caractère inachevé de cette réflexion sur les critères grâce auxquels s'établit l'homogénéité de la dépendance. La disparition du modèle en réseau, lié à la participation, s'expliquerait donc par la nécessité glossématique de fonder l'analyse par opposition à la fragmentation.

3. CONCLUSIONS: LES DIFFÉRENTS OBJETS DE LA GLOSSÉMATIQUE

Après ces considérations, nous avons désormais les moyens d'apporter quelques réponses à la question qui a été posée au début, à savoir quel est l'objet de la théorie. Dans la mesure où il est en soi un indéfinissable, nous nous contenterons ici de relever les différents usages du terme "objet", que l'on rencontre dans les textes hjelmsléviens.

1. L'objet considéré en relation avec la théorie. Ex.: "La théorie doit être arbitraire et adéquate à l'objet". Ici, le terme "objet" est à entendre dans son sens le plus étendu, c'est-à-dire au sens épistémologique. Son corrélat le plus immédiat est la structure.
2. L'objet considéré comme langage-objet. Ex.: "La structure du langage-objet". Son corrélat le plus direct est le métalangage.
3. L'objet matériel avant l'analyse. Ex.: chaque "matière susceptible d'être analysée". Son corrélat le plus immédiat est la classe entière des objets empiriques.
4. L'objet spécifique visé par la théorie, dans le sens où l'on dit par exemple, "l'objet spécifique est la forme". C'est l'*objet d'une analyse: la langue séparée de la parole*. Son corrélat le plus immédiat est la forme.
5. L'objet comme faisant partie de la typologie des sémiotiques ou des non-sémio-

tiques. Ex.: "objet sémiotique et objet non-sémiotique". Il s'agit de l'objet comme *résultat d'une synthèse*, c'est-à-dire de l'attribution à une classe prévue par la typologie des objets. Son corrélat le plus immédiat est un *type formel* de sémiotique (méta-sémiotique scientifique, non scientifique, sémiologie, etc.).

6. L'objet abstrait construit par rapport à la propriété d'Expression/de Contenu, de Procès/de Système, de Rection, de Commutation et de Conformité²⁵. Cet objet, en principe, n'est ni la forme, ni le résultat d'une attribution à une classe de sémiotiques ou de non-sémiotiques, mais il est plutôt la *structure de base des langages*, c'est-à-dire la définition *informelle* de l'objet comme résultat d'une synthèse. En tant que tel, il permet de confronter les différentes structures des systèmes, – ce que l'on a appelé la "similarité". Son corrélat le plus immédiat est par conséquent la structure concrète des systèmes (par exemple la spécification du type de procès dans lequel se manifeste une sémiotique, linéaire ou non linéaire, etc.).

La réflexion qui se fonde sur ce dernier usage de l'objet est aujourd'hui des plus stimulantes. Quel que soit le formalisme auquel on recourt, cette position demeure la plus fidèle à l'idée que se faisait Saussure de l'objet abstrait de la théorie.

BIBLIOGRAPHIE

Amacker, René et al. (éds.)

1974 *Studi saussuriani per Robert Godel*, coll. di Studi linguistici e semiologici, il Mulino, Bologne, pp. 283.

Arrivé, Michel

1981a "La glossématique", in *Trends in Romance Linguistics and Philology*, 2, La Haye, Mouton.

1981b "Le concept de symbole. Première partie: sémio-linguistique", *Actes Sémiotiques – Documents*, n. 25, EHESS – CNRS, Paris, pp. 31.

Bordron, Jean-François

1991 "Les objets en parties (esquisse d'ontologie matérielle)", in Coquet, J.-C. et Petitot, J. (éds.) 1991, p. 51-65.

Brandt, Per Aage (éd.)

1989 "Linguistique et Sémiotique: Actualité de Viggo Brøndal", Actes du colloque tenu à la Société Royale des Sciences, à Copenhague les 16 et 17 octobre 1987, *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, Vol. XXII, Copenhague, pp. 146.

25. Les propriétés qui permettent une comparaison entre les différents systèmes sont esquissées dans l'essai intitulé "The Basic Structure of Language" (in Hjelmslev 1973).

Caputo, Cosimo et Galassi Romeo (éds.)

- 1985 "Louis Hjelmslev: Linguistica, Semiotica, Epistemologia", *Il Protagora*, n. 7-8, pp. 238.

Carnap, Rudolf

- 1928 *Der logische Aufbau der Welt*. (2ième éd. publiée avec *Scheinprobleme in der Philosophie*), Felix Meiner, Hamburg, 1961 (tr. it. *La costruzione logica del mondo*, Fabbri, Milan, 1966, pp. 458.

Coquet, Jean-Claude et Petitot, Jean (éds.)

- 1991 "L'objet: sens et réalité", *Langages*, n. 103.

De Mauro, Tullio

- 1970 "Introduzione" et "Note" à l'édition italienne de Saussure (1916), p. V-XXIII et p. 367-456.

Eco, Umberto

- 1968 *La struttura assente*, Milano, Bompiani, première éd. Tascabili, 1980, Bompiani, Milan pp. 425.
 1975 *Trattato di semiotica generale*, Bompiani, Milan.
 1983 "L'antiporfirio", in Vattimo, G. et Rovatti, P.A. (éds.), *Il pensiero debole*, Feltrinelli, Milan, 8ième éd., p. 52-80.

Fabbri, Paolo

- 1989 "Conoscenza tacita e discorsività", *Carte Semiotiche*, 6, p. 113-123.

Fischer-Jørgensen, Eli

- 1956 "The Commutation Test and Its Application to Phonemic Analysis", in Halle, Morris et al. (éds.) 1956.
 1966 "Form and Substance in Glossematics", *Acta Linguistica Hafniensia*, vol. 10, p. 1-35.
 1967 "Introduction", in Uldall 1957 (2ième éd.), p. I-XXII.

Galassi, Romeo

- 1991 "Il pensiero morfologico di Louis Hjelmslev", in Hjelmslev 1991, p. 13-42.

Garroni, Emilio

- 1972 "La definizione formale di semiotica in Hjelmslev", in Garroni, *Progetto di semiotica*, Laterza, Bari, p. 179-208.

Graffi, Giorgio

- 1974 *Struttura, forma e sostanza in Hjelmslev*, Collana di Studi Linguistici e Semiotologici, il Mulino, Bologne, pp. 47.

Greimas, Algirdas J.

1986 "Conversation", in Zinna (éd.) 1986, p. 41-57.

Halle, Morris et al. (éds.)

1956 *For Roman Jakobson. Essays on the Occasion of his 60th Birthday*, La Haye, Mouton & Co., p. XIII-681.

Hjelmslev, Louis

1933 "La structure générale des corrélations linguistiques", in Hjelmslev 1973, p. 59-98.

1939 Le 'caractère linéaire' du signifiant [Texte inédit de la Communication au Vième Congrès international des linguistes, 1939].

1941 "A Causerie on Linguistic Theory", in Hjelmslev 1973, p. 101-117.

1942-43 Forelæsninger over Sprogteori holdt i 1942-43, pp. 256.

1954 "La stratification du langage", *Word* 10, p. 163-188, ensuite in Hjelmslev 1959.

1959 *Essais linguistiques*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XII, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, Copenhague, pp. 279.

1961 *Glossematics and Contemporary Linguistic Theory* [Hjelmslev's lectures, given in January and February at the Department of Germanic Languages, North Carolina, Texas.]

1972 *Sprogssystem og sprogforandring*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XV, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, Copenhague, pp. 159.

1973 *Essais linguistiques II*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XIV, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, Copenhague.

1975 *Résumé of a Theory of Language*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XVI, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, Copenhague, pp. XXXI-280; et séparément, Madison. Un. of Wisconsin Press (traduction part. in Hjelmslev 1985), p. XXXII-280.

1985 *Nouveaux Essais*, Presses Universitaires de France, Paris, pp. 207.

Hjelmslev, Louis et Uldall, Hans Jørgen

1936 *Synopsis of An Outline of Glossematics*, (brochure).

Husserl, Edmund

1922 *Logische Untersuchungen*, 3ième éd., Niemeyer, Halle (tr. it. *Ricerche Logiche*, vol. II, il Saggiatore, Milan, 1968, pp. 562).

Johansen, Svend

1951 "Glossematics and Logistics", *Acta Linguistica*, 6, p. 17-30.

Lamb, Sydney M.

1966 "Epilegomena to a Theory of Language", *Romance Philology*, 19, pp. 531-73.

Lepschy, Giulio C.

- 1968 "Introduzione alla traduzione italiana: Hjelmslev e la glossematica", in Hjelmslev 1943 tr. it., p. IX-XXXI.

Prampolini, Massimo

- 1981 "Note" à la traduction italienne de Hjelmslev 1959.

Prebensen, Henrik

- 1967 "La théorie glosématique est-elle une théorie?", in Togeby (éd.) 1967, p. 12-25.

Rasmussen, Michael

- 1989 "Théories structuralistes dans les années 1930", in Brandt (éd.) 1989, p. 61-71.

Rastier, François

- 1985 "Introduction", in Hjelmslev 1985, p. 7-22.
1991 "Peut-on définir sémantiquement le prototype?", *Sémiotiques*, n.1, p. 59-68.

Saussure, Ferdinand de

- 1916 *Cours de linguistique générale*, (édité par Ch. Bally e A. Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger), Lausanne et Paris, Payot (tr. it. *Corso di linguistica generale*, Laterza, Bari, 1967).

Simone, Raffaele

- 1974 "Montrer au linguiste ce qu'il fait", in Amacker et al. (éds.) 1974, p. 243-263.

Sørensen, Hans Christian

- 1967 "Fondements épistémologiques de la glosématique", in Togeby (éd.) 1967, p. 5-11.

Togeby, Knud (éd.)

- 1967 "La glosématique. L'héritage de Hjelmslev au Danemark", *Langages*, n. 6, Larousse, Paris, pp. 134.

Uldall, Hans Jørgen

- 1957 *Outline of Glossematics. A study in the Methodology of the Humanities with Special Reference to Linguistics. Part I: General Theory*, Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague X(1), Copenhague pp. VI-90.

Whitfield, Francis J.

- 1975 "Editor's Introduction", in Hjelmslev 1975, p. XIII-XXXI.
1985 "In the theoretician's workshop: a note on Hjelmslev's definitions of 'Establishment'", in Caputo et Galassi (éds.) 1985, p. 21-28.

Zilberberg, Claude

- 1988 *Raison et poésie du sens*, Presses Universitaires de France, Paris, pp. 227.
1989 "L'approche structurale de la valeur dans les œuvres de Saussure et Hjelmslev", (manuscrit), pp. 41.

Zinna, Alessandro

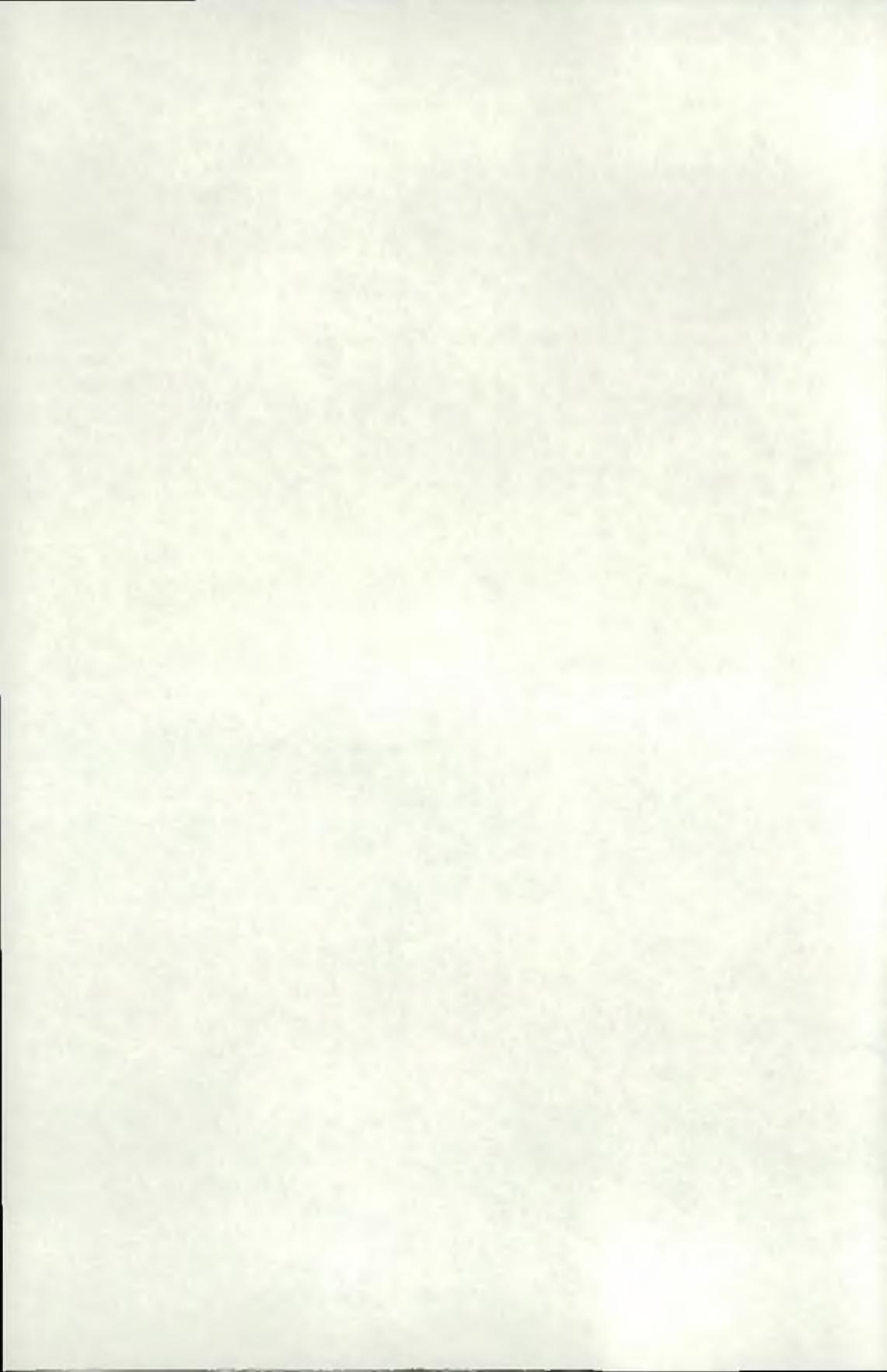
- 1986a "Introduzione", in Zinna (éd.) 1986, p. I-X.
1992a "La signora assente", in Magli, Manetti et Violi, *Semiotica: Storia, Teoria, Interpretazione*, Bompiani, Milan, p. 129-141.
1992b *Ricerche semiotiche: l'ipotesi strutturale. Teoria e oggetto da Saussure a Hjelmslev* (tesi di dottorato, Università di Bologna), pp. 277.

Zinna, Alessandro (éd.)

- 1986 "Louis Hjelmslev. Linguistica e semiotica strutturale", *Versus*, n. 43, Bompiani, Milan, pp. 171.









Travaux du Cercle linguistique de Copenhague.

Published by The Linguistic Circle of Copenhagen.
Distributed by C. A. Reitzels Boghandel A/S,
Nørregade 20, DK-1165 Copenhagen K, Denmark.

- Vol. V.** Recherches structurales 1949. Interventions dans le débat glossématique (1949). 2nd ed. 1970. 307 p.
- Vol. X,1.** *H. J. Uldall*: Outline of Glossematics. Part I: General Theory (1957). 2nd ed. 1967. 92 p.
- Vol. XI.** La structure classique de la civilisation occidentale moderne: Linguistique. (= Acta Congressus Madvigiani vol. V.). 1957. 235 p.
- Vol. XII.** *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques (1959). 2nd ed. 1970. 275 p.
- Vol. XIII.** *Jacob Louis Mey*: La catégorie du nombre en finnois moderne. 1960. 149 p.
- Vol. XIV.** *Louis Hjelmslev*: Essais linguistiques II. 1973. 278 p.
- Vol. XV.** *Louis Hjelmslev*: Sprogssystem og sprogforandring. 1972. 159 p.
- Vol. XVI.** *Louis Hjelmslev*: Résumé of a Theory of Language. Edited and translated with an introduction by Francis J. Whitfield. 1975. 280 p.
- Vol. XVII.** *Peter Harder & Christian Kock*: The Theory of Presupposition Failure. 1976. 72 p.
- Vol. XVIII.** *Jens Elmegård Rasmussen*: Anaptyxis, Gemination, and Syncope in Eskimo. 1979. 152 p.
- Vol. XIX.** *Una Canger*: Five Studies Inspired by Nahuatl Verbs in *-oa*. 1980. 256 p.
- Vol. XX.** Typology and Genetics of Language. Proceedings of the Rask-Hjelmslev Symposium, held at the University of Copenhagen 3rd-5th September, 1980. 210 p.
- Vol. XXI.** *Knut Bergsland & Jørgen Rischel* (eds.): Pioneers of Eskimo Grammar. – Hans Egede's and Albert Top's early manuscripts on Greenlandic. 1986. 188 p.
- Vol. XXII.** Linguistique et Sémiotique: Actualité de Viggo Brøndal. Actes du colloque tenu à la Société Royale des Sciences, à Copenhague les 16 et 17 octobre 1987. Rédigés par Per Aage Brandt. 1989. 145 p.
- Vol. XXIII.** On Modality. Papers from meetings and discussions in the linguistic circle of Copenhagen. Michael Herslund (ed.).
- Vol. XXIV.** Louis Hjelmslev et la sémiotique contemporaine. Rédigé par Michael Rasmussen. 1993. 193 p.
- Vol. XXV.** *Louis Hjelmslev*: Omkring sprogteoriens grundlæggelse. 1993.
- Vol. XXIV.** *Rasmus Kristian Rask*: Investigation of the Origin of the Old Norse or Icelandic Language. Translated by Niels Ege. 1993.

ISBN 87-983447-1-4